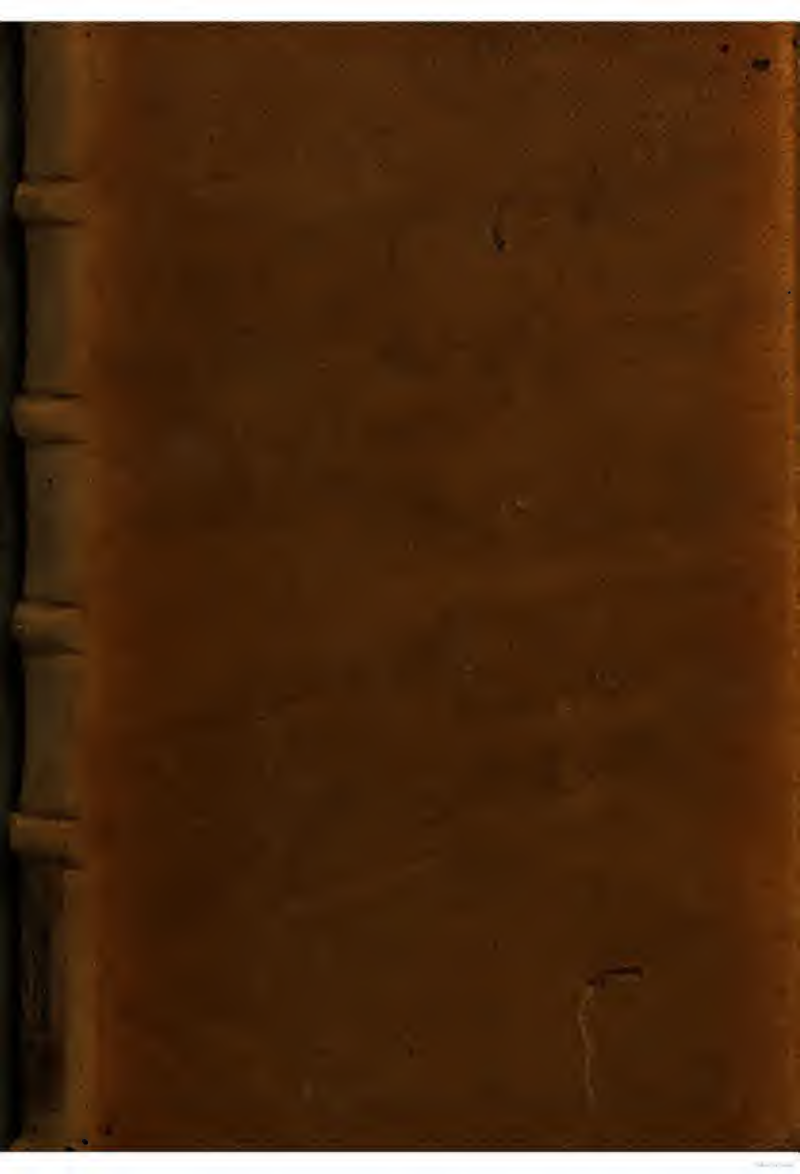
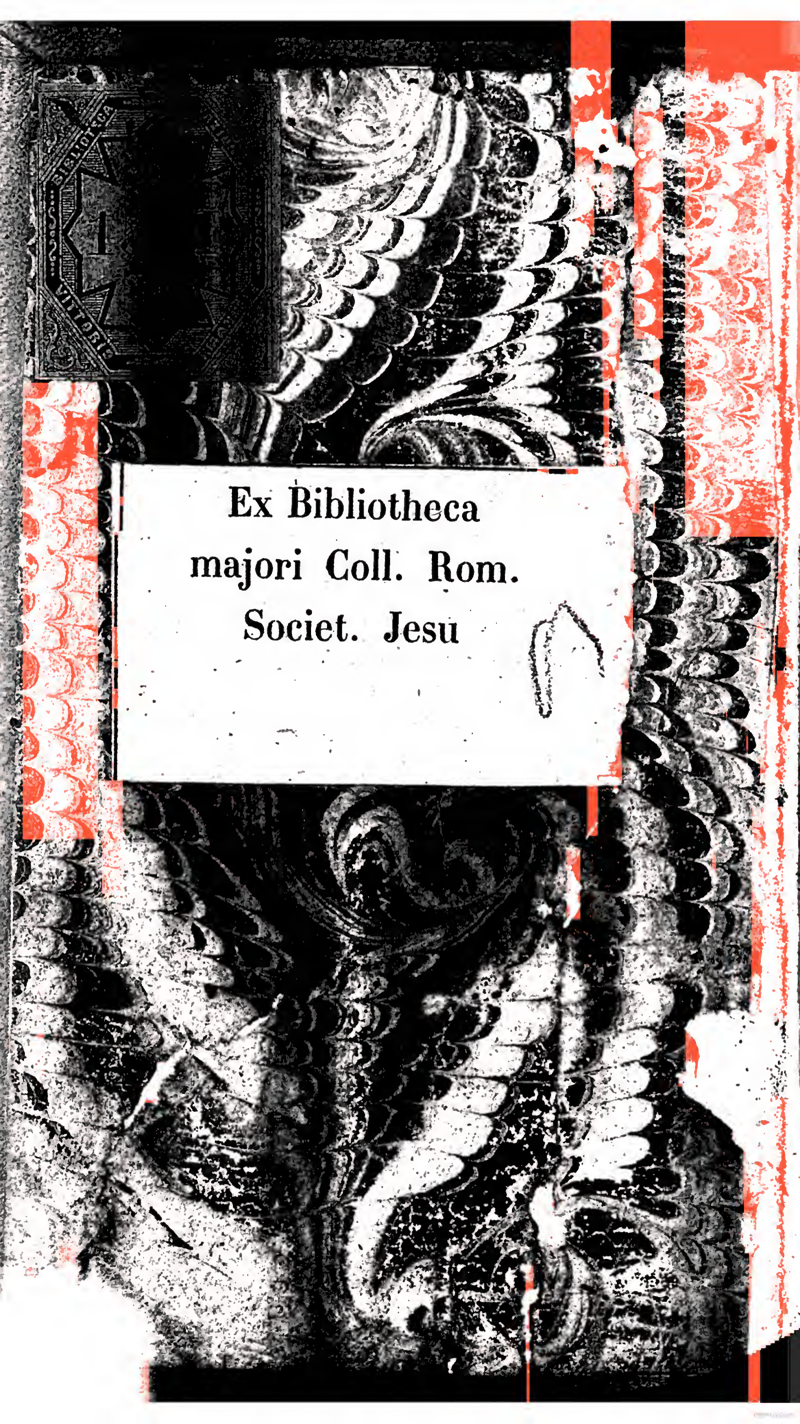
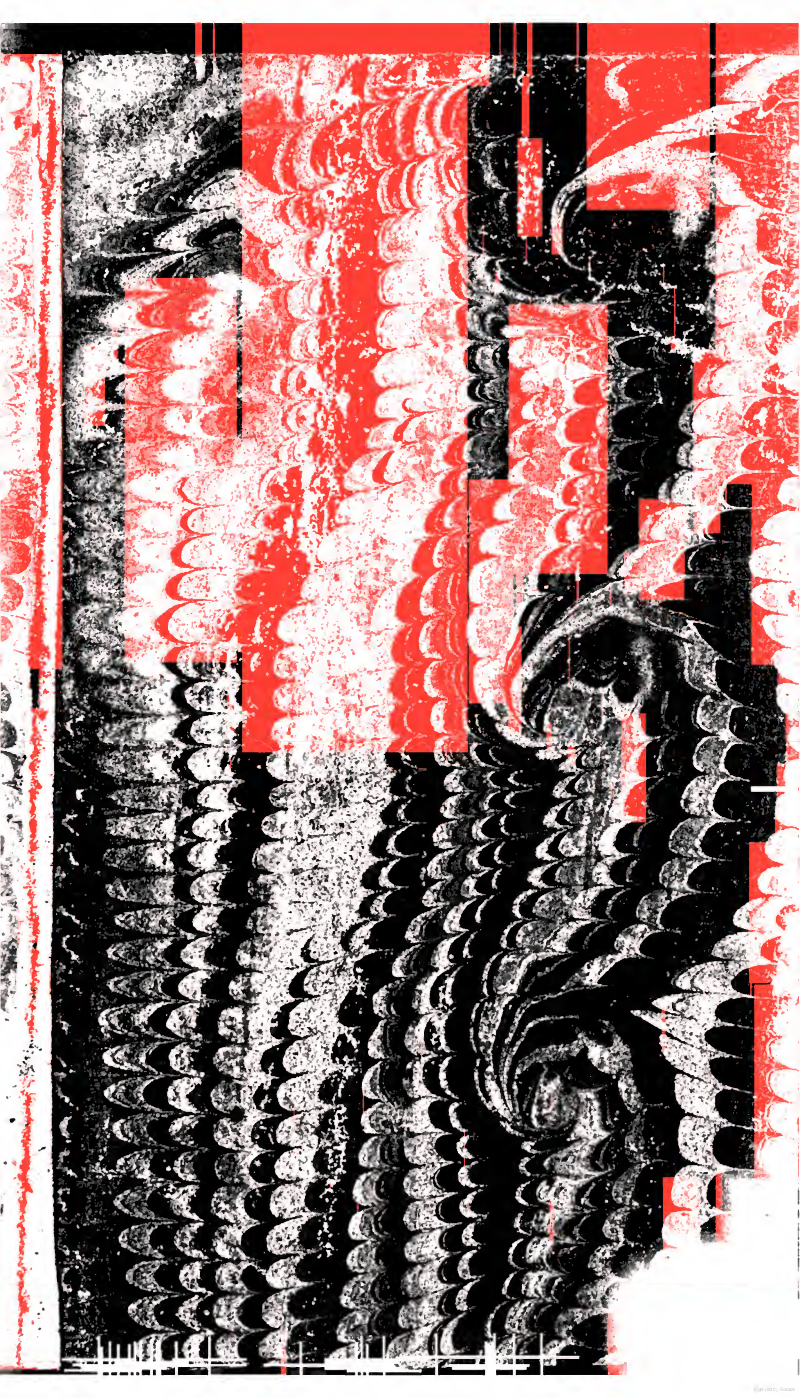






HISTOIRE
DES
CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
S. JEAN DE JERUSALEM,
APPELLEZ DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES,
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTHE.

Par M. l'Abbé DE VERTOT, *de l'Academie des Belles Lettres, Secretaire des Commandemens de feue S. A. S. Madame la Ducheſſe d'Orleans, & Commandeur de Santeni.*

Troiſiéme Edition.

TOME QUATRIEME.

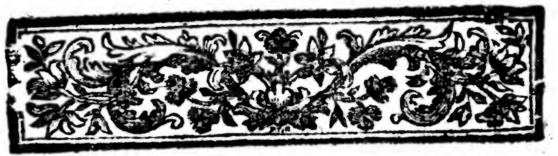






A PARIS,
Chez JEAN DESAINT, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le College.

M DCC. XXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



HISTOIRE
DES
CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
SAINT JEAN DE JERUSALEM,
APPELLEZ DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES;
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE DIXIÉME.



LE Grand-Maître n'eut pas plûtôt donné les ordres necessaires pour la défense de l'isle de Malthe, qu'il passa à celle du Goze: il la parcourut, & visita les endroits où les Corsaires pouvoient faire quelques descentes; ordonna des retranchemens, fit entrer dans le château plusieurs pieces d'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche; laissa dans

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1530.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

cette place une compagnie d'infanterie: & après avoir exhorté les habitans à conserver une fidelité inviolable à l'Ordre, il repassa à Malthe, & étendit aussitôt ses vûës & ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont on a vû que l'Ordre avoit eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle étoit éloignée & sans défense.

Fazelius de rebus Siculis, l. 1.

Bos. t. 3. l. 5.

Nous avons dit que le chevalier Sanguessey avoit été établi pour gouverneur, par les commissaires, qui au nom de l'Ordre en prirent possession. Le Grand-Maître en lui envoyant de nouveaux secours le confirma dans cet emploi. On ne pouvoit guéres le remettre en de meilleures mains: c'etoit un ancien chevalier qui s'étoit signalé au dernier siege de Rhodes par plusieures actions de valeur, & qui combattant sous les ordres du Grand-Maître pendant un siege si long & si meurtrier, avoit acquis l'art de conserver les places qui lui seroient confiées. Ce commandeur se trouvant resserré dans Tripoli par d'autres Villes voisines, & par des bourgades toutes habitées par des Infidéles, & par des peuples autrefois sujets des Rois de Thunis, envoyoit souvent contre ces Africains & sur leur territoire differens partis pour ravager la campagne.

Parmi ces villes occupées par des Ma-

hometans, Gienzor & Tachiora ou Tachore s'étoient soustraites depuis quelques années de la domination des Rois de Thunis: la garnison de Tripoli faisoit souvent des prisonniers & du butin jusqu'aux portes de ces places. Les habitans de Gienzor fatigués par les entreprises continuelles de ces incommodes voisins, traiterent avec eux; & moyennant certaine contribution dont on convint, Sanguesse, du consentement du Grand-Maître, leur accorda la paix, & étendit de ce côté-là la liberté du commerce.

Le Seigneur de Tachore, plus puissant que ceux de Gienzor, & maître d'un bon port, ne voulut point entendre parler de tribut. Le territoire de ce Cheque ou Seigneur de Tachore, du côté de Tripoli, consistoit dans une grande plaine qui s'étendoit à quatre lieuës de cette ville vers le Levant. Cette grande campagne étoit remplie de villages qui fournissoient à leur Seigneur un assez grand nombre de cavaliers & d'arquebusiers fort braves, & dont le principal exercice étoit de voler. Ils en vinrent aux mains avec les Malthois: chaque parti dressoit des embuches à ses voisins. Tout cela se passa d'abord avec assez peu de perte de part & d'autre, si on en excepte

1531.

la mort du chevalier de Harlai, de la Langue de France, qu'un excès de courage & trop peu de précaution fit périr avec la troupe qu'il commandoit, dans une embuſcade des Tachorizains.

Nous ne nous ſerions pas arrêtés à ces courſes ordinaires entre des peuples voiſins, & de differente religion, ſi ces petites guerres n'en avoient cauſé dans la ſuite de bien plus importantes, & dans leſquelles nous verrons que les armes des chevaliers de S. Jean ne furent pas moins utiles aux princes chrétiens dans cette troiſiéme partie du monde, qu'elles l'avoient été dans l'Aſie, pendant le ſéjour que la Religion avoit fait d'abord dans la Paleſtine, & enſuite dans l'iſle de Rhodes.

Il y avoit déja quelque tems que des guerres civiles s'étant élevées dans les Etats d'Alger & de Thunis, les Turcs Ottomans, ou plûtôt des corſaires ſous leur nom, pour profiter de ces diviſions s'étoient emparés de pluſieurs places ſituées le long des côtes de Barbarie. Pluſieurs chevaliers, & ceux-même qui avoient témoigné le plus d'éloignement pour ſe charger de la défenſe de Tripoli, propoſerent alors au Grand-Maître de porter de ce côté-là tout l'effort des armes de la Religion. Ils lui repreſenterent

que l'Ordre ne pourroit jamais conserver une place aussi foible que Tripoli, & sur-tout sans territoire, à moins de la couvrir par de nouvelles conquêtes, & par une étendue de païs qui pût fournir à la subsistance de la garnison. Ce projet n'étoit pas sans fondement; mais outre que le Grand-Maître, avant que de s'engager dans cette guerre, étoit bien aise de laisser affoiblir ces Infidéles & se ruiner réciproquement, il étoit d'ailleurs actuellement occupé par un dessein formé depuis long-tems, & dont il esperoit que sa Religion pourroit tirer un avantage plus considerable.

Modon attiroit alors toute son attention; c'étoit l'unique objet de ses desirs; & tout ce qui pouvoit l'approcher de Rhodes paroissoit à ses yeux comme une autre Rhodes même, ou du moins comme un moyen qui pourroit un jour lui en faciliter la conquête. Ainsi avant que de fixer absolument sa résidence dans l'isle de Malthe, & avant que d'engager son Ordre dans les dépenses nécessaires pour mettre hors d'insulte cette isle ouverte de tous côtés, il résolut à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Modon, de tâcher de surprendre cette place.

Dans cette vûë il prit à la solde de la Bos. t. 3. l. 6.

Religion un bon nombre de soldats qui venoient de servir au siege de Florence, que le Pape & l'Empereur avoient entrepris de concert; & où ces deux Princes avoient rétabli l'autorité des Medicis. Le chevalier Salviati parent de ce Pontife, & prieur de Rome, par ordre du Grand-Maître amena ces troupes à Malthe sur six galeres bien armées, dont il y en avoit trois à l'Ordre. Le Viceroy de Sicile avoit prêté la quatriéme, & Jacques Grimaldi Seigneur Genois, & grand homme de mer, en avoit loüé deux autres qui lui appartenoient, moyennant mille écus par mois; & on étoit convenu qu'il les commanderoit en personne tant que dureroit cette expédition.

Le Grand-maître ne pouvant quitter Malthe, dont sa présence faisoit la principale force, nomma pour Général de l'entreprise le prieur de Rome: & le chevalier de Boniface, baillif de Manosque, devoit avoir le commandement de la flotte pendant que le Général seroit à terre, & attaché à l'attaque de Modon. Des brigantins de differente grandeur, chargés de troupes & de munitions de guerre, devoient accompagner les galeres; & on confia deux vaisseaux marchands, chargés de planches,

& destinés pour l'exécution de l'entreprise, à Jean Scandali, chrétien Grec de l'isle de Zante, & fils d'un des deux renégats dont nous avons parlé dans le Livre précedent; & à Janni Necolo aussi chrétien Grec, tous deux connus à Modon par le commerce fréquent qu'ils y faisoient.

L. IX. p. 503.

Outre un grand nombre de chevaliers qui s'embarquerent pour cette expedition, le vicomte de Cigale, fameux armateur, & frere du Cardinal de ce nom, offrit ses services au Grand-Maître; & il joignit la flotte de l'Ordre avec deux galeres bien armées, qui lui appartenoient, & qu'il commanda en personne.

Avant que cet armement sortît des ports, , on tint plusieurs conseils au sujet de l'exécution de cette entreprise; & après differens projets, le Grand-Maître s'arrêta à celui-ci; Que les galeres, brigantins, grips & autres petits navires se tiendroient cachés le long des côtes de la petite isle de Sapienza, située vis-à-vis Modon; que sur le soir & proche de la nuit, on feroit avancer deux navires marchands chargés en apparence de bois & de planches, mais sous lesquelles il y auroit un bon nombre de chevaliers & de braves soldats cachés;

Villiers de l'Isle Adam.

que le jeune Scandali, sous prétexte de demander pratique, & de concert avec son pere, se rendroit au pied de la tour du mole, qui étoit environ à cinq cens pas de la place, & qu'il s'en empareroit; que le compagnon du jeune Scandali se présenteroit d'un autre côté à l'entrée du port; & qu'après avoir essuyé pour la forme la visite de Quir Calojan l'autre renégat, directeur de la douanne, il se retireroit à la faveur de la nuit dans sa maison; que le lendemain à l'ouverture de la porte, les troupes qui étoient cachées dans ces deux brigantins, se joindroient pour s'emparer de cette porte; qu'on tireroit aussi-tôt un coup de canon pour en donner avis au Général, qui à l'instant partiroit de l'isle de Sapienza, débarqueroit ses troupes, & se jetteroit dans la place par la porte qui auroit été surprise.

1531. Le prieur de Rome, qui étoit chargé de cette expedition, partit du port de Malthe le dix-sept Août; & après avoir vogué heureusement pendant quelques jours, il ne voulut arriver que de nuit à l'isle de Sapienza. Il cacha sa petite flotte dans la cale de l'isle la plus couverte; & après avoir désarboré ses galeres, il envoya à Modon Straligopule & Marquet, ces deux Rhodiens dont

nous avons parlé ; afin de reconnoître si les deux renégats n'avoient point changé de disposition, & s'ils étoient toujours maîtres de leurs postes, & en état de tenir leur parole. Les deux Rhodiens déguisés en marchands, entrerent dans Modon, virent les deux Grecs renégats: & les ayant trouvé fermes, inébranlables, & même dans l'impatience de se signaler dans l'exécution de cette entreprise, ils les engagerent à passer avec eux dans l'isle de Sapienza pour en conferer avec le prieur de Rome. Ce Général les reçut bien ; & après leur avoir confirmé de la part du Grand-Maître, les promesses d'une magnifique récompense, que les deux Rhodiens leur avoient faites, il leur proposa differentes difficultés ausquelles ils satisfirent pleinement. Ils ajoûterent que tout consistoit dans la diligence & la promptitude de l'exécution ; & pour y déterminer Salviati, ils lui représenterent que l'Ordre n'avoit manqué l'entreprise sur Rhodes, que par sa lenteur & son trop de précaution. Mais ce Général craignant une double intelligence, & que ces deux Grecs, après avoir renoncé à la foi, ne fissent pas scrupule de le trahir & de le livrer aux Turcs, il exigea d'eux, avant que de s'engager plus

avant, qu'ils conduisissent à Modon le commandeur Sciatese, Romain ; le chevalier de Broc, François, de la Langue de Provence, & le Seigneur Jacques Grimaldi ; afin qu'étant sur les lieux, ils pussent tous trois reconnoître s'il y avoit sureté dans cette entreprise, & convenir ensuite des dernieres mesures pour le débarquement des troupes, & l'attaque de la place.

Ces deux renégats avec les chevaliers déguisés en marchands, abordérent sur le soir au port de Modon, comme s'ils fussent revenus pour les affaires de leur commerce, de l'isle de Sapienza. Scandali le pere, qui commandoit dans la tour du mole, sous prétexte d'y donner à souper à ces prétendus marchands, leur fit voir la facilité qu'il avoit de les en rendre maîtres ; & dans la même vûë, ils furent coucher chez l'autre renégat qui logeoit proche de la porte de la ville, & dont comme doüannier, il avoit les entrées libres. Les chevaliers parurent contens de la disposition où ils voyoient ces deux Grecs : & le fils de Scandali, Chrétien, comme nous avons dit, & qui n'avoit pas voulu imiter son pere dans son apostasie, les ramena le lendemain à Sapienza.

Villiers de l'Isle-Adam.

Les chevaliers à leur retour déclarerent au Général qu'ils croyoient que ces deux renégats marchoient de bon pied dans cette affaire ; mais qu'après tout on ne pouvoit prendre trop de précaution avec des traîtres ; qu'ils trouvoient même de grandes difficultés dans l'exécution de cette entreprise ; que quoique Scandali commandât dans la tour du mole, les Janissaires qui y étoient de garde, au premier mouvement qu'il feroit, prendroient les armes contre lui ; que sur le bruit inévitable dans ces occasions, & sur l'avis qu'en recevroit le Gouverneur de Modon, il feroit fermer aussi-tôt les portes de la ville, & que la garnison & les habitans seroient bientôt en état de repousser ceux qui les attaqueroient. Ces difficultés, & même celles qu'en pareilles occasions on ne peut presque jamais prévoir, balançoient dans l'esprit du Général le desir qu'il avoit de tenter cette entreprise. Le jeune Scandali ayant pénétré une partie des soupçons du Général, lui dit que son pere ne l'avoit fait venir de Zante, & ne lui avoit communiqué le secret de ce dessein, que dans la vûe de l'offrir, & de le lui remettre pour ôtage de sa fidélité, & qu'il étoit prêt de rester dans sa galere ; qu'à l'égard des Janissaires qui

étoient en petit nombre dans la tour du mole, son pere sçauroit bien les éloigner sous differens prétextes, & qu'il avoit même résolu de les faire boire, & de les enyvrer pour les mettre hors d'état de s'opposer à l'entrée des chevaliers dans la tour; d'ailleurs que le dessein de son pere & de son associé, n'avoit jamais été d'emporter cette place à force ouverte; qu'on n'y reüssiroit que par surprise; qu'il craignoit seulement que la facilité qui paroissoit dans l'exécution, n'eût fait naître la défiance du Général. Enfin ce jeune homme plein de zele & de courage, leur montra cette conquête par des endroits si aisés & si brillans, que tout le Conseil résolut de ne pas differer davantage: & on renvoya le jeune Scandali à son pere, pour l'assurer que le soir même on tenteroit l'entreprise.

Dans cette vûe, le Général fit embarquer plusieurs chevaliers, & un bon nombre de soldats, sur deux felouques; & on les cacha sous des planches, dont ces deux petits bâtimens paroissoient chargés, & qui étoient destinés à faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres. Stefi Marquet le Rhodien, dont le commandeur Bosio s'étoit servi si utilement pour former le

premier plan de cette conjuration, étoit ſur le premier brigantin, qu'on appelloit en ce tems-là un grips. Il ſe rendit ſur le ſoir à l'entrée du port. Calojan qui en avoit la garde en qualité de grand doüannier, feignant de ne le pas connoître, monta dans ce navire; & après l'avoir viſité pour la forme, & pour ne ſe pas rendre ſuſpect, il en fit ſon rapport au Gouverneur comme d'un petit navire chargé de planches, qu'un marchand venoit vendre, dit-il, à des ouvriers de la ville; le Gouverneur lui permit de le laiſſer entrer. Ceux qui étoient cachés dans cette felouque, déguiſés en matelots, à la faveur des ténébres, & ſous prétexte d'être obligés de partir le lendemain de grand matin, mirent à bord ces planches, & des pieces de bois dont ils formerent une eſpece de pont vis-à-vis la porte de la ville, qu'on vouloit ſurprendre, pour faciliter le débarquement des troupes qui étoient ſur les galeres; & ils ſe retirerent enſuite dans la maiſon du renégat, où ils paſſerent le reſte de la nuit.

Le jeune Scandali qui étoit dans l'autre felouque, vint preſque en même tems donner fond à la pointe de la tour; & comme ſon pere y commandoit, & que lui-même y venoit ſouvent de l'iſle

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

de Zante où il demeuroit, les Janiſſaires de la tour avec leſquels il étoit familier, le reçurent ſans difficulté, & il entra dans cette tour avec huit autres Grecs déguiſés en Turcs, qui en parloient la langue avec facilité, & qui ſe diſoient ſoldats des garniſons de Lepante & de Patras. Son pere, ſuivant qu'on en étoit convenu, diſperſa par differentes commiſſions quelques-uns des gardes, & il invita à ſouper ceux qui reſtoient. Dans la chaleur du repas, on leur préſenta d'un excellent vin grec, que ſon fils, diſoit-il, lui avoit apporté dans ſa felouque. Les veritables Turcs, d'autant plus frians de cette liqueur, qu'elle leur étoit défendue par la loi, en burent avec excès : ils furent bien-tôt yvres ; & à la faveur d'un aſſoupiſſement qui ſuit ordinairement l'yvreſſe, les Chrétiens Grecs déguiſés en Janiſſaires, introduiſirent dans la tour les chevaliers & leurs ſoldats, qui étoient reſtés cachés dans le brigantin. Ils couperent la gorge aux Turcs, en lierent d'autres, ſe rendirent maîtres de la tour, & tout cela ſe paſſa dans le ſilence de la nuit, ſans bruit, & ſans que le Gouverneur qui étoit logé à cinq cens pas de la tour, en eût aucune connoiſſance.

D'un autre côté le renégat Calojan,

à la pointe du jour, & à l'ouverture de la porte, s'y présenta avec quelques chevaliers déguisés en matelots, & qui avoient passé la nuit dans sa maison : ils s'arrêterent à la porte pour donner le tems au reste des soldats qui étoient cachés dans les deux grips, de s'avancer. Ces deux troupes se joignirent ; ils étoient environ trois cens hommes. A leur approche, les prétendus matelots qui étoient à l'entrée de la porte, mirent l'épée à la main, chargerent les gardes, en tuerent quelques-uns, & le gros de la troupe étant survenu, se saisit de la porte, & crut la ville prise. On tira aussi-tôt un coup de canon pour signal, & pour donner avis au Général qu'il s'avançât en diligence avec ses galeres. En l'attendant, les troupes Chrétiennes, au lieu de marcher droit au château où le Gouverneur étoit retiré, après avoir laissé seulement un corps de garde à la porte de la ville, se jetterent dans les premieres maisons, & les plus proches de la porte, pour les piller : on y commit toutes les violences ordinaires en pareilles occasions, dans des places surprises ou emportées d'assaut & l'épée à la main. Les habitans, pour éviter la premiere fureur du soldat, se refugierent dans le château : le Gouver-

Villiers de l'Isle-Adam.

neur leur fit prendre les armes, & ayant reconnu le petit nombre des Chrétiens, & que la plûpart s'étoient même separés pour piller, il sortit à la tête de sa garnison & des habitans, chargea brusquement ces pillards qui étoient dispersés, & en tua d'abord plusieurs. Un péril commun les réünit; ils se rallierent, firent ferme, & en attendant l'arrivée des galeres, tâcherent de se maintenir dans les differens postes qu'ils occupoient. On se battoit de part & d'autre avec une égale fureur; les chevaliers qui perdoient à tous momens les plus braves de la troupe, se désesperoient de ne point voir arriver le secours; mais ils ne sçavoient pas qu'un vent violent & contraire avoit empêché le Général d'entendre le bruit du canon: & ce ne fut que sur le midi, & par une barque que le jeune Scandali depêcha, qu'il apprit que les chevaliers étoient dans la ville, & aux mains avec la garnison du château. Il se rendit aussi-tôt dans la place; & avec toute la diligence que put faire la chiourme de ses galeres, il débarqua sans obstacle. Après que selon l'ordre de la guerre il eut laissé quelques troupes commandées par le chevalier d'Humieres, à la garde des galeres, & dans la tour du mole, il s'avança à la

tête du corps qu'il commandoit, joignit ceux qui étoient aux mains avec le Gouverneur & sa garnison: & autant par sa valeur que par le nombre superieur de ses soldats, il l'obligea bien-tôt de se renfermer dans le château. Comme il n'y avoit pas moyen de l'y forcer sans artillerie, il en envoya chercher sur les galeres: mais pendant tout le tems qu'on mit à faire venir du canon, il arriva du secours au Gouverneur. Ce commandant n'avoit pas plûtôt vû la premiere troupe des chevaliers dans la place, qu'il avoit dépêché des couriers dans les villes voisines, & au Gouverneur de la Province, pour lui faire part de la descente & de l'attaque des Chrétiens. Heureusement pour le Gouverneur du château, le Sangiac de la Province étoit à la tête d'un corps considerable de troupes, que par ordre de Soliman il devoit conduire incessamment sur les frontieres de Hongrie, où le Grand Seigneur faisoit alors la guerre. Le Sangiac qui n'étoit pas campé loin de Modon, aux premieres nouvelles qu'il eut de l'entreprise des chevaliers, fit partir quelques compagnies de cavalerie, qui se rendirent avec une extrême diligence à Modon, & qui furent introduites dans le château par une porte qui donnoit dans

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

la campagne, pendant que le Général des Turcs s'avançoit lui-même à la tête de six mille hommes d'infanterie. Le Gouverneur de la place ayant fait mettre pied à terre à ses cavaliers, pour engager l'action, sortit à leur tête; & chargea les chevaliers avec toute sa garnison. Quoique le prieur de Rome s'apperçût bien qu'il étoit venu du secours aux Infidéles, il ne laissa pas de soutenir leur attaque avec beaucoup de courage ; & après leur avoir tué les plus braves de leurs cavaliers, & fait plusieurs prisonniers, il força les autres à chercher leur salut derriere les fortifications du château. Cependant ayant appris de ses prisonniers que le Sangiac arriveroit infailliblement à Modon avant le soleil couché, & n'ayant pas de troupes en assez grand nombre pour lui résister & assieger la place dans les formes; comme il n'avoit compté pour le succès de ses desseins, que sur l'avantage d'une surprise, il se vit réduit malgré lui & avec beaucoup de chagrin à la nécessité de se rembarquer.

Mais avant que de faire sonner a retraite, il fit bloquer la porte du château par un bon retranchement, & il abandonna la ville entiere au pillage. Les plus riches maisons devinrent alors

la proye du ſoldat : les chevaliers mêmes & les principaux officiers prirent part à une occupation plus utile qu'honorable. On ne peut exprimer les richeſſes qu'ils enleverent dans cette ville. Ce qui fut encore plus fâcheux pour les habitans, c'eſt que les Chrétiens tranſporterent dans leurs galeres & dans leurs vaiſſeaux plus de huit cent femmes ou filles, qu'ils firent priſonnieres & eſclaves. Parmi ces dames de Modon, le hazard fit tomber entre les mains du vicomte de Cigale une jeune Turque d'une rare beauté : après l'avoir conduite à Meſſine, & l'avoir fait baptiſer, il en fit ſa femme, & en eut un fils appellé Scipion Cicala, que differentes avantures conduiſirent à Conſtantinople, & qui après avoir pris le turban parvint par ſa valeur au commandement des armées, & vangea depuis les Turcs du ſac de Modon. Un peu avant le ſoleil couché, les chevaliers abandonnerent cette ville ; tout ſe rembarqua ſans obſtacle & ſans perte ; ſi on ne compte pour une perte très-conſiderable les frais de cet armement, dont la Religion ne fut pas dédommagée par le pillage, qui ne tourna qu'au profit des particuliers.

Le Grand-Maître par le retour des galeres n'apprit qu'avec douleur le mau-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

vais succès de cette entreprise ; mais comme son courage fut toujours au-dessus des accidens de la fortune, il jugea dèslors que la Providence vouloit que son Ordre se fixât dans Malthe ; & il ne songea plus qu'à fortifier cette isle, & à la mettre à couvert des insultes & des incursions des corsaires.

Pendant qu'il étoit occupé par des soins si dignes d'unSouverain, il s'eleva un nouveau sujet d'exercer sa patience & sa fermeté. Balthasar Vvaltkirk, Evêque de Malthe étant mort, c'étoit à l'Empereur à nommer celui qui devoit remplir cette dignité : & la Religion, suivant le traité fait avec ce Prince, lui devoit proposer trois Ecclesiastiques, dont un au moins devoit être au choix de l'Ordre, en le prenant parmi les sujets de l'Empereur. Le Grand-Maître & le Conseil presenterent au Viceroy de Sicile, Frere Pontus Laurencin, de la Langue d'Auvergne, Frere Thomas Bosio Italien, & Vice-Chancelier de l'Ordre, & Frere Dominique Cubelle, de la Langue d'Arragon, & vassal de l'Empereur. Le Grand-Maître, pour récompenser dans la personne de Thomas Bosio, le rare merite & les services importans que le commandeur son frere avoit rendus à l'Ordre, eût été bien aise que le choix de l'Empereur

eût tombé sur Bosio. Il fit part au Pape de ses vûes. Ce Pontife, dont le commandeur avoit été pendant sa vie un des cameriers secrets, & qui conservoit cherement la memoire de ses services, en écrivit à ce prince. Non seulement il en parla à son Ambassadeur comme d'une chose qui lui seroit agréable ; il ordonna encore au Seigneur Salviati son parent, & pere du prieur de Rome, d'en écrire de sa part au Cardinal Campegge qui résidoit alors auprès de l'Empereur en qualité de Légat *à latere*, pour qu'il pressât sans relâche cette nomination. L'Empereur reçut agréablement les offices du saint Pere, & il lui fit dire par son Ambassadeur qui résidoit à Rome, qu'il lui donneroit dans peu de tems la satisfaction qu'il souhaitoit au sujet de l'Evêché de Malthe. Mais ce Prince qui ne disposoit de ses graces qu'avec une extrême circonspection, soit pour en tirer d'autres du Pape, ou qu'il n'eût pas le tems de vacquer à cette affaire, differa la nomination de Bosio ; & ce ne fut qu'après avoir engagé le Pape & la Religion de saint Jean dans une Ligue contre les Turcs, qu'il déclara publiquement la nomination à l'Evêché de Malthe en faveur de Thomas Bosio : il en remit l'acte entre les mains de l'Am-



Villiers de l'Isle-Adam.

baſſadeur de la Religion, qui réſidoit auprès de lui.

Ce miniſtre qui ſçavoit combien cette nomination feroit plaiſir au Grand-Maître, lui envoya cet acte par un courier exprès. Le Grand-Maître le reçut avec une joie ſenſible, & qu'il partagea avec le nouvel élû, auquel il annonça les premieres nouvelles de ſa dignité. Tous les chevaliers qui étoient alors dans l'iſle, en féliciterent l'un & l'autre: & le ſacerdoce & l'Empire ayant également concouru dans cette élection, on regarda cette affaire comme heureuſement finie. Le Grand-Maître, pour y mettre le ſceau & la derniere main, voulut que Boſio allât lui-même prendre ſes Bulles, & ſe faire ſacrer à Rome. Il le fit accompagner par un Ambaſſadeur extraordinaire, qu'il dépêcha au Pape pour le remercier de la continuation de ſes bontés envers l'Ordre; & cet Ambaſſadeur étoit chargé de préſenter en même-tems l'élû à ſa Sainteté.

L'un & l'autre étant arrivés à Rome, demanderent & obtinrent une audience du Pape. L'Ambaſſadeur en lui préſentant Boſio, lui dit qu'il étoit chargé de la part du Grand-Maître & du Conſeil, de le remercier de ſes bons offices auprès de l'Empereur, & d'avoir engagé

ce prince à préferer Bosio à un de ses sujets. Mais quelle fut la surprise de ce ministre & de celui qui l'accompagnoit, lorsqu'il entendit ces paroles sortir de la bouche de ce Pontife; Que l'Eglise de Malthe étoit déja pourvûe d'un pasteur ; qu'il avoit nommé lui-même à cet Evêché le Cardinal Ghinucci; qu'il n'avoit pu donner des marques plus éclatantes de son affection constante envers l'Ordre, qu'en mettant dans cette place un des plus dignes sujets de l'Eglise, & un Cardinal d'un aussi grand merite; que cette Eminence alloit envoyer à Malthe un grand vicaire pour prendre possession en son nom de cette dignité, & qu'il esperoit qu'il n'y trouveroit pas d'obstacle ni d'opposition.

Quoique l'Ambassadeur fût comme assommé par un discours si peu attendu, il ne laissa pas de lui répondre qu'il trouveroit toujours dans le Grand-Maître & dans le Conseil une parfaite soumission à ses ordres ; mais que cette affaire regardoit uniquement l'Empereur, & la maniere dont il prendroit un changement si surprenant. *C'est à nous*, repartit le Pape en haussant sa voix, *& non pas à Charles, à pourvoir cette Eglise, depuis que la proprieté de cette Isle a passé à d'autres mains*. Et là-dessus il congédia l'Am-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

baſſadeur & Boſio, qui ſe retirerent pénétrés de chagrin, & couverts de confuſion.

Le Grand-Maître n'en fut pas moins ſurpris & affligé. Il ne manquoit plus, pour ainſi dire, à ſa conſtance, que cette derniere épreuve : il la ſoutint avec ſa fermeté ordinaire ; & pour ſe démêler d'une affaire auſſi délicate, & ne ſe pas trouver entre deux puiſſances qu'il avoit également interêt de ménager, il jugea à propos, avant que de faire aucun mouvement, de voir le parti que prendroit l'Empereur. Il n'en pouvoit pas prendre lui-même un plus judicieux. Charles-Quint qui trouva ſa dignité bleſſée par l'entrepriſe du Pape, fit ſon affaire de celle de Boſio. Ce prince, quoique ſi concerté dans toutes ſes paroles, ne put s'empêcher de faire éclater ſon reſſentiment. Sangro un de ſes hiſtoriens prétend que dans les premiers mouvemens de ſon indignation & de ſa colere, il lui échapa de dire qu'il ne s'étoit jamais fié à ce Pape ; parce qu'il avoit obſervé que dans toutes ſes actions il y avoit toujours quelque fineſſe cachée ; & que ce prince ajoûta que pour cette fois il avoüoit à ſa honte, qu'il y avoit été trompé, pour ne s'être pas aſſez défié des manieres vives & empreſſées en apparence

parence dont il avoit sollicité lui-même la nomination de Bosio. Apparemment que le chagrin de se voir la duppe du Pape dans un art où il se croyoit infiniment superieur à ce Pontife, arracha des plaintes si ameres de Charles-Quint. Mais quoiqu'il en dît, & peut-être pour soulager son ressentiment, il paroît par tous les Historiens, que les offices du Pape avoient d'abord été très-sinceres. Son changement ne fut point l'effet d'un dessein prémédité; mais on prétend que ce Pontife ne voulut supplanter l'Empereur, que pour se venger du retardement qu'il avoit apporté à la nomination de Bosio, & que dans le chagrin que cela lui donnoit, il n'avoit pu s'empêcher de dire à ce sujet, & en s'en plaignant à quelques Cardinaux, *Que quand un Souverain Pontife s'abaissoit jusqu'à prier, ses prieres & ses offices devoient être reçûs comme des commandemens.*

D'autres soutiennent que sans chercher dans ce changement un rafinement de vengeance, dont il n'étoit pas trop capable, il avoit fait réfléxion, que dans la considération & le crédit que la plûpart des Chevaliers avoient dans toutes les cours de l'Europe, & sur-tout dans ce dégré de puissance où cet Ordre militaire s'étoit élevé,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

il ne convenoit point aux interêts du saint Siége, que l'Empereur & les Rois de Sicile ses successeurs conservassent sur l'Evêché de Malthe le droit de patronage, qui donnoit au titulaire l'entrée dans le Conseil, & même la premiere place après le Grand-maître; qu'un Evêque habile & intriguant, dans les troubles dont l'Italie étoit souvent agitée, pourroit engager les Chevaliers dans des partis opposés à ceux des Papes: en un mot, qu'on ne devoit point souffrir qu'un Ordre religieux toujours armé, voisin de l'Italie, & qui avoit à son commandement des troupes & des flottes, dépendît d'une autre puissance que de celle du saint Siége.

Quoiqu'il en soit de ce motif, qui ne laissoit pas d'avoir sa solidité; & quelques instances que l'Empereur fit pour obliger le Pape à se désister de la nomination du Cardinal Ghinucci, ce Pontife en conservant les dehors d'une bonne intelligence avec Charles-Quint, fut toûjours inébranlable sur cet article: & ce qui pourroit faire croire que sa fermeté ne venoit point de son ressentiment, c'est qu'étant à l'extrêmité, & dans ces momens prétieux qui décident de l'éternité, & où toutes les passions disparoissent, il fit appeller le Cardinal

Caraffa, qu'il connoiſſoit pour très-attaché aux interêts du ſaint Siége : & il le chargea de repréſenter à ſon ſucceſſeur qu'il étoit obligé en conſcience de maintenir hautement la nomination qu'il avoit faite de Ghinucci. Mais comme les dernieres intentions des Souverains les plus abſolus ſont preſque toûjours enſevelies dans leurs tombeaux, Paul III. qui ſucceda depuis à Clement, ayant reçû des lettres très-preſſantes de la part de l'Empereur, & voulant d'ailleurs pour ſes interêts particuliers en faveur de ſa famille ménager un prince ſi puiſſant, il réſolut de lui donner ſatisfaction. L'affaire fut miſe en négociation; il ſe trouva des temperamens pour concilier les interêts des deux concurrens. Boſio après trois ans de pourſuites & de dépenſes infinies à la cour de Rome, & à la ſuite de l'Empereur, obtint enfin ſes Bulles ; mais à condition de payer au Cardinal une penſion de neuf mille livres par an : & l'Empereur qui croyoit qu'il y alloit de ſa gloire, que celui auquel il avoit procuré l'Evêché, en joüît dans toute ſon étenduë, pour le dédommager de la penſion, lui donna en Sicile une Abbaye de pareille valeur.

Quoique cette affaire n'ait été terminée que ſous le Pontificat de Paul III.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

nous avons crû pour la satisfaction du lecteur, en devoir anticiper la conclusion, & afin de n'être pas obligés de revenir au même fait par des disgressions qui embarassent souvent le fil de la narration.

Cependant la fermeté que Clement avoit fait paroître à maintenir la nomination du Cardinal Ghinucci, n'avoit rien diminué de son zéle contre les Infidéles. Il joignit un bon nombre de ses galeres à la flotte de l'Empereur : & sur un Bref très-pressant qu'il en écrivit au Grand-maître, ce prince de son côté mit aussi-tôt en mer la grande carraque, les galeres & les vaisseaux de la Religion. On peut dire que pour ces armemens l'Ordre n'avoit pas besoin des exhortations de ce Pontife : les Chevaliers par l'esprit de leur institut, & par reconnoissance pour Charles-Quint, lui fournirent toûjours de puissans secours quand il s'agissoit de faire la guerre aux Infidéles. Il ne se passa guéres d'actions, comme nous l'allons voir, soit en Asie, soit en Afrique, où on ne vît briller dans les armées de l'Empereur les étendarts de saint Jean.

Cette escadre joignit le 8. d'Août la flotte de l'Empereur commandée par le fameux André Doria, prince de Melphe. Celle des Turcs composée de soi-

xante & dix voiles étoit alors dans le golfe de Larta ou de la Preverse. Doria faisant route, trouva auprès de Zante soixante galeres Venitiennes, & il proposa au noble Vincent Capello qui en étoit Général, de joindre leurs flottes, de forcer Gallipoli, & de porter leurs armes jusqu'à Constantinople, qu'ils trouveroient dénuée de sa garnison ordinaire, parce que Soliman l'en avoit tirée pour fortifier l'armée qu'il commandoit en personne sur les frontieres de Hongrie. Mais les Venitiens qui ménageoient les Turcs avec tant d'égards, qu'ils en souffroient souvent des insultes, sans oser les repousser, se dispenserent de prendre part à cette entreprise, sous prétexte qu'ils avoient promis au Grand-seigneur de demeurer neutres en cette guerre.

La flotte chrétienne se trouvant alors entre l'isle de Sapienza & Modon, on proposa de s'attacher à cette derniere place, & d'en former le siége. C'étoit le sentiment du Prieur de Rome & des Chevaliers, qui auroient été bien-aise de tenter à force ouverte la conquête d'une place qu'ils avoient manqué de surprendre l'année précédente. Mais les soldats qui n'avoient guéres d'autre solde que le butin qu'ils pouvoient faire,

témoignerent beaucoup de répugnance pour cette entreprise, & ils disoient assez hautement, qu'ils n'exposeroient pas leurs vies à l'attaque d'une place aussi forte, & où les Chevaliers l'année précédente n'avoient rien laissé qui pût dédommager les victorieux de leurs fatigues. Le Conseil de guerre se crut obligé de dissimuler des discours, qu'on auroit punis, si ces soldats eussent été payés exactement : & l'on se détermina à faire le siége de Coron, place alors bien moins fortifiée, & qui n'étoit éloignée de Modon, que de douze milles par terre.

Coron ou Coroné, autrefois *Cheronée*, patrie de Plutarque, aussi grand Philosophe, que fameux Historien, se trouve à la gauche du cap-Gallo, de la figure d'un triangle scaléne ou à côtés inégaux : un des angles regarde un rocher escarpé ; les deux autres sont vûs du golfe de Coron, qui sert presque de port à la tour. Mais ces angles ne sont pas battus par les eaux de la mer, & l'on peut en les côtoyant faire facilement le tour de cette forteresse, laquelle étoit revêtuë d'une muraille à l'antique & assez foible ; mais flanquée de six tours d'ancienne structure.

Doria en ayant reconnu la situation, après avoir débarqué ses troupes, fit

avancer les galeres : il les plaça derriere les vaisseaux de haut bord, & surtout la grande caraque de la Religion, qui tirant par dessus les galeres, abbattit la plûpart des défenses de cette place. Toute l'artillerie de ces vaisseaux, & deux batteries qu'on avoit dressées à terre, ayant fait une large bréche, le comte de Sarno, & Mendoze mestre de camp d'un regiment d'Espagnols, furent commandés pour monter à l'assaut : ils s'y porterent avec beaucoup de valeur; mais ils ne trouverent pas moins de courage dans les Turcs, qui leur tuerent trois cens soldats, plusieurs officiers, & en blesserent un plus grand nombre. Les prieurs de Rome & d'Auvergne, qui avançoient pour les soutenir, prirent leurs places; ils étoient sortis l'un & l'autre de la grande caraque, à la tête de deux cens Chevaliers, & de cinq cens hommes à la solde de la Religion. Ce second assaut ne fut pas moins meurtrier que le premier : malheureusement pour les attaquans, les échelles ne se trouverent pas de longueur proportionnée à la hauteur des murailles : il fallut que les Chevaliers, pour gagner le haut de la bréche, tâchassent de s'accrocher à la muraille, & qu'ils grimpassent des mains & des pieds.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Dans une ſituation ſi violente, ils ſe trouverent expoſés au feu de la mouſqueterie, aux coups d'arbalêtes; & les pierres, les feux d'artifice, & les huiles boüillantes ne leur furent pas épargnées. Il en périt un grand nombre par ces differentes armes; mais comme ils étoient réſolus de ſe faire tous tuer aux pieds des murailles, plûtôt que d'abandonner l'attaque, après avoir invoqué le nom de ſaint Jean, qui étoit leur cri de guerre, ils ſe pouſſerent avec tant de fureur, qu'en ſe ſoutenant les uns les autres, ils s'éleverent juſques ſur la bréche, s'en rendirent les maîtres, & y arborerent le grand étendard de la Religion.

Les armées de terre & de mer ne virent ce ſignal de la victoire qu'avec de grands cris de joye. Ce bruit fit croire aux aſſiegés, que les Chrétiens étoient maîtres de la place : ceux des habitans qui étoient encore retranchés en differens quartiers de la ville, & la garniſon du château, arborerent le drapeau blanc. La capitulation fut bien-tôt ſignée; les Turcs naturels avec leurs maiſons furent conſervés, & on abandonna celles des Juifs au pillage. Doria fut enſuite aſſieger Patras, dont il ſe rendit maître, pendant que les galeres de la Religion s'emparerent du château d'Ar-

dinel, & d'autres forts situés le long de la côte, & qu'ils emporterent sans trouver beaucoup de résistance. Après cette expédition, & l'hyver approchant, les differentes escadres dont la flotte chrétienne étoit composée, se separerent, & se retirerent dans leurs ports.

L'année suivante, les Turcs, qui n'aimoient pas à demeurer sur leur perte, firent un puissant armement pour recouvrer Coron; & si-tôt qu'on put tenir la mer, un fameux corsaire appellé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galeres bloquer cette place, pendant qu'un autre Général Turc l'assiegeoit par terre.

Doria instruit de leurs desseins, se mit aussi-tôt en mer, & il fut joint par les galeres du Pape & de la Religion, commandées par le Prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les Infidéles. Les soldats demandoient la bataille avec de grands cris; mais Doria, quoiqu'aussi brave soldat que grand capitaine, soit par prudence, ou pour se perpétuer dans le commandement, évitoit les combats décisifs, & il disoit ordinairement, Qu'il n'aimoit pas à se trouver dans des occasions, où la fortune avoit souvent plus de part que la conduite des

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Généraux. Son unique deſſein étoït de jetter du ſecours dans la place, & enſuite ſe retirer. Dans cette vûë il mit à la tête de ſa flotte la grande caraque de Malthe, d'où, comme d'un fort & d'une citadelle, il battoit en ruine les Turcs : & il avoit donné ordre à des capitaines particuliers, à la faveur du feu & de la fumée du canon, de faire couler dans la place des barques chargées de ſoldats & de munitions. Mais ce deſſein fut ſi mal executé, que ces petits vaiſſeaux furent tout-à-coup enveloppés par des galeres des Turcs. Les chrétiens ayant pris l'épouvante, les uns ſe rejettent dans le gros de l'armée; d'autres qui avoient débarqué, croïent échapper plus aiſément à la fureur des Infidéles, en rentrant dans leurs eſquifs ; mais ils y entrerent en ſi grand nombre, & avec tant de précipitation, qu'ils coulerent à fond, & avancerent leur mort en la voulant éviter.

Les Turcs devenus maîtres d'une partie du convoi, attaquent enſuite les grands vaiſſeaux. Tout combat, tout ſe mêle : les galeres attaquent les galeres, les navires ſe joignent aux navires. Doria d'un côté, & le Prieur de Rome de l'autre, viennent au ſecours des plus preſſés : leur préſence anime les ſoldats,

& rétablit l'ordre dans la flotte. La fortune change bien-tôt de parti ; les chrétiens recouvrent leurs petits vaisseaux, en prennent plusieurs aux Turcs ; & même ces Infideles s'étant jettés le sabre à la main, dans un vaisseau de la Religion, & étant déja maîtres du premier pont, il survint un autre vaisseau de Malthe, qui dégagea le vaisseau de la Religion, & fit prisonniers les assaillans, qui se virent chargés des chaînes qu'ils destinoient pour ces Chevaliers. Enfin, cette forêt de mats s'éclaircit peu à peu ; le bruit diminue par la mort des uns, & la fuite des autres. Doria victorieux ravitaille Coron, se remet à la voile, poursuit les Infideles, & va rechercher de nouvelles occasions d'acquerir de la gloire.

L'escadre de la Religion rappellée par le Grand-maître, se détacha alors du corps de la flotte chrétienne, & rentra dans ses ports. Malthe & Tripoli, & les côtes de Naples & de Sicile, étoient également menacées par Barberousse, chef des corsaires de Barbarie, qui avec quatre-vingt deux galeres, couroit ces mers, & portoit de tous côtés la terreur & l'épouvante, sans qu'on sçût encore où la foudre alloit tomber. Comme l'ancienne ville de Malthe étoit peu for-

tifiée, que le bourg, résidence des Chevaliers, étoit commandé de differens endroits, & que le couvent n'avoit pour toute retraite que le château Saint Ange, le Conseil étoit d'avis qu'on y laissât seulement trois cens chevaliers pour le défendre; que le Grand-maître se retirât en Sicile, & qu'il y transportât le couvent, les reliques, les ornemens des Eglises, les titres & le thrésor de la Religion. Mais ce généreux vieillard rejetta courageusement cet avis : *Je n'ai jamais, leur dit-il, fui devant les ennemis de la Croix; & pour conserver les restes d'une vie languissante, on ne me verra point donner un si mauvais exemple à mes Religieux.* Il envoya aussi-tôt cent chevaliers avec quelques compagnies d'infanterie dans la ville qu'on appelloit la cité notable; & autant que le tems le put permettre, on éleva à la hâte quelques ouvrages avancés autour du bourg. Tous les habitans de l'isle, par ordre du Grand-maître, prirent les armes; & pour pourvoir à la sûreté des reliques & des titres de la Religion, il les fit passer en Sicile, où ce précieux dépôt fut conservé avec soin. Après de si sages précautions, il attendit avec fermeté l'arrivée des barbares; mais leur Général prit une autre route : il retourna en Afrique, & fit écla-

ter des desseins, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le Grand-maître, aussi attentif à la conservation de la discipline réguliere, qu'à la défense de son Etat, profita de cet intervalle que lui donnoient les Infidéles, pour convoquer un Chapitre général. Depuis la perte de Rhodes, & pendant huit années, que la Religion sans résidence fixe avoit erré en différens endroits, il s'étoit introduit plusieurs abus, ausquels il jugea à propos de remedier. Les Chevaliers, en abordant à Malthe, s'étoient logés séparément, & comme ils avoient pû, en différens quartiers du Bourg, & même de l'isle, contre l'usage de l'Ordre, & contre ce qui s'étoit pratiqué à Rhodes, où il y avoit un endroit de la ville appellé *Collachio*, uniquement destiné pour le logement des Chevaliers, sans que les séculiers y pussent habiter. Le Grand-maître, de concert avec le Chapitre, rétablit à Malthe un reglement si sage, & tous les Chevaliers furent obligés de se venir loger auprès de lui, & pour ainsi dire, sous les yeux d'un supérieur aussi exact & aussi vigilant. Ce fut par le même esprit de religion, qu'on proscrivit les habillemens trop riches & éloignés de la simplicité & de la mo-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

destie si convenable à des Religieux; & on porta la sévérité de ce réglement contre tout ce qui avoit le moindre air d'une vaine distinction, jusqu'à interdire aux Commandeurs qui étoient Grands-croix, de porter hors de l'isle de Malthe la marque de leur dignité; & il ne leur fut permis de s'en parer que le jour qu'ils partoient de leur païs & de leurs Commanderies, pour se rendre à la capitale de l'Ordre.

De ces reglemens particuliers, on passa aux affaires les plus importantes du gouvernement. Le Chapitre en corps se fit représenter le traité fait avec l'Empereur touchant l'établissement de la Religion dans l'isle de Malthe, & il le confirma par un acte solemnel. On admit les appels du Conseil ordinaire au Conseil complet, c'est-à-dire, dans lequel on faisoit entrer, outre les Grands-croix, deux Chevaliers les plus anciens de chaque Langue; mais il fut statué que l'appel de ce dernier Conseil n'auroit point d'effet suspensif, & que les sentences qui émaneroient de ce tribunal, seroient exécutées par provision seulement, nonobstant l'appel au Chapitre général.

Comme la Religion étoit engagée à faire de grandes dépenses; qu'elle en-

tretenoit six à sept galeres sans les vaisseaux de haut bord & les brigantins; qu'elle tenoit à sa solde des troupes dans les isles de Malthe, de Goze & à Tripoli; qu'il faloit nourrir le peuple réfugié de Rhodes, bâtir une Eglise & une Infirmerie: le Chapitre jugea à propos d'augmenter les responsions sur les Commanderies de l'Ordre, & on supplia le Grand-maître dont on connoissoit le parfait désinteressement, de vouloir bien continuer le soin qu'il prenoit de l'administration des finances.

Ce fut par ce dernier reglement que se termina le Chapitre, dont l'assemblée n'auroit pû être que très-utile à la Religion, si sur la fin, ou peu après, il n'étoit survenu un désordre où quelques Langues prirent part, en vinrent aux mains, & causerent un tumulte & un scandale qui affligea sensiblement le Grand-maître, & tout le corps de la Religion.

Le sujet de cette querelle vint d'un differend particulier, qui s'émut entre un gentilhomme Florentin & séculier, domestique du Prieur de Rome; & un jeune Chevalier François, neveu du Commandeur Servier, de la Langue de Provence. Ils se battirent, & le Chevalier François fut tué. L'oncle du mort,

Villiers de l'Isle-Adam.

qui prétendoit que le Florentin avoit usé de supercherie dans ce combat, se fit accompagner de ses amis, le chercha, & l'ayant rencontré aussi accompagné d'autres gentilshommes pensionnaires du Prieur, les chargea, en blessa plusieurs, & les obligea de s'enfuir, & de chercher leur salut & un azile dans le palais de leur patron.

Ce seigneur puissamment riche, parent, d'autres disent même neveu du Pape, & Général de ses galeres & de celles de la Religion, avoit jusqu'à soixante gentilshommes séculiers, & plusieurs chevaliers Italiens attachés à sa personne. Ils s'armerent aussi-tôt, & sortirent pour venger leur compatriote; & sans distinguer les langues de France, ils chargerent avec fureur tous les François qu'ils rencontrerent. Ils en tuerent quelques-uns, en blesserent plusieurs, & d'une querelle particuliere firent une guerre ouverte & déclarée entre les deux nations. Les Chevaliers des Langues d'Auvergne & de France, surpris & irrités de cette insulte, se joignirent à celle de Provence. Toute la nation se réünit & s'assembla chez le Chevalier de Bléville, pour tirer raison de cet attentat. Mais avant que de porter plus loin leur ressentiment, cette assemblée

particuliere envoya des députés au Grand-maître pour lui demander justice. Le Grand-maître fit part de leurs plaintes au Prieur de Rome, & lui ordonna de punir les coupables.

Salviati fier de son alliance avec le Pape regnant, & qui se regardoit comme un autre Grand-maître, se contenta pour toute satisfaction de faire mettre aux arrêts sur sa capitane les plus criminels de ses gentilshommes, & il fit dire aux Langues offensées, qu'après qu'il auroit examiné cette affaire, il leur rendroit justice. Ce procedé hautain, peu convenable dans une si noble République, dont tous les membres se croyoient égaux, irrita de nouveau les Chevaliers François. La réponse du Prieur leur parut une pure illusion, & faite pour éluder leurs justes plaintes; & ils regarderent l'arrêt des criminels moins comme une prison, que comme un moyen dont ce Prieur se servoit pour les soustraire à l'autorité des loix, & à la jurisdiction du Conseil & des juges de la Religion. Ainsi sans consulter eux-mêmes ni les loix, ni les devoirs de veritables Religieux, ils sortent bien armés, se jettent dans la galere du Prieur, s'en rendent maîtres, & pleins de fureur & de ressentiment, poignar-

dent quatre des gentilshommes du Prieur qui étoient aux arrêts, & qui avoient tué ou blessé leurs camarades : & fiers du honteux honneur d'une vengeance si indigne de leur profession ; après cette sanglante exécution, ils sortirent comme en triomphe de la capitane, & se retirerent dans leurs auberges.

Le Prieur outré du massacre de ses gentilshommes, appelle auprès de lui tous les Chevaliers de la Langue d'Italie, & par ses émissaires il met encore dans ses interêts les deux Langues d'Espagne, Arragon & Castille, qui se déclarent pour lui, & viennent en armes à son secours. Les François, qui ne s'étoient pas separés, étant avertis de cette ligue, sortent de nouveau de leurs auberges, & vont chercher leurs ennemis jusques dans la maison du Prieur : ils sont reçus à coups de mousquets, & ils y répondent par un feu qui n'étoit pas inferieur. Jamais pareille discorde n'étoit arrivée dans l'Ordre depuis sa fondation : un tumulte affreux regnoit dans ce quartier de la ville. En vain le Grand-maître leur envoya ordre de se retirer : il n'y avoit plus de subordination ni d'obéïssance : la discorde regnoit dans tous les quartiers de

la ville: chaque parti ne prenoit ordre que de sa fureur & de son emportement. On continuoit à tirer de tous côtés, & le Prieur ayant fait venir de ses galeres quelques pieces d'artillerie, les François amenerent de leur côté un canon qu'ils braquerent contre la porte de son Palais, pour la mettre en pieces. La nuit qui survint augmenta encore le désordre & la confusion.

Le Grand-maître plein de douleur de voir ses Chevaliers aux mains les uns contre les autres, voulut sortir, & essayer si le respect de sa présence ne contiendroit pas les mutins. Mais le Conseil, dans la crainte que ce vénérable vieillard pendant la nuit, & au milieu d'un si terrible tumulte, ne reçut quelque blessure, le conjura de rester dans son Palais, & on envoya à sa place, & à la tête de la garnison du château, le Bailli de Manosque, ancien Chevalier, révéré dans l'un & l'autre parti par sa sagesse, encore plus que par sa dignité. Ce seigneur mêlant adroitement de justes reproches à des manieres pleines de douceur, se fit écouter par les plus emportés, & il les obligea à la fin à mettre les armes bas. Chacun se retira de son côté; la nuit calma cette fureur, & le jour vit naître la honte & le repentir. Mais le Grand-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

maître ne crut pas devoir laisser sans punition les auteurs d'un tumulte de si dangereux exemple : il en priva douze de l'habit ; & si nous en croyons Bosio, on en jetta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres, qui ne vouloient pas reconnoître leur faute, & capables d'en commettre de nouvelles, & de rallumer la sédition.

Quelque juste que fût ce châtiment, le Grand-maître conçût une égale douleur du crime & de sa punition. Il en tomba malade, & il se reprochoit comme le plus grand de ses malheurs de n'avoir survécu à la perte de Rhodes, que pour être le triste témoin de la violence & de la rébellion de ses Religieux. La crainte d'un avenir encore plus fâcheux ; l'orgüeil de ces Chevaliers déguisés sous le nom de courage ; le luxe & la molesse de quelques autres, fruits malheureux de passions plus criminelles, qui malgré son exemple & la sévérité de ses ordonnances, s'étoient déja introduites dans l'Ordre : tout cela jetta ce grand homme dans une sombre mélancolie. Il ne fit plus que traîner les restes d'une vie languissante ; & les fâcheuses nouvelles qu'il recevoit continuellement d'Angleterre, dont il prévoyoit des suites funestes pour son Ordre, le condui-

firent insensiblement au tombeau.

Henri VIII. comme nous l'avons dit dans le neuviéme Livre, regnoit dans cette isle. Ce Prince avec dispense du Pape Jules II. avoit épousé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus Prince de Galles son frere aîné, & il avoit passé dix-huit ans avec la Reine son épouse dans une union réciproque, lorsqu'une passion dereglée pour une jeune Angloise, lui fit naître des scrupules sur la validité de son mariage : & comme s'il eût pris dans les agitations de l'amour des inquiétudes de conscience, il s'en fit du moins un pretexte pour justifier son divorce avec la Reine. Le peu d'agrémens de cette Princesse, & les charmes trop dangereux d'Anne de Boulein, lui persuaderent aisément qu'il y avoit des abus dans sa dispense : il étoit Roy, il ne manqua ni de courtisans serviles, ni de sçavans mercenaires qui le flatterent dans son erreur.

L'affaire avoit été portée à Rome & au tribunal du Pape. Le refus constant que fit Clement VII. d'approuver les prétextes de son divorce, révolta ce Prince impérieux & passionné contre l'autorité du saint Siége. Ne pouvant obtenir la grace qu'il sollicitoit avec tant d'empressement, il résolut de s'en

Villiers de l'Isle-Adam.

passer, & il crut que pour parvenir à ses fins, le plus court chemin étoit d'abolir dans ses Etats l'autorité des souverains Pontifes. Il fit plus: de concert avec le Parlement, qu'il avoit eu l'adresse d'intéresser dans cette affaire, il se revêtit lui-même de cette puissance spirituelle; & il n'eut point de honte de se faire déclarer par un acte solemnel chef de l'Eglise Anglicane, pour n'être pas obligé de se soumettre au jugement du Chef visible de l'Eglise universelle, qui refusoit de séparer ce que Dieu avoit uni.

Ce Prince autrefois si sage & si éclairé, & pour lors furieux dans sa passion, persécutoit cruellement ceux de ses sujets qui refusoient d'adorer la chimere de sa suprématie. Prélats, Ecclesiastiques, Religieux, Séculiers perdirent la vie pour n'avoir pas voulu souscrire au double divorce qu'il venoit de faire avec l'Eglise Catholique, & avec Catherine d'Arragon son épouse légitime. Le crime de léze-majesté, qui sous les mauvais Princes est souvent le crime des innocens, suppléoit aux prétextes qui manquoient pour les faire périr. Le Parlement qu'Henri avoit eu l'habileté de rendre le ministre de ses passions, proscrivit l'illustre Polus encore plus distin-

gué par sa pieté & une profonde érudition, que par sa naissance royale qu'il tiroit du Duc de Clarence frere d'Edouard IV.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Roy d'Angleterre avoit recherché avec empressement son approbation ; & il avoit voulu l'obliger d'écrire en faveur de ses erreurs. Ni les promesses, ni les menaces de ce Prince ne l'ébranlerent point : il lui répresenta avec beaucoup de fermeté l'injustice de ses nouvelles prétentions. Ce Prince qui auroit bien voulu avoir la réputation d'aimer la verité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais, ne lui put pardonner cette liberté. Polus pour se soustraire à son ressentiment, se retira à Rome : le Pape le prit sous sa protection, & honora le sacré College par sa promotion à la dignité de Cardinal.

Henri lui fit un crime de ce titre éminent : il mit sa tête à prix, & on prétend qu'il auroit été assassiné par des bandits aux gages du Roy d'Angleterre, si le Pape qui révéroit les grandes qualitez du Cardinal Anglois, ne lui eût donné des gardes pour veiller à sa conservation. La disgrace de Polus fut funeste à toute sa maison : Marguerite Plantageneste, comtesse de Salisbury sa mere ; Henri Polus de Montaigu son frere ;

Henri deCourtenay, Marquis d'Exceſter ſon couſin, accuſés d'avoir entretenu quelque correſpondance avec le nouveau Cardinal, perdirent la vie ſur un échafaut. Le Roy toûjours exceſſif dans ſa vengeance, en étendit les effets juſques ſur le jeune Courtenay, fils de Henry. A la verité il eut honte de faire mourir un enfant; mais il le fit conduire à la tour, & il l'enſevelit dans une priſon, de peur qu'il n'entreprît un jour de venger la mort de ſon pere.

Au milieu de tant de ſupplices, les Proteſtans, quoique rebelles au ſaint Siége, n'en étoient pas mieux traités. Henri ennemi de toutes les nouveautés dont il n'étoit pas auteur, par une cruauté bizarre, & qui n'avoit point d'exemple, faiſoit brûler les hérétiques, & pendre les Catholiques qui oſoient adherer publiquement au ſaint Siége. La plûpart des courtiſans incertains de la religion du Prince, n'en avoient plus d'autre que ſa volonté. Catholiques & Proteſtans, on cachoit ſa religion comme un crime: il n'y avoit que la rébellion contre l'autorité du ſaint Siége, qu'on pût faire paroître impunément. C'étoit l'idole de la Cour, & le ſeul moyen de s'y maintenir. Le Roy, pour ſe venger des Religieux qui perſéve-



roient dans l'obéïssance dûë au saint Siége, en abandonna les biens en proye à ses courtisans; mais ces mêmes biens si injustement acquis, les précipiterent insensiblement du schisme dans l'hérésie. Plusieurs sous le regne d'Edouard son fils, pour s'épargner une restitution nécessaire, embrasserent les opinions de Luther & de Calvin; & l'opinion la plus utile leur parut à la fin la plus véritable.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Les Commandeurs & les Chevaliers de Malthe, dévoüés d'une maniere particuliere au saint Siége, & qui reconnoissoient le Pape pour leur premier supérieur, ne furent pas exempts de cette persécution. Mais comme cet Ordre, composé en partie de la premiere noblesse, étoit puissant dans le Royaume, & que le Prieur de saint Jean de Londres avoit même séance dans le Parlement en qualité de premier Baron d'Angleterre, il differa leur proscription, & la suppression entiere de l'Ordre, jusqu'à ce qu'il l'eût fait autoriser, comme il fit depuis, par un acte du Parlement. Cependant il n'y eut guéres de persécutions indirectes, qu'il ne leur fît essuyer. La plûpart sous differens prétextes furent arrêtés: ou du moins on saisit les biens de leurs Commanderies. Ceux qui



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

purent échaper à la malice & à la dureté de ses ministres, & qui prévoyoient les suites funestes du schisme, abandonnerent tous leurs biens, & se retirerent à Malthe. On les voyoit arriver sans aucun fond assûré pour leur subsistance. Le Grand-maître, comme un bon pere, y pourvut avec une charité infinie, & tâchoit de les consoler. Il n'avoit pas moins besoin lui-même de consolation. Cette persécution d'un Roy chrétien envers un Ordre, qui avoit si bien mérité de toute la chrétienté, mit le comble à cette suite de disgraces qu'il avoit éprouvées dans la Grande-maîtrise. Il n'y put résister plus long-tems : il tomba malade : une fiévre violente eut bientôt consumé le peu de vie qui lui restoit, & il expira dans les bras de ses chers Chevaliers, le vingt-un d'Août ; Prince recommandable par sa rare valeur, par sa fermeté héroïque, & par la sagesse & la douceur de son gouvernement, vertus qu'il possèda dans un degré éminent, & qu'on tâcha depuis de représenter par ce peu de mots, qui furent gravés sur son tombeau :

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

Frere PIERRE DU PONT, d'une illustre Maison dans le comté d'Ast, issu des anciens Seigneurs de Lombriacs, & de Casal-gros en Piémont, & Bailli de sainte Euphemie dans la Calabre, succeda à Villiers de l'Isle-Adam. Il étoit alors dans son Bailliage, & son merite & ses vertus firent seuls sa recommandation. C'étoit un ancien Chevalier, grave, austere dans ses mœurs, zelé observateur de la discipline reguliere : & son élection justifie que si par le malheur des tems il s'étoit introduit quelque relâchement dans la pratique des statuts, cependant dans les affaires importantes, & sur-tout quand il s'agissoit du choix d'un Grand-maître, tous les Chevaliers ne consultoient alors que leur conscience, & que le merite seul emportoit tous les suffrages.

PIERRE DU PONT.

1534.

Bosio l. 7.

Thomas Bosio, élû Evêque de Malthe, fut envoyé par le Conseil au Grand-maître pour lui porter l'acte de son élection. Il n'en apprit les nouvelles que les larmes aux yeux, & il vouloit se dispenser d'accepter une si grande dignité ; mais de fâcheuses nouvelles qu'il reçut par un nouveau courier, le déterminerent, & hâterent son départ.

On lui avoit dépêché le Chevalier Gesvalle pour lui donner avis des revo-

PIERRE DU PONT.

lutions qui venoient d'arriver en Afrique, & dans le Royaume de Tunis, dont Airadin Barberousse s'étoit rendu maître; & que ce corsaire redoutable menaçoit Tripoli d'ue siége. Le nouveau Grand-maître s'embarqua aussi-tôt, & se rendit le dix de Novembre à Malthe. Ses premiers soins furent de faire passer un puissant secours à Tripoli; mais quand on y auroit transporté toutes les forces de l'Ordre; quelque braves que fussent les Chevaliers, ils n'étoient pas capables avec quatre ou cinq galeres de résister à Barberousse, maître de deux Etats aussi puissans qu'Alger & Tunis, & qui d'ailleurs en qualité de Bacha de la mer, & de Grand-amiral de Soliman, avoit sous ses ordres cent galeres, & plus de deux cens vaisseaux de differentes grandeurs. Il étoit frere de Horruc ou d'Horace Barberousse, tous deux fameux par leur fortune & par leur valeur.

Bosio, l. 6.

Ces deux corsaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Metelin, n'avoient rien de la bassesse de leur naissance. Dès leur premiere jeunesse, & si-tôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage & leur ambition, & coururent ensemble les mers sur un seul brigantin, qui faisoit toute leur fortune.

Une valeur si déterminée, d'heureux succès, des prises considerables, augmenterent leur reputation & leurs forces. Ils acheterent ou firent construire des vaisseaux & des galeres, formerent une petite flotte, & attirerent depuis sous leurs enseignes, d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs & leurs Généraux. L'ambition & les richesses ne separerent point les deux freres. Horruc plus âgé qu'Airadin avoit à la verité le principal commandement; mais ce dernier en son absence, n'avoit pas moins d'autorité: également braves, également cruels, corsaires déterminés, & qui se disoient amis de la mer, & ennemis de tous ceux qui navigeoient sur cet élément; ils attaquoient indifféremment les Musulmans comme les Chrétiens; & en faisant le métier de voleurs & de corsaires, ils apprirent insensiblement celui de conquérans.

Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fussent les maîtres, pour y retirer leurs prises. La guerre qui s'éleva entre Selim Eutemi Prince d'Alger, & son frere, leur en fit naître l'occasion. Ils se déclarerent pour un de ces Princes, & les accablerent tous deux. Horruc reçu dans Alger en qualité d'al-

PIERRE DU PONT.

lié, s'en rendit maître : il fit étrangler Eutemi qui l'avoit appellé à ſon ſecours : ſes troupes le proclamerent Roy d'Alger ; & pour mettre ſa conquête ſous une puiſſante protection, il en fit hommage à Soliman Empereur des Turcs, & ſe fit ſon tributaire. Il prit depuis les villes de Cercelle & de Bugie, conquit le Royaume de Trémiſen, dont Alger faiſoit autrefois partie, & remporta pluſieurs avantages ſur les Eſpagnols qui avoient pris la défenſe du Roy de Trémiſen leur vaſſal. Mais comme les armes ſont journalieres, il ſe vit aſſiégé dans la capitale de ce Royaume ; & après une défenſe opiniâtre, l'artillerie des Eſpagnols ayant réduit les fortifications de cette place en poudre, ne pouvant ni tenir plus long-tems, ni ſe réſoudre à capituler, il tâcha de s'échapper avec ſes tréſors par un conduit ſouterrain qui aboutiſſoit dans la campagne. Le marquis de Gomare, gouverneur d'Oran, qui commandoit au ſiége, averti de ſa fuite, le pourſuivit vivement.

Barberouſſe, pour retarder la pourſuite des Eſpagnols, & pour avoir le tems de gagner les deſerts, répandoit d'eſpace en eſpace de l'or, de l'argent & des etoffes précieuſes. Mais rien ne

put arrêter les Chrétiens ; ils l'attaquerent au passage de la riviere de Huenda ; il fallut en venir aux mains. Barberousse fit ferme : son courage augmenta par le désespoir de ne point échapper à ses ennemis ; & la vûe d'un péril inévitable, lui en fit perdre la crainte. Il se jette avec fureur au milieu des Chrétiens, & tue de sa main plusieurs officiers ; mais après tout, comme la partie n'étoit pas égale, le plus grand nombre prévalut, & Horruc enveloppé de tous côtés, périt avec quinze cens hommes qui l'accompagnoient dans sa retraite, & qui furent taillés en pieces. Son frere Airadin, avec le nom de Barberousse prit le titre de Roy d'Alger ; il s'associa depuis avec deux fameux pirates qu'il fit ses lieutenants. L'un nommé comme lui Airaidin, Caramanien de naissance, & que sa fureur & sa cruauté avoient fait nommer *Chasse-diables* ; l'autre corsaire, Juif renegat, de la ville de Smirne, étoit connu sous le nom turc de *Sinan*. Ces trois corsaires étoient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, & tenoient, pour ainsi, dire la mer méditerranée sous leur empire. Chasse-diables non content des prises continuelles qu'il faisoit en mer, voulut, à l'exemple de Barberousse, & peut-être pour se soustraire

PIERRE DU PONT.

de sa dépendance, se faire un établissement particulier. Il surprit Tachiora, dont nous avons parlé au commencement de ce livre, se rendit maître de la place, fit entrer son escadre dans le port, & il eut la vanité de se faire proclamer Roy de cette ville.

Bosio, l. 6.

Mais pour demeurer toujours uni en apparence avec Barberousse, en lui donnant avis de sa nouvelle conquête, il lui en rendit hommage, & protesta de ne se détacher jamais de ses intérêts. Barberousse, quoiqu'indigné de l'ambition de son lieutenant, crut devoir dissimuler une injure qu'il ne pouvoit venger sans s'affoiblir. Il reçut l'hommage de Chasse-diables, le félicita sur sa conquête; & ce corsaire n'ayant rien à craindre du côté d'Alger, fit des courses sur le territoire de Tripoli. La guerre s'alluma entre les Chevaliers & ce nouveau Prince: il leur enleva deux brigantins qui appartenoient à la Religion; obligea ceux de Gienzor ses voisins à rompre l'alliance & le traité qu'ils avoient fait avec Tripoli: & pour tenir les Chevaliers comme investis dans cette place, malgre tous leurs efforts, il fit construire à la portée du canon une tour ou un château appellée depuis *la Tour d'Alcaide*, qui découvroit tout ce qui

entroit dans le port de Tripoli, ou qui en sortoit. PIERRE DU PONT

Muley Hascen Prince Maure, Roy de Tunis, qui redoutoit l'ambition & le voisinage de ce Turc, fit une alliance particuliere contre lui avec le gouverneur de Tripoli; & avant que ce corsaire pût s'affermir dans sa nouvelle conquête, il résolut de l'en chasser. Dans cette vûe il mit sur pied un corps assez considérable de troupes, la plûpart composées des Arabes de la campagne: & avec un train d'artillerie que les Chevaliers de Tripoli lui fournirent, il assiégea Tachiora. Mais, soit par la valeur & le courage de Chasse-diables, soit manque de capacité dans les Généraux de Hascen, ce Prince fut obligé de lever le siége, & d'employer depuis à sa propre défense des troupes qu'il n'avoit levées que pour attaquer ses ennemis.

Hascen dont nous parlons, étoit fils de Muley Mahomet, qui de plusieurs de ses femmes avoit eu trente-quatre enfans. Quoique Muley fût le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeunes, sa mere qui apparemment étoit alors la Sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit

PIERRE DU PONT.

pour son successeur. Cette femme ambitieuse, pour l'empêcher de varier, le fit aussitôt empoisonner. Ce crime fut le premier degré par lequel Hascen s'éleva sur le trône; & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plûpart de ses freres & de ses neveux. Arraschid, qui étoit un de ses aînés, lui échapa: ce Prince se réfugia à Alger, & implora la protection du corsaire Barberousse, qui pour profiter de ces divisions le reçut bien. Il lui promit même un puissant secours; mais il lui fit comprendre en même tems, qu'étant officier & vassal du Grand-seigneur, il ne pourroit pas s'engager sans sa permission dans cette entreprise; ajoutant que s'il vouloit venir avec lui à Constantinople, il ne doutoit pas que ce grand Prince, & tout le Divan, n'approuvassent une guerre si juste, & dont il se chargeoit de faire voir à Sa Hautesse les avantages & les facilités.

Le Prince Maure, qui n'avoit pas d'autre ressource, s'abandonna à ses conseils. Barberousse qui avoit ses vûes particulieres, le conduisit à Constantinople; & quand ils furent arrivés, il prévint le Grand-seigneur: & dans une audience secrete, le perfide corsaire lui représenta qu'à la faveur du parti & des

intelligences qu'Arraschid avoit dans Tunis, il seroit aisé de s'emparer de cette ville & de tout le Royaume, & de l'annexer ensuite à ses Etats. Soliman avide de gloire, & d'étendre les bornes de son Empire, goûta ces raisons : par ses ordres on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire : on vit bien-tôt en mer quatre-vingt dix galeres & plus de deux cens navires chargés de munitions de guerre, & de troupes de débarquement. Le Grand-seigneur caressa Arraschid, qui à la vûe d'une armée si redoutable, se flattoit de rentrer dans Tunis comme en triomphe. Mais quand il fut question de s'embarquer, Soliman le fit arrêter dans le Serail ; & cela s'executa avec tant de secret, que quand on mit à la voile, toute la flotte crut que ce Prince infortuné étoit sur la capitane, & dans la galere du Général.

Ce corsaire étant parti de Constantinople, pour cacher ses desseins au Roy de Tunis, fit voile du côté de l'Italie, ravagea les côtes de la Poüille & de la Calabre, répandit la terreur de ses armes dans Naples & Gayete ; & après avoir pillé les bourgs & les villages, fait esclaves un nombre infini d'habitans, & laissé par tout de tristes mar-

PIERRE DU PONT.

ques de sa fureur, il passa par le Phare de Messine, exerça les mêmes cruautés le long des côtes de Sicile, s'approcha du Cap de Passaro, comme s'il eût eu dessein d'y faire une descente, & tourna ensuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Arraschid. Pour se concilier la garnison du Fort, il le fit saluer par une décharge de son artillerie, mais sans boulets; & ayant envoyé un officier dans la place demander au gouverneur pour qui il tenoit: *Nous sommes serviteurs des événemens*, répondit l'Aga, *& nous conserverons la place pour le parti qui prévaudra, & pour celui de ces Princes, qui demeurera Roy de Tunis.*

Barberousse qui n'ignoroit pas l'importance de cette place, la clef du Royaume, lui fit réprésenter que le Grand-seigneur l'avoit envoyé pour placer sur le trône de Tunis le légitime héritier; qu'il avoit ordre d'attaquer & de faire périr tous ceux qui s'y opposeroient: qu'il pouvoit juger par ses propres yeux des forces de ce Prince, & s'il étoit en état d'y résister. Celui qui étoit chargé de cette négociation, la conduisit si adroitement, & sçut mêler si à propos les promesses avec les me-

naces, que le Gouverneur, peut-être ſéduit encore par des ſommes conſidérables, livra ſa place au corſaire, qui après y avoir laiſſé une forte garniſon, ſe rendit aux portes de Tunis. Cette ville, la capitale du Royaume du même nom, eſt ſituée ſur la côte de Barbarie, au Septentrion de l'Afrique, entre Tripoli & Alger, à la pointe du golfe de la Goulette, & à deux milles de la mer Méditerranée : de-là ſe découvroient les ruines de la fameuſe Carthage.

On comptoit en ce tems-là plus de vingt mille maiſons dans la ville de Tunis ; le peuple à proportion y étoit nombreux ; mais elle n'avoit que de ſimples murailles ſans fortifications : & comme cette place étoit commandée de pluſieurs endroits du côté de l'Occident, toute ſa force ne conſiſtoit que dans le château & dans le nombre des habitans.

A l'approche de l'armée de Barberouſſe, & ſur les bruits qu'on répandoit que le Prince Arraſchid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide, & ſouvent la dupe du changement de maître, s'émut & prit les armes. Haſcen qui craignoit d'en être abandonné, ſortit du château, tâcha d'appaiſer la ſédition, remontra aux plus mutins la

PIERRE DU PONT.

fidelité qu'ils lui avoient jurée ; & pour les gagner, deſcendit juſqu'aux prieres les plus baſſes. Mais ſoit averſion pour ſon gouvernement, ou compaſſion pour Arraſchid, parce qu'il étoit malheureux, le peuple rejetta avec de grands cris, & même avec mépris, les remontrances & les prieres du Roy ; & ce Prince craignant qu'on n'attentât à ſa vie, ou qu'on ne le livrât à ſon ennemi, ſortit ſur le champ de la ville, ſans même rentrer dans le château, & ſans emporter avec lui ſes tréſors.

Hiſtoire du Royaume de Tunis, l. 6.

Marmol, dans ſa deſcription de l'Afrique, rapporte que ce Prince lui avoit avoüé, que dans l'agitation & le trouble que lui cauſoient l'approche des ennemis, & la révolte de ſes ſujets, en deſcendant du château dans la ville, il avoit oublié une bourſe de velours rouge, où il y avoit deux cens diamans d'une groſſeur & d'une valeur ineſtimable. Il ne fut pas plûtôt ſorti de Tunis, que les habitans en ouvrirent les portes à ſes ennemis. Barberouſſe y entra auſſitôt à la tête de neuf mille Turcs, & ſe rendit maître du château & des principaux poſtes de la ville. Les habitans l'avoient reçu d'abord avec de grands témoignages de joye ; mais voyant qu'Arraſchid ne paroiſſoit point,

on commença à se défier du Corsaire, quoiqu'il dît que le Prince étoit resté malade sur sa galere : & la fourberie ayant enfin été découverte, les habitans, au lieu de prêter serment de fidelité à Soliman, comme il les en pressoit, détesterent hautement la perfidie du Corsaire, prirent les armes, chargerent ses troupes pour les obliger de sortir de leur ville. Mais ils avoient affaire à un capitaine qui sçavoit faire la guerre, & qui avoit prévû cette révolution. Barberousse pour contenir le peuple, fit tonner l'artillerie du château, dont il étoit le maître ; & ses soldats firent une si furieuse décharge de leurs mousquets sur ces habitans, que pour faire cesser le massacre, ils furent réduits à reconnoître le Grand-seigneur pour souverain, & Barberousse pour son Viceroy.

Ce Corsaire aussi habile que brave, après s'être servi si utilement de ses armes pour réprimer le peuple, employa les caresses & les manieres pleines de douceur pour gagner les principaux habitans. Par leur moyen il fit alliance avec les Arabes de la contrée, s'empara de la plûpart des villes qui étoient plus avant dans les terres, y mit garnison, & dans le dessein d'élargir un canal pour faire un port à Tunis, &

le mettre en état de recevoir les plus grands vaisseaux, il se servit des esclaves chrétiens, dont il avoit plus de vingt mille dans cette ville: & il leur fit ouvrir le canal de la Goulette, qui entre de la mer, dans le lac, sur lequel est située la ville de Tunis.

Tel étoit l'état des côtes d'Afrique & des provinces voisines de Tripoli, lorsque le Grand-maître arriva à Malthe. Ce Seigneur jugea bien que sans des forces supérieures, & une puissance au-dessus de celle de son Ordre, les Chevaliers ne pourroient pas se maintenir dans Tripoli. De tous les Souverains de l'Europe, il n'y avoit que Charles-Quint que cette entreprise intéressât, & qui fût capable de s'y opposer: il devoit craindre que ce Corsaire redoutable, après tant de conquêtes, ne tentât de s'emparer des royaumes de Sicile & de Naples: ce qui par la suite du tems auroit fait tomber Malthe en sa puissance. Ainsi, de l'avis du Conseil, le Grand-maître envoya à l'Empereur en ambassade le Commandeur Ponce de Leon, Grand-croix, pour le solliciter de faire passer une armée en Afrique, capable de maintenir les Chevaliers dans la ville de Tripoli, & d'arrêter les progrès surprenans de Barberousse.

L'Empereur reçut en même tems & au même sujet une autre ambassade de la part de Muley Hascen, dont un renégat Génois appellé Ximaa, son capitaine des gardes, étoit le chef. Ce renégat voyant son maître détrôné, & sans espérance de pouvoir recouvrer sa couronne, lui conseilla d'avoir recours à Charles-Quint, Prince à qui Barberousse, lui dit-il, étoit odieux, & qui se feroit un honneur de rétablir dans ses Etats un Roy qui en avoit été dépoüillé si injustement.

Hascen confia l'exécution de ce projet à celui qui en étoit l'auteur; le Génois se rendit à Madrid, eut audience de l'Empereur, qui craignant pour ses Royaumes de Naples & de Sicile, écouta favorablement l'un & l'autre ambassadeur. L'affaire fut mise en délibération dans le Conseil; & après qu'elle eût été examinée devant l'Empereur par ses ministres & ses plus habiles Généraux, on résolut de porter la guerre en Afrique, tant pour mettre les Royaumes de Naples & de Sicile à couvert des armes du Roy d'Alger, que pour assûrer la navigation de la mer d'Espagne en Italie, où aucun vaisseau marchand ou passager, par la crainte des corsaires, n'osoit plus paroître sans s'exposer à être enlevé.

1535.
Bosio, l. 7.

PIERRE DU PONT.

Charles-Quint parut se conformer à cette résolution ; mais avant que d'employer la force, ce Prince le plus grand politique de son siécle, & qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations secrettes que de ses armes, tâcha de gagner Barberousse, & de le détacher des intérêts de Soliman. Il chargea de la conduite de cette intrigue un autre Génois appellé Louis Presandes, qui sous prétexte de commercer à Tunis, s'y rendit sur un vaisseau marchand que l'Empereur lui avoit fourni secretement : il étoit chargé de lettres de créance, qui lui donnoient la qualité d'Ambassadeur. Après s'être fait introduire sous un autre prétexte auprès de Barberousse, il lui rendit ces Lettres ; & suivant son instruction, il lui proposa une alliance particuliere avec Charles-Quint, & il lui offrit de la part de ce Prince de contribuer à le rendre monarque absolu de toute l'Afrique, s'il vouloit s'engager à tenir dans la suite une si belle monarchie, & la rendre tributaire de la couronne d'Espagne. Par une seconde instruction entierement opposée à la premiere, cet Agent avoit ordre de s'aboucher le plus secretement qu'il pourroit avec certains habitans de Tunis, dont on lui donna les

noms, & que l'Ambaſſadeur de Haſcen avoit dit être bien intentionnés pour ſon maître ; de reconnoître leur diſpoſition, de les aſſurer du prompt retour de ce prince à la tête d'une armée, & de les exhorter à prendre les armes en ſa faveur, quand il paroîtroit aux portes de leur ville.

Mais ce miniſtre ayant voulu mener en même tems deux négociations ſi différentes, ſe rendit bientôt ſuſpect; l'intrigue fut découverte, & Barberouſſe ſans s'embarraſſer du droit des gens, fit étrangler l'Ambaſſadeur. L'Empereur voyant que toutes les voyes de la négociation étoient fermées, ſe détermina à une guerre ouverte; il renvoya l'Ambaſſadeur de Haſcen à ſon maître, avec charge de l'aſſûrer qu'il iroit lui-même à la tête d'une puiſſante armée pour le rétablir ſur ſon trône; & il écrivit en même-tems par un exprès au Grand-maître pour lui faire part de ſon deſſein, & pour inviter les Chevaliers à ſe joindre à lui dans une entrepriſe, dont par rapport à Tripoli, ils pouvoient tirer de grands avantages.

Le Grand-maître ayant reçu ſa Lettre, & l'ayant communiquée au Conſeil, il fut réſolu qu'on armeroit pour cette expédition autant de vaiſſeaux que

l'Ordre en pourroit fournir. La Religion mit en mer quatre galeres des plus grandes & des mieux pourvûës, avec dix-huit brigantins tous bien armés, ſans compter la grande caraque, qui ſeule étoit plus redoutable, & rendit plus de ſervice dans cette expédition, qu'une eſcadre entiere. Un nombre conſidérable de Chevaliers s'embarquerent ſur ces différens vaiſſeaux, & chaque Chevalier menoit à ſa ſuite deux braves ſoldats au lieu de domeſtiques. Le Commandeur Aurelio Botigella, ancien officier de marine, fut nommé pour Général de cette flotte particuliere, & Antoine de Grolée, bailli titulaire de Lango, devoit commander la caraque & les troupes de débarquement.

Barberouſſe ne pouvant ignorer les deſſeins des Princes chrétiens, ſe pourvût d'armes, de munitions & de vivres; appella auprès de lui tous les corſaires du Levant, tira d'Alger ce qu'il y avoit de troupes, & dépêcha divers ambaſſadeurs à tous les petits Rois d'Afrique pour implorer leur ſecours, & leur repréſenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Son argent réüſſit mieux que l'éloquence de ſes négociateurs; & à la faveur de quelques ſommes conſidérables

qu'il envoya aux principaux chefs des Arabes, il en tira quinze mille hommes, tous gens de cheval, & qui sans s'embarrasser du parti qu'ils prenoient, mettoient leur vie en commerce pour une légere solde; & faisoient de la guerre un métier mercenaire. Charles-Quint de son côté avoit assemblé une puissante flotte, composée de près de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, outre un nombre considérable de volontaires de différentes nations, & des premieres maisons de l'Europe, qui vouloient se signaler aux yeux de ce grand Empereur.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Cagliari, ville de l'isle de Sardaigne, distante seulement de soixante lieuës des côtes d'Afrique. L'Empereur ayant reçu les secours du Pape & de l'Ordre de Malthe, en partit le treize de Juin, & arriva heureusement à Porto-Farina, appellée anciennement Utique, ville fameuse dans l'Histoire Romaine par la mort du dernier Caton. On prétend que Barberousse averti que l'Empereur commandoit son armée en personne: *Si ce Prince*, dit-il aux officiers qui l'environnoient, *qui jusqu'ici a presque toujours fait la guerre par ses Lieute-*

1536.

PIERRE DU PONT.

nans, acquiert dans cette campagne la gloire qui lui manque, il faudra nous résoudre à perdre celle que nous avons acquise au prix de notre sang.

Ce pirate qui ne doutoit pas que les Chrétiens ne commençassent leur entreprise par l'attaque du fort de la Goulette, y avoit fait entrer six mille Turcs des plus braves de son armée. Ils étoient commandés par Chasse-diables & par Sinan le Juif, ces deux fameux corsaires dont nous avons parlé, & en qui Barberousse avoit une entiere confiance. Il envoya en même-tems l'eunuque Azanaga, un autre de ses Généraux, avec trente mille Maures ou Arabes, mais tous archers ou arquebusiers, & la plûpart à cheval, pour harceler sans cesse les Chrétiens: & comme il n'étoit pas assuré de la fidelité des habitans de Tunis, il s'enferma dans cette place avec l'élite de ses troupes.

Sagredo t. 2. & 3.

L'Empereur débarqua son armée sans obstacle, à une portée de canon du fort de la Goulette; ce n'étoit qu'une grosse tour quarrée, mais bien flanquée, & située à douze milles de Tunis, à l'embouchure du canal par où l'eau de la mer entre dans l'étang, au bord duquel Tunis est bâtie. Ce canal est long d'un trait d'arbalête, mais si étroit

qu'une galere n'y peut passer qu'à force de rames. Barberousse avoit fait construire un pont sur ce canal : & dans une langue de terre qui se trouvoit entre la mer & la tour de la Goulette, il fit faire un rempart qui découvroit toute la côte, & défendoit les galeres qu'il tenoit hors du canal. PIERRE DU PONT.

Les Généraux de l'Empereur choisirent l'endroit qui leur parut le plus commode pour camper, & ils l'entourerent de bonnes lignes, larges, profondes, & fortifiées d'espace en espace par des redoutes. La garnison de la Goulette, pour interrompre ces travaux, faisoit de fréquentes sorties, dans lesquelles trois cens Espagnols & quatre cens Italiens furent taillés en pieces : en même-tems les cavaliers Maures & Arabes harceloient continuellement l'armée chrétienne, & venoient escarmoucher jusqu'à l'entrée du camp. Mais les fortifications en étant achevées, on commença à dresser des batteries, tant contre le fort, que du côté de la campagne ; & le feu en fut si terrible & si continuel que les Turcs de la garnison, aussi-bien que les Maures & les Arabes qui tenoient la campagne, n'oserent plus approcher du camp de l'Empereur.

Ce Prince, qui jugeoit bien que la

PIERRE DU PONT.

prise de cette forteresse emporteroit avec elle celle de Tunis, résolut, si-tôt que les bréches seroient trouvées assez ouvertes, d'y faire donner un assaut: on battoit la place en même tems par terre & par mer.

Doria, qui commandoit la flotte, faisoit avancer les galeres tour à tour; & après qu'un rang avoit tiré, un autre prenoit sa place pour faire ses décharges. La grande caraque de la Religion étoit postée comme au siege de Coron, derriere toutes les galeres; mais par sa hauteur elle tiroit aisément par-dessus, & elle fit un feu si terrible & si continuel, qu'elle démonta toutes les pieces de la tour. Le Commandeur Botigelle, Prieur de Pise, s'étant apperçu que le principal Comite des galeres de l'Ordre, de peur d'échoüer contre terre, faisoit tenir les rames hors de l'eau, fut à lui l'épée à la main, & lui commandant de faire voguer sa chiourme: *Malheureux*, lui dit-il, *faut-il que pour conserver deux ou trois carcasses de galeres, nous manquions de faire une belle action?* Le Chevalier de Conversa, habile ingenieur, se distingua par une entreprise encore plus hardie: il arma une barque longue de fauconneaux, la remplit de mousquetaires, & la poussa ensuite jusqu'au

qu'au pied de la tour : de-là il tiroit contre tous les Turcs qui se présentoient sur les bréches : & pendant qu'il rechargeoit d'un côté, il tournoit adroitement sa barque, & présentoit l'autre côté, qui faisoit feu aussi-tôt. Par cette manœuvre il tua un grand nombre des Infideles, sans qu'il pût être offensé par l'artillerie de la tour, dont il étoit trop proche. Enfin le feu ayant continué de tous côtés depuis minuit jusqu'à midy, l'Empereur, avant que les Turcs eussent le tems de réparer les bréches, & d'y faire des retranchemens, ordonna un assaut général. Les Chevaliers conformément à leur prééminence, & à la possession où ils étoient d'être toûjours à la tête des attaques, furent chargés de marcher les premiers à celle qui se devoit faire du côté de la mer.

Le commandeur de Grolée, appellé autrement le Bailli Passim, qui commandoit les troupes destinées au débarquement, les fit entrer dans des barques & des vaisseaux plats ; mais en approchant du bord, ces esquifs se trouverent ensablés. Le chevalier Copier, de la maison d'Hieres en Dauphiné, qui portoit l'étendart de la Religion, se jetta le premier dans l'eau avec son enseigne. Il fut suivi de tous les Cheva-

PIERRE DU PONT.

liers, qui ayant de l'eau jusqu'au dessus de la ceinture, s'avancerent fierement l'épée à la main, gagnerent le rivage, & malgré une grêle de mousquetades, monterent à l'assaut. Les Espagnols soutenus par les Italiens & les Allemands, attaquerent un autre endroit. Par ces différentes attaques, les Chrétiens forcerent les bréches, gagnerent les boulevards & le haut de la tour, & s'en rendirent les maîtres malgré la vigoureuse résistance des Turcs. Mais cette victoire couta à la Religion beaucoup de ses plus braves Chevaliers, & il n'en revint presqu'aucun sans blessures. Comme cette tour n'avoit point de dehors, on fut aussi-tôt au corps de la place; & l'artillerie en ayant déja ruiné toutes les fortifications, les assiegeans s'en virent les maîtres, après une heure de combat.

Chasse-diables & Sinan le Juif voyant leur défense inutile, se jetterent dans l'étang avec la garnison: ils marcherent le long des basses par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, gagnerent Tunis, & d'autres s'arrêterent à Arradez, petite ville sur le chemin de la Goulette à Tunis. Les Chrétiens les poursuivirent & en tuerent un grand nombre. L'Empereur entra dans la Goulette suivi du roy Hascen, & se

Juillet 1535.

tournant vers ce Prince : *Voilà*, lui dit-il, *la porte ouverte par où vous rentrerez dans vos Etats*. On prétend qu'on trouva dans le port de cette place quatre-vingt sept galeres, galeottes, & autres vaisseaux à rames, tous armés, outre plus de trois cens pieces de canon, la plupart de bronze, un nombre infini de mousquets, d'arbalêtes, de piques & d'épées. Cette place étoit l'arcenal de Barberousse, qu'il avoit cru jusqu'alors imprenable, & où il retiroit ses prises & son butin.

L'Empereur ayant donné quelques jours à ses troupes pour se reposer, leur fit prendre le chemin de Tunis, où Barberousse s'étoit retiré. Quoique ce Pirate fût peu assuré de la fidelité des Tunisiens, & encore moins de la bravour des Arabes ; cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, il résolut de tenter le sort des armes, d'aller au devant des Chrétiens, & de leur livrer bataille, plûtôt que de s'enfermer dans une place, qui d'ailleurs étoit peu fortifiée. Mais avant que de se mettre en campagne, il tint un grand conseil de guerre, & ayant fait appeller les principaux chefs de son armée, Turcs, Maures & Ararabes, il leur représenta le peu de troupes de l'Empereur en comparaison des

PIERRE DU PONT.

siennes ; que les plus braves parmi les Chrétiens avoient péri au siége de la Goulette ; que les chaleurs excessives du pays, ausquelles les soldats de l'Europe n'étoient pas accoutumés, en avoient rendu malades & languissans un grand nombre ; qu'ils manquoient d'eau, ensorte que la plûpart mouroient de soif. Il ajoûta que le camp de l'Empereur étoit rempli de richesses immenses ; qu'ils n'en tireroient pas moins de la rançon des prisonniers qu'ils feroient : *Enfin*, leur dit-il, *je vous prometts la victoire si vous voulez vaincre : & vous trouverez dans la défaite de vos ennemis une fortune abondante, votre propre salut, & celui de vos femmes & de vos enfans.*

On ne lui répondit que par des protestations d'une fidelité inviolable ; mais au travers de ces protestations, il démêla sur la plûpart des visages un air d'inquiétude & une impression de crainte, qui lui en causa beaucoup à lui-même. Comme d'ailleurs il connoissoit le caractere leger & inconstant de ces Africains, il tint la nuit un conseil secret seulement avec les Turcs attachés à sa fortune. Il leur dit qu'ils se trouvoient malheureusement engagés dans une place où ils avoient trois for-

PIERRE DU PONT.

tres d'ennemis dont il falloit également se défier ; que les Maures souffroient impatiemment la domination des Turcs, & seroient ravis de les voir taillés en pieces ; que les Arabes plus propres à faire des courses qu'à tenir ferme dans un combat, pour peu qu'il y eût de péril, se débanderoient à la vûë de l'ennemi, & qu'il y avoit actuellement vingt-deux mille Chrétiens esclaves, renfermés dans Tunis, qui ne manqueroient pas d'en faciliter l'entrée aux troupes de l'Empereur, s'ils en pouvoient trouver l'occasion ; que quoiqu'ils fussent renfermés tous les soirs dans le château, il ne falloit qu'un traître & un renégat pour leur en ouvrir les portes, & les rendre maîtres de la ville, pendant qu'ils seroient aux mains avec les Chrétiens ; mais que pour se tirer de cette inquiétude, il étoit résolu, avant que de sortir de la place, de faire égorger tous ces esclaves sans pardonner à un seul.

Chasse-diables se déclara hautement en faveur d'un sentiment si inhumain : il soutint que si on épargnoit les esclaves, ils les feroient repentir un jour de leur fausse pitié, & que dans une pareille conjoncture c'étoit pécher contre toutes les regles de la politique, que de

PIERRE DU PONT.

conserver l'ennemi qui peut vous perdre. Mais le Juif Sinan, auquel une partie de ces esclaves appartenoit, & dont ils faisoient la principale richesse, s'opposa à cet avis. Il représenta à Barberousse, qu'une action si barbare les rendroit odieux à toutes les nations; qu'ils alieneroient même par-là les esprits des Tunisiens, qui avoient pris ou acheté le plus grand nombre de ces chrétiens; que lui-même y perdroit le prix & la rançon des plus considérables, dont il s'étoit rendu maître; qu'après tout il seroit toujours assez tems d'en venir à une si cruelle précaution; qu'il falloit réserver cette exécution pour un coup de desespoir: au lieu que s'ils battoient les troupes de l'Empereur, la perte qu'ils auroient faite par la mort précipitée de leurs esclaves, empoisonneroit la joye qui suit la victoire.

Bos. t. 5. l. 8.

Quoique Barberousse n'eût pas coutume de préférer un avis modéré au plus violent, l'avarice en cette occasion retint sa cruauté naturelle: il consentit de différer la mort des esclaves; mais pour assurer sa vengeance s'il étoit vaincu, il les fit charger de nouvelles chaînes, défendit qu'on les laissât sortir du cachot où ils étoient enfermés; & il fit mettre sous ce bâtiment plusieurs ton-

neaux pleins de poudre à canon, pour le faire sauter quand il l'ordonneroit. Il partit ensuite à la tête de ses troupes pour aller au-devant de l'Empereur, & il campa dans une plaine qui n'étoit qu'à une lieuë de Tunis: les armées furent bien-tôt en présence. Les historiens Espagnols, pour augmenter la gloire de Charles-Quint, prétendent qu'il n'y avoit pas moins de quatre-vingt dix mille hommes dans l'armée de Barberousse. On en jugera par le succès de la bataille, si on peut donner ce nom à une déroute, où de l'aveu de ces écrivains, les chrétiens ne perdirent que dix-huit soldats, & les Infideles environ trois cens.

Les Arabes se présenterent d'abord d'assez bonne grace au combat, & vinrent à la charge avec de grands cris; mais ils n'eurent pas plûtôt entendu tonner l'artillerie, & essuyé les premiers coups de mousquet, que ces troupes accoutumées à ne combattre qu'en caracolant, se débanderent, s'enfuirent, & disparurent en un instant: & ce qui acheva de consterner Barberousse, c'est que dans leur fuite, ils entraînerent les Maures & les Tunisiens, qui de leur côté regagnerent la ville avec plus d'empressement qu'ils n'en étoient sortis. Les

chefs des Arabes, dans le dessein de faire leur cour à Hascen, se vanterent depuis de les avoir retenus, & empêché de combattre. Barberousse fit sonner la retraite, rallia les fuyards, & sans leur faire aucun reproche, leur dit seulement qu'il les remettroit le lendemain aux prises avec les chrétiens.

Ce n'étoit pas son dessein. Entouré de tous côtés par des ennemis secrets ou déclarés, il ne retenoit sous les armes tant de troupes que pour couvrir sa retraite, & la pouvoir faire avec sureté. Il cacha même avec soin ce projet aux Turcs, qui paroissoient lui être les plus fideles; neanmoins l'empressement de ses gens à tirer ses trésors du château, en fit soupçonner quelque chose; & l'ordre qu'il donna ensuite de mettre le feu aux poudres qui étoient sous la prison des esclaves, ne laissa plus douter du parti qu'il avoit pris: mais les ministres ordinaires de ses cruautés ne furent pas maîtres d'exécuter une si affreuse barbarie.

Bosio, l. 8. t. 3. p. 152.

Il y avoit alors parmi ses esclaves un Hospitalier commandeur de Turin, appellé Frere Paul Simeoni, que Barberousse n'avoit jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'Ordre lui eût offerte. Nous en avons déja parlé au su-

PIERRE DU PONT.

François de Medallino, & Vincent de Cattaro Giaffraga.

jet de l'isle de Lero, que ce Chevalier, à l'âge de dix-huit ans, défendit avec tant de courage contre les entreprises & les attaques des Infideles. Simeoni dans cette derniere conjoncture gagna deux renégats, geoliers des esclaves : & ayant eu par leur moyen des marteaux & des limes, il brisa ses fers, & aida à rompre ceux des compagnons de son esclavage. Ils forcerent ensuite la salle d'armes du château, s'armerent de tout ce qui tomba sous leurs mains, taillerent en pieces ce qui étoit resté de soldats Turcs dans le château, s'en rendirent maîtres ; & après en avoir baricadé les portes, & mis de bons corps de garde dans les principaux endroits, le Chevalier chef de l'entreprise monta au haut du château, & fit banniere blanche, pour avertir l'armée chrétienne de venir à leur secours. Barberousse ayant été averti qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le château, y accourut en criant qu'on lui en ouvrît les portes ; mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets & par une grêle de pierres, que les esclaves lui jetterent. Alors transporté de fureur, il s'écria : *Tout est perdu, puisque ces chiens sont maîtres du château & de mes trésors.* Sans s'arrêter davantage il sortit de

la ville avec Chasse-diables, & ce qu'il put ramasser de Turcs : & avant que l'Empereur pût être averti de cette révolution, il s'enfuit, & gagna la ville de Bone, bâtie proche des ruines de l'ancienne Hyppone, ville celebre par l'épiscopat de saint Augustin, un des quatre premiers Peres de l'Eglise, & son oracle après saint Paul sur les matieres de la grace.

Simeoni ayant appris la fuite du Corsaire, en fit donner avis à l'Empereur, qui s'avança aussi-tôt. En entrant dans la place, le premier objet qui se présenta devant lui, fut ce Chevalier, à la tête de six mille de ses compagnons d'esclavage. Charles-Quint en l'embrassant : *Ami Chevalier*, lui dit-il, *benie soit à jamais la courageuse résolution qui vous a fait rompre vos chaînes, faciliter ma conquête, & augmenter la gloire de votre Ordre.* Simeoni comblé d'honneur, se retira sur les galeres de Malthe, & fut saluer le Général & ses confreres. Mais les troupes de l'Empereur & les esclaves se répandirent dans la ville, & y commirent des excès si affreux de toute espece, qu'il sembloit que des chrétiens voulussent rencherir sur la violence & la lubricité des peuples les plus barbares. Les malheureux

habitans de l'un & de l'autre ſexe éprouverent dans leurs perſonnes & dans celles qui leur étoient les plus cheres, des tortures, & différentes ſortes de gehennes pour les obliger de découvrir à leurs cruels vainqueurs les tréſors cachés : quand on n'en pouvoit plus rien tirer, on les maſſacroit enſuite de ſang froid. Les jeunes filles étoient expoſées à des infamies encore plus odieuſes & plus inſupportables que les plus cruels ſupplices ; & quand le ſoldat fut las de tuer, ou d'aſſouvir ſa brutalité ; ſans aucun égard pour l'âge, le ſexe, ou la naiſſance, il chargea de chaînes tout ce qui tomboit entre ſes mains. Les perſonnes du ſexe les mieux faites & les plus jeunes étoient arrachées d'entre les bras de leurs meres ; & les officiers ſe les réſervoient, pour les faire ſervir à leurs infames plaiſirs.

Parmi ces eſclaves infortunés ſe trouva une jeune fille d'une rare beauté & des premieres maiſons de la ville, appellée Ayſa : elle étoit tombée en partage à un officier Eſpagnol, qui l'amenoit dans le camp & dans ſa tente. Muley Haſcen, qui la rencontra garrotée d'une maniere indigne de ſa haute naiſſance, touché de compaſſion, & peut-être d'un ſentiment encore plus vif, *Boſio, t. 3. l. 8.*

PIERRE DU PONT.

l'arrêta, & offrit à son patron de la racheter. La Maurisque naturellement fiere, & outrée de douleur & de colere, s'écria en lui crachant au visage : *Retire-toi, perfide & méchant Hascen, qui pour recouvrer un Royaume qui ne t'appartenoit pas, as trahi honteusement ton pays & ta nation.* Mais ce Prince sans se rebuter, continuant d'offrir à l'officier des sommes considérables pour sa rançon, Aysa furieuse lui répéta : *Retire-toi, te dis-je ; je ne veux point d'un tyran pour libérateur.*

On prétend que plus de deux cens mille personnes périrent ou furent esclaves : plusieurs trouverent la fin de leurs jours dans la fureur des soldats; d'autres qui croyoient échaper dans les sables & les deserts voisins, furent étouffés par les chaleurs excessives qui se font sentir dans ces climats brûlans, & moururent de soif. On fait monter le nombre des prisonniers à plus de quarante mille de different sexe.

L'Empereur maître de Tunis, rétablit Muley Hascen sur le trône ; mais à condition de relever de la couronne d'Espagne : & pour gage de sa fidelité il retint entre ses mains le fort de la Goulette, dont il rétablit les fortifications. Par ce traité il obligea le Prince Maure

d'en payer la garniſon, & d'y envoyer en ôtage le prince Mahomet un de ſes enfans, avec quelques autres ſeigneurs de ſa cour. L'Empereur ſe diſpoſa enſuite à retourner en Europe; mais avant que de s'embarquer, le vingt-cinq de Juillet que l'Egliſe celebre la fête de ſaint Jacques patron de l'Eſpagne, ce Prince en ſolemniſa la memoire dans ſon camp. Après y avoir entendu la Meſſe, qui fut chantée en muſique, il voulut dîner ſur le grand gallion de Malthe, appellé Caracca, où il fut ſervi par les Chevaliers avec une extrême magnificence. Le deſſein de l'Empereur, après avoir mis à la voile, étoit de paſſer par Mehedia, ville d'Afrique dont il vouloit s'emparer, mais il s'éleva une tempête qui écarta les vaiſſeaux & les galeres: & ce ne fut pas ſans de grands périls que cette flotte victorieuſe aborda à Drepano en Sicile.

Le Grand-maître lui envoya en cette ville une celebre ambaſſade pour le féliciter ſur l'heureux ſuccès de ſes armes. Ce Prince répondit obligeamment, qu'il en devoit la meilleure partie à la valeur & au courage des Chevaliers; & pour tenir l'Ordre toujours attaché à ſes intérêts, il combla de préſens les principaux Chevaliers qui l'avoient ſuivi dans

PIERRE DU PONT.

cette expédition, & ordonna par un nouveau Refcrit, que le Grand-maître & le Couvent puſſent tirer librement & ſans péages de la Sicile les munitions de guerre & de bouche dont ils auroient beſoin. Par un autre Edit & un privilege particulier, il déclara qu'aucun Chevalier, ſous quelque prétexte que ce fût, ne pourroit joüir dans toute l'étenduë de ſes Etats des biens de l'Ordre, ſans l'attache particuliere du Grand-maître & du Conſeil, & que les originaux de ſes proviſions n'euſſent été vûs par Sa Majeſté ou ſes miniſtres, & enregiſtrés dans ſon Conſeil d'Etat.

L'eſcadre de la Religion rentra heureuſement dans les ports de Malthe; mais la joye des Chevaliers fut peu de tems après temperée par la mort du Grand-maître, qui à peine remplit cette grande dignité pendant un an. La Religion perdit en ſa perſonne un digne chef & un veritable Religieux. Pendant ſon gouvernement il interdit aux Chevaliers ſous des peines très-ſeveres, la coutume, ou pour mieux dire, l'abus qu'ils avoient apporté d'Italie, d'aller en maſque pendant le carnaval : & il ſubſtitua à ces bacchanales l'uſage des tournois, des combats à fer émouſſé, & de pluſieurs autres jeux militaires, qu'il

leur faisoit regarder comme un exercice plus convenable à des guerriers.

PIERRE DU PONT.

Ce fut par le même attachement à l'observance de la regle, qu'il refusa malgré les instances du Pape Paul III. de nommer à une commanderie vacante, un jeune Chevalier, au préjudice de ses anciens. Il écrivit à ce Pontife, qu'à son avénement à la Grande-maîtrise, on avoit exigé de lui, comme de tous ses prédécesseurs, des sermens solemnels d'observer les statuts de la Religion, & qu'il prioit Sa Sainteté de trouver bon, qu'il ne violât pas une obligation, qu'il avoit contractée aux pieds des autels, & sur les saints Evangiles.

DIDIER DE S. JAILLE.

1536.

12. Nov.

DIDIER DE SAINT JAILLE, Prieur de Toulouse, un des plus généreux défenseurs de Rhodes, dont nous avons eu lieu de parler dans la relation de ce siege, succéda à Pierrin du Pont : il fut élû comme son prédécesseur, pendant son absence. Le chevalier de Bourbon parvint en même tems par la mort de Frere Pierre de Cluis, au Grand-prieuré de France. Le premier usage que le nouveau Prieur fit des richesses attachées à son Prieuré, fut de faire faire une magnifique tapisserie, où sur un fond de soye rehaussé d'or, on voyoit les portraits de tous les Grands-maîtres

DIDIER DE S. JAILLE.

Bosio, l. 8.

réprésentés au naturel, & tirés d'après d'excellens originaux qu'on avoit apportés de Rhodes : & si-tôt qu'un meuble si riche & si curieux fut achevé, il l'envoya à Malthe, & le consacra pour orner la principale Eglise de cette Isle.

Ces marques de la liberalité & du désintereſſement des Chevaliers, n'étoient pas alors extraordinaires dans l'Ordre : la plûpart des Commandeurs, ceux sur-tout qui étoient revêtus des principales dignités de la Religion, en consacroient généreusement tous les revenus à faire des armemens contre les Infideles. La plûpart cherchoient la gloire préférablement au gain qu'ils pouvoient faire par leurs prises, & on peut dire qu'en tout tems il y avoit plus de Chevaliers en mer que sur terre & dans leurs Commanderies. On les voyoit rentrer souvent dans le port de Malthe, traînant à leur suite des vaisseaux & des galeres des Infideles, dont ils délivroient auſſi-tôt les esclaves chrétiens de différentes nations : & ces chrétiens après avoir recouvré leur liberté, reportoient dans leur patrie le souvenir & le témoignage du zèle & de la valeur des Chevaliers.

Parmi ces hommes illustres, qui mériteroient chacun une histoire particu-

liere, on comptoit Botigella, Prieur de Pise, & Géneral des galeres : Georges Schilling, Grand-bailli d'Allemagne : Grolée, Bailli de Lango : Jacques Pelloquin, Lieutenant du Grand-maître : Leon Strozzi, Prieur de Capoue : Château-Renaud, Maréchal de l'Ordre : le Commandeur Parisot de la Valette, & beaucoup d'autres, dont on trouve les noms dans les memoires de la Religion.

DIDIER DE S. JAILLE.

Mais aucun en ce tems-là ne s'étoit rendu plus formidable aux corsaires, que le Prieur de Pise : il ne quittoit point la mer. Aucun corsaire n'osoit s'approcher des côtes de la Sicile & de Malthe, qu'il ne se vît aussi-tôt surpris & enlevé : & il fit cette année tant de prises, que les corsaires publioient qu'il avoit dans sa galere un démon familier déguisé en chien, qui l'avertissoit du jour de leur départ des côtes d'Afrique, & des endroits où il les pourroit rencontrer. On n'avoit guéres vû de Général, qui joignît à une si grande connoissance de la mer un courage si déterminé : fort ou foible il attaquoit tout ce qu'il rencontroit ; & sans s'embarasser des représailles, il faisoit pendre tous les renégats qui lui tomboient entre les mains. D'ailleurs dur & severe dans le

DIDIER DE S. JAILLE.

commandement, il exigeoit des Chevaliers qui étoient ſous ſes ordres, la même valeur dont il leur donnoit l'exemple. Il n'étoit pas moins exact dans ce qui regardoit la diſcipline militaire; & après une expédition où il avoit fait des priſes conſidérables, quelques Chevaliers ayant oſé mettre la main ſur le butin, il les fit arrêter, & les tint dans une longue priſon comme uſurpateurs des biens de l'Ordre.

Il ne faiſoit que rentrer dans le port de Tripoli lorſqu'on découvrit ſur le ſoir, & du haut de la tour, trois groſſes galiottes qui faiſoient route vers l'iſle de Gelves. Les capitaines de galeres lui demanderent auſſi-tôt permiſſion de ſortit du port pour les aller combattre: *Ne voyez-vous pas*, leur dit cet habile marin, *que s'ils vous apperçoivent, la nuit qui eſt proche les dérobera à votre pourſuite, avant que vous les ayiez pû joindre? Laiſſons-les aller à préſent; mais ils n'iront pas ſi loin que je ne les ratrape demain au point du jour.* En effet, ſi-tôt qu'il fut nuit, il ſortit du port avec trois galeres, & tint la route de Gelves autant que les tenebres le lui purent permettre. A peine le jour parut, qu'il découvrit ces galiotes qui alloient de conſerve; il leur donna auſſi-tôt la

chasse. Les corsaires se voyant poursuivis, se séparerent, & une des galiotes tâcha de gagner les côtes de Barbarie; mais une galere appellée la Cornue lui coupant chemin, l'eut bien-tôt jointe, & les Chevaliers le sabre à la main se présenterent à l'abordage. Les Turcs, qui étoient en grand nombre dans ce vaisseau, se jetterent tous du côté que les Chevaliers vouloient attaquer. leur précipitation & le grand nombre qui ne se trouva que d'un côté, causa leur perte. La galiote se renversa, coula bas à la vûe & au grand regret des Chevaliers, encore plus fâchés de la mort des esclaves Chrétiens qui furent noyés, que d'avoir manqué une prise qui ne pouvoit leur échaper. La seconde galiote eut un sort à peu près pareil; les Chevaliers cherchoient à l'aborder, & comme les Turcs y étoient en grand nombre, ils n'éviterent point le combat, & tournerent la proue contre la galere de la Religion. De part & d'autre il se fit de furieuses décharges de fléches & de mousqueteries, qui mirent un grand nombre de Chretiens & de Turcs hors de combat. Le pilote des Infideles plus adroit que celui des Chevaliers, lui présenta le côté; & après avoir fait une décharge nouvelle de ses flé-

DIDIER DE S. JAILLE.

ches, prit le large; mais le Général Botigella, qui s'étoit reſervé pour ſecourir la galere qui ſeroit la plus preſſée, s'oppoſa au paſſage de la galiote, & la joignit proue contre proue. Le combat recommença avec une nouvelle fureur; le courſier & les mouſquets firent une furieuſe décharge de part & d'autre: le combat ſe maintint long-tems avec un égal avantage: la victoire plus d'une fois paſſa ſucceſſivement dans l'un & l'autre parti. Les corſaires gens de mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, ſe battoient avec un courage déterminé: plus d'une fois ils ſe flatterent d'emporter la rambade, & de faire reculer les Chevaliers qui la défendoient; mais ils avoient en tête des hommes intrépides, qui n'avoient jamais connu de péril. Cette courageuſe milice ſe jetta l'épée à la main dans la galiote: en même tems que les ſoldats de la Cornue forcerent un autre endroit, & ſe joignirent aux ſoldats de la Capitane. Ce fut moins alors un combat qu'un maſſacre général. Le ſoldat chrétien ne fit point de quartier; mais emportés par l'avidité de faire du butin, ils ſe précipiterent en ſi grand nombre dans ce vaiſſeau, que le poids extraordinaire de ceux qui y entrerent, & qui ſe tenoient

tout d'un côté, peut-être aussi quelque voye d'eau reçue dans le combat, le firent couler à fond. Les vainqueurs alors confondus avec les vaincus, eurent un sort pareil, & périrent dans le sein même de la victoire.

La plus grande des galiotes, commandée par Scander fameux corsaire, & par un autre Rais ou capitaine, fit tous ses efforts pour gagner Zoara, à treize milles de l'isle de Gelves vers l'orient; mais le Chevalier Parisot de la Valette, capitaine d'une des galeres, & le digne camarade de Botigella, lui donna la chasse si vivement, que les Turcs ne purent éviter le combat. Il fut aussi sanglant & aussi meurtrier que le précédent. Scander se battit comme un homme qui n'avoit jamais craint la mort; & qui ne se soucioit pas de périr s'il n'étoit pas victorieux. Le Commandeur de la Valette à la tête des Chevaliers de sa galere, & en butte aux traits de ses ennemis, reçut deux coups de fléches, dont il ne s'apperçut point dans la chaleur du combat; mais quelque tems après il sentit un coup de mousquet qui lui fracassa une jambe, & le jetta sur le tillac. Dans cet état, & entre la vie & la mort, il ne relâcha rien de son courage & de son ardeur

DIDIER DE S. JAILLE.

pour la victoire. Les Chevaliers & les ſoldats chrétiens animés par ſes cris, ſe pouſſerent contre les Infideles avec une valeur ſi déterminée, qu'ils entrerent dans leur vaiſſeau. Il fallut y livrer un ſecond combat: les Turcs s'étant ralliés auprès du mats, on en vint tout de nouveau aux mains. Ces barbares furieux de déſeſpoir, & encouragés par l'exemple de leurs chefs, firent des prodiges de valeur; quoique réduits en un petit nombre, ils forcerent les chrétiens d'abandonner leur vaiſſeau; & après s'être décranponnés d'avec la galere, malgré tous les efforts des Chevaliers, ils prirent le large, & firent route du côté de Zoara. Ils n'en étoient pas éloignés quand les Chevaliers qui voguoient après leur proye, les rejoignirent. On recommença à ſe battre: ce fut un troiſiéme combat; mais la partie n'étoit plus égale. Les Turcs avoient perdu la plûpart de leurs ſoldats & de leurs matelots: à peine en reſtoit-il aſſez pour conduire ce vaiſſeau; & le peu qui s'y trouva voyant le rivage proche, ſe jetta à la mer pour le gagner. Comme il y en avoit un grand nombre de bleſſés, la plûpart ſe noyerent, & entr'autres les deux Rais ou capitaines. Les Chevaliers s'empa-

terent de la galiote : on y délivra deux cens chrétiens ; les Turcs furent mis à la chaîne, & les renégats pendus. Botigella rentra avec sa prise & triomphant, dans le port de Tripoli.

Ce succès, & la guerre continuelle que les Chuvaliers faisoient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, détermina ces barbares à les chasser, s'ils pouvoient, de Tripoli. Chasse-diables, seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus interessé dans cette guerre, se chargea de l'entreprise ; il rassembla ce qu'il put tirer de troupes de Tachiora, de Gienzor & d'Almaya ; le rendez-vous étoit à la tour de l'Alcaïde. Il en partit la nuit, & au point du jour il présenta l'escalade aux endroits de la muraille de Tripoli, qu'il crut les moins défendus. Il esperoit surprendre les Chevaliers ; mais George Schilling, Grand-bailli d'Allemagne, qui commandoit dans Tripoli, averti par des espions qu'il entretenoit dans Tachiora, étoit sous les armes avec toute sa garnison : & les infideles ne parurent pas plûtôt au pied des murailles, qu'ils se virent accablés de feux d'artifice, d'huille boüillante, & de coups de pierre, pendant que l'artillerie & les mousquetaires de la place tiroient sans relâche sur les

DIDIER DE S. JAILLE.

troupes les plus éloignées, & qui soutenoient ceux qui avoient la tête de l'attaque. Quoique Chasse-diables vît bien qu'il étoit découvert, il n'en combattit pas avec moins de courage & de résolution. Ses troupes, à son exemple, firent des efforts extraordinaires pour gagner le haut de la muraille; mais elle étoit bordée par un bon nombre de Chevaliers intrépides, qui ne comptoient pour rien les blessures & la mort: plusieurs périrent par les fléches & la mousqueterie des Infideles. Ces derniers perdoient encore plus de monde; mais ils les remplaçoient aussi-tôt par ce grand nombre de troupes qu'ils avoient amenées à cette expédition; au lieu que les Chevaliers, qui pour lors n'étoient pas plus de quarante avec une médiocre garnison, ne tiroient du secours que de leur courage, qui sembloit même augmenter à proportion que leur nombre diminuoit. Le Grand-bailli se portoit sur-tout dans tous les endroits qui étoient les plus pressés; on le voyoit presqu'en même tems dans toutes les attaques. Chasse-diables de son côté n'oublioit rien des devoirs d'un digne chef de guerre; & moins par ses paroles que par son exemple, il entraînoit à sa suite ses soldats, & faisoit tous ses efforts pour gagner le haut de la muraille:

raille : mais ce Général ayant été renversé de dessus son échelle par un coup de feu, on eut bien de la peine à le retirer du fond du fossé où il étoit tombé. Les Turcs le croyant mort, perdirent courage ; tout se débanda, & ils laisserent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui y avoient été tués.

Après leur retraite le Grand-bailli dépêcha à Malthe un brigantin, pour donner avis au lieutenant du Grand-maître & au Conseil de l'entreprise de Chassediables. Il leur représenta dans sa lettre, que Tripoli sans bastions & sans boulevards, n'auroit pas pû tenir contre une armée qui en auroit fait le siege dans les formes ; qu'on étoit même exposé tous les jours à une pareille surprise, & que pour la prévenir, & éloigner les Infideles de son voisinage, il falloit attaquer & raser la tour de l'Alcaïde, qui tenoit de ce côté-là la place bloquée & investie, & empêchoit le commerce des Chrétiens avec les Maures & les Arabes habitans du pays, & aussi ennemis des Turcs & des corsaires, que les Chevaliers.

Le Conseil approuva cette entreprise, dont on confia la conduite au commandeur Botigella, prieur de Pise, & général

des galeres. Il se mit aussi-tôt en mer avec cent cinquante Chevaliers, & environ sept cens hommes de troupes, que la Religion entretenoit à Malthe; & le bailli Schilling gouverneur de Tripoli, traita en même tems avec quelques cheques ou seigneurs Arabes: qui moyennant une certaine somme dont il convint, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella ayant débarqué ses troupes à Tripoli, y prit une partie de l'artillerie dont il avoit besoin; il la fit traîner par ses esclaves & par sa chiourme jusqu'auprès de la tour qu'il vouloit assieger: & sans se donner le loisir d'ouvrir la tranchée, après avoir dressé ses batteries, il se contenta de les couvrir de gabions. Chasse-diables au bruit de cette attaque, y accourut de Tachiora avec ce qu'il avoit de troupes; mais étant arrivé au bourg d'Adabus qui n'étoit éloigné de la tour que de trois milles, il se trouva arrêté par les Chevaliers qui étoient à la tête de la cavalerie des Arabes. Comme il ne se sentoit pas assez fort pour attaquer un corps de troupes bordé de cent cinquante Chevaliers, il se contenta de legeres escarmouches, à la faveur desquelles environ soixante Turcs se jetterent dans la place. Ce secours n'empêcha pas le général Botigel-

DIDIER DE S. JAILLE.

la de la battre continuellement; mais s'appercevant que son artillerie ne produisoit pas un effet aussi prompt qu'il le souhaitoit, il fit venir de ses galeres, les rambades dont il se servit comme de mantelets: & à l'abri de cette espece de défense, il attacha le mineur au pied des murailles qu'il fit sauter. Les Chevaliers monterent aussi-tôt sur la bréche qu'ils trouverent sans défense. La plûpart des corsaires avoient été ensevelis sous les ruines de la mine: ceux qui étoient échappés, encore étourdis du bruit, voyant les Chevaliers maîtres de la bréche & l'épée à la main, mirent les armes bas. Botigella fit aussi-tôt raser la tour: & durant que sa chiourme & les autres esclaves étoient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de sa petite armée vers le bourg d'Adabus où l'ennemi s'étoit retranché. Il l'en chassa; abandonna aux Arabes le pillage de cette bourgade; & après avoir laissé dans Tripoli les troupes necessaires pour en fortifier la garnison, il se rembarqua pour retourner à Malthe.

Il trouva sur sa route un grand galion qui venoit d'Egypte, chargé de riches marchandises. Un fameux capitaine Turc appellé Ardor, le commandoit. Botigella alla droit à lui avec ses galeres,

DIDIER DE S. JAILLE.

le joignit, & malgré tout le feu de ses canons, les Chevaliers se présenterent à l'abordage, sauterent dans le vaisseau Turc le sabre à la main, & s'en rendirent maîtres. On y fit deux cens Turcs prisonniers & esclaves; & la prise fut estimée cent soixante mille écus. Botigella toujours heureux, & qui meritoit de l'être, rentra dans le port de Malthe. Le commandeur Jacques de Pelloquin, lieutenant du Grand-maître; la plûpart des seigneurs du Conseil, & ce qu'il y avoit de Chevaliers dans l'isle, se trouverent sur le port pour le recevoir à son débarquement. Comme on avoit appris l'heureux succès de son expedition, il en fut loüé & felicité publiquement: & toute cette noble milice le conduisit comme en triomphe à l'Eglise de S. Laurent, où il fut remercier Dieu du succès qu'il avoit donné à ses armes.

On étoit encore dans les premiers mouvemens de joye que causoit au couvent l'heureux retour du général Botigella, lorsque différens accidens y répandirent une consternation générale. Un jeune diaco, ou novice, qui aspiroit à devenir chapelain de l'Ordre, vola des perles & des pierreries dont les Chevaliers avoient orné la statuë de Notre-dame de Philerme, qu'on avoit apportée de

Rhodes. Quelques jours après un Chevalier Anglois éperdûement amoureux d'une Malthoise, mais furieux de jalousie, sur de legers soupçons la poignarda de sa main. Le lieutenant du Grand-maître fit arrêter le voleur & le meurtrier; & après qu'ils eurent été condamnés par les juges séculiers de l'isle, on les transporta un mille loin du port: on les mit ensuite dans des sacs, & on les jetta tout vifs dans la mer. DIDIER DE S. JAILLE.

Ces malheurs en précederent un autre qui n'affligea pas moins tout le corps de la Religion. Le chevalier de Varennes Nagu, commandeur de Trébous, étant arrivé à Malthe le 10. d'Octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du Grand-maître de Saint Jaille, qui étant parti du prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, & y mourut le 26. de Septembre. On s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur. Cette dignité regardoit particulierement le commandeur Botigella, ou le seigneur de Grolée, appellé autrement le commandeur Passim, bailli de Lango, tous deux anciens Chevaliers, & qui par leurs services, leurs faits d'armes, & une pieté singuliere, avoient si bien mérité de la Religion & de toute la chrétienté. 26. Sept. 1536.

Mais une cabale conduite par le chevalier Garcie Cortez, qui se trouva alors le Chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du commandeur JEAN D'OMEDES, de la langue d'Arragon, & bailli de Caspe. Ce Bailli lui avoit promis long-tems auparavant de lui faire tomber son bailliage, si par son moyen il parvenoit à la Grande-maîtrise. L'habile Espagnol, homme intriguant, & qui trouvoit sa propre élevation dans celle de son ami, fit valoir parmi les seize electeurs, la blessure & la perte d'un œil qu'Omedes avoit soufferte pendant le siege de Rhodes. Peut-être aussi que sans trop appuyer sur une blessure, preuve de valeur souvent équivoque, l'adroit Espagnol sçut se prévaloir de la superiorité que les Chevaliers de sa nation, à la faveur de la puissance de l'Empereur, prenoient alors dans les assemblées de la Religion. Quoiqu'il en soit, on n'eut pas plûtôt rendu publique l'élection d'Omedes, que la plûpart des trois cens soixante Chevaliers qui composoient l'assemblée, en parurent consternés. Les tristes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'Elû, furent justifiés dans la suite par une conduite intéressée, partiale, & même pleine de dureté.

JEAN D'OMEDES.

JEAN D'OMEDES.

L'illustre Botigella si digne de cette premiere place, en fut exclus, & il ne garda pas même celle de commandant ou de général des galeres, dont Leon Strozzi prieur de Capouë fut depuis revêtu; jeune seigneur d'une des premieres maisons de Florence, proche parent de Catherine de Medicis reine de France, & auquel le pape Clement VII. son oncle, en lui donnant l'habit de l'Ordre, avoit remis cette dignité, qu'il possedoit quand il fut élevé au souverain pontificat.

Le jeune prieur devenu capitaine avant que d'avoir été soldat, avoit fait ses premieres armes sous le commandement du fameux André Doria, général de l'Empereur: & pour prémices de son commandement, il se trouva avec quatre galeres de la Religion à la prise de douze autres commandées par un Turc appellé Ali Zelif, grand homme de mer, & chef de cette escadre. Doria sans compter les galeres de la Religion, en avoit trente-quatre; & ayant rencontré les Infideles dans le canal de Corfou, il les attaqua avec cette confiance que lui donnoit justement le nombre superieur de ses galeres. Mais il éprouva dans cette occasion que rien n'est superieur à un courage déterminé. Ali avoit sur ses ga-

leres un grand nombre de Janiſſaires, qu'il étoit chargé de paſſer en Dalmatie, où Soliman aſſembloit un corps de troupes. Ces ſoldats firent paroître une valeur ſurprenante, & ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à leur défaite. Ils s'attacherent ſur tout aux galeres des Chevaliers, leurs anciens & perpetuels ennemis : deux galeres Turques dont l'une étoit la capitane, inveſtirent la capitane de Malthe. La premiere s'attacha à la proue, & l'autre préſenta le côté. Le combat fut ſanglant & meurtrier : les Turcs preſſoient vivement les Chevaliers. Pluſieurs de cet Ordre, entre autre Conſtans Opert, un des principaux officiers de la capitane, fut tué en s'oppoſant courageuſement à l'abordage des Turcs, qui tâchoient de ſe jetter dans cette galere. La fortune ſembloit en cet endroit les favoriſer : & peut-être qu'ils auroient enlevé la capitane; mais dans ce péril, le prieur de Capouë fit braquer une coulevrine contre la galere qui lui préſentoit le côté. Ce fut le ſalut de la capitane: la galere ennemie bleſſée ſous œuvre de ce ſeul coup, ſe remplit d'eau & coula bas. Les Chevaliers pour lors débaraſſés de ce côté-là, tournerent toutes leurs forces contre la capitane des Turcs : le combat de-

venu plus égal, devint auſſi plus meurtrier. Les Chevaliers & les Turcs, dans la vûë d'enlever la capitane du parti contraire, ſe précipitoient également dans les armes les uns des autres. Les Chevaliers à la fin parurent prendre de l'avantage ſur ces Infideles: ils forcerent les Janiſſaires, & ſe jetterent en foule & le ſabre à la main dans leur galere. Les Turcs revenus de l'étourdiſſement que leur cauſa une attaque ſi violente, recommencerent le combat avec une nouvelle fureur; le ſoldat acharné ne vouloit ni donner, ni recevoir de quartier; le vivant prenoit auſſi-tôt la place du mort. Preſque tous les Turcs avoient été tués, que les Chevaliers n'étoient pas encore maîtres de la galere, & le peu qui reſtoit d'Infideles combattoient moins pour ſauver leur vie, que pour la faire perdre à un Chevalier. Ils ſe firent tous tuer juſqu'au dernier, & ce qu'on n'avoit guéres vû dans ces ſortes de combats, le Prieur prit cette galere ſans y avoir fait un ſeul priſonnier.

Les Infideles qui étoient dans les autres galeres, malgré l'inégalité du nombre des vaiſſeaux, ne montrerent pas moins de courage: & quoique environnés de trente-huit galeres chrétiennes, ils ſe battirent avec la même opiniâtreté

JEAN D'OMEDES.

que ceux de la capitane. Les Chrétiens forcerent enfin la victoire à se déclarer en leur faveur, mais ils l'acheterent fort cher: & outre un grand nombre de soldats, on y perdit Antoine Doria, un des officiers généraux, le chevalier Copez, & plusieurs autres du même Ordre, qui furent tués ou blessés dans ce combat.

Le géneral de l'Empereur ayant appris que dix galeres de France étoient parties du port de Marseille pour porter à Constantinople un ambassadeur du roy François premier, se rangea sous le cap de Passaro pour les surprendre. Le général de la Religion, pour observer une exacte neutralité entre ces Princes, se sépara du corps de la flotte, courut pendant ce tems-là les côtes de la Calabre, donna la chasse à deux grosses galiotes, & une fuste de corsaires, dont il se rendit maître; délivra quatre cens esclaves chrétiens qu'il conduisit dans le port de Malthe avec les prisonniers qu'il avoit faits. Tout le monde courut le féliciter sur l'heureux succès de ses premieres armes, & on en tira d'heureux préjugés qu'il justifia depuis par les grandes actions qu'il fit, tant sur l'Ocean, que dans la Méditerranée. A peine ce jeune géneral avoit-il désarmé, qu'il apprit que Philippe Strozzi son pere avoit été

fait prisonnier dans un combat par le jeune Cosme de Medicis, duc de Florence ; que ce Prince l'avoit fait conduire dans cette ville chargé de chaînes, & qu'on lui faisoit actuellement son procès comme à un criminel d'Etat & à un rebelle. Le prieur de Capoüe accablé par une si triste nouvelle, demanda au Conseil son congé ; & après l'avoir obtenu, il fréta à ses dépens un brigantin, & partit sur le champ pour passer en Italie.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, qui influe beaucoup dans tout ce que nous serons obligés de rapporter au sujet de ce Prieur, un des plus grands capitaines de son siecle, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit dans le livre précédent touchant la guerre que l'empereur Charles-Quint avoit faite au pape Clement VII. de la maison de Medicis. Pendant cette guerre & la prison de ce Pontife, les citoyens de Florence étoient partagés en deux partis : les uns attachés à la maison de Medicis, tâchoient de la porter sur le trône, & la rendre souveraine ; les autres soutenoient l'ancien gouvernement, & vouloient conserver leur liberté, & l'état républicain. Tant que le pape Clement fut broüillé avec l'Empereur, ce Prince avoit maintenu hautement les Républi-

JEAN D'OMEDES.

cains : ils comptoient abſolument ſur ſa protection, & les Médicis avoient été chaſſés de Florence, comme des tyrans & des ennemis de la liberté publique.

Mais l'Empereur dont les réſolutions changeoient ſuivant ſes intérêts, s'étant raccommodé avec le Pape, la confiance des Florentins diminua, & leur liberté fut fort ébranlée ; par le traité fait entre le Pape & Charles-Quint, les Medicis devoient être rétablis à Florence dans tous leurs biens, & dans les dignités dont ils étoient en poſſeſſion avant leur banniſſement: & par un article ſecret, l'Empereur s'étoit engagé à établir comme Prince & gouverneur perpetuel de cette République, Alexandre de Medicis, bâtard de Laurent, duc d'Urbain ; d'autres diſent qu'il étoit fils de Clement même. Tel fut le ſujet du ſiége que les troupes du Pape & de l'Empereur mirent de concert devant cette place ; & après s'en être rendus les maîtres, pour ne pas effaroucher le parti républicain, l'Empereur voulut que le nouveau Prince ne prît ſimplement que le titre de gouverneur de la République de Florence. Mais Alexandre trop jeune pour être modeſte, & ſe voyant depuis devenu gendre de l'Empereur par ſon mariage avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle

de ce Prince, affectoit des manieres de souverain, & gouvernoit cet Etat avec une hauteur & une indépendance qui le rendirent odieux non seulement à ses concitoyens, mais encore à ses propres parens. Il se forma contre la vie de ce Prince une dangereuse conspiration; Philippe Strozzi, mari de Clarice de Medicis, sœur du pape Leon X. se mit à la tête des conjurés, & il eut l'adresse d'engager dans le même parti Laurent de Medicis, cousin d'Alexandre, son plus proche heritier, & même son favori. Peut-être qu'outre le motif & le prétexte de défendre la liberté publique, il envisageoit une si grande succession, & qu'il étoit plus ennemi du Prince que de la principauté.

Ce perfide, le ministre ordinaire des plaisirs du duc Alexandre: sous prétexte d'un rendés-vous qu'il lui avoit ménagé, à ce qu'il lui dit, avec une dame Florentine, l'attira dans sa maison & le poignarda. Mais au lieu de s'emparer du palais, & d'exciter le peuple par l'esperance & l'appas de la liberté, à prendre les armes en sa faveur; le trouble, l'étonnement & la peur succederent à une action si cruelle: il s'enfuit, & les partisans de la maison de Medicis, revenus de leur surprise, & qui ne pouvoient se maintenir

JEAN D'OMEDES.

sans un chef, mirent en la place du duc Alexandre, Cosme de Medicis, quoique d'une branche éloignée : jeune homme à peine âgé de seize ans, mais d'un esprit déja formé, & qui dans une conjoncture si délicate ne montra pas moins de courage que d'ambition. Il étoit fils de Jean de Medicis un des plus fameux capitaines d'Italie, & de Marie Salviati femme illustre par la noblesse de son origine, & par la sagesse de sa conduite. Depuis la mort de Jean de Medicis elle avoit vécu dans un veuvage austere : renfermée dans sa maison, elle n'avoit paru occupée que de l'éducation du jeune Cosme. Aux premieres nouvelles qu'elle eut qu'on vouloit faire occuper à son fils la place du duc Alexandre, soit que par un sentiment de mere elle craignît pour lui un poste si dangereux, soit aussi, comme des historiens l'ont avancé, que cette genereuse femme préferât la liberté de sa patrie à l'élevation de son fils, elle employa ses prieres & ses larmes pour le détourner de cette entreprise. Mais Cosme, plus ferme ou plus ambitieux ; sans écouter ses remontrances, se livra aux partisans de sa maison : par leur crédit il fut reconnu dans une assemblée publique pour gouverneur de la République. L'Empereur averti de la

mort funeste de son gendre, confirma cette disposition. Cosme prit les rênes du gouvernement, & dans un âge si peu avancé il se conduisit avec tant de prudence, qu'il ne seroit pas aisé de décider s'il fut plus redevable de la principauté de Florence à la fortune, qu'à son habileté. JEAN D'OMEDES.

Strozzi & les partisans de l'état républicain, voyant que le parti des Medicis prévaloit dans la ville, en sortirent, délivrerent secretement des commissions pour lever des troupes, & se mettre en état d'y rentrer les armes à la main. Ils se flattoient que le jeune Cosme occupé des premiers soins du gouvernement, ne seroit pas si-tôt en état de les poursuivre. Mais ce Prince qui avoit des espions fideles dans toutes les cabales, fut bien-tôt averti de leur armement; & pour ne leur pas donner le tems de le grossir, il sortit de Florence à la tête de ses amis, & des troupes que le gouvernement entretenoit en tout tems. Fortifié de l'autorité des loix dont il étoit dépositaire; il marcha droit aux Strozzi qui étoient proscrits publiquement par le Magistrat. Les deux partis se rencontrerent proche de Marono, village peu éloigné de Florence. On en vint bientôt aux mains; mais ce fut moins un

combat qu'une déroute. La plûpart des conjurés craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, prirent la fuite. Strozzi, & quelques amis fideles, qui ne voulurent pas l'abandonner, firent ferme, & se battirent en désespérés, & comme des gens qui se vouloient faire tuer: ils n'en purent venir à bout. Cosme qui avoit un si grand intérêt de connoître à fond les forces & les relations secretes de ce parti, avoit ordonné qu'on les épargnât. Il fut obéï; on se contenta de les envelopper: ils furent désarmés; chargez de chaînes, & conduits dans les prisons de Florence, où on commença à instruire leur procès.

Ce fut sur d'aussi tristes nouvelles que le prieur de Capouë partit de Malthe, & passa en Italie pour travailler à la liberté de son pere. Mais étant arrivé à Naples, il apprit qu'il s'étoit tué lui-même dans sa prison, soit pour éviter l'ignominie du supplice, soit, comme quelques Historiens l'ont publié, par la crainte que la violence des tortures & de la question ne lui arrachât le nom des partisans secrets qu'il avoit dans la ville. Cet homme que l'antiquité payenne eût adoré, mais que Rome chrétienne condamne, se tua d'une épée qu'on avoit laissée dans sa chambre. On trouva sur le manteau

de la cheminée ce vers de Virgile, qu'il y avoit gravé auparavant avec la pointe de cette épée.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.
Qu'il sorte de ma cendre un génére ux vengeur.

Ses enfans fideles à la memoire de leur pere, se dévoüerent à sa vangeance; mais d'une maniere noble & autorisée par les loix. Comme ils regardoient l'Empereur comme le destructeur de la liberté de leur patrie, & l'auteur indirect de la mort de leur pere, ils s'attacherent à la France, & servirent dans ses armées. Pierre Strozzi l'aîné parvint par sa valeur à la dignité de Maréchal: & le prieur de Capoüe se distingua dans le service de mer, où il commanda en qualité de Général des galeres. Il n'en fut pas moins utile à son Ordre: la suite de cette histoire fera connoître les services importans qu'il rendit à la Religion. Il en auroit même depuis rempli la premiere dignité, si on n'avoit craint que pour satisfaire son ressentiment particulier, il n'eût donné atteinte à la neutralité dont les Grands-maîtres & tout l'Ordre font profession à l'égard des princes chrétiens.

En son absence, & pendant son séjour en Italie, le chevalier Paul Simeoni,

JEAN D'OMEDES.

prieur de Lombardie, qui avoit eu tant de part à la prise de Tunis, fut fait Général des galeres, & reçut ordre peu après de se trouver avec le marquis de Terre-neuve devant le port de Suse en Afrique, qui s'étoit soustraite de l'obéïssance de Muley Hascen, roi de Tunis, & que ce Prince vouloit assieger.

Suse a été bâtie sur un rocher proche de la mer, à huit ou neuf lieuës de Tunis, au de-là du Cap-bon. Le port en est sûr & défendu comme la place par un ancien château, fortifié & entouré de fossés avec une esplanade autour. Depuis que l'Empereur fut de retour de la conquête de Tunis, les Turcs se saisirent de la plûpart des places qui sont le long de la côte, & resserrerent Muley Hascen dans sa capitale. Ce Prince, pour se rétablir entierement dans ses Etats, & en chasser les usurpateurs, eut recours à l'Ordre de S. Jean. Il envoya à Malthe un ambassadeur, appellé Camugi, pour implorer le secours des Chevaliers. Et pour les interesser dans cette entreprise, ce ministre leur représenta, que les corsaires avoient fortifié Tachiore; qu'ils y avoient jetté une puissante garnison sous le commandement de Morat Aga, un des principaux capitaines de Barberousse; qu'on attendoit ce général des cor-

ſaires avec une flotte nombreuſe, & que ſi on ne prévenoit ſes deſſeins, la Religion ne pourroit jamais conſerver Tripoli. Le Grand-maître jugea à propos de faire paſſer ces avis à l'Empereur, qui ſe trouvant plus intereſſé lui-même à la défenſe de Muley ſon vaſſal, que la Religion, exhorta le Grand-maître à joindre ſes forces à celles de Sicile pour chaſſer les corſaires de la côte de Barbarie; & il ordonna à ſon Viceroi de fournir à Muley tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin pour faire le ſiege de Suſe.

Le Grand-maître & le Viceroi mirent en mer quatorze galeres chargées d'un bon nombre de Chevaliers, & des troupes que la Religion tenoit à ſa ſolde, auſquelles le Viceroi pour ſa part joignit trois mille hommes d'infanterie, ſous les ordres du marquis de Terre-neuve, ſeigneur Sicilien, qui devoit commander les troupes de débarquement, pendant que le Général des galeres de la Religion tiendroit la mer.

Cette eſcadre ayant traverſé le canal de Malthe, aborda proche de l'endroit où Muley avoit formé ſon camp. Après que le marquis de Terre-neuve & les Chevaliers eurent débarqué leurs troupes, & un train d'artillerie dont le roy

de Tunis manquoit, on ouvrit la tranchée, & on dreſſa les batteries qui commencerent à foudroyer l'endroit le plus foible de la ville : on l'auroit infailliblement emportée, ſi le Marquis, trompé par un renégat, n'eût changé ſon canon de place. Ce renégat feignant de s'être échapé, & affectant une ſenſible douleur d'avoir quitté ſa religion & ſon pays, ſe jetta aux pieds du Marquis, répandant un torrent de larmes, & lui demanda pardon de ſa déſertion & de ſon apoſtaſie. Le Marquis ſéduit par les apparences de ſon repentir, lui promit un aſyle dans ſon armée, & après la priſe de Suſe, de le repaſſer en Europe. Il interrogea enſuite ce renégat ſur l'état de la place : le traître lui en fit un rapport concerté auparavant avec le Gouverneur. Il lui dit ſur-tout avec un air de ſincerité, que l'endroit que ſon canon battoit étoit le plus fort de la place ; que la muraille étoit terraſſée, & que quand même on pourroit la ruiner & l'abattre, on trouveroit derriere de profonds retranchemens fortifiez de flancs & de redans, & garnis d'un grand nombre de mouſquetaires, qui en défendoient l'approche ; que le Gouverneur le voyant attaché à cette attaque, s'étoit vanté qu'il y feroit périr tous les chrétiens. Le

Marquis inquiet & chagrin, lui demanda quel étoit le poste le plus foible de la place : le renégat l'ayant amené au point qu'il souhaitoit, lui indiqua l'endroit le plus fort. Le Marquis séduit par les conseils de ce perfide, changea sa batterie de place, & porta tout l'effort de ses armes contre certaines tours qui flanquoient le château. A en croire le renégat elles devoient crouler aux premiers coups de canon, on consomma toute la poudre qu'on avoit apportée de Malthe & de Sicile sans y avoir pû faire qu'une bréche assez étroite. Cependant comme les munitions de guerre manquoient, le Marquis toujours trompé par le renégat, voulut qu'on tentât un assaut. Cent trente Chevaliers & quatre cens soldats à la paye de la Religion y monterent les premiers. Quoiqu'ils ne pussent s'avancer qu'à la file, ils ne laisserent pas de gagner le haut de la bréche : leur dessein étoit d'y faire un logement : mais ils trouverent devant eux des retranchemens si hauts & si profonds ; & il partit des flancs tant de coups de mousquets & d'arbalestes, qu'ils furent obligés de se retirer. On proposa de tourner d'un autre côté l'attaque & les batteries ; le défaut de poudres empêcha l'exécution de ce projet. Ce fut avec une violente dou-

JEAN D'OMEDES.

leur que le Marquis se vit réduit à lever le siege. Avant que de se rembarquer il vouloit décharger sa colere sur le renégat; mais celui-ci content de l'heureux succès de sa tromperie, étoit entré dans la ville pour en recevoir la récompense. Les Chevaliers, après avoir laissé aux pieds des murailles & sur la bréche un grand nombre de leurs camarades & de leurs soldats, retournerent tristement à Malthe, où ils se plaignirent que l'Empereur eût sacrifié les forces de la Religion sous un Général si peu digne de les commander.

Le commandeur Botigella joignit ses avis à de si justes plaintes : il revenoit de Tripoli dont il avoit été gouverneur, & après son tems fini, on lui avoit donné pour successeur Fernand de Bracamont, commandeur d'Ecolca; & Alfonse Cordan chevalier d'une grande réputation devoit commander la cavalerie de la place. Botigella à son retour prit occasion du mauvais succès du siege de Suse pour représenter au Grand-maître & au Conseil, que l'experience devoit leur avoir appris que les Chrétiens ne feroient jamais de conquêtes fixes & durables sur les côtes d'Afrique, & parmi les Maures, soit par l'aversion qu'inspire la différence des religions, soit par l'in-

constance & la legereté naturelle de ces peuples, qui n'étoient pas même plus fideles aux Souverains de leur nation, qu'aux étrangers; que depuis le retour de Charles-Quint, la plûpart des villes qui sont le long des côtes d'Afrique s'étoient révoltées plus d'une fois; que ces guerres & les armemens que la Religion faisoit en faveur de l'Empereur, épuisoient l'Ordre de ses meilleurs sujets, & lui coutoient des sommes immenses; que la cession que ce Prince avoit faite de Tripoli, ou pour mieux dire, que la condition onereuse de se charger de la défense d'une pareille place, qu'il avoit attachée au transport qu'il avoit fait de l'isle de Malthe, devoit être regardée comme un présent fatal à la Religion, & qu'il falloit la remettre au plûtôt à ce Prince, ou, s'il prétendoit que les Chevaliers y restassent, exiger qu'il la mît lui-même en état de défense, & qu'il y fît construire à ses dépens des fortifications, & d'autres ouvrages necessaires pour soutenir un siege.

Quelque déférence qu'eût le Conseil pour le sentiment de Botigella, il jugea à propos sur une affaire aussi importante, de consulter les Chevaliers les plus habiles en fait de fortification, & sur-tout ceux qui avoient commandé dans cette

JEAN D'OMEDES.

place. Tous d'un même avis conclurent qu'elle n'étoit pas tenable ; & sur leur rapport le Conseil dépêcha à l'Empereur le bailli Grolée, qui étant arrivé à sa cour, lui représenta qu'il étoit impossible de conserver Tripoli, si on ne fortifioit cette place par des murailles de la hauteur & de la largeur necessaire ; qu'il y falloit creuser des fossés, y ajouter des boulevards ; que sans cette précaution, c'étoit exposer à la boucherie les Chevaliers qui s'y enfermeroient ; que la ville prise, le château bâti à l'antique ne dureroit que peu de jours ; qu'i seroit peut-être plus utile pour le service de Sa Majesté d'abandonner une aussi méchante place, d'en faire sauter le château, & de combler l'embouchûre du port. Mais l'Empereur qui ne vouloit ni faire la dépense necessaire pour fortifier cette place, ni se priver d'un port qui lui servoit d'entrée dans l'Afrique, & dont la défense ne lui coûtoit rien, chargea le Bailli de dire de sa part au Grand-maître & au Conseil, qu'il n'oublieroit rien pour mettre Tripoli en état de défense ; qu'il exhortoit l'Ordre à y entretenir toûjours une forte garnison, & qu'en cas que les Infideles en formassent le siege, il alloit envoyer incessamment des ordres très-précis au Viceroy de

Sicile,

Sicile, pour y jetter tous les secours dont on auroit besoin. Ce Prince ajouta qu'il esperoit dans peu de chasser tous les corsaires Turcs des côtes d'Afrique, & qu'en attendant qu'il pût tourner ses armes de ce côté-là, la Religion lui feroit plaisir de joindre ses galeres à la flotte qu'il avoit envoyée dans la Mediterranée.

Le Bailli à son retour ayant rendu compte au Conseil du succès de son ambassade, on arma aussi-tôt quatre galeres: deux cens Chevaliers s'y embarquerent sous le commandement de Simeoni bailli de Lombardie, qui joignit à Messine l'armée chrétienne, commandée par André Doria, Prince de Melphe, & Grand-amiral de l'Empereur. Ce Général étoit Génois, d'une maison noble; mais qu'il illustra par sa valeur incomparable. Le roi François premier, & le pape Clement VII. lui confierent l'un après l'autre le commandement de leurs flottes, Il quitta depuis la solde du Roy, & se mit à celle de l'Empereur. Ce Prince dont l'intrigue étoit encore plus redoutable que l'épée, & si habile à corrompre les Généraux de ses ennemis, séduisit le Genois par les offres qu'il lui fit faire d'une pension de soixante mille ducats, & de douze galeres entretenuës, avec la liberté de Genes sous la protec-

JEAN D'OMEDES.

tion de l'Empereur, & que Savonne seroit remise sous la domination des Genois. Doria ayant fait son traité, publia, pour justifier son changement de parti, que le roi de France ne lui payoit pas l'entretien de ses galeres; qu'il l'avoit frustré de la rançon du prince d'Orange son prisonnier de guerre, & que quelques offices qu'il eût employés auprès des ministres de François premier en faveur des Genois ses compatriotes, il n'avoit pû obtenir qu'on les traitât moins durement. On prétend que ce dernier sujet de plainte eut plus de part à son changement de parti, que tous les autres; que ce Général avide de gloire s'étoit flatté de s'en acquérir une immortelle en délivrant sa patrie de la domination des François. Peut-être envisagea-t-il en même-tems, qu'à la faveur de la protection de l'Empereur, & sous ombre de cette liberté, il y établiroit sa propre autorité pour regle du gouvernement.

Quoiqu'il en soit de ces différens motifs, la France ne pouvoit guéres faire de perte plus considérable, ni l'Empereur d'acquisition plus utile. Il s'en servoit également contre Soliman & contre François premier: & dans l'occasion dont nous parlons, il commandoit non-

feulement les vaiffeaux de Charles-Quint; mais il avoit encore l'autorité fuprême en qualité de Généraliffime, fur toute la flotte de la ligue chrétienne.

Le Pape étoit entré dans cette ligue avec l'Empereur & l'Ordre de Malthe: il étoit queftion d'y engager les Venitiens; mais ces Républicains évitoient avec foin tout fujet de rupture avec Soliman, prince redoutable, & dont les Etats étoient voifins de ceux de la République. Doria pour les rendre fufpects à Soliman, & comme fi ces Républicains euffent agi de concert avec lui, écrivit à Girolamo Pezaro leur Général, qu'il falloit qu'il attaquât les Turcs, avant que leurs différentes efcadres fuffent jointes. Il envoya fa lettre par une petite barque, qui ne manqua pas, comme c'étoit fon deffein, de tomber entre les mains des Infidéles. Elle fut envoyée auffi-tôt à Soliman, qui en fit des plaintes très-aigres au Baile ou ambaffadeur de la République. En vain ce miniftre protefta que fa République n'avoit aucune intelligence avec Charles-Quint; fes ferments & toutes fes proteftations ne faifoient pas grande impreffion fur l'efprit de Soliman; *Et il n'y a*, lui dit ce Prince, *qu'un feul moyen de juftifier vos maîtres; c'eft qu'ils fignent actuellement*

JEAN D'OMEDES.

une ligue avec moi contre l'Empereur, & qu'ils joignent leurs vaisseaux à ma flotte pour attaquer ses Etats. Le Sénat dont la neutralité est la maxime fondamentale, rejetta cette proposition, & il arriva dans le même tems un accident qui fournit le sujet ou le prétexte à une rupture.

La galere impériale du Sultan écartée par la tempête, étant tombée de nuit dans la flotte des Venitiens, Alexandre Contarini, provéditeur général de l'armée, croyant à cause des ténébres, que ce fût un vaisseau de corsaires, l'attaqua, tua le Rais ou commandant, tailla en pieces trois cens Janissaires, & s'en rendit maître. Soliman en fit de grandes plaintes, & demanda que Contarini lui fût livré pour être puni. Mais n'ayant pû obtenir cette satisfaction, il déclara la guerre aux Venitiens.

Quelque part que les Chevaliers ayent eus dans cette guerre, le détail n'est point de mon sujet : je remarquerai seulement que les flottes chrétiennes, & celle du Turc se rencontrerent proche du golphe de la mer Adriatique ; qu'elles se canonerent furieusement ; mais que celle des Turcs moins forte, & commandée par Barberousse, se jetta dans le golphe d'Arta, pour éviter le combat ; qu'il se passa plusieurs actions particulieres, mais

peu décisives : enfin que Doria, quoique sollicité puissamment par le patriarche d'Alexandrie, qui commandoit l'escadre du Pape, & par les Chevaliers de S. Jean, sous prétexte que ses vaisseaux manquoient de vent, refusa opiniâtrément d'avancer sur les ennemis, & qu'il vit tranquillement échapper Barberousse, de peur de faire périr le seul Général ennemi, redoutable à son maître, & qui tant qu'il vivroit, le rendroit lui-même necessaire à l'Empereur : politique qui s'observa réciproquement entre Barberousse & Doria, qui sans aucune intelligence concertée entre eux, ne poussoient jamais leur avantage contre leurs propres intérêts, & jusqu'à se défaire d'un ennemi, qui tout rival qu'il étoit, servoit à faire valoir leur capacité & leurs talents.

Les armes des chrétiens furent encore moins heureuses par terre, qu'elles ne l'avoient été sur mer. La conquête de la Hongrie avoit toujours fait partie du vaste projet, ou pour mieux, dire de la chimere d'une monarchie universelle, qu'on a attribuée à Charles-Quint. Ferdinand roi des Romains, & frere de ce prince, de concert avec lui, ou pour mieux dire, par ses ordres, tenoit actuellement la ville de Bude assiegée, & Ro-

JEAN D'OMEDES.

candorf un de ses Généraux, poussoit ce siege avec beaucoup de vigueur. Soliman jaloux de l'aggrandissement de la maison d'Autriche, & sous prétexte que Sepuse dernier roy de Hongrie l'avoit nommé par son testament tuteur d'un fils qu'il avoit laissé encore à la mamelle, envoya Mahomet un de ses Bachas pour jetter du secours dans la place. Le Général turc attaqua les lignes des Autrichiens, les força, tailla en pieces plus de vingt mille hommes, mit en fuite, ou fit prisonniers les restes malheureux de cette armée : & Soliman arrivant peu après en Hongrie, entra dans Bude, y mit une puissante garnison, sous prétexte de prévenir les desseins de Ferdinand : & pour couvrir son usurpation, il déclara publiquement qu'à la majorité du jeune Roy, il lui remettroit cette place.

Malgré une promesse solemnelle, dont les princes ambitieux ne trouvent que trop de prétexte de se dispenser, les Hongrois ne furent pas moins alarmés que les Allemands, de l'entreprise du Grand-seigneur. Personne ne doutoit que l'Empereur n'armât puissamment pour se défaire d'un voisin si redoutable : ç'auroit même été un spectacle digne de l'attention de tous les autres Souverains de voir ces deux grands Princes, l'un &

l'autre si puissants & si ambitieux, aux prises l'un contre l'autre, & se disputer les armes à la main la possession entiere de la Hongrie. Mais soit que Charles-Quint ne voulût pas confier sa gloire à la fortune, soit qu'il se flatât d'un succès moins douteux dans une autre entreprise, ce Prince toujours impénétrable dans ses projets, abandonna la défense de la Hongrie au Roy son frere, pour porter ses armes en Afrique, & dans les Etats de Barberousse. L'éloignement de ce Roy corsaire qui étoit passé à Constantinople, lui fit croire qu'il ne trouveroit que de foibles obstacles à la conquête d'Alger, & il espera qu'il ne seroit pas moins heureux au siege de cette place, qu'il l'avoit été à celui de Tunis. Dans cette vûë, il donna ses ordres en Espagne, à Naples & en Sicile, afin qu'on y fît des préparatifs conformes à la grandeur de cette entreprise. Ferdinand Cortez, cet Espagnol qui avoit acquis tant de gloire à la découverte & à la conquête du Mexique, fut chargé de l'armement qui se devoit faire en Espagne. Fernand de Gonzague, & dom Pedro de Tolede, viceroi de Sicile & de Naples, n'y travaillerent pas avec moins d'ardeur dans ces deux royaumes. On tira de l'Allemagne & de la comté de Bour-

JEAN D'OMEDES.

gogne, un corps de cavalerie : & Camille Colonne, Auguſtin Spinola, & Antoine Doria, revêtus de la commiſſion de colonels, firent des levées d'infanterie dans toute l'Italie.

Le Grand-maître de Malthe reçut en même-tems une lettre de l'Empereur, qui dans les termes les plus obligeans, invitoit les Chevaliers à joindre leurs armes aux ſiennes dans une guerre ſainte, & qui n'avoit pour objet, leur diſoit-il, que la ruine des corſaires & des ennemis de la religion. Il ſe préſenta pour cette expedition un ſi grand nombre de Chevaliers, que Malthe & le couvent ſeroient reſtés deſerts, ſi le Grand-maître par ſa prudence n'avoit reſtraint ce ſecours à quatre cens Chevaliers. Ils s'embarquerent ſur quatre galeres de la Religion, chacun ſuivi de deux valets bien armés, & Georges Schilling, Grand-bailli d'Allemagne, & général alors des galeres de la Religion, fut nommé pour commander cette eſcadre. Il joignit dans le port de Boniface une partie de la flotte de l'Empereur, qui la commandoit en perſonne, d'où on ſe rendit à Majorque, où les vaiſſeaux & les galeres avoient ordre de ſe trouver avant la fin de Septembre.

Perſonne n'auguroit bien d'une entre-

prise faite dans une saison si avancée: mais comme l'Empereur en poursuivoit l'éxécution avec beaucoup d'ardeur, le courtisan toujours flateur, n'avoit garde de publier une verité contraire à l'inclination du Prince. Il n'y eut qu'André Doria Grand-amiral, & le Marquis Delvasto, général des armées de terre, qui oserent lui représenter les périls où il s'exposoit : & Doria le plus grand homme de mer qui fût dans ce siecle, lui dit que dans une pareille saison, il n'y avoit point de pilote qui osât sans une extrême necessité tenir long-tems la mer ; que celle de Barbarie étoit alors fort orageuse, & qu'il craignoit qu'un coup de vent ne dissipât sa flotte, & n'empêchât le succès de ses armes. Ce vénérable vieillard ajoûta avec son stile guerrier : *Souffrez*, lui dit-il, *qu'on vous détourne de cette entreprise; car par dieu si nous y allons, nous périrons tous.* A quoi l'Empereur répondit en riant : *Vingt-deux ans d'empire pour moi, & soixante & douze ans de vie pour vous, nous doivent suffire à tous deux pour mourir contents*; & sans vouloir changer de résolution, il s'embarqua, mit la prouë vers Alger ; & après avoir essuyé une tempête assez violente, il gagna la rade de cette ville, où il arriva le 24. d'autres disent le 26. d'Octobre.

JEAN D'OMEDES.

JEAN D'OMEDES.

Quoique le vent fût appaisé, la mer étoit encore si émuë, que pour ne pas obliger les soldats à se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, on différa de deux jours le débarquement. Il se fit ensuite sans beaucoup de résistance de la part des Infidéles. Soixante galeres mirent leurs troupes à terre, & les gros vaisseaux firent passer les leurs dans des chaloupes. Le débarquement étant achevé, l'armée de terre se trouva composée de vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux. L'Empereur, pour prévenir les jalousies ordinaires entre différentes nations, partagea ses troupes en trois corps; le premier fut composé d'Italiens ausquels ce Prince joignit les Chevaliers & les soldats de Malthe, commandés par le Grand-bailli, & qui ne prenoient l'ordre que de l'Empereur. On mit dans le second corps, les Espagnols, tous vieux soldats: les Allemands, les Bourguignons & un grand nombre de volontaires faisoient le troisiéme. Les Espagnols avoient l'avant-garde; les Italiens le corps de bataille où étoit l'Empereur, & les Allemands avoient été mis à l'arriere-garde. Chacun de ces corps avoit trois pieces de campagnes à sa tête pour combattre les Arabes, qui sans garder aucun ordre, attaquoient,

tuoient, & revenoient continuellement à la charge.

L'Empereur ordonna que le bataillon de Malthe s'étendît à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs ; les Chevaliers étoient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, & la pique ou le sponton à la main. L'auteur d'une relation envoyée au Pape, remarque que leurs subrevestes étoient toutes de damas ou de velours cramoisi, sur lequel brilloient leurs croix blanches, & qu'ils faisoient paroître un certain air de grandeur & de fierté, qui jettoit la terreur parmi les barbares qui osoient les approcher. Le quartier de l'Empereur fût marqué entre deux torrens ; & il fit entourer une petite colline de gros canons, qui battoient en même tems la campagne & la ville.

La ville d'Alger est bâtie en forme d'amphithéatre sur la pente d'une montagne qui regarde le port : on en attribue la fondation au fils de Juba roy de Mauritanie. Barberousse en partant pour Constantinople y avoit laissé pour Gouverneur un vieil eunuque appellé Hascen, Aga, renégat de l'isle de Sardaigne, grand homme de mer, & qui avoit toute sa confiance. L'empereur avant que d'attaquer la place, lui dé-

JEAN D'OMEDES.

pêcha un gentilhomme pour le porter à lui en ouvrir les portes. Cet envoyé, pour l'y déterminer, lui représenta la puissance de l'Empereur, ses forces, son armée de terre & de mer. Il y ajouta des offres de sommes considerables, & il conclut son discours par lui représenter qu'il devoit profiter de cette occasion pour retourner dans sa patrie, & pour rentrer en même tems dans le sein de l'Eglise, dont le malheur de sa fortune l'avoit arraché. L'eunuque écouta paisiblement tout ce discours, & pour toute réponse, il lui dit: *Que c'étoit être fou que de se mêler de conseiller son ennemi; mais que c'étoit être encore plus fou que de s'arrêter aux conseils qu'un ennemi donne:* & là-dessus il congedia ce gentilhomme.

Ce gouverneur avoit dans sa place huit cens Turcs, vieux soldats & fort aguerris, avec environ six mille habitans, partie Maures & partie Grenadins, tous portant les armes, & qui se seroient fait tuer jusqu'au dernier plûtôt que de retomber sous la domination des Espagnols. L'Aga avoit envoyé en même tems de l'argent & des présens à differens capitaines des Arabes, pour les obliger à se répandre dans la campagne, & à harceler le camp des chrétiens, & ils

n'y étoient que trop disposés par le genie de cette nation, qui ne subsiste que de ses courses & de ses brigandages. Toute la plaine en fut bientôt couverte. La plûpart portoient de longues zagaïes, qu'ils lançoient avec tant d'adresse, que les Chrétiens avoient bien de la peine à en parer les coups.

Pendant que ces coureurs continuoient leurs escarmouches, il s'éleva à l'entrée de la nuit une furieuse tempête, mêlée d'une pluye extrêmement froide, & qui remplit d'eau tout le camp des Chrétiens. La pluie avoit tellement détrempé la terre, qu'on ne marchoit plus que dans la bouë: d'ailleurs, comme on n'avoit pas encore eu le tems de débarquer les tentes & les équipages, toute l'armée n'avoit que le ciel pour couvert. Les mêches des soldats étoient éteintes, & la poudre de leurs fournimens mouillée. Le Gouverneur, pour profiter de ce désastre, fit faire une sortie au point du jour par une partie de sa garnison. Ils tomberent d'abord sur trois compagnies qu'on avoit postées sur un pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la ville: les Infidéles trouvant ces soldats transis de froid, les taillerent en piéces. Ce petit succès les porta jusqu'à se jetter sur le quartier de l'Empereur;

JEAN D'OMEDES.

mais les colonels Colonna & Spinola y accoururent à la tête de leurs régimens : ils furent soutenus par les chevaliers de Malthe, qui quoiqu'à pied se mêlerent si furieusement avec la cavalerie des Turcs & des Maures, qu'ils en tuerent un grand nombre, & en démonterent plusieurs. L'Auteur qui m'a fourni en partie cette relation, rapporte qu'un Chevalier François, appellé frere Nicolas de Villagagnon, se jettant avec l'impetuosité naturelle à sa nation au milieu des Infidéles, fut blessé au bras gauche d'un coup de lance, que lui porta un cavalier Maure ; mais que ce Chevalier ayant manqué contre lui son coup de pique : comme le Maure tournoit son cheval pour lui donner un second coup, le Chevalier qui étoit d'une haute taille, & d'une force proportionnée à sa grandeur, sauta sur la croupe du cheval de son ennemi, le poignarda, & le jetta à terre. Ses camarades ne montrerent pas moins de courage : tout se rallia sous l'enseigne de la Religion ; & Fernand de Gonzague, un des lieutenans generaux de l'Empereur, adressant la parole au Grand-bailli de l'Ordre : *Courage*, lui cria-t'il, *généreux Commandeur : ce n'est pas assez que de battre ces chiens ; il faut les poursuivre & entrer avec eux dans Alger : ce*

Relation du siege d'Alger, adressée au pape Paul III. par le Secretaire de son Légat.

n'est qu'à vos Chevaliers qu'il appartient de finir la guerre avant qu'elle soit commencée, & de prendre une place aussi forte, sans artillerie & sans armes. Les Chevaliers qui ne tiroient leurs forces que de leur courage, n'avoient pas besoin d'être animés par ces discours : & pleins d'ardeur & de feu ils poursuivirent les Infidéles jusqu'à la porte de la ville. Ils étoient prêts de se jetter dans la place, lorsque le Gouverneur sacrifiant à la fureur des Chrétiens ce qui restoit de ses soldats hors la ville, en fit fermer la porte. Le même écrivain que je viens de citer, rapporte que le Chevalier Ponce de Savignac, François de nation, & qui portoit l'enseigne de l'Ordre, planta son poignard dans la porte, comme une preuve qu'il en avoit approché d'aussi près qu'il se pouvoit. Comme la pluie avoit cessé dès le matin, le vieux Gouverneur ayant reconnu de dessus les murailles que les soldats de cette sortie n'avoient eu à combattre que contre les Chevaliers, & quelques compagnies d'Italiens, il fit braquer contre eux l'artillerie, qui étoit de ce côté-là sur les remparts de la ville : pour empêcher en même-tems leur retraite, il fit une seconde sortie avec les meilleures troupes de sa garnison, armées d'arbalêtes

JEAN D'OMEDES.

de fer, dont on se servoit utilement dans des tems de pluie. On en vint de rechef aux mains : la plûpart des Italiens, nouveaux soldats, qui n'avoient jamais vû de guerre, transis de froid, ou prenoient la fuite, ou se laissoient égorger sans se défendre. L'Empereur averti du péril où les Chevaliers étoient exposés, envoya à leur secours quelques compagnies d'Allemands. Le Bailli Schilling de la même nation se mit à leur tête, chargea de nouveau les Infidéles, les poussa une seconde fois jusqu'aux portes d'Alger, & ramena sa troupe couverte de gloire & de blessures. Les Infidéles se servoient de traits empoisonnés : tous ceux qui en furent atteints moururent depuis, entre autres frere Ponce de Savignac, enseigne de la Religion, ce Chevalier qui avoit enfoncé son poignard dans la porte d'Alger, comme nous venons de le rapporter. Malgré une large blessure que lui avoit fait un coup d'arbaleste, & quoiqu'il sentît que le poison lui gagnoit le cœur, il eut le courage & la force, appuyé sur un soldat, de tenir toujours de sa main son étendart levé : & ce ne fut qu'en expirant qu'il l'abandonna. Outre ce Chevalier, & celui de Villars, de la Langue d'Auvergne, qui demeura estropié de sa blessure, on prétend que la Religion dans

ces deux occasions perdit plus de soixante & quinze Chevaliers, parmi lesquels on comptoit frere Diego de Couteras Espagnol, frere Lopez Alvarez Navarrois, frere Juan di Pennas, Castillan, frere Pierre de Ressay, Jean Babot, Charles de Gueval, Jean Pinard, tous François, frere Joseph de la Cosa, & frere Marie Catracanti, Italiens, trois Chapelains de l'Ordre, & près de quatre cens homme à la solde de la Religion.

Mais cette perte étoit peu considérable par rapport à celle que l'Empereur fit le même jour de la plus grande partie de sa flotte. Des nuages obscurs commencerent à dérober la lumiere du soleil, & furent suivis d'une tempête si furieuse, qu'il sembloit que les vents, la mer, la terre, les éclairs, le tonnerre, la pluye & tous les élémens confondus ensemble, concourussent pour faire périr l'armée chrétienne. Les vaisseaux arrachés par la violence des vents de dessus leurs ancres, paroissoient quelquefois élevés par des montagnes d'eau jusqu'aux nuës ; & un moment après ils retomboient dans les abysmes, & jusqu'au fond de la mer. Quelques-uns agités par la violence des vents, sans que les pilotes & les matelots pussent les gouverner, se brisoient les uns contre les autres ; d'autres por-

JEAN D'OMEDES.
tés par l'effort de la tempête le long de la côte, échouoient contre les écueils, qui les mettoient en pieces; ensorte qu'en moins d'une demie heure, il périt quinze galeres & quatre-vingt-six vaisseaux. Ce qui rendoit cette perte encore plus sensible, c'est que ces navires étoient chargés de vivres, & qu'en les perdant, l'armée de terre perdoit encore l'espérance de pouvoir subsister, sur-tout dans un pays désert, & occupé par des barbares qui triomphoient de la disgrace & du malheur des Chrétiens.

Dans cette extrêmité, quelques Officiers de galeres, qui voyoient leur perte inévitable, par un coup de désespoir, tâchoient d'échouer le long de la côte, dans la vûë que la tempête les jetteroit dans quelque endroit plus près de terre, & d'où les plus heureux, soit à la nage, ou sur le débris de leurs vaisseaux, pourroient se sauver. Plusieurs prirent ce parti, & périrent misérablement, ou furent tuez par les Arabes, qui bordoient le rivage, & qui sans vouloir faire d'esclaves, égorgeoient impitoyablement ces malheureux, comme nous l'apprenons de l'historien Ulloa, dont le pere s'étoit trouvé à cette funeste expédition. Cet Auteur rapporte que le vaisseau de dom Antoine Carriero, chef

d'escadre, ayant été mis en pieces, une jeune Espagnole d'une rare beauté, qui étoit dans ce vaisseau, & qui servoit à ses plaisirs, ayant été jettée par les flots sur le rivage, un Arabe à la vûë de la richesse de ses habits, & des pierreries dont elle étoit couverte, accourut aussi-tôt pour en faire sa proye, & que sans se laisser toucher aux prieres, aux larmes, & même aux charmes de cette jeune personne, il la massacra inhumainement.

La mer étoit couverte de navires brisés, de pieces de bois flottantes, de corps d'hommes & de chevaux. La galere de Jannetin Doria, le cher neveu du Grand-amiral, ayant voulu échouer contre terre, s'engrava au bord de la mer, & il alloit être tué comme les autres par les Arabes, si l'Empereur, triste spectateur de ce naufrage, n'y eût envoyé dom Antoine d'Arragon avec quelques compagnies Italiennes, qui le tirerent des mains de ces barbares. On dit que l'Amiral ayant appris le péril qu'il avoit couru, s'écria les larmes aux yeux : *Il falloit que mon neveu fût exposé à cette disgrace, pour m'apprendre avant que de mourir, à pleurer sur mer.* Douze galeres qui appartenoient en propre à cet Amiral, quatre commandées par Virginie des Ursins, plusieurs galeres de Naples &

JEAN D'OMEDES

de Sicile, & trois cens colonels, capitaines de vaisseaux, ou officiers de terre & de mer, & plus de huit mille soldats ou matelots, périrent dans cette occasion.

Les matelots d'une galere de Malthe, appellée *la Bâtarde*, ayant tenté de la faire échouer contre quelque plage où ils pussent se sauver, frere François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçû de leur dessein, s'y opposa avec une fermeté invincible: & sur ce que ces mariniers devenus plus hardis par le péril commun, lui représenterent que l'Ordre ne perdoit pas beaucoup en perdant le corps de cette galere, qui servoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit été plusieurs fois reparée & radoubée, le Commandeur mettant l'épée à la main, leur dit: *Cette galere m'a été confiée par la Religion; je tuerai le premier qui se mettra en état de la détruire, & il faut périr ici, ou la sauver.* Une résolution si héroique, le courage & la fermeté de ce Chevalier, en inspirerent à son équipage. A son exemple, & par l'argent qu'il répandit avec profusion, tout le monde mit la main à la pompe, & malgré la grande quantité d'eau qui y entroit, il conserva sa galere. Une autre de la Religion appellée *la Catarinetta*,

commandée par Jean Barientos, pensa périr par un autre malheur. Son timon ayant été rompu par un violent coup de mer, le vaisseau sans gouvernail, & porté par la tempête, alloit se briser contre des rochers; mais deux hardis matelots attachés avec des cordes, se firent descendre tous nuds dans la mer, remirent un autre timon qu'on avoit de réserve, & sans d'autres outils que leurs mains, ils firent entrer l'éguille dans l'œil du timon, & sauverent cette galere.

L'armée de terre n'étoit pas dans un moindre danger, sans tentes & sans équipages, sans munitions, sans vivres, pas même pour un jour, & sans les remedes nécessaires pour panser les blessés. L'auteur de la rélation que j'ai suivie, dit en parlant au Pape Paul III. à qui il l'avoit envoyée; *Je puis assurer Votre Sainteté, que j'ai vû cinq Chevaliers de Malthe, & plus de trente gentilshommes volontaires languir, & perdre tout leur sang dans la boüe, sans qu'on pût leur donner aucun secours: par ordre de l'Empereur, on tua tous les chevaux de l'armée, & on les distribua aux soldats par compagnies.*

Ce Prince leva ensuite le siége, & tint à son retour le même ordre & la même route qu'il avoit observée à son débarquement. Les Chevaliers de Mal-

the, quoique la plûpart blessés, occupérent le poste d'honneur, & furent mis à l'arriére-garde, avec les soldats de la Religion, & ceux de l'armée, qui étoient les mieux armés. L'auteur de la Relation ajoute, qu'ils eurent à soutenir les attaques du gouverneur d'Alger, qui à la tête de sa cavalerie, & pour traverser la marche de l'armée, leur faisoit des charges continuelles. Enfin les Chrétiens gagnerent sur le soir le bord d'un torrent appellé Alcaras, mais qui grossi par la pluye, ne se trouva pas guéable. Il fallut camper dans cet endroit, & y passer la nuit, que les ouvriers de l'armée employerent à dresser un pont avec les débris des vaisseaux qui se trouverent sur la plage, & sur lequel l'armée passa le lendemain. Après trois jours de marche, elle arriva proche du cap de Matafus, où les malheureux restes de la flotte étoient abordés. L'armée s'y rembarqua avec la joye de quitter ce rivage.

A peine y avoit-il trois heures qu'on étoit à la voile, qu'il s'éleva une nouvelle tempête : la flotte fut dispersée de nouveau, plusieurs vaisseaux périrent, un entre autres, où il y avoit sept cens soldats Espagnols ; il fit naufrage à la vûe de l'Empereur, sans qu'on le pût secourir. Enfin les Chrétiens, parmi tant

de périls, & dans la crainte continuelle d'être abysmés dans la mer, arriverent au port de Bugie, dont les Espagnols étoient maîtres depuis la conquête qu'en avoit faite dom Pedre de Navarre, Général des Rois Catholiques. Muley Hascen, roi de Tunis s'y rendit avec des vivres & des rafraîchissemens pour l'Empereur & pour son armée. Ce prince le reçut bien, & l'assura de sa protection, & après que le calme fût revenu, il en partit le seize de Novembre pour Cartagene, où il arriva le vingt-cinq du même mois. Avant que de se rembarquer, il congédia avec de grands témoignages de satisfaction, le Bailli d'Allemagne, & tous les Chevaliers, qui sur trois galeres à demi brisées, regagnerent avec beaucoup de peine le port de Malthe.

Pendant que les vaisseaux & les galeres de la Religion étoient retenus en Afrique au siege d'Alger, le canal de Malthe étoit souvent rempli de corsaires, qui en tenoient le port bloqué, insultoient les côtes de l'isle, & de celle de Goze, & en enlevoient les habitans qui étoient assez malheureux pour tomber entre leurs mains. Le Grand-bailli à son retour n'eut pas plûtôt fait radouber ses galeres, qu'il se mit en mer, leur donna la chasse, purgea le canal de

ces pirates, les poursuivit jusques sur les côtes d'Afrique, prit plusieurs Rais ou capitaines, & répandit dans ces mers la terreur de son nom, & la crainte de ses armes.

Le gros tems l'ayant obligé de se retirer dans le port de Tripoli, il apprit par un Envoyé de Muley Hascen, roi de Tunis, que ce Prince envoyoit au gouverneur de la place, que Barberousse irrité de trouver les Chevaliers à la tête de toutes les entreprises que les Chrétiens faisoient contre les turcs d'Afrique, sollicitoit à la porte un ordre pour faire le siege de Tripoli; que Morat Aga son lieutenant en faisoit les préparatifs à Tachiore; qu'il avoit même fait construire une redoute dans le village d'Adabus, voisin de Tripoli, où il avoit mis un corps avancé, qui, de ce côté-là, tenoit Tripoli comme bloqué. Il ajouta que les liaisons de Hascen avec l'Empereur & les Chevaliers, avoient rendu son maître odieux aux Turcs & aux autres princes de sa Religion; que plusieurs même des principales villes de son Etat, comme Sousa, Monaster, Mehedia ou Africa, Assacos & Calibie s'étoient révoltées, & que les unes avoient reçu les Turcs, & d'autres prétendoient se maintenir par leurs seules forces dans

une entiere indépendance ; qu'un grand nombre de Tunisiens mécontens, s'étoient retirés dans Alger sous la protection de Barberousse, depuis la déroute de l'Empereur ; que l'on ne doutoit pas qu'on ne vît dans peu ce redoutable corsaire à la tête d'une armée faire le siege de Tripoli & de Tunis ; que Hascen devoit partir incessamment pour aller trouver l'Empereur qui étoit alors en Italie, & lui demander les secours qu'il avoit tout lieu d'espérer d'un Prince, qu'il reconnoissoit pour son souverain,

Nous avons déja dit que les Chevaliers avoient sollicité l'Empereur de mettre Tripoli en état de défense, ou qu'il leur fût permis d'en combler le port, de faire sauter le château, & d'abandonner une ville si à charge à l'Ordre. Le Grand-bailli, après avoir visité tout de nouveau la place, tint ensuite un conseil de guerre avec le Gouverneur & les principaux Chevaliers de la garnison ; & d'un commun avis, après avoir eu le consentement du Grand-maître & du Conseil, on renvoya à Charles-Quint d'autres ambassadeurs qui lui firent de nouvelles instances, & qui lui représenterent qu'on ne pouvoit conserver cette place ouverte de tous côtés, sans en relever les murailles, & les fortifier par des ouvra-

ges avancés ; que le pays ne fournissoit ni chaux ni pierres, pour ces différens travaux ; qu'on n'en pourroit tirer de Malthe sans une grande dépense, outre que les Chevaliers étoient assez embarassés à s'y fortifier ; mais que si Sa Majesté Impériale trouvoit à propos qu'ils restassent dans une aussi méchante place, il étoit nécessaire qu'il ordonnât à son viceroi de Sicile d'y envoyer incessamment de l'argent, des ouvriers & des materiaux : que pour prévenir le siege dont on étoit menacé, & pendant qu'on travailleroit aux fortifications, on y fit entrer quelques compagnies des troupes de Sicile ; que les galeres de ce royaume avec celles de la Religion tinssent la mer pour empêcher les Infideles de faire des descentes, & de traverser les ouvrages qu'on ne pouvoit se dispenser d'entreprendre pour la sûreté de cette place.

Cette ambassade n'eut pas un succès plus heureux que la premiere. L'Empereur qui craignoit que les Turcs ne s'attachassent à la conquête de la Sicile, mais qui prévoyoit en même tems qu'ils ne tourneroient jamais leurs armes de ce côté-là, tant que les Chevaliers seroient maîtres de Tripoli, étoit bien aise que ces guerriers, au prix de leur sang & à

Jean d'Omedes.

leurs dépens, occupassent en Afrique les forces de ses ennemis : ainsi il fit dire par ses ministres aux ambassadeurs de la Religion, que conformément au traité de l'inféodation de Malthe, il souhaitoit que les Chevaliers se maintinssent dans Tripoli : il ajoûta des promesses magnifiques d'un puissant secours, si la place étoit assiégée ; mais il s'excusa d'accorder des troupes, & l'argent qu'on lui demandoit, sur le pressant besoin qu'il en avoit, disoit-il, pour résister aux armes des François & des Turcs, qui attaquoient en même tems ses Etats ou ceux du roi des Romains son frere, tant en Flandre, en Italie, qu'en Hongrie.

Le Grand-bailli fut sensiblement touché de voir revenir ces ambassadeurs sans autres secours que de vaines promesses. Cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, quoique tout lui manquât, il ne se manqua pas à lui-même & à son Ordre ; & avant que de partir de Tripoli, il résolut de mettre cette place en état, si elle étoit assiégée, de pouvoir attendre du secours de Malthe ou de Sicile. Dans cette vûë il employa la chiourme de ses galeres à creuser & à élargir les fossés en quelques endroits ; on haussa les murailles, & on ajouta au château quelques ouvrages de

JEAN D'OMEDES.

terre pour en éloigner les approches ; lui-même & tous les Chevaliers de son escadre & de la garnison servoient les ouvriers, & s'employoient à l'envi dans ces travaux militaires. Mais comme après tout, de pareilles fortifications faites à la hâte ne pouvoient au plus que reculer de quelques jours la perte de la ville, le Grand-bailli, qui ne désespéroit pas que l'Empereur infiniment jaloux de sa gloire, ne fît des efforts extraordinaires pour maintenir Muley Hascen dans un royaume qu'il regardoit comme sa conquête, écrivit à ce Roy Maure ; & par sa lettre, il l'exhortoit de presser son départ, & de se rendre incessamment à la cour de l'Empereur. Il se flattoit que les secours qu'il tireroit de ce Prince serviroient également à la conservation de Tripoli, comme à celle de Tunis ; & que les Turcs voyant une armée de Charles-Quint sur les côtes d'Afrique, ne hazarderoient pas en sa présence de faire le siege de Tripoli.

Muley, suivant ces avis & son propre intérêt, se disposa à passer en Italie ; & en son absence il laissa le gouvernement de son Etat & de sa capitale à un Maure appellé Mahomet Temtes ou le Begue. Un renégat, corsaire de nation, nommé Caid Ferrath, devoit commander dans

le château : & comme le Roy de Tunis redoutoit l'humeur inquiéte du prince Muley Hamida ſon fils aîné; pour l'occuper, il l'envoya du côté du Cap-bon avec quelques compagnies d'Arabes, dans le deſſein de ſoumettre quelques Cheques ou ſeigneurs, qui refuſoient de payer les tributs auſquels ils étoient aſſujettis.

Muley après avoir établi cet ordre dans ſes Etats, en partit, paſſa par la Goulette pour y voir le prince Mahomet ſon fils qui y étoit en ôtage avec pluſieurs Maures; & après avoir conferé du ſujet de ſon voyage avec dom Franciſco de Touar, il lui confia ſes pierreries, & ce qu'il avoit de plus précieux. Il chargea ſon vaiſſeau de préſens magnifiques pour l'Empereur, & pour ſes miniſtres: il s'embarqua, & ſoit par une certaine oſtentation inſéparable du trône, ou pour ſa ſûreté, & pour ſe défendre, ſi dans la traverſe il étoit attaqué par des corſaires, il ſe fit eſcorter par cinq cens hommes, officiers de guerre, ou ſimples courtiſans, & qui lui ſervoient de garde. Sa navigation fut heureuſe; il arriva ſans obſtacle en Sicile, d'où il paſſa à Naples : il y fut reçu avec beaucoup de magnificence par le Viceroi. Il dépêcha enſuite des couriers, pour demander une entrevûë à l'Empereur; mais ce Prince

JEAN D'OMEDES.

qui étoit pressé de passer en Allemagne, où les mouvemens excités par les Lutheriens l'appelloient, envoya des ordres au Viceroi de conférer avec le Prince Maure du sujet de son voyage, & ensuite de lui en rendre compte.

Fin du dixiéme Livre.



LIVRE ONZIEME.

JEAN D'OMEDES.

PENDANT que le roy de Tunis & le miniſtre de Charles-Quint conféroient enſemble ſur les moyens de s'oppoſer à Barberouſſe & aux autres corſaires, la fortune ſuſcita à Muley un ennemi dont il ne s'étoit pas aſſez défié, & qui lui enleva ſa couronne. Le prince Hamida fils aîné de Muley avoit un favori appellé Mahomet, qui par la voye ordinaire des courtiſans, la flatterie & une complaiſance ſervile, s'étoit rendu maître de toute ſa confiance. Ce favori cachoit au fond de ſon cœur une haine mortelle, & des deſirs violens de vengeance contre le Roy qui avoit fait mourir ſon pere. L'abſence de ce Prince lui parut une occaſion favorable pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Il jetta dans l'eſprit d'Hamida des ſoupçons au ſujet du voyage du Roy ſon pere en terre chrétienne. Il lui dit qu'il devoit craindre que Muley ne voulût laiſſer après ſa mort ſa couronne au prince Mahomet ſon ſecond fils; que c'étoit peut-être le motif des conférences qu'il avoit eues avec le gouverneur de la Goulette; qu'on n'ignoroit pas qu'il lui avoit remis

JEAN D'OMEDES.

tous ses trésors, & que vrai-semblablement il n'étoit allé trouver l'Empereur que pour lui faire agréer cette disposition, & en tirer comme du Prince souverain une investiture en faveur de son frere. Hamida, jeune, ambitieux, & brûlant du desir de regner, prit feu à ces discours : & de concert avec son favori il fit répandre dans Tunis des bruits sourds, que le Roy son pere étoit tombé griévement malade à Naples, & qu'avant que de mourir il avoit voulu recevoir le Baptême, & s'étoit fait chrétien.

A la faveur de ces bruits dont il étoit l'auteur secret, & comme s'il n'eût pas douté de la mort du Roy, il se rendit à Tunis, & monta au palais pour en prendre possession. Mais le Viceroi, vieillard austere & ferme, lui reprocha son excès de facilité à croire de méchantes nouvelles : & après lui avoir dit qu'il rendroit compte à Muley de son empressement à lui succéder, il l'obligea de sortir de la capitale. Hamida, confus du mauvais succès de son artifice, & inquiet de l'avenir, se retira dans une maison de plaisance à quelques milles de Tunis. Il ne fut pas plûtôt sorti de cette place, que le Viceroi se jetta dans une barque, se rendit au château de la Goulette pour

sçavoir du gouverneur quelles nouvelles il avoit reçuës de Sicile & de Naples : & sur ce qu'il apprit que le Roy son maître étoit en parfaite santé, il s'en revint avec beaucoup de joye dans son gouvernement.

Mais le favori d'Hamida tirant avantage de son voyage, répandit parmi le peuple de nouveaux bruits ; que la mort de Muley n'étoit que trop certaine ; que ç'avoit été le sujet du voyage que le Viceroi venoit de faire avec tant de précipitation à la Goulette ; qu'on n'ignoroit pas que son frere Adulzes, & le jeune Ferrath fils du gouverneur du château de Tunis, étoient élevés auprès de Mahomet, & en ôtage comme lui dans le fort de la Goulette ; que le Viceroi n'en avoit fait le voyage que pour conferer avec eux & avec le gouverneur chrétien, des moyens les plus sûrs pour placer Mahomet sur le trône de Tunis, & qu'infailliblement on verroit au premier jour les Espagnols les armes à la main ramener ce jeune Prince à Tunis, & l'en faire proclamer souverain.

Le peuple toujours avide de la nouveauté, ajoûta une foi entiere à ces bruits, qui augmenterent encore en passant de bouche en bouche, & qu'on chargea de plusieurs circonstances fabuleu-

JEAN D'OMEDES.

ses. A en croire sur-tout les partisans d'Hamida, il publioient que le jeune Mahomet son frere, élevé chez les Chrétiens, avoit embrassé secretement le christianisme, comme le gage le plus sûr qu'il pourroit donner à l'Empereur de sa fidelité.

La crainte d'avoir un chrétien pour souverain allarma toute la ville. On s'assemble, on cabale, & on députe enfin à Hamida pour l'exhorter à venir au secours d'un peuple qui vouloit lui mettre la couronne sur la tête. On le trouva se promenant dans des jardins, enseveli dans une profonde mélancolie, détestant la fausse démarche que son favori lui avoit fait faire, & croyant bien que le Roy son pere à son retour ne lui pardonneroit pas le fatal empressement qu'il avoit fait paroître pour monter sur le trône. La nouvelle de l'émotion du peuple fit succéder la joye à ces tristes pressentimens ; il ramasse ses partisans, & à leur tête, & à la faveur du peuple, il entre dans Tunis, surprend le Viceroi & le gouverneur du château, les fait égorger, massacre les plus zélés sujets du Muley, s'empare du palais ; & pour prémices de sa puissance, ce jeune tyran, par un inceste détestable contraint les femmes les plus cheries de son pere d'entrer dans son lit.

Le roy de Tunis ayant appris de si fâcheuses nouvelles, & dans la crainte que son fils pour se maintenir sur le trône ne se fortifiât de la protection & du secours de Barberousse, résolut de retourner incessamment en Afrique. Du consentement du Viceroi il leve jusqu'à deux mille hommes qu'il ramasse parmi les bandits & les exilés ; met à leur tête un ancien officier du pays, appellé l'Ofredo, s'embarque & arrive à la Goulette, où les nouvelles & les différentes circonstances de la révolte d'Hamida lui furent confirmées. Le gouverneur lui conseilloit de ne point sortir de sa place qu'il ne fût instruit des forces de son ennemi, & de la disposition de ses sujets; mais Muley prévenu que son fils n'osetoit soutenir sa présence, & encouragé par l'Ofredo qui se flattoit de s'enrichir à la prise de Tunis, se mit en chemin. Ce qui acheva de le déterminer à prendre un parti si dangereux, sur-tout avec si peu de forces, c'est que des traîtres par des ordres secrets d'Hamida, se présenterent sur son chemin comme de fideles sujets qui venoient se ranger sous les étendarts de leur légitime souverain : & ils lui dirent qu'ils avoient laissé son fils fort consterné des nouvelles de son retour, incertain du parti qu'il avoit à

JEAN D'OMEDES.

prendre, & qu'on disoit qu'il étoit résolu de se refugier dans le fond des terres, chez quelques Arabes ses amis.

Muley séduit par les discours de ces perfides, hâta sa marche. En approchant de Tunis, il en vit sortir d'abord quelques escadrons, qui à leur contenance mal assurée, sembloient ne s'être avancés que pour reconnoître ses forces. On ne laissa pas d'en venir à de legeres escarmouches; mais pendant que les rebelles amusoient Muley, il en vint un plus grand nombre qui engagerent le combat. Les troupes se mêlerent ensuite; la bataille fut sanglante; Muley emporté par son courage, & encore plus par sa colere, poussoit vivement les troupes qui lui étoient opposées; mais en combattant à la tête d'un escadron, il reçut une blessure que ses soldats crurent mortelle; ce qui rallentit leur ardeur. Dans le même tems il sortit de la forêt des Oliviers, voisine de Tunis, un grand corps d'infanterie composé d'Arabes, que Hamida avoit pris à sa solde. Les chrétiens s'en virent bien-tôt enveloppés; & malgré leur courage & leur fermeté, les infideles superieurs en nombre, les taillerent en pieces. Quelques-uns, en tâchant de se sauver à la Goulette par l'étang, se noyerent, & le mal-

heureux Muley abandonné des Chrétiens & des Maures fut pris. On le conduisit aussi-tôt à son fils ; mais ce perfide auquel il restoit quelque sorte de honte de son crime, ne voulut pas le voir. Il le fit jetter chargé de chaînes dans un cachot, & le lendemain il lui envoya des boureaux, qui ne lui laisserent que le choix de la mort, ou d'être aveuglé. Il prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les deux yeux.

Une révolution si surprenante dans un royaume voisin de Tripoli, & allié avec l'Ordre de S. Jean, consterna les Chevaliers. Ceux sur-tout qui se voyoient à Tripoli éloignés de Malthe, environnés des Infideles, dans une place sans fortifications, & commandée de plusieurs endroits, ne doutoient pas de se voir assiegés au premier jour. Fernand de Bracamont qui en étoit gouverneur ; désespérant de s'y pouvoir maintenir, & sous prétexte qu'il n'y avoit point d'honneur à acquerir dans la défense d'une place si foible, fit de grandes instances auprès du Grand-maître pour être rappellé, & obtint à la fin son congé. Il eut pour successeur Christophle de Solertarfan, Grand-chancelier, dont dans la suite on n'eut pas plus de sujet d'être content. Cependant comme dans un poste si

JEAN D'OMEDES.

important on avoit besoin d'un gouverneur plein d'expérience, & aussi sage qu'intrépide, le Grand-maître & le Conseil jugerent à propos de le rappeller; & on substitua en sa place le commandeur de la Valette, chevalier de la langue de Provence, & qui depuis qu'il avoit pris l'habit à Malthe, n'en étoit sorti que pour aller en course contre les Infideles. Il essuya dans ces expéditions l'une & l'autre fortune, mais toujours avec le même courage & la même fermeté. Tantôt vainqueur, & quelquefois vaincu, il se vit même dans les fers des Infideles; mais il n'en étoit pas plûtôt sorti, qu'il armoit de nouveau. Son nom seul portoit la terreur dans les mers d'Afrique & de Sicile; & parmi ce grand nombre de Chevaliers qui faisoient la course, les Infideles n'avoient point d'ennemi plus redoutable. Il ne fut pas plutôt arrivé à Tripoli, qu'il fit faire la revûë des officiers & des soldats, Chrétiens ou Maures, alliés de la Religion. Il les pourvut tous de bonnes armes, cassa ceux qui ne lui parurent pas propres à les porter, ou ceux qui furent convaincus, faute d'argent, de les avoir joüées, & punit séverement les blasphémateurs. Il mit ensuite hors de la ville & du château toutes les bouches inutiles, fit un grand

amas de vivres, ajouta de nouvelles fortifications à la place, autant que sa mauvaise situation & le peu d'argent qu'il avoit le purent permettre : & après en avoir fait lever un plan exáct, & de toute la côte d'Afrique, il l'envoya par un Chevalier à l'Empereur, pour lui faire voir de quelle importance il lui étoit pour ses Etats d'Italie, & même d'Espagne, que Tripoli ne tombât pas entre les mains des Infideles, & sur-tout de Dragut alors chef de tous les corsaires de Barbarie, qui avoit succédé à Barberousse dans cet emploi, & qui n'étoit occupé que du dessein de chasser les Chevaliers des côtes d'Afrique.

Dragut dont nous venons de parler, étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'isle de Rhodes. Son pere & sa mere étoient Mahometans, gens pauvres, & qui ne subsistoient que de la culture des terres, & du travail de leurs mains. Cette vie obscure & pénible ne convenant pas à l'humeur vive & inquiete du jeune Dragut, il prit parti dès l'âge de douze ans avec un officier d'artillerie, qui servoit sur les galeres du Grand-seigneur. D'abord mousse, & simple matelot, ensuite pilote, & depuis à l'école de son patron, il devint excellent canonier. Pendant plusieurs

JEAN D'OMEDES.

années il servit en cette qualité sur différens vaisseaux : & ayant fait quelque profit, il parvint à être de part dans un brigantin de corsaires. Il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement, & se fit redouter dans tout le Levant. Parmi les Infideles il n'y avoit point de pilote qui eût une connoissance si parfaite des isles, des ports & des rades de la Méditerranée. Mais comme tout ce qui navigeoit dans les mers de Turquie dépendoit en quelque maniere de Barberousse, alors amiral du Grand-seigneur, Dragut rechercha sa protection, & se rendit à Alger pour lui offrir ses services.

La réputation de ce corsaire l'avoit précédé ; Barberousse étoit instruit de sa valeur, & sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux. Il fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son Général, & avec un entier succès. Barberousse après l'avoir fait passer par tous les degrés de la milice, en fit son lieutenant ; & lui donna le commandement d'une escadre de douze galeres.

Depuis ce tems-là il ne se passoit point

d'été que ce redoutable corsaire ne ravageât les côtes de Naples & de Sicile ; aucun vaisseau chrétien n'osoit même s'exposer à passer d'Italie en Espagne, qu'il ne fût aussi-tôt enlevé; & quand la mer ne lui fournissoit pas de proye, il s'en dédommageoit par des descentes le long des côtes, pilloit les bourgs & les villages, & faisoit esclaves les habitans.

L'Empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria son amiral de le chercher, de tâcher à quelque prix que ce fût, de s'en défaire, & d'en purger la mer. Doria ayant reçû les ordres de l'Empereur, arma aussi-tôt ce qu'il trouva de vaisseaux & de galeres en état d'aller en mer : & comme ce vieux général étoit rassasié de gloire, pour en faire acquerir à Jannetin Doria son neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Doria partit aussi-tôt, chercha Dragut, & fut enfin assez heureux pour le rencontrer le long des côtes de l'isle de Corse, dans le port ou la cale de Giralate, château situé entre Calvi & Layazzo. Le corsaire qui ne sçavoit point que la flotte de l'Empereur fût en mer, se croyoit en sureté dans cette anse ; mais il s'y vit bientôt enfermé & foudroyé par le canon du château, & par l'artillerie des vaisseaux.

JEAN D'OMEDES.

Il se défendit d'abord avec son courage ordinaire; mais le feu supérieur des chrétiens fit taire le sien, & il vit en même tems toute la côte de l'isle bordée des habitans en armes, gens féroces qui accoururent pour contribuer à sa défaite, & pour se vanger de celui, qui avoit tant de fois ravagé leurs campagnes, & pillé leurs maisons.

Dans cette extrêmité, Dragut n'eut point d'autre parti à prendre que d'arborer le drapeau blanc; il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre. Mais toute la composition qu'il obtint, fut de racheter sa vie aux prix de sa liberté: il fut obligé avec ce qu'il avoit alors de galeres de se remettre au pouvoir du général chrétien. On le fit passer avec ses officiers sur la capitane à la vûë du jeune Doria qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux corsaire outré de rage, s'écria: *Faut-il qu'à mon âge je me voye dans les fers d'un petit efféminé?* Les historiens du tems prétendent qu'il se servit même d'un terme bien plus offensant, que la pudeur ne permet pas de rapporter, & que Jannetin irrité d'une injure si atroce, lui donna quelques gourmades, & le fit enchaîner.

Il resta dans l'esclavage pendant qua-

tre ans entiers; & quoiqu'il offrît la carte blanche pour sa rançon, on n'étoit pas résolu de lui rendre sa liberté. Mais les Génois allarmés depuis de voir le fameux Barberousse avec cent galeres dans la riviere de Génes, demanderent Dragut à Doria: & pour empêcher qu'on ne ravageât leur territoire, ils le renvoyerent avec des présens à l'amiral du Sultan.

Barberousse le rétablit aussi-tôt dans son emploi, & lui confia à l'ordinaire un détachement de ses galeres. Les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs pendant qu'il étoit dans les chaînes, augmenterent sa haine naturelle contre les Chrétiens. Il courut toutes les côtes du royaume de Naples; prit & saccagea Castel-Lamare, & la plûpart des villages de la côte; fit un grand nombre d'esclaves, & peu de jours aprés, il enleva une galere de la Religion, qu'un gros tems avoit separée de son escadre, & sur laquelle ce corsaire trouva soixante & dix mille écus, qui étoient destinés pour les fortifications de Tripoli: perte irréparable à l'égard de cette place, & pour ceux à qui elle appartenoit. Barberousse étoit retourné à Constantinople, où quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, il passoit les jours & les nuits avec ses

JEAN D'OMEDES

plus belles esclaves. Mais ayant poussé la débauche trop loin, on le trouva mort dans son lit de ces excès. Soliman sentit vivement sa perte; & pour le remplacer, il ordonna à tous les corsaires de ses Etats, de reconnoître Dragut pour général; mais sans le revêtir de la dignité d'amiral. Cependant il ne laissa pas de lui confier toute son autorité du côté du midi, & à l'égard des côtes d'Afrique.

L'ambition de Dragut crût avec son pouvoir; & à l'exemple de Barberousse, il résolut de s'emparer de quelque place forte, & d'un bon port, où sous l'aveu & la protection de Soliman, il pût retirer ses prises, & s'en faire comme un petit Etat, & une principauté particuliere. Plein de ces vûës, & avant que les ordres de la Porte eussent décidé des opérations de la campagne, il ramassa pendant l'hyver même ce qu'il y avoit dans ces mers de corsaires. S'étant mis à leur tête, il chassa d'abord les Espagnols des villes de Sousa, de Monaster & de Fagues; toutes places qui faisoient autrefois partie du royaume de Tunis, mais qui pour être ouvertes & sans aucune fortification, recevoient indifféremment dans leurs ports, le parti le plus puissant, & celui qui tenoit la mer;

en sorte qu'elles avoient passé successivement & plus d'une fois de la domination des Maures & des Princes naturels du pays, à celle des corsaires Turcs, & depuis sous la domination des Espagnols.

Dragut s'en étoit rendu maître avec la même facilité; mais comme il prévit qu'il ne pourroit pas s'y maintenir contre toutes les forces de l'Empereur, & qu'au retour du printems, il s'y verroit assiégé par les galeres de Naples & de Sicile, il jetta les yeux sur la ville d'Africa, autrement appellée Mehedia, & connuë du tems des Romains sous le nom d'Adrumette. Cette place située entre Tunis & Tripoli, étoit bâtie sur une langue de terre qui avance dans la mer. On l'appelloit la petite Afrique, comme une des plus considérables de cette troisieme partie de notre continent. Elle étoit fortifiée régulierement; ses murailles très-élevées, terrassées en dedans, d'une épaisseur extraordinaire, garnies de tours & de boulevarts; l'artillerie en étoit nombreuse & en bon état. On trouvoit au-dessus de la ville, sur une éminence qui la dominoit, un fort ou une espece de château qui lui servoit de citadelle. Le port étoit grand, sûr, & à l'abri de tous vents. Il y en avoit

un particulier & plus petit pour les galeres, & qui étoit fermé par une barriere de fer : les flots de la mer battoient le pied des murailles, & environnoient cette place de tous côtés, excepté par l'endroit seul qu'elle tenoit à la terre ferme.

Les habitans, tous Maures, & Mahometans, après s'être soustraits de la domination des Rois de Tunis leurs princes naturels, avoient érigé leur gouvernement en forme de République : & de peur de surprise, & qu'on ne donnât atteinte à leur liberté, ils n'admettoient dans leur ville ni Turcs ni Chrétiens ; & si par la necessité du commerce ils souffroient dans leur port quelques vaisseaux étrangers, c'étoit toûjours en petit nombre, & avec des précautions qui les mettoient hors d'état d'en être surpris.

Cette place telle que nous la venons de représenter, devint l'objet des desirs ambitieux de Dragut. Mais comme il n'avoit pas de troupes suffisantes pour l'attaquer à force ouverte, & qu'il n'étoit pas même assûré que le Grand-seigneur trouvât bon qu'il y employât ses armes, il résolut de faire suppléer l'artifice à la force, & de tâcher en formant quelque intelligence dans la place, de s'en rendre maître, persuadé que les

Princes ne désavoüent guéres les entreprises même les plus injustes, quand par le succès elles tournent à leur profit. Dans cette vûë, & pour reconnoître la place de plus près, il entroit quelquefois dans le port; mais seulement avec un leger brigantin ou quelque galiotte; & il contenoit ses soldats dans une modestie rare parmi des corsaires. Insensiblement il fit connoissance avec un des principaux magistrats, appellé Hybrahim-Barat, & qui commandoit dans une des principales tours qui flanquoient les murailles de cette place. Dragut cultiva cette nouvelle amitié par des présens de ce qui se trouvoit de plus rare dans ses prises; seul moyen parmi les barbares, & souvent même parmi des Chrétiens, pour en attirer la confiance. Il commença par lui laisser entrevoir qu'il l'associeroit volontiers dans les prises qu'il faisoit tous les jours; & il lui fit connoître ensuite le profit immense qu'il tireroit de cette société; mais en même tems il lui fit envisager que pour rendre cette société plus durable, & leur liaison plus sûre, il étoit à souhaiter qu'il pût être admis dans la ville en qualité de citoyen. Le Maure gagné par l'espérance du gain, se chargea d'en faire la proposition au Conseil; mais la profession

JEAN D'OMEDES.

du corsaire la fit rejetter par tous les magistrats, & Hybrahim fut même repris séverement d'en avoir fait la premiere ouverture. Le dépit & le chagrin de se voir rebuté, menerent ce Maure plus loin qu'il n'avoit peut-être pensé d'abord: il parut à Dragut qu'il étoit capable de tout entreprendre pour s'en venger. Le corsaire pour profiter de la chaleur de son ressentiment, lui proposa de le recevoir dans cette tour de la ville, dont il avoit le commandement, & il lui fit goûter cette nouvelle proposition par des sommes considérables. L'avare Maure ne put y résister: il s'abandonna entierement à Dragut : leur marché fut bien-tôt conclu; ils convinrent que le corsaire partiroit incessamment; que pour faire oublier ses vuës, & dissiper l'ombrage que les magistrats en auroient pû prendre, il laisseroit couler quelque tems sans reparoître; qu'il prendroit ensuite toutes les troupes qu'il avoit dans Sousa & dans Monaster; qu'il les feroit filer le plus secretement qu'il pourroit du côté d'Africa; qu'il s'approcheroit jusqu'au pied de la tour pendant une nuit, & à une heure que le Maure lui assigna; & que par le poste où il commandoit, il lui faciliteroit l'entrée dans la ville. Ce perfide complot

fut

fut executé avant que les habitans s'en apperçussent : Dragut à la faveur des ténébres entra dans la tour, & de-là dans la ville, & en occupa les principaux postes. Le jour découvrit aux citoyens leur malheur ; ils ne laisserent pas de prendre les armes : on en vint aux mains ; mais comme tout étoit rempli de trouble & de confusion, ils se battirent avec plus d'impétuosité que de conduite. Les corsaires en taillerent en pieces une partie, & obligerent les autres à mettre les armes bas, & à reconnoître pour maître & pour souverain, celui qu'ils avoient refusé d'admettre pour citoyen. Il introduisit depuis dans la place de nouvelles troupes qui faisoient redouter son autorité, & qui servoient à la maintenir : & après avoir établi sur des fondemens aussi solides, sa nouvelle domination, il confia le gouvernement de cette ville à un jeune corsaire son neveu appellé le Rais, ou capitaine Essé.

Il partit ensuite d'Africa sur des ordres de la Porte, pour continuer ses courses contre les chrétiens; mais avant que de s'embarquer, il ordonna à son neveu de se défaire en son absence de ce Maure qui l'avoit introduit dans la place, de peur que le repentir d'avoir trahi sa

JEAN D'OMEDES.

patrie, ou peut-être l'espoir d'une plus grande récompense ne l'engageât à une nouvelle trahison. Le Gouverneur, dès qu'il fut parti, ne manqua pas d'executer ses ordres, & Hybrahim reçut la récompense que meritoit sa perfidie.

Les nouvelles de la conquête d'Africa allarmerent toutes les côtes de la Sicile, & donnerent beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Ce Prince prévit que le corsaire en alloit faire sa place d'armes; que le port lui serviroit à l'avenir de retraite pour ses vaisseaux, & qu'il lui seroit aisé d'infester de-là toutes ces mers, & même de désoler les côtes de Naples & de Sicile. Pour prévenir ses desseins, & avant que sa domination fût plus affermie, il résolut de faire le siege de cette ville. L'affaire ayant été mise en délibération, son conseil fut d'avis de reprendre Sousa, Monaster, & les autres places voisines, d'où les corsaires auroient pû tirer du secours; afin de trouver moins de difficulté dans le siege d'Africa.

Doria par son ordre mit en mer la flotte qu'il commandoit, le Pape y joignit les galeres de l'Eglise, & le Grand-maître, à la priere de l'Empereur, envoya pour cette expedition celles de Malthe sous le commandement du Bailli de la Sangle. Il y avoit dans cette es-

JEAN D'OMEDES.

cadre particuliere cent quarante Chevaliers, & un bataillon de quatre cens hommes des troupes que la Religion entretenoit à sa solde. Toutes ces forces étant réunies, la flotte chrétienne mit à la voile, tint la route des côtes d'Afrique, & sur des avis que Doria reçut que Dragut étoit dans le port de Monaster, il fut l'y chercher. Mais le corsaire étoit trop habile & trop défiant pour s'enfermer dans une si mauvaise place, il prit le large, tint la mer, & étant bien instruit que Doria n'avoit pas assez de troupes sur sa flotte pour former le siege d'Africa, soit pour éviter sa rencontre, soit pour faire diversion, en attendant qu'il fût éclairci de ses desseins; il courut les côtes d'Espagne, où il continua ses ravages ordinaires.

Doria de son côté, pour suivre les ordres de l'Empereur, débarqua ce qu'il avoit de troupes au Cap-bon, s'empara du fort de Calibie, l'ancienne Clupée des Romains, d'où il s'avança ensuite jusqu'aux portes de Monaster. A l'approche des troupes chrétiennes qui ne paroissoient pas en grand nombre, les Turcs joints aux habitans qui avoient pris les armes en leur faveur, firent une sortie, moins pour combattre que pour reconnoître les forces de leurs ennemis,

JEAN D'OMEDES.

Les Chevaliers qui avoient la tête de l'attaque, & qui étoient soutenus par un terce Espagnol, les joignirent, engagerent le combat malgré les Maures, en tuerent un grand nombre, tournerent le reste en fuite, & les suivirent de si près qu'ils entrerent avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Une partie des habitans qui ne s'étoient point trouvés à cette sortie, & les Turcs qui purent échapper à la premiere fureur des victorieux, se réfugierent avec le gouverneur dans le château. Doria après avoir fait sommer le commandant de se rendre, sur son refus fit dresser ses batteries : le fort fut foudroyé à coups de canon. A peine eut-on fait brêche, que l'amiral chrétien, sans examiner si elle étoit assez grande, & qui auroit crû se deshonnorer en attaquant une si petite place selon les regles ordinaires, ordonna qu'on se préparât pour l'assaut. Les habitans eussent bien voulu capituler; mais le gouverneur, vieux corsaire, & qui avoit plusieurs de ses compagnons avec lui, en rejetta fierement la proposition. Son audace & la précipitation de Doria furent cause que l'attaque & la défense furent également vives & meurtrieres : la Religion y perdit la plûpart de ses Chevaliers, & cette ac-

tion avoit déja duré plus d'une heure & demie, sans qu'on pût juger quel en seroit le succès, lorsque le gouverneur fut tué sur la brêche d'un coup de mousquet. Ce coup, comme s'il eût porté sur tous les soldats de la garnison, leur fit perdre courage, & on arbora le drapeau blanc. Les corsaires pour sauver leur vie consentirent à perdre leur liberté; & les habitans, qui par zele pour leur religion, avoient pris les armes en leur faveur, ne furent pas mieux traités.

L'Empereur tirant un bon augure de ce premier avantage, ordonna à Doria de disposer tout pour le siege d'Africa, & il lui fit sçavoir que les vicerois de Naples & de Sicile avoient ordre de lui fournir tous les secours de troupes & de munitions dont il auroit besoin. L'amiral écrivit aussi-tôt à dom Pedre de Tolede, viceroi de Naples, & à dom Juan de Véga, qui commandoit en Sicile, de lui envoyer au plûtôt ce qu'ils avoient de galeres & de vaisseaux chargés de munitions de guerre & de bouche, & les troupes de débarquement. En les attendant, & pour empêcher qu'on ne fît entrer des troupes dans Africa, il fut se poster aux isles Cumilieres ou Coniglieres, plus proche encore de cette place que Monaster, quoique cet-

JEAN D'OMEDES.

te derniere n'en fût qu'à trois milles. Le viceroi de Naples lui fit ſçavoir qu'il lui préparoit un puiſſant ſecours, qui ſeroit commandé par dom Garcie ſon fils : celui de Sicile l'aſſura de la même choſe, & il ajouta que tous les peuples de ſon gouvernement, comme plus voiſins d'Africa, ayant un ſi grand interêt de chaſſer les corſaires de cette place, il prétendoit conduire lui-même ſes troupes. Mais comme le ſecours qu'il préparoit n'étoit pas encore prêt, & que d'ailleurs Dragut avec différentes eſcadres couroit ces mers pour ſurprendre les vaiſſeaux chrétiens, & traverſer l'entrepriſe ; ce viceroi exigea de l'amiral qu'il fixât le rendés-vous géneral de toute la flotte chrétienne à Drepano en Sicile ; afin de mettre en ſureté les côtes de ce royaume. Il lui mandoit qu'il étoit réſolu de s'y rendre lui-même avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux & de galeres, & qu'après avoir joint leurs eſcadres, & mis en un ſeul corps toutes les forces maritimes de l'Empereur, ils pourroient tous aller ſans inquiétude & de concert faire le ſiege d'Africa.

L'amiral, qui des iſles Cumilieres tenoit le port de cette place comme bloqué, prévit que s'il quittoit ſon

JEAN D'OMEDES.

poste, Dragut ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & d'y jetter du secours; mais comme il lui étoit venu des ordres secrets de n'agir dans la conduite du siege que par les avis de dom Juan de Véga, ancien officier & général habile, Doria fut contraint de le venir trouver à Palerme. De là ils se rendirent ensemble à Drepano, où ils trouverent les galeres & les troupes de Naples & de Malthe.

Le secours de Naples consistoit en vingt-quatre galeres, & plusieurs bâtimens chargés de troupes. Dom Garcie de Tolede, comme nous le venons de dire, commandoit cette puissante escadre; & comme Doria ne quittoit gueres la mer, ce jeune Seigneur se flattoit de conduire le siege, & d'en avoir tout l'honneur : mais ayant appris que le viceroi de Sicile avoit déclaré qu'il marcheroit en personne, le chagrin de se voir privé de la gloire qu'il esperoit acquerir, le fit rembarquer, comme s'il eût voulu partir, & se séparer du reste de l'armée. Pour couvrir son mécontentement d'un prétexte specieux, il dit à Doria que le viceroi son pere ayant reçu des ordres de l'Empereur de mettre toutes ses galeres en mer, pour chercher Dragut & le combattre, il ne

pouvoit pas se dispenser de suivre son instruction.

Doria vit avec douleur que cette division entre les chefs, causée par une jalousie pour le commandement, feroit échouer l'entreprise, & que dom Garcie, quoique jeune officier, mais indépendant du viceroi de Sicile, se prévaloit du besoin qu'on avoit du corps qui étoit à ses ordres. Il fit ce qu'il put pour tâcher de le retenir, & pour l'empêcher de partir : l'affaire fut mise en négociation. Le bailli de la Sangle, qui commandoit les galeres de Malthe, en fut chargé par Doria. Ce sage Chevalier portoit les paroles de chaque côté ; mais quelques propositions qu'on fit à dom Garcie, il ne voulut jamais se relâcher. Il soutenoit que commandant en chef une flotte & un corps d'armée, rien ne l'obligeoit, sans des ordres exprès de l'Empereur, de servir en qualité de subalterne ; qu'à la verité tant qu'il seroit en mer, il sçavoit le respect qui étoit dû au pavillon de l'Empereur & à son Grand-amiral ; mais que sur terre, & sur-tout dans une terre étrangere, il ne prendroit jamais l'ordre d'un Général, qui de droit n'avoit aucune autorité sur les troupes Napolitaines. Cette contestation fut vive, &

dura plusieurs jours : enfin le bailli de la Sangle qui étoit d'un génie conciliant, les fit convenir que sur terre ils auroient tous deux une égale autorité ; que chacun commanderoit les troupes qu'il auroit amenées au siege ; que le Conseil de guerre, à la pluralité des voix, décideroit des attaques, & que les ordres seroient donnés au nom de l'Empereur, & comme s'il commandoit lui-même en personne au siege. Ces contestations étant heureusement terminées, toute la flotte mit à la voile, prit la route d'Africa, & on débarqua les troupes au levant de cette place le vingt-six de Juin.

Pendant que Doria étoit passé à Drepano, Dragut, comme l'avoit bien prévû cet habile amiral, n'avoit pas manqué de jetter un puissant secours dans la place ; il y avoit fait entrer tous ses meilleurs officiers avec des vivres & des munitions de guerre ; en même tems il tenoit la mer pour traverser les convois qu'on pourroit envoyer à l'armée chrétienne. Le gouverneur de la Goulette, officier plein de valeur, & d'une grande réputation, sur des ordres exprès de l'Empereur, se rendit au siege : & le Grand-maître de Malthe qui n'ignoroit pas la perte que

la Religion avoit faite à l'aſſaut du château de Monaſter, envoya une nouvelle recruë de Chevaliers, pour remplacer les morts.

Après que les Généraux eurent débarqué leurs troupes, leurs munitions & leur artillerie, on ouvrit la tranchée : on dreſſa des batteries, & l'artillerie commença à tirer contre la place. Les magiſtrats & les principaux habitans, tous bons négocians, voyant une armée ſi redoutable au pied de leurs murailles, déteſtoient les brigandages de Dragut, qui leur avoit attiré cette guerre : ils parloient même tout haut de traiter avec les chrétiens ; mais le raïs Eſſé, neveu de Dragut, & gouverneur de la place, ſoldat déterminé, les menaça, s'il entendoit parler de capitulation, de les poignarder tous les uns après les autres, & de mettre enſuite le feu dans la ville. Après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur demanda avec plus de douceur, ſi en ſe livrant aux chrétiens, ils étoient aſſez dupes pour croire que leurs ennemis mortels devenus leurs maîtres, leur laiſſeroient l'exercice de leur religion, & la poſſeſſion de leurs biens ; qu'ils ſongeaſſent que dans cette guerre il s'agiſſoit de ce que tous les hommes ont de plus cher,

& qu'ils avoient à défendre leurs vies, leur liberté, leur religion, leurs femmes & leurs enfans. En même-tems, pour les rassurer, il leur representa la force de la place, son artillerie nombreuse, ses armes & ses munitions. Il ajouta qu'il avoit sous ses ordres dix-sept cens hommes d'infanterie, & six cens cavaliers que son oncle avoit choisis parmi ses meilleures troupes, & tous résolus comme lui de s'ensevelir sous les ruines de la place, plûtôt que de la rendre aux chrétiens. Les magistrats plûtôt intimidés par ses menaces, que rassurés par ses promesses, se disposerent malgré eux à soutenir un siege qu'ils ne pouvoient empêcher. Mais le petit peuple furieux de zéle, & d'autant plus jaloux de sa religion qu'il ne la connoissoit guéres, ne répondit au discours du gouverneur que par des imprécations contre les chrétiens. Tous à l'envi s'exhortoient à mourir pour leur religion; ensorte que le préjugé & l'entêtement leur tinrent lieu de fermeté & de courage.

Le gouverneur, pour les fortifier dans ce sentiment, & pour leur faire voir qu'il ne craignoit pas les chrétiens, fit sortir de la place sa cavalerie avec trois cens arquebusiers, qui oc-

cuperent une colline voisine, & d'où avec leurs mousquets & quelques pieces de campagne, ils battoient le camp de l'Empereur. Dom Garcie dont le quartier étoit proche, s'avança aussi-tôt à la tête d'une partie de ses troupes, pour les déloger de ce poste. L'escarmouche fut vive & opiniâtrée, comme il arrive ordinairement dans les premieres actions, dont l'événement semble former un préjugé pour le succès de toute l'entreprise. Le gouverneur pour soutenir ses gens fit encore sortir à leur secours six cens Maures armés de mousquets, qui firent une furieuse décharge, & qui maltraiterent extrêmement les Napolitains. Quoique le viceroi de Sicile n'eût pas été peut-être fâché de voir dom Garcie battu & repoussé; cependant le service de l'Empereur, & l'interêt de la cause commune le porterent à exhorter les Chevaliers à marcher au secours des Napolitains. Le bailli de la Sangle qui commandoit le bataillon de Malthe, marcha aussi-tôt, joignit les Maures, les chargea l'épée à la main : & ces Infidéles peu faits à combattre de pied ferme, se débanderent. L'infanterie regagna les portes de la ville, qui furent ensuite fermées; pour la cavalerie, elle se dispersa dans la

plaine, & à course de cheval se jetta dans une forêt d'oliviers, où elle se perdit.

Le canon avoit commencé par battre la fausse braye, & le pan de muraille qui fermoit cette langue de terre, dont nous avons parlé. La bréche paroissant raisonnable, on envoya quelques officiers pour la reconnoître. A leur retour ils rapporterent qu'ils avoient apperçû derriere la bréche de profonds retranchemens bien flanquez, dont le fond étoit garni de pointes de fer, & qu'on perdroit infailliblement toutes les troupes qu'on y enverroit. Mais le viceroi de Sicile soupçonnant que la peur pouvoit avoir beaucoup de part à ce raport, ou du moins qu'il étoit fort exageré, fit résoudre l'assaut pour le vendredi suivant: & dans l'intervalle, on redoubla la batterie, afin d'élargir la bréche. Le vendredi, deux heures avant le jour, le viceroi qui vouloit avoir tout l'honneur de cette entreprise, malgré la possession où étoient les Chevaliers d'être à la tête de toutes les attaques, fit avancer ses troupes au pied de la muraille.

Ces Siciliens trouverent la bréche de la fausse braye bordée d'ennemis, qui firent une furieuse décharge, & tuerent

JEAN D'OMEDES.

un grand nombre de chrétiens. Les assaillans, sans s'épouvanter, & peut-être sans connoître le péril, gagnerent le haut de la bréche; & les plus braves se jetterent à corps perdu dans le fossé, qui étoit entre la fausse-braye & le fort. Mais ils y périrent tous à l'exception d'un seul, que les Infidéles épargnerent pour tirer quelque connoissance des desseins des chrétiens. D'autres troupes qui s'avançoient pour soutenir ce premier corps, n'eurent pas un sort plus heureux; elles trouverent par tout de profondes coupures & des retranchemens entassés les uns sur les autres, & d'où il partoit une grêle continuelle de canon & de mousqueterie. Tout ce qui paroissoit étoit foudroyé par le feu des assiegés. Cet assaut coûta aux généraux leurs plus braves soldats, & pour ne pas perdre plus de monde, on fit sonner la retraite. L'officier comme le soldat rebutés d'une attaque si périlleuse, se jetterent avec précipitation dans leurs tranchées. Ce mauvais succès ralentit extrêmement l'ardeur des assiegeans. Si le soldat mécontent & rebuté n'osa pas encore parler de lever le siege, on jugea bien cependant qu'il traîneroit en longueur. Pour surcroît de disgrace, les vivres commen-

cerent à manquer; & ensuite, des maladies contagieuses causées par la fatigue & la mauvaise nourriture, attaquerent l'officier comme le simple soldat. Le bailli de la Sangle qui comptoit pour le premier de ses devoirs celui de l'hospitalité, dressa sous ses tentes une espece d'hôpital & d'infirmerie, où il faisoit traiter avec grand soin les soldats malades. Les Chevaliers, par son ordre & à son exemple, les servoient tour à tour : & toute l'armée n'admiroit pas moins leur charité que leur valeur.

Dragut toujours attentif à la défense d'une place qui lui étoit si importante, tâcha d'y faire entrer du secours; il mit à terre huit cens hommes de ses troupes, & ayant encore ramassé trois mille Maures, bons arquebusiers, qu'il avoit levés à prix d'argent, il s'enfonça dans la forêt des Oliviers, voisine d'Africa, & où les chrétiens avoient coutume d'aller chercher des fascines. Son dessein étoit d'attaquer les lignes le jour de S. Jacques, patron des Espagnols, dans l'esperance d'en trouver les soldats ou yvres, ou du moins débandés & en désordre : & il avoit fait avertir le gouverneur, pour faciliter l'entrée du secours, de faire en même tems une

JEAN D'OMEDÈS.

sortie avec toute sa garnison. Mais le hazard fit découvrir son embûche, & avança le combat. Le viceroi de Sicile accompagné du bailli de la Sangle, du gouverneur de la Goulette, & avec une grosse escorte de Chevaliers, étant allé dans la forêt pour faire couper des fascines, Dragut qui y étoit caché, après les avoir laissé approcher, se leva tout d'un coup avec ses gens, fit d'abord une furieuse décharge, & vint fondre ensuite le sabre à la main sur les Chevaliers. Le bailli, quoique surpris par l'ennemi, eut bien-tôt remis en ordre de vieux guerriers, & capables de le prendre d'eux-mêmes. Ce bataillon se forma sans peine ; ce fut moins une escarmouche, qu'un combat de pied ferme, & opiniâtré : on se battit long-tems avec differens succès. Les Turcs & les Maures par des décharges fréquentes, tuoient beaucoup de chrétiens, & on regretta sur-tout Louis Perés de Vargas, gouverneur de la Goulette, & plusieurs Chevaliers des plus braves. Ce ne fut pas sans peine que le viceroi débarassa sa troupe de la forêt, & gagna la plaine. Dragut le poursuivit quelque-tems, & revint plusieurs fois à la charge ; mais trouvant toujours les mêmes hommes, & des guer-

riers, qui quoique en petit nombre, faisoient une bonne contenance, il fit sonner la retraite. Les Maures qui connoissoient le pays, se jetterent dans la forêt, se disperserent à leur ordinaire, & ne se rallierent qu'auprès de Faques, qui étoit leur rendez-vous.

Au retour du viceroi, les Généraux tinrent conseil; & par leur ordre & leurs soins, on continua avec la même furie les décharges de toutes les batteries, & on en dressa même de nouvelles. Mais les murailles étoient si épaisses & si bien terrassées, que le canon ne faisoit pour ainsi dire que les effleurer : & les bréches parurent si petites, & couvertes par des retranchemens si fortifiés, qu'on n'osa hazarder un nouvel assaut. On commençoit même à croire qu'on seroit obligé de lever le siege; mais dom Garcie plein de feu, toujours en action, & occupé uniquement du succès de l'entreprise, forma un dessein qui lui en procura le principal honneur. Il avoit appris par quelques transfuges, qu'un endroit des murailles battu des eaux de la mer, étoit plus foible, & même négligé par les assiegés, qui ne croyoient pas que les gros vaisseaux en pussent approcher à cause des bancs de sable que les flots avoient poussés de ce côté-là.

JEAN D'OMEDES.

Dom Garcie, après avoir communiqué son projet à l'amiral & au Conseil, prit le corps de deux vieilles galeres qui ne tiroient pas beaucoup d'eau, qu'il attacha étroitement l'une à l'autre, & sur lesquelles il fit dresser une batterie avec ses parapets & ses embrasures. Cette machine, à la faveur de la nuit, fut remorquée par des esquifs & des chaloupes, & conduite vis-à-vis de l'endroit où il vouloit faire ouverture : & il assura ces deux galeres avec quatre ancres, deux du côté de terre & du mur, & les deux autres vers la pleine mer.

On commença au point du jour à battre le pan de muraille opposé à cette plate forme; & le canon tira avec tant de furie, qu'une grande partie de cette muraille tomba en peu de tems. Au jugement des ingénieurs, il y eut bientôt une ouverture raisonnable, & qui détermina les Généraux à tenter un assaut. Les Chevaliers de Malthe, suivant l'usage & le privilege attaché à un corps si illustre, eurent la pointe. Le bailli de la Sangle régla leur marche & l'ordre de l'attaque; il ordonna que le commandeur de Giou, escorté par deux files des plus anciens Chevaliers, porteroit à leur tête l'étendart de la Religion. Le Chevalier de Guimeran, & en

cas qu'il fût tué, le Chevalier Copier, devoit ſoutenir ce premier corps avec toute la jeuneſſe de l'Ordre, & pluſieurs volontaires de différentes nations qui avoient demandé à combattre ſous l'enſeigne de S. Jean. On avoit mis à la queuë quatre compagnies des ſoldats de Malthe, chacune commandée par des officiers de l'Ordre ; & le bailli avec quelques anciens Chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, devoit fermer la marche pour ſe porter enſuite dans les endroits qui auroient le plus beſoin de ſa préſence & de ſon ſecours.

Le viceroi de Sicile avec ſes troupes, & dom Garcie avec celles de Naples, pour faire diverſion, ſe chargérent chacun de leur côté des autres attaques : & ces deux Generaux, qui aſpiroient l'un & l'autre à la gloire d'arborer le premier ſon enſeigne ſur le haut de la bréche, promirent à leurs ſoldats des récompenſes magnifiques. Les Chevaliers n'ayant pas beſoin de ces motifs intéreſſés, entrerent dans des eſquifs & de legeres chaloupes ; ſi-tôt qu'un coup de canon eût donné le ſignal de l'attaque. Mais ſe voyant arrêtés à tous momens par des bancs de ſable, ils ſe jetterent l'épée à la main dans la mer ; & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux

épaules, ils gagnerent le pied de la muraille. Les Infidéles parurent sur le haut de la bréche; pour empêcher les chrétiens d'en approcher, ils employoient en même tems le feu du canon, celui de la mousqueterie, les coups de fléches, de pierre, les feux d'artifice, & l'huile boüillante: ils se faisoient des armes de tout ce qui se présentoit sous leur main.

Les Chevaliers sans s'étonner du nombre de leurs morts, surmonterent tous ces obstacles, gagnerent le haut de la bréche du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora aussi-tôt l'enseigne de la Religion; mais il fut au même instant renversé d'un coup de mousquet. L'enseigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant toute l'action & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalêtes, la tint toujours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voisine, & le feu de la mousqueterie qui venoit des retranchemens, foudroyoient les Chevaliers, sans qu'ils pussent avancer, ni faire reculer les Infidéles. Un grand nombre de Chevaliers, d'illustres volontaires qui combattoient sous leur enseigne, & la plûpart des soldats de Malthe périrent

dans cette occaſion. Le commandeur de Guimeran qui étoit reſté à la tête de l'attaque, étoit au déſeſpoir de voir tuer ſes freres à ſes côtés : cependant il ne pouvoit ſe reſoudre à abandonner ſon poſte. Heureuſement en jettant les yeux de tous côtés, il découvrit ſur la gauche & au travers des ruines, un petit ſentier qui conduiſoit dans le corps de la place : d'autres prétendent que c'étoit le débris d'une galerie de communication. Quoiqu'il en ſoit, le Commandeur à la tête de ſes camarades, fait un effort, pouſſe tout ce qui ſe préſente devant lui, s'ouvre un paſſage, ſe jette dans cette galerie, où il ne reſtoit plus que des poutres & quelques ſolives, & marchant deſſus avec autant de fermeté qu'il auroit fait ſur un pont de pierre, il penetre juſques dans la ville.

Au bruit de ce qui ſe paſſoit, les habitans accoururent ; excités par les cris de leurs femmes & de leurs enfans, ils ſe barricaderent dans les ruës, & percerent les maiſons, d'où ils faiſoient un feu terrible. Les Chevaliers ſe virent de nouveau arrêtés ; il auroit fallu, pour ainſi dire, faire autant de ſieges qu'il y avoit de retranchemens dans chaque quartier. Mais pendant qu'on s'y bar-

JEAN D'OMEDES.

toit, les Turcs, & les Maures qui étoient opposés aux Napolitains & aux Siciliens, ayant appris que les Malthois étoient dans la place, en abandonnerent la défense pour accourir au secours de leurs maisons & de leurs familles. Les chrétiens se répandirent aussi-tôt dans la ville, & leur firent bien voir que ce n'étoit qu'en se maintenant chacun dans leurs postes qu'ils auroient pû conserver leurs fortunes particulieres.

Ces malheureux habitans, après une assez foible résistance qu'ils firent dans quelques quartiers, voyant l'ennemi maître de la place, cherchent leur salut dans la fuite. Les uns tâchent de gagner la plaine & la forêt; d'autres se jettent dans des nacelles. Il y en eut qui par désespoir se précipiterent au fond de la mer; & les soldats de Dragut qui craignoient plus ses reproches que la mort même, la furent chercher dans la pointe des armes des Chrétiens: & aucun ne voulant demander quartier, ils furent tous tués. Le butin fut très-considerable: outre sept mille esclaves de tout âge & de tout sexe, le soldat trouva la ville remplie de magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent, & des pierreries dans les maisons des principaux habitans.

Mais le plus riche butin fut la place même, la plus forte qu'il y eût alors sur les côtes d'Afrique. Le Viceroi de Sicile, qui n'avoit plus besoin du secours des Napolitains, s'attribua hautement tout l'honneur de cette conquête, y mit son fils pour gouverneur, & y laissa pour garnison six compagnies d'infanterie. Les bréches furent réparées avec soin, les fossés nétoyés; & après qu'on eût purifié & beni la principale mosquée, on y enterra les Chevaliers & les principaux officiers qui avoient été tués au siege. L'Empereur ayant été depuis obligé d'abandonner cette place, leurs cendres furent transportées en Sicile dans deux caisses séparées, & déposées dans l'Eglise cathedrale de Montreal; & par ordre du viceroi, on leur dressa un mausolée où il fit graver cette épitaphe.

La mort a pû mettre fin à la vie de ceux dont les cendres reposent sous ce marbre; mais le souvenir de leur rare valeur ne finira jamais. La foi de ces heros leur a donné place dans le Ciel, & leur courage a rempli la terre de leur gloire; de maniere que le sang qui est sorti de leurs blessures, pour une vie passagere leur a procuré deux vies immortelles.

Dragut outré de la perte de la ville

JEAN D'OMEDES

d'Africa, de ses trésors & de ses esclaves qui y étoient enfermés, l'attribuoit principalement aux Chevaliers de Malthe ; il en porta ses plaintes au Grand-Seigneur. Son agent à la Porte représenta à ce Prince & à tout le Divan, que l'Empereur par cette conquête tenoit en son pouvoir une des principales clefs de l'Afrique ; qu'il étoit maître de la forteresse de la Goulette, & de la plûpart des places qui dépendoient du royaume de Tunis ; que les Chevaliers de Malthe dévoués aux intérêts de ce Prince s'étoient fortifiés dans Tripoli ; qu'il étoit à craindre que les Arabes, grands ennemis des Turcs, ne leur facilitassent au travers des déserts le passage dans l'Egypte, & que ces Chevaliers, sous prétexte de délivrer Jerusalem & la Palestine de la domination des Ottomans, ne pénétrassent dans ces contrées ; qu'ils ne fissent revivre l'ancien esprit des Croisades, & qu'ils n'attirassent dans leur parti les forces des Princes Chrétiens, toujours redoutables quand ils sont unis.

Des présens magnifiques, l'interprete le plus sûr pour être écouté à la Porte, & que Dragut fit répandre parmi les principaux Bachas, les engagerent à représenter au Grand-Seigneur que

c'étoit moins Dragut, que Sa Hauteſſe même qui étoit intereſſée dans la perte d'Africa ; que cette entrepriſe étoit un attentat contre la foi de la tréve qui ſubſiſtoit encore avec les chrétiens ; qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'en marquer ſon reſſentiment, & qu'il falloit ſur-tout chaſſer de toute l'Afrique, comme il avoit déja fait de l'Aſie, les Chevaliers ennemis déclarés & perpetuels de l'Alcoran.

Dans ce haut dégré de puiſſance où la naiſſance & les conquêtes de Soliman l'avoient élevé, on n'eut pas grande peine à exciter ſon indignation & ſon reſſentiment ; mais comme ce Prince, contre la coutume de la plûpart de ſes prédéceſſeurs, ſe piquoit d'obſerver religieuſement les traités ; avant que de prendre les armes, il envoya à l'Empereur un Chiaoux pour lui demander la reſtitution de Sonſa, de Monaſter, & d'Africa.

Charles-Quint répondit à cet envoyé que ces places étoient des dépendances du Royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Caſtille, & qu'indépendemment de ſes droits de haute ſouveraineté, ſes Généraux n'avoient fait en cela que ce que tous les ſouverains, de quelque religion qu'ils

JEAN D'OMEDES.

fussent, devoient pratiquer à l'égard d'un corsaire odieux à Dieu & aux hommes ; que pour lui, sans prétendre rompre la tréve qu'il avoit avec Sa Hautesse, il poursuivroit ce pirate dans tous les lieux où il se retireroit.

Soliman trop puissant pour être équitable, & qui mesuroit ses raisons au poids seul de ses forces, fut irrité d'une réponse aussi fiere : il résolut d'en tirer raison par quelque entreprise d'éclat. Dragut reçut ordre de ramasser & de mettre en corps tous les corsaires qui navigeoient sous l'enseigne du Croissant ; de les tenir prêts pour se joindre à la flotte ottomane que le Sultan vouloit employer dans cette guerre : & afin d'ôter à Charles-Quint le prétexte de traiter Dragut de corsaire, il lui envoya comme à un de ses officiers un brevet de Sangiac de l'isle de sainte Maure. Le dessein du Grand-seigneur étoit de commencer la campagne par le siege des places que Doria & les autres Généraux de l'Empereur venoient de conquérir ; mais Dragut lui fit représenter que les Chevaliers de Malthe le traverseroient infailliblement dans toutes ces entreprises ; que leurs vaisseaux enleveroient souvent les convois qui passeroient le long des côtes de Tripoli,

ou proche de Malthe ; qu'il falloit porter le fer & le feu dans cette isle, & à Tripoli, & employer toutes ses forces pour exterminer ces Chevaliers, qui, quoique en petit nombre, se multiplioient, pour ainsi dire, quand il étoit question de faire la guerre aux Musulmans.

Le Grand-seigneur, qui n'entendoit parler que des prises faites sur ses sujets par les Chevaliers de Malthe, & qui les regardoit comme des corsaires uniquement occupés à ruiner le commerce de ses Etats, entra dans les vûës de Dragut. Il faloit pour cela une puissante flotte ; par son ordre on travailla sans relâche dans tous les ports de son empire à construire & à armer des galeres & des vaisseaux de toute grandeur. Le bruit d'un si grand armement parvint bien-tôt à Charles-Quint:il ne douta pas que cette guerre ne fût l'ouvrage de Dragut,& que ce corsaire pour ses intérêts particuliers, ne fût bien-aise d'attirer les armes de son maître, & d'étendre sa puissance dans l'Afrique. Pour conjurer l'orage, il n'eût fallu que faire périr ce pirate, ou se rendre maître encore une fois de sa personne. Charles-Quint persuadé que si le Sultan se voyoit privé d'un Général si habile, & qui depuis tant d'années na-

vigeoit dans ces mers, il tourneroit d'un autre côté l'effort de ses armes, ordonna à Doria de le chercher, de le combattre fort ou foible, & de ne rien negliger pour se défaire d'un ennemi si redoutable.

Doria en exécution des ordres de l'Empereur, au retour du printems, se mit en mer avec vingt-deux galeres sans les galiotes & les brigantins, & arriva dans le mois de Mars sur les côtes d'Afrique. L'amiral chrétien ayant appris que Dragut qu'il cherchoit, avoit relâché dans le havre ou canal de l'isle de Gelves, y aborda; & pour en fermer la sortie, il jetta l'ancre à son embouchure, dans un endroit appellé la bouche de Cantara. Le corsaire surpris par l'arrivée des vaisseaux chrétiens, pendant toute la nuit fit construire un rempart de terre à l'embouchure de ce canal, d'où il battit ensuite les galeres de Doria, qui fut obligé de s'éloigner de la portée du canon. Mais l'amiral chrétien persuadé que sa proye ne lui pouvoit échapper, dépêcha en diligence des brigantins en Sicile, à Naples & à Genes pour en faire venir un renfort de troupes.

Son dessein étoit que pendant qu'avec sa flotte, il garderoit, pour ainsi dire, le corsaire à vûë, & qu'il tiendroit

l'issuë du canal bloquée, ces troupes qu'il avoit envoyé chercher, débarqueroient dans l'isle, brûleroient les galeres de Dragut, & le feroient prisonnier. Dragut qui prévit son dessein, & qu'il alloit être investi par terre & par mer, pour se tirer d'un si grand péril, forma un projet aussi hardi qu'extraordinaire, & dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Pour entretenir la confiance de l'amiral chrétien, & lui faire croire qu'il étoit résolu de défendre jusqu'à l'extrêmité l'entrée du canal, il fit construire le long de ses bords, & des deux côtés, différens retranchemens, garnis d'artillerie & de mousquetaires, qui dès que le moindre vaisseau chrétien approchoit, faisoient un feu continuel; mais en même-tems l'habile corsaire par le moyen de ses soldats, des esclaves de sa chiourme, & avec le secours des Maures qui habitoient cette isle, fit applanir un chemin qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient moüillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pieces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de graisse pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite par la force des cabestans ses ga-

JEAN D'OMEDES.

leres sur ce plancher, & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creuser un nouveau canal du côté de l'isle, opposé au canal de Cantara, & par lequel ses galeres passerent d'une mer à l'autre. Doria n'en apprit la nouvelle que par la perte de la capitane de Sicile, que Dragut comme pour le braver enleva presqu'à sa vûë. Ce corsaire prit ensuite la route de Constantinople pour hâter par sa présence le départ de la flotte destinée contre Tripoli & les autres places qui appartenoient aux Chevaliers de saint Jean. L'amiral chrétien étonné, & plus confus que s'il eût perdu une grande bataille, revint dans le port de Genes: & pour se dispenser de la poursuite du corsaire, il se servit du prétexte honorable de commander lui-même les galeres qui devoient passer d'Italie en Espagne, dom Philippe d'Autriche fils unique de l'Empereur. Il conduisit ce jeune Prince à Barcelone, d'où il ramena depuis Maximilien roy de Bohême, cousin germain de Philippe, & fils de Ferdinand roy des Romains, que son pere avoit rappellé en Allemagne auprès de lui.

Doria employa tout l'été à faire ces voyages. Les vicerois de Naples & de Sicile destitués de son secours avoient joint leurs forces maritimes. Malgré cette jonction, ne se trouvant pas encore assez forts pour tenir la mer, ils avoient envoyé à Malthe demander le secours des galeres de la Religion. Par la même raison & par la crainte d'un siege, le Grand-maître ne devoit pas les laisser sortir de ces ports; mais en ce tems-là & sous un Grand-maître Espagnol, la Religion étoit toute Autrichienne; les prieres, & même de simples demandes que faisoient l'Empereur ou ses Généraux, étoient des ordres absolus pour le Grand-maître. Cependant il se trouva dans le Conseil quelques commandeurs qui se plaignirent assez hautement de ce qu'à la veille d'être attaqués par les Infideles, on se privoit des forces de la Religion, & d'un secours si nécessaire. D'Omedes pour empêcher que le reste du Conseil ne fît attention à de si justes raisons, déclara qu'il avoit des avis certains que la flotte des Infideles ne devoit être employée cette année que pour servir le roy de France contre l'Empereur. Sur sa parole, & encore plus par son crédit & son autorité, les galeres eurent ordre de

De Bello Melitensi ad Carolum Cesarem Nicolai Villagagnonis Commentarius 1553.

JEAN D'OMEDES.

joindre incessamment celles de l'Empereur. Pour adoucir ceux qui murmuroient de cette disposition, le Grand-maître ordonna au Chevalier *Pied-de-Fer*, général des galeres, lorsqu'il fut prendre congé de lui, qu'en cas qu'il s'apperçût que la flotte des Infideles tînt la route de Malthe, ou de Tripoli, il eût à revenir en toute diligence dans les ports de la Religion. Mais pour exécuter de pareils ordres, il falloit que ce Général des galeres eût sur sa route un sauf-conduit de la mer, des vents, & même de la flotte ennemie.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Messine. A peine les différentes escadres qui composoient la flotte chrétienne y étoient entrées, qu'on reçût plusieurs avis du Levant, que celle du Grand-seigneur étoit en mer, & qu'un armement si redoutable tenoit la prouë vers les côtes de Naples & de Sicile; mais sans qu'on pût juger de quel côté tomberoit l'orage. Cette flotte étoit composée de cent douze galeres qu'on appelloit royales, de deux grandes galeasses, de trente flûtes, & de plusieurs brigantins & de vaisseaux de transports. Le bacha Sinam en étoit général; il avoit pour lieutenans Dragut, & un autre fameux corsaire appellé Salarais, &

on avoit embarqué ſur cette flotte douze mille hommes, la plûpart Janiſſaires, & un grand nombre de pionniers, d'outils & de machines pour un ſiege. Le chevalier George de ſaint Jean qui avoit couru toutes les côtes de la Morée, revint en ce tems-là dans le port de Malthe, & rapporta que dans tout le Levant on parloit aſſez publiquement du ſiege de Tripoli, ou de celui de Malthe même : & ce qui augmenta l'inquiétude du Conſeil, c'eſt que le commandeur de Villegagnon qui arriva alors de France en Sicile, écrivit de Meſſine au Grand-maître, & à ſes amis particuliers, que l'armement du Grand-ſeigneur ne regardoit que les Etats de la Religion, & qu'il étoit parti exprès de ſon pays pour en apporter des nouvelles certaines, & rendre à l'Ordre les ſervices qu'il lui devoit par ſa profeſſion. Comme ce Chevalier étoit alors également conſidéré en France & dans ſon Ordre, peut-être qu'il ne ſera pas inutile de le faire connoître un peu plus particulierement.

Frere Nicolas Durand de Villegagnon étoit né François, de la province de Brie, d'une ancienne maiſon. C'étoit un des hommes de ſon ſiecle le mieux fait, l'eſprit orné de rares connoiſſan-

JEAN D'OMEDES.

ces, & d'une valeur réverée même par les plus braves capitaines de son tems. Nous avons déja parlé de la maniere avantageuse dont il s'étoit distingué au siege d'Alger, & de la gloire qu'il y acquit à la vûë de tant de nations différentes, qui composoient l'armée de Charles-Quint. Il ne s'étoit pas moins signalé sur mer pour le service de son Prince & en qualité de Vice-amiral des côtes de Bretagne. Ce Chevalier, au premier bruit de l'armement du Turc & du siege dont Malthe étoit menacée, sans attendre une citation générale, demanda son congé au roy Henri II. quitta la cour & ses esperances, arriva en Sicile, & communiqua au Viceroi les nouvelles qu'il portoit au Grand-maître. Il lui représenta ensuite avec beaucoup de zele, le peu de troupes & de munitions qu'il y avoit à Malthe, au Goze & à Tripoli: il l'exhorta à ne pas laisser sans secours des isles feudataires de la couronne de Sicile, & qui lui servoient même de boulevard.

Le Viceroi prévenu que les côtes de Naples & de Sicile avoient plus à craindre des Infideles, que les places de la Religion, se contenta de lui dire qu'autant que l'intérêt de l'isle dont il avoit le gouvernement, pourroit le lui per-

mettre, il n'oublieroit rien pour contribuer à la défense de Malthe. Cette réponse en des termes si vagues & si généraux, ne contentant pas Villegagnon, il s'embarqua dans un brigantin, & arriva peu de jours après à Malthe. A son débarquement une foule de Chevaliers l'entoure & le conduit au Grand-maître. Après qu'il lui eût rendu ses premiers devoirs, ce Prince fit assembler le Conseil, l'y fit appeller, & lui demanda ce qu'on pensoit en France de l'armement du Grand-seigneur. Le commandeur François lui répondit qu'on y étoit persuadé que toutes les forces de l'Empire ottoman alloient tomber sur les Etats de la Religion; qu'à son départ, & en prenant congé du connétable de Montmorency premier ministre du Royaume, ce Seigneur l'avoit chargé de l'avertir de sa part qu'il alloit être incessamment attaqué; que le Grand-seigneur, chagrin de trouver dans toutes les armées, soit de l'Empereur ou des Venitiens, un grand nombre de Chevaliers; mais sur-tout irrité de la part qu'ils avoient euë à la prise d'Africa, avoit fait dessein de les chasser de Tripoli, & des isles qu'ils occupoient; qu'il l'exhortoit à ne se pas laisser surprendre;

JEAN D'OMEDES.

qu'il devoit ces avis aux sentimens d'estime & d'affection qu'il conservoit pour un Ordre illustre, & que le Grand-maître de l'Isle-Adam son oncle avoit gouverné dans des tems si difficiles, avec l'approbation générale de tous les souverains de la chrétienté.

Idem Villegagnon, Ibid.

Ces nouvelles allarmerent le Conseil; on fit de vives instances au Grand-maître pour mettre les places de la Religion en état de défense; & tout le monde opina qu'il falloit envoyer incessamment du secours à Tripoli, place peu fortifiée, & qui n'avoit pour garnison que de vieux Chevaliers, & des infirmes, qui à cause de la bonté de l'air, s'y étoient retirés; que la petite isle du Goze n'étant pas tenable, il en falloit raser le château, de peur que les Turcs ne se logeassent dans une place si voisine de Malthe; transporter les habitans d cette isle en Sicile, prier le Viceroi de leur y donner retraite, & demander en échange quelques compagnies d'infanterie pour les envoyer à Tripoli.

Le Grand-maître écouta ces différens avis avec beaucoup de froideur: & après avoir témoigné à Villegagnon qu'il étoit bien obligé au Connétable de l'intérêt qu'il prenoit à son Ordre, il le congedia: & retenant les Grands-

croix & les Piliers du Couvent : *Ou ce François*, leur dit-il avec un souris moqueur, *est la dupe du Connétable, ou il nous veut prendre pour la sienne*. Affectant ensuite un air plus serieux & convenable dans une affaire de cette importance, il leur dit qu'on ne lui persuaderoit jamais que Soliman eût fait les frais d'un si grand armement, seulement pour s'emparer de Malthe; qu'un si petit objet, & la conquête d'un rocher ne le dédommageroit pas de la prodigieuse dépense qu'il venoit de faire pour mettre une si puissante flotte en mer; mais que ce Prince, un des plus grands politiques de son siecle, avoit de biens plus hauts desseins; que de concert avec le roy de France, il alloit attaquer le Royaume de Naples; que sa flotte qui les allarmoit si fort, étoit attenduë dans le port de Toulon; qu'elle devoit se joindre incessamment à celle de France, & même qu'il avoit des avis bien certains que le Roy y avoit envoyé cinq mulets chargés d'or & d'argent pour la solde des Infideles. Qu'après tout, avant que de s'engager dans des dépenses peut-être inutiles, il étoit à propos d'attendre des nouvelles plus positives.

Une réponse si indifférente remplit

JEAN D'OMEDES.

d'indignation quelques Seigneurs du Conseil. Ce que Villegagnon avoit avancé au sujet de la nécessité de fortifier Tripoli, ne pouvoit jamais être regardé comme une dépense inutile ; mais on ne sçavoit que trop à Malthe que d'Omedes uniquement attaché à l'agrandissement de sa famille, comptoit pour perdu tout l'argent qui ne tournoit pas au profit de ses neveux ; & que le plus foible prétexte, pourvû qu'il pût servir à éloigner quelque dépense, si necessaire qu'elle fût, lui paroissoit toûjours une raison solide, & un profit certain. Ainsi quelques Commandeurs lui repartirent avec vivacité, qu'à l'approche de la flotte ottomane, & à la vûë d'un si grand péril, il n'étoit pas de la prudence du Conseil, sur la foi incertaine de quelques espions, de demeurer dans l'inaction, qu'il falloit incessamment, par une citation générale, convoquer tous les Chevaliers qui étoient en différentes contrées de la chrétienté ; fortifier les endroits foibles de l'isle de Malthe, & qui pouvoient faciliter la descente des Infideles, raser le château du Goze, en transporter les habitans en Sicile, tâcher d'obtenir du secours du Viceroi, & surtout tirer les anciens Chevaliers de Tri-

poli, & les remplacer par un corps d'autres plus jeunes & plus capables de soutenir les fatigues d'un siege.

Le Grand-maître toûjours avide d'argent, leur dit qu'il ne s'éloigneroit pas de publier la citation, pourvû que dans un Conseil complet, & en attendant un Chapitre général, on augmentât les responsions & les taxes ausquelles chaque Commanderie étoit assujettie; afin de subvenir à la dépense que l'arrivée d'un si grand nombre de Chevaliers alloit couter. Il ajouta qu'il ne pouvoit consentir qu'on abandonnât le château du Goze situé sur la pointe d'un rocher; qu'il pourroit servir de retraite aux femmes & aux enfans des habitans de l'isle; & même que les Gozitains, à la vûë de gages si chers, en combattroient avec plus de courage, d'ailleurs qu'il faisoit un grand fond sur la valeur & l'expérience du chevalier d'Essé qui en étoit gouverneur. A l'égard du changement qu'on proposoit de faire dans la garnison de Tripoli, il s'y opposa, sur le prétexte qu'il n'étoit pas de la prudence d'affoiblir Malthe pour fortifier une place éloignée; que pour la secourir, il suffisoit de tirer de Sicile quelques compagnies d'infanterie, & qu'il en alloit écrire incessamment au Viceroi.

JEAN D'OMEDES.

Quelque foibles que fussent ces raisons, rien ne put vaincre son entêtement, & le faire revenir de sa prévention; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son sentiment, par la complaisance des commandeurs Espagnols & Italiens, prévalut dans le Conseil. On abandonna même le dessein d'une citation générale sur ce que si les Turcs avoient ordre d'attaquer les Etats de la Religion, ils seroient devant Malthe avant que la citation eût passé la mer : ainsi après qu'on eût fait quelques legeres fortifications dans les endroits où on pouvoit faire des descentes, le Grand-maître demeura dans une inaction aussi étonnante, que s'il eût eu communication des ordres du Général des Turcs, ou qu'il se fût entendu avec lui. Cependant à sa priere, le viceroi de Sicile, qui n'ignoroit pas de quelle importance étoit pour la Sicile la conservation de Malthe, lui envoya une recruë de deux cens Calabrois, qui lui étoient venus du royaume de Naples, tous pâtres ou artisans, & qui n'avoient point porté les armes : mais on se flatta, quand ils seroient arrivés à Tripoli, que sous les ordres, & à l'exemple des Chevaliers, ils se formeroient insensiblement dans la discipline militaire.

On se dispofa à les faire partir ; mais quand il fut question de les embarquer, la crainte de se trouver dans une place éloignée, & menacée d'un siege, leur fit perdre cœur. La plûpart se cacherent: ils se plaignirent que le Grand-maître, pour épargner les Chevaliers & ses propres soldats, les envoyoit à la boucherie ; & on ne put venir à bout de les faire passer en Afrique, qu'en mettant à leur tête vingt-cinq Chevaliers, tous jeunes gens, qui pour quelque mutinerie qu'ils avoient faite, avoient été mis aux arrêts, & dont le Grand-maître n'étoit point fâché de se débarasser.

Ce fut tout le secours qu'on put tirer de ce Prince en faveur de la ville de Tripoli. Les Gozitains en furent encore plus abandonnés : & comme s'il eût été persuadé que pour leur défense il sortiroit de la terre des bataillons armés, on n'en put arracher ni troupes, ni même des canoniers : & les malheureux habitans de cette petite isle, qui vouloient au moins mettre en sureté leurs femmes & leurs enfans, les ayant envoyés à Malthe sur deux barques ; le Grand-maître qui craignoit d'être obligé de fournir à leur subsistance, ne souffrit point qu'on les débarquât. Il menaça même de les couler à fond, si elles approchoient du

JEAN D'OMEDES.

port. Toutes ces femmes avec leurs petits enfans, furent contraintes de retourner au Goze; & d'Omedes couvrit un si grand fond de dureté d'un rafinement de politique, & du prétexte dont nous avons déja parlé, que ces habitans ayant sous les yeux de gages si chers, en combattroient avec plus de courage & de fermeté. On apprit peu de jours après que la flotte du Grand-seigneur avoit paru le long des côtes de Sicile; que les Turcs avoient fait des descentes, & de grands ravages en différens endroits; qu'après avoir tenté le siege de Catane, ils s'étoient arrêtés à Augusta; que cette place & le château n'avoient tenu que peu de jours; que les Infidéles y avoient commis toutes sortes d'excès, & que le bruit commun étoit qu'ils se disposoient à faire voile droit à Malthe.

De si tristes nouvelles donnerent beaucoup d'inquiétude au Conseil, & allarmerent tous les habitans. Le Grand-maître, pour les rassurer: *Ce n'est point à nous*, leur dit-il, *que les Turcs en veulent; & ils n'ont pris la route du midi, qui semble les approcher de Malthe, que parce que ce chemin est le plus court pour aller en Provence.* Pour fortifier son sentiment par l'avis des plus

habiles pilotes, il en fit venir dans le Conseil des plus anciens, qui, soit par complaisance, ou que ce fût la verité, convinrent qu'effectivement, supposé que les Turcs eussent ordre d'aborder aux côtes de Provence, la route par le midi étoit la plus courte de deux cens milles.

Mais enfin un si funeste aveuglement se dissipa; le Grand-maître trois jours après, des fenêtres de son palais vit arriver la flotte ottomane, qui poussée par un vent favorable, parut en bonne ordonnance devant l'isle de Malthe. Les ordres que Soliman avoit donnez à son Général portoient, qu'il tenteroit en passant, & selon la disposition qu'il y trouveroit, de se rendre maître des isles de Malthe & du Goze; & que si cette entreprise lui paroissoit de trop difficile exécution, il s'attachât uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête dans la vûë de reprendre Africa, lui paroissoit plus nécessaire. Le Grand-seigneur ajouta, que connoissant l'experience de Dragut, il souhaitoit que Sinam n'entreprît rien d'important sans la participation de ce corsaire. Le Général turc, en exécution de ces ordres, se présenta d'abord devant un des ports de l'isle, appellé *Marsa Musciete*, qui n'est sépa-

JEAN D'OMEDES.

ré du grand port que par une langue de terre, ou pour mieux dire, par un rocher fort élevé.

A l'approche d'une armée si formidable, une terreur générale se répandit parmi les habitans de l'isle ; chacun pour se soustraire à la fureur des Turcs cherchoit un asyle & une retraite, les uns dans les antres que formoient des rochers, & d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avoit que deux dans toute cette isle ; l'une située au pied du château saint Ange, appellé communément *le Bourg*, & la résidence ordinaire en ce tems-là de tout le Couvent ; & l'autre dans le fond des terres, & au milieu de l'isle, éloignée du bourg & du grand port d'environ six milles : on la nommoit *la Cité notable*, ou *la ville de Malthe*, du nom commun à toute l'isle : c'étoit la capitale, & même, à proprement parler, la seule ville qu'il y eût alors.

La plûpart des habitans de la campagne, hommes, femmes & enfans, chargés de leurs petits meubles, & traînant à leur suite des vaches & des chévres nécessaires à la subsistance de leurs enfans, se refugierent dans ces deux places. Mais comme il n'y avoit pas assez de maisons pour loger tout ce

peuple, la plûpart furent réduits à demeurer dans les places publiques & dans les ruës : & ce qui étoit de plus fâcheux, ils y étoient exposés pendant la canicule à l'ardeur du soleil, insupportable dans ces climats brûlans. L'infection & la puanteur qui exhaloit des excrémens de ces malheureux entassés les uns sur les autres, auroit bientôt produit des maladies contagieuses : & ce qui augmentoit la peine & le désespoir de tout ce peuple, c'est que dans l'une & l'autre place il n'y avoit ni puits ni fontaines : il se trouvoit même peu d'eau dans les citernes, en sorte que si par malheur les Turcs s'opiniâtroient à faire le siege d'une de ces deux places, il faudroit se résoudre à en chasser les bouches inutiles, & livrer tout ce peuple à la cruauté des barbares, ou prendre le parti de capituler : deux extrêmités dont l'Ordre par sa charité & par sa valeur étoit également incapable.

Par l'entêtement du Grand-maître, les Chevaliers manquoient de tout, hors de courage : mais ils ne se manquerent pas à eux-mêmes, ni à la Religion : jamais ils n'avoient fait paroître plus de résolution. C'étoit toujours la même valeur de ces anciens Chevaliers, ausquels l'Ordre devoit son institution

JEAN D'OMEDES.

& ses premieres conquêtes.

Il sembloit que ce fussent encore les mêmes hommes, & qu'il n'y eût que les noms de changés. Le chevalier Upton commandeur Anglois, & un des plus braves Chevaliers de l'Ordre à la tête de trente autres, & suivi de quatre cens habitans de l'isle tous à cheval, se présenta fierement au bord de la mer du côté du bourg, pour s'opposer aux descentes que les Turcs pourroient tenter. Le commandeur de Guimeran, Espagnol, sortit en même tems par un autre côté avec cent Chevaliers à pied, & trois cens arquebusiers; & ayant passé dans des esquifs, du bourg sur le mont Sceberras, ce rocher qui séparoit les deux plus grands ports, il s'y tint caché, ventre contre terre, pour observer les desseins & la contenance des Infideles. Il n'y eut pas été longtems, qu'il vit paroître le Général turc dans sa capitane, suivie de quelques galeres qui s'avancerent dans le grand port, pour reconnoître l'endroit le plus propre à faire des descentes; & comme le côté du Bourg étoit le plus exposé à l'artillerie du château saint Ange, pour s'en éloigner, il rangeoit celui du mont Sceberras. Mais approchant de cet écueil, le commandeur de

Guimeran le voyant à portée de ses arquebusiers, fit faire une salve si furieuse, particulierement sur la capitane, que toute la chiourme en désordre en abandonna les rames. La colere du Général turc succeda bientôt à la surprise, & son orgüeil blessé de se voir attaqué le premier par des gens qu'il croyoit surprendre, & si inferieurs en forces, lui en fit jurer la perte. Il fit tourner les prouës contre terre, aborda dans une plage où la descente paroissoit aisée, mit à terre son escorte, & s'avança pour chercher les Chevaliers & les combattre. Mais le Commandeur content de son avantage, & fort inferieur en troupes, après avoir fait sa décharge, fit rembarquer ses soldats, & les ramena heureusement dans le Bourg, sans avoir perdu un seul homme.

Sinam les ayant cherchez inutilement, monta avec ses principaux officiers sur l'endroit du mont Sceberras, le plus élevé, d'où considerant le château saint Ange, sa situation sur la pointe d'un rocher, & les boulevarts dont il étoit fortifié : *Est-ce là ce château*, dit-il avec colere à Dragut, *que tu as representé au Grand-seigneur si facile à emporter ? Certainement*, con-

JEAN D'OMEDES.

tinua le Bacha, *l'aigle ne pouvoit jamais choisir pour placer son aire une pointe de rocher plus escarpée.* Un vieux corsaire frere de cet Airadin autrefois seigneur de Tachiora, dont nous avons parlé, soit par aversion pour Dragut, ou par complaisance pour son Général: *Vois-tu*, dit-il à Sinam, *ce boulevart qui s'avance du côté de la mer, & sur lequel les Chevaliers ont arboré le grand étendart de la Religion? Il faut que tu sçaches, Seigneur, qu'étant esclave à Malthe, j'ai porté sur mes épaules ces grosses pierres qui ont servi à le construire; & qu'avant que tu puisse ruiner cet ouvrage, l'hyver arrivera, ou ce qui est de plus à craindre, quelque puissant secours en faveur des assiegez.*

Dragut tout de feu, & qui n'avoit jamais connu de péril, étoit au désespoir de trouver tant de froideur & de défiance dans son Général: & pour le déterminer à faire promptement le siége du Bourg, il lui représentoit que cette place tiroit toute sa force du château saint Ange, & qu'en ruinant avec son artillerie ce château, il prendroit comme d'un coup de filet le Grand-maître, & tous les chefs de l'Ordre, qui s'étoient, disoit-il, renfermez imprudemment dans une si mauvaise place.

Sinam

Sinam en jugeoit autrement : il n'ignoroit pas que pour se rendre maître d'une place défendue par les Chevaliers, il ne suffisoit pas d'en avoir ruiné les fortifications : qu'il falloit encore, avant que d'y pouvoit entrer, avoir fait périr tous ces guerriers jusqu'au dernier : ainsi pour ne pas s'engager mal à propos dans cette entreprise, il assembla le Conseil de guerre. Soliman n'avoit point de Général si timide en apparence, quand il s'agissoit de déliberer : quoique intrépide dans l'action, il ne s'y engageoit jamais qu'avant que de songer à vaincre, il n'eût pris toutes les précautions possibles pour n'être pas vaincu. Ainsi après avoir exposé dans le Conseil les ordres qu'il avoit du Grand-seigneur, il représenta en même-tems qu'en s'attachant au siege du bourg & du château Saint-Ange, il craignoit que cette entreprise ne fût de longue haleine, & ne l'empêchât de passer en Afrique, où l'objet principal de son instruction l'appelloit, & qu'il croyoit que pour se conformer aux intentions du Grand-seigneur, & pour se venger de ces corsaires chrétiens, il suffisoit de ravager l'isle, & d'enlever tous les habitans qu'on pourroit prendre & faire esclaves.

JEAN D'OMEDES.

La complaisance que les officiers subalternes ont presque toujours pour le sentiment de leur Général, fit approuver celui de Sinam. Mais Dragut ennemi juré des Chevaliers, & qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec eux, malgré le résultat du Conseil de guerre, insista fortement à ce que, si on ne jugeoit pas à propos d'attaquer le château Saint-Ange & le bourg, on fît du moins le siege de la capitale, où la plûpart des habitans de l'isle s'étoient, disoit-il, renfermés avec leurs richesses, & qu'on trouveroit sans aucune fortification, & sans autre garnison, que de malheureux paysans, toujours tremblans, même derriere les bastions les plus épais. Comme le Bacha, en prenant congé du Grand-seigneur, en avoit reçu ordre de ne rien entreprendre de considérable sans l'avis de Dragut, il crut que dans cette occasion il ne pouvoit pas se dispenser de déferer à son sentiment: ainsi pour ne pas s'attirer ses murmures & ses mauvais offices à la Porte, il fit débarquer ses troupes & son artillerie. Toute l'armée s'avança dans les terres, & arriva sans obstacle devant la Cité notable. Il n'y eut que le canon, qu'on eut une peine infinie à y conduire à cause des rochers

dont l'isle est remplie. Tous les affuts furent brisés plus d'une fois, & on fut réduit à la fin à les faire traîner par des esclaves, qui y employerent même plusieurs jours, avant qu'on pût dresser des batteries devant cette place, appellée *Malthe*, du nom général de l'isle.

On prétend que les Carthaginois en étoient les fondateurs; que les Romains après avoir détruit Carthage, cette fiere rivale de Rome, chasserent depuis les Africains de l'isle, & que les Arabes mahometans s'en emparerent à leur tour, & lui donnerent le nom de Medine, en memoire de la ville de ce nom, située dans l'Arabie Petrée, & que Mahomet avoit appellée *Medina-Labi*, c'est-à-dire la ville du Prophéte. Le bailli George Adorne, d'une maison illustre de Genes, commandoit dans la ville de Malthe: plus de treize mille personnes de l'un & l'autre sexe s'y étoient réfugiées; en sorte qu'il y avoit beaucoup de monde, mais peu de soldats. Les Turcs en entrant dans l'isle, se répandirent d'abord dans les villages & dans les casals, & porterent le fer & le feu de tous côtés. Les maisons étoient embrasées, & aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, on voyoit les campagnes fumantes de l'incendie des

maisons, & des grains qu'on n'avoit pas eu le tems de recueillir. Bien-tôt toute l'armée s'approcha du corps de la place : on ouvrit la tranchée, & on commença à dresser les batteries. Ce ne fut pas sans résistance de la part du gouverneur : il fit plusieurs sorties, moins à la verité dans l'esperance de pouvoir ruiner les travaux de l'ennemi, que pour faire voir par une contenance assurée, qu'il étoit résolu à une courageuse défense.

Mais il manquoit de troupes reglées, & sur-tout d'un nombre suffisant de Chevaliers pour commander, & pour faire combattre les paysans & les habitans de la campagne, qui s'étoient refugiés dans la place. La plûpart même de ces paysans, à l'approche de l'ennemi, & se regardant déja comme la proye des Infidéles, se repentoient de s'être enfermés dans la place. Se croyant plus en sureté par tout où ils n'étoient pas, ils se faisoient descendre avec des cordes dans les fossés, & croyant échapper à l'ennemi, ils rencontroient bien-tôt ou la mort ou l'esclavage. Le Gouverneur au désespoir de s'en voir abandonné, exhorte, prie, & menace ceux qui restent. : & par son exemple & sa fermeté, il vient à bout d'en former des compagnies, met

JEAN D'OMEDES.

à leur tête quelques Chevaliers de ses amis, qui s'étoient enfermés généreusement avec lui. Mais comme il prévit bien qu'il en auroit besoin d'un plus grand nombre, & sur-tout de quelqu'un qui eût vû des sieges, & qui entendît l'art d'attaquer & de défendre des places, il trouva le moyen de faire sortir la nuit de la ville un soldat pour donner avis au grand-maître de l'état du siege, & pour lui demander une recrue de Chevaliers, & sur-tout Villegagnon, comme le plus capable par sa valeur & son experience de partager avec lui le commandement & la défense de la place.

Le Grand-maître, tant pour sa sûreté que pour celle du bourg, ne put se résoudre à se priver de ses défenseurs, & à en diminuer le nombre: & il se contenta de dire à cet envoyé, que parmi ce grand nombre de citoyens & de paysans qui s'étoient réfugiés dans la ville, il n'étoit pas possible qu'il ne s'en trouvât de capables de commander les autres; que l'intérêt de leur patrie, & la défense de leur vie & de leur liberté suffisoient pour faire combattre les uns & les autres jusqu'à l'extrêmité, & qu'en pareilles occasions on avoit moins besoin dans le simple officier & dans le

bit & la croix de l'Ordre il avoit consacré sa vie au service de la Religion; qu'elle n'étoit plus à lui, & que c'étoit à ses superieurs à en disposer; qu'il étoit prêt de partir quand il l'ordonneroit. Il ajouta qu'il le prioit de trouver bon qu'il lui représentât qu'on ne devoit pas faire un grand fond sur cette foule de paysans qui étoient renfermés dans la place, tous ennemis du péril, & qui n'étoient point en prise à la honte d'avoir sçû l'éviter; que dans la conjoncture présente le Gouverneur avoit besoin de gens intrépides, & conduits dans le combat par des motifs de religion, & par des principes d'honneur; qu'enfin, pour ne lui rien dissimuler, il falloit pour sauver la place, y faire entrer au moins cent Chevaliers.

Le Grand-maître lui répondit, que par un décret du Conseil, il avoit été arrêté qu'on réserveroit tous les Chevaliers pour la défense seule du bourg & du château Saint-Ange; cependant que pour ne le pas laisser partir seul, il obtiendroit du Conseil qu'il pût emmener avec lui six autres Chevaliers; mais que c'étoit tout le secours qu'on lui pouvoit accorder. Villegagnon le pria de considerer quel secours dans un assaut on pourroit se promettre de six

entrent tous sept avec leur guide dans la place, sans avoir été apperçûs par l'ennemi.

Au bruit qui se répandit le matin dans la ville de l'arrivée de ce petit secours, tout le peuple prévenu de la réputation du Chevalier de Villegagnon, fit éclater sa joye. Les vieillards, les femmes & les enfans donnoient de justes loüanges à la généreuse résolution qu'il avoit prise avec ses compagnons de venir s'enfermer dans la place. Les habitans solemniserent son entrée par des décharges de mousqueterie : il sembloit que dans sa seule personne ils eussent recouvré des troupes, des armes & des vivres. Ce Commandeur, pour entretenir leur confiance, leur dit qu'il étoit suivi par un corps considérable de Chevaliers, qu'il n'avoit précedés, que pour concerter avec le Gouverneur les moyens d'introduire ce secours dans la place. Mais après s'être enfermé en particulier avec le Bailli, il ne lui cacha rien des dispositions du Grand-maître : il lui avoüa franchement qu'il ne devoit point compter sur d'autre secours que sur celui qu'il tireroit de sa propre valeur ; qu'il étoit venu mourir avec lui ; que par une courageuse résistance il falloit au moins rendre leur perte célebre dans l'Ordre, & funeste à l'ennemi.

JEAN L'OMEDES.

Le Bailli considerant que les murailles de la place ne tiendroient pas contre les batteries des Turcs, par le conseil de Villegagnon fit faire des retranchemens larges & profonds qu'il fortifia de flancs, & d'épaulemens garnis d'artillerie & de mousquetaires. Villegagnon conduisoit l'ouvrage ; les Chevaliers qui l'avoient accompagné, y mettoient eux-mêmes la main : & à leur exemple, & par leurs discours, tout ce peuple, hommes & femmes y travailloient avec la même ardeur ; & tous en voyant Villegagnon se croyoient en sureté.

Le Bacha au bruit de la mousqueterie, & des cris de joye que les habitans avoient poussés à son arrivée, se douta bien qu'il étoit entré quelque renfort dans la ville. Les cavales même que ce commandeur avoit abandonnées en entrant dans la place, & que les Turcs trouverent le lendemain, ne lui permirent pas d'en douter. Mais ces foibles secours n'auroient pas été capables d'empêcher la continuation du siege, si une lettre que les Turcs intercepterent dans une barque de Sicile qu'ils prirent, lorsqu'elle tentoit d'entrer dans un des ports de Malthe, n'eût causé de vives inquiétudes a Sinam.

Cette lettre étoit écrite par le Receveur de l'Ordre, qui résidoit à Messine, & adressée au Grand-maître. Il lui marquoit qu'il avoit dépêché exprès cette barque pour lui donner avis qu'André Doria, amiral de l'Empereur, & la terreur des Infidéles, étoit de retour d'Espagne, & actuellement dans le port de Messine; qu'il avoit dépêché en diligence dans tous les autres ports de l'isle, à Naples & à Genes des brigantins & des couriers pour rappeller auprès de lui toutes les galeres & les vaisseaux qui seroient en état de tenir la mer, & les troupes nécessaires pour les armer, & qu'il devoit partir incessamment pour combattre les ennemis & les obliger à lever le siege.

Cet avis étoit supposé, & de l'invention du Receveur, qui pour donner de l'inquiétude au Bacha, avoit eu recours à cet artifice. Son dessein réussit; Sinam fut allarmé de cette nouvelle; & quoique l'avis venu d'une main ennemie pût lui être suspect, il ne crut pas pourtant le devoir négliger. Il assembla le Conseil de guerre, & après avoir fait faire la lecture de la lettre du Receveur, il y représenta que dans la conjoncture où Doria pouvoit venir attaquer sa flotte, il ne pouvoit ni continuer le sie-

JEAN D'OMEDES.

ge sans la laisser dégarnie des troupes qu'il avoit fait débarquer, ni aussi les renvoyer à la défense des vaisseaux, sans affoiblir considérablement l'armée de terre, & s'exposer même à être défait par la garnison de la place, qui de concert avec le corps des Chevaliers qui étoient dans le bourg, pourroient attaquer en même tems ses lignes; que supposé même que par l'arrivée subite de la flotte chrétienne, il fût obligé de se rembarquer promptement, il couroit risque dans une retraite précipitée, & sur-tout dans un pays plein de rochers, d'être contraint d'abandonner son canon. Il ajouta qu'à la verité il avoit bien permission de tenter en passant le siege de Malthe, & celui du bourg & du château Saint-Ange; mais que préferablement à tout, ses ordres portoient expressément qu'il feroit celui de Tripoli; qu'il craignoit que le mois de Septembre ne le surprît avant que d'avoir terminé l'entreprise de la ville de Malthe; qu'on n'ignoroit pas que dans cette saison la mer n'étoit pas tenable le long des côtes d'Afrique, & qu'il pourroit se trouver hors d'état de faire le siege de Tripoli, avec le chagrin d'avoir manqué celui de Malthe.

Le Conseil, après avoir examiné ces

raisons, & balancé les differens partis qu'on pourroit prendre, convint que le Général, sans perdre davantage de tems au siege de Malthe, devoit s'attacher uniquement à celui de Tripoli; qu'infailliblement il emporteroit une place si peu fortifiée, & qu'au moins en suivant ses ordres, il préviendroit les reproches du Grand-seigneur, toujours terrible dans sa colere. Les Turcs en consequence de ce résultat, leverent le siege, & se rembarquerent; mais comme l'avidité de faire du butin est la passion dominante de ces barbares, le Bacha avant que de prendre la route de Tripoli, ne put refuser à ses troupes la permission de ravager l'isle du Goze, qui appartenoit à la Religion.

Cette petite isle appellée par ses habitans *Gaudisch*, est située à quatre milles de Malthe, du côté de l'occident, ou plûtôt de l'ouest-nord-ouest: son circuit est d'environ vingt-quatre milles, & sa largeur de trois: elle est environnée presque par tout de rochers & d'écueils: il y avoit alors près de sept mille habitans, & un château sans fortifications, situé sur une montagne, & qui commandoit sur un bourg qui étoit au pied de la montagne.

Quelques Commandeurs avoient été

JEAN D'OMEDES.

d'avis de raser ce petit château, & de transporter tous les habitans de l'isle en Sicile ; mais nous avons vû que le Grand-maître avoit été d'un sentiment contraire, & que par son crédit & son autorité, plûtôt que par ses raisons, il avoit ramené le Conseil à son avis. Une triste expérience en fit voir alors le peu de solidité ; le Général turc ayant fait sommer inutilement le Gouverneur de lui ouvrir les portes du château, le battit avec son artillerie. Les habitans, dans la crainte de tomber dans les chaînes des Infidéles, offrirent au Gouverneur de défendre la bréche ; mais ce chevalier appellé Galatian de Sesse, & dont le Grand-maître avoit tant vanté la bravoure, au lieu de profiter d'une si courageuse disposition, & de se mettre à leur tête, désespera de la conservation de sa place, & alla se cacher dans le fond de son appartement. Une conduite si lâche, & dont il n'y avoit point d'exemple dans l'Ordre, répandit une consternation générale parmi ces malheureux habitans ; il n'y eut dans toute la place qu'un canonier Anglois, qui braquant son canon, tua lui seul plusieurs Turcs, & empêcha les autres d'approcher du pied de la muraille.

Mais ce brave Anglois ayant été tué

d'un coup de canon qui partoit des batteries des Turcs, personne ne voulut prendre sa place. Le Gouverneur pour se procurer une capitulation, qui le mît en sureté, demeura dans son inaction ordinaire ; mais comme il n'étoit pas moins fanfaron que lâche, il fit demander au Bacha des conditions honorables, qu'on n'accorde qu'à ceux qui ont fait une courageuse défense. Un moine alla de sa part offrir à Sinam de lui rendre la place, pourvû que ce Général s'engageât par un traité de lui conserver & à tous les habitans la vie, la liberté & les biens. Le général turc rejetta avec mépris ces propositions, & il répondit à cet Envoyé, que si le Gouverneur ne sortoit pas à l'instant de la place, il le feroit pendre à la porte. Le moine rentra dans le château avec de si tristes nouvelles : le Gouverneur le renvoya pour demander au moins qu'on lui laissât la liberté, & à deux cens des principaux habitans, & qu'il auroit droit de choisir lui-même. Le Bacha réduisit le nombre à quarante personnes, & il menaça en même tems le négociateur de le faire pendre s'il étoit assez hardi pour se présenter une autre fois devant lui. Le Gouverneur toujours tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à

JEAN D'OMEDES.

l'ennemi : ce fut le seul ordre qu'il donna depuis que les Turcs étoient entrés dans l'isle. Ces Infidéles se jetterent aussi-tôt dans la place pour la piller; le logis du Gouverneur fut le premier en proye à leur avidité ; & après en avoir enlevé tous les meubles, par mépris pour ce lâche commandant, ils lui en firent porter une partie sur ses épaules, jusques dans leurs vaisseaux. Il fut ensuite dépouillé de ses habits, & mis à la chaîne comme un esclave. En vain il réclama la foi du Général, & il se plaignit inutilement qu'on violât en sa personne la capitulation. Sinam pour en éluder le sens, & pour se mocquer de lui, rendit la liberté à quarante pauvres vieillards infirmes, & les plus âgés de l'isle : & il prétendit que ne s'étant engagé à laisser en liberté que quarante des premiers de l'isle, les plus âgés devoient être censés les premiers. A la faveur d'une pareille interprétation, il retint dans les fers le Gouverneur, & six mille trois cens personnes de tout âge, & de différent sexe, qu'il fit embarquer sur sa flotte.

Parmi ces malheureux habitans, il y eut un Sicilien établi depuis long-tems au Goze, qui préferant la mort à la servitude, par une compassion cruelle, &

une action toute tragique, se délivra & toute sa famille des peines & de la honte de l'esclavage. Ce Sicilien transporté de jalousie & de fureur, poignarda sa femme & deux jeunes filles, qu'il avoit euës de son mariage. Pour ne leur pas survivre, il prit un fusil & une arbalète dont il tua deux Turcs: se jettant ensuite l'épée à la main au milieu d'une foule de soldats ennemis, après en avoir blessé plusieurs, il fut mis en pieces, & trouva la mort qu'il cherchoit.

On n'apprit à Malthe qu'avec une sensible douleur la malheureuse destinée des Gozitains. tout le monde détestoit la lâcheté du gouverneur: plusieurs Chevaliers, & des François sur-tout, par une antipathie de nation, demandoient hautement qu'on lui fît son procès; mais le Grand-maître qui le protegeoit, en éluda la proposition sous prétexte que ce Chevalier étoit entre les mains des Infidéles, & que neanmoins on ne pouvoit pas le juger sans l'avoir entendu. Mais pour couvrir aux yeux de toute la chrétienté la honte que la lâcheté de ce gouverneur pouvoit faire retomber sur le corps de l'Ordre, il engagea la plupart des Chevaliers qui étoient ou de sa nation ou dans sa confidence, d'écrire chacun dans leur pays, que ce Chevalier s'é-

JEAN D'OMEDES.

toit signalé par une généreuse défense ; que tant qu'il avoit vêcu, les Gozitains à son exemple & par son ordre avoient toujours repoussé les attaques des Infidéles avec beaucoup de valeur ; mais que ce brave Gouverneur ayant été tué d'un coup de canon, le peuple en perdant son capitaine, avoit perdu courage, & que pour sauver la vie & l'honneur des femmes & des filles, les principaux des habitans avoient crû devoir capituler, quoique le Bacha par une perfidie ordinaire à ces barbares, eût depuis violé ouvertement la capitulation.

Cette fable pendant très-long-tems passa dans toute l'Europe pour un fait constant ; & on n'en fut désabusé que plusieurs années après ce triste évenement. Ce Chevalier ayant trouvé le moyen, à force d'argent de se tirer des fers des Infidéles, non-seulement n'eut point de honte de reparoître à Malthe ; mais il vint encore à bout de se faire décharger par le Conseil, de l'action qu'on avoit intentée contre lui au sujet de sa lâcheté ; soit que les Seigneurs l'en crussent assez puni par les peines de la servitude ; soit que l'indignation qu'on avoit conçuë de sa lâcheté, fût affoiblie par le nombre des années.

Le Bacha, après avoir ravagé l'isle, razé le château, & laissé par tout des marques funestes de sa fureur, remit à la voile: & au lieu de tenir la route de Provence, comme le Grand-maître l'avoit toujours voulu faire croire, ce Général alla droit à Tripoli. D'Omedes n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confusion; pour réparer la faute que son entêtement, & peut-être son avarice lui avoit fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon ambassadeur de Henri II. roi de France à la Porte, & fort connu du bacha Sinam. Ce ministre toucha à Malthe en retournant à Constantinople, d'où il étoit revenu en France vers la fin de l'année précedente. Il y avoit peu de jours que Sinam étoit parti de l'isle du Goze: & dans un entretien que le ministre françois eut avec le Grand-maître, il lui témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être pas arrivé plûtôt à Malthe; que peut-être ses offices & sa médiation auprès du Bacha n'auroient pas été inutiles à la Religion. *Vous êtes encore arrivé assez tôt*, repartit d'Omedes, *& pourvû que les affaires dont vous êtes chargé vous permettent de passer à Tripoli, nous serons trop heureux, si par la consideration que les mini-*

JEAN D'OMEDES.

stres de la Porte ont pour la recommandation du Roy votre maître, vous pouvez détourner Sinam de faire le siege de cette place : & c'est dequoi, ajouta d'Omedes, *je vous conjure au nom de Jesus-Christ, & au nom du Roy votre maître, qui fait gloire de porter le titre de Roy très-chétien.*

Quelque pressé que fût d'Aramon de continuer son voyage, il crut qu'il y avoit des occasions où il étoit permis à un ministre de deviner, pour ainsi dire, les intentions de son maître. Ainsi connoissant combien le Roy étoit affectionné à cet Ordre, & pour ne pas perdre un moment de tems, il se jetta dans un brigantin fort leger, que lui fournit le Grand-maître, prit la route de Tripoli, & ordonna aux galeres qui l'avoient conduit à Malthe, de le venir joindre devant le port de cette place.

Le Bacha pour prendre langue étoit arrivé à Tachiore, qui n'est éloignée que de quatre lieues de Tripoli, & il avoit été reçû par l'Aga Morat, qui s'étoit fait seigneur de ce canton. C'étoit un officier turc qui avoit succedé dans ce petit Etat à Airadin, dont nous avons déja parlé. L'arrivée de la flotte ottomane qu'il avoit sollicitée à la Por-

tè aussi-bien que Dragut, lui donna une joye sensible. Il la témoigna au Général de Soliman par une réception magnifique, & sur-tout par un corps de cavalerie en bon état, qu'il lui présenta pour le servir au siege de Tripoli. Sinam après s'être reposé quelques jours dépêcha vers cette ville un Maure à cheval, & qui en forme de héraut portoit un drapeau blanc. Ce Maure s'étant avancé jusques sur le bord du fossé de la place, y planta une canne, au bout de laquelle il y avoit un papier attaché sans adresse, & il cria qu'il reviendroit le lendemain en prendre la réponse.

Gaspard de Valier de la Langue d'Auvergne, & maréchal de l'Ordre, commandoit alors dans la place. C'étoit un ancien Chevalier qui avoit passé par les premieres charges de l'Ordre, généralement estimé par sa valeur, & qu'on regardoit même comme un sujet digne de parvenir à la Grande-maîtrise, si cette dignité venoit à vaquer; mais par cette raison moins agréable à d'Omedes, qui comme la plûpart des autres Princes, ne voyoit pas de bon œil celui qui auroit pu lui succeder. C'étoit peut-être la raison qui l'avoit obligé à l'éloigner, sous le prétexte honorable de

JEAN D'OMEDES.

l'envoyer commander dans Tripoli : outre que le Maréchal lui étoit même devenu odieux par la liberté qu'il prenoit dans le Conseil de combattre ses avis, & de s'opposer sans beaucoup de ménagement à ses sentimens. Ce gouverneur envoya prendre le papier que le Maure avoit apporté, & l'ayant ouvert, il trouva que c'étoit un cartel qui contenoit ces mots : *Rendez-vous à la misericorde du Grand-seigneur, qui m'a commandé de réduire cette place en son obéissance : je vous laisserai la liberté de vous retirer où vous voudrez avec tous vos effets : si-non je vous ferai passer par le fil de l'épée.*

Signé SINAM BACHA.

Le Maréchal, de l'avis du Conseil, fit mettre en la place de ce papier un autre, où en forme de réponse il avoit écrit de sa main ces autres mots : *La garde de Tripoli m'a été confiée par ma Religion ; je ne puis rendre cette place qu'à celui seul qui me sera désigné par le Grand-maître & le Conseil de l'Ordre, & je la défendrai contre tout autre jusqu'à la mort.*

Signé LE MARECHAL GASPARD DE VALLIER.

Le Maure étant revenu le lendemain, prit ce papier & le porta au Bacha, qui vit bien par une réponse si ferme qu'il

n'y auroit que la force des armes qui le pourroit rendre maître de Tripoli : il s'avança aussi-tôt en bonne ordonnance avec toute sa flotte, débarqua ses troupes & son artillerie, fit reconnoître la place, & se mit en état d'en former le siege. Il n'y avoit dans Tripoli pour toute garnison que cette recruë de deux cens hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, & environ deux cens Maures, alliés de l'Ordre, & qui quoique Mahometans de religion, par aversion pour les Turcs, servirent utilement les chrétiens. Tripoli, comme nous l'avons déja dit, n'étoit guéres tenable, sur-tout contre une puissante armée, & fournie d'une nombreuse artillerie : & plus d'une fois les Grands-maîtres avoient prié l'Empereur de la reprendre, ou de la faire fortifier, & la mettre en état de défense. Mais Charles-Quint, ponr s'en épargner les frais, avoit toujours répondu que par un même acte il avoit infeodé à l'Ordre Tripoli, Malthe & le Goze, & que les Chevaliers devoient également défendre ces trois places, ou les rendre, & qu'il ne reprendroit point Tripoli, si on ne lui remettoit en même tems les isles de Malthe & du Goze. Ce Prince aussi intéressé qu'habile, ne

JEAN D'OMEDES.

leur avoit fait cette réponse que parce qu'il sçavoit bien que les Chevaliers n'ayant point d'autre retraite que Malthe, seroient obligés, pour s'y maintenir, de rester à Tripoli. Ce fut effectivement cette considération qui les obligea de garder une si mauvaise place, que le peu de richesses de l'Ordre n'avoit pas même permis de fortifier. Aussi le Bacha s'étant avancé pour reconnoître lui-même la ville, en revenant, se vanta à quelques officiers qui l'accompagnoient, qu'elle ne lui couteroit qu'un coup de main, & qu'il l'emporteroit par escalade. Mais il jugea autrement du château qui lui parut fortifié par les boulevards ; & il résolut d'attaquer la place de ce côté-là.

On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, lorsque d'Aramon, cet ambassadeur de France dont nous venons de parler, arriva sur le brigantin de la Religion. En approchant de la flotte il salua le pavillon du Grand-seigneur : & parce qu'il avoit arboré celui de France, il lui fut répondu par toute l'artillerie des vaisseaux. Il débarqua ensuite : & comme il n'ignoroit pas que sans présens on ne réussit guéres dans les négociations avec les ministres de la Porte, il

il en envoya de magnifiques au Bacha, pour le diſpoſer à lui accorder une audience favorable. Il ne l'eut pas plûtôt obtenuë, qu'il ſe rendit à ſon quartier dans ſa tente, & il lui repréſenta que le Roy ſon maître honoroit d'une affection toute particuliere l'Ordre de Malthe, & que cette Compagnie étant composée de la plus illuſtre nobleſſe de la chrétienté, dont une partie étoient nés ſes ſujets, il lui feroit un ſenſible plaiſir de tourner ailleurs les armes du Grand-ſeigneur, & que ce Prince, le plus généreux de ſon ſiecle, lui en témoigneroit ſa reconnoiſſance par des préſens conformes à la dignité & à la puiſſance d'un ſi grand Roy. Le Bacha, qui pendant que l'ambaſſadeur réſidoit à la Porte avoit contracté avec lui quelque ſorte de liaiſon, s'ouvrit à lui. Il lui communiqua ſes ordres ſignés de la main même du Grand-ſeigneur, & par leſquels ce Prince lui enjoignoit expreſſément de chaſſer les chrétiens de Tripoli; & le Bacha en adreſſant la parole à l'ambaſſadeur, ajouta qu'il y alloit de ſa tête à ne pas ſuivre ces ordres.

D'Aramon voyant bien que ce qu'il lui demandoit paſſoit ſon pouvoir, voulut prendre congé de lui: ſon deſſein étoit de ſe rendre avec plus de diligence

JEAN D'OMEDES.

qu'il pourroit à Constantinople, pour tâcher d'obtenir du Grand-seigneur qu'il voulût bien envoyer de nouveaux ordres à son Général. Mais Sinam qui pénétra son dessein, & qui prévit que par le changement d'ordres, on le priveroit de la gloire qu'il esperoit acquerir par cette conquête, lui fit entendre qu'il ne pouvoit le laisser partir avant la fin du siege ; & sans s'arrêter au droit des gens qu'il violoit si manifestement, il fit enlever du brigantin qui l'avoit apporté, & des deux galeres qui l'étoient venu joindre, tous leurs agrêts ; à cette injustice près, il le traita avec toute la considération qui étoit dûë à son caractere.

Cependant on ouvrit la tranchée ; le canon fut mis en batterie, & pour empêcher les Chevaliers d'en réparer les effets, le bacha avoit distribué toute son artillerie en trois batteries différentes, chacune de douze pieces de plusieurs grandeurs, qui tiroient tour à tour & sans relâche : en sorte que pendant qu'on rechargeoit la batterie qui venoit de tirer, on mettoit le feu à une autre : ce qui entretenoit ce tonnere sans interruption. Heureusement ces batteries étoient pointées contre le boulevart de saint Jacques, l'endroit du

château le mieux fortifié, & terrassé par dedans; en sorte que les boulets ne faisoient que leur trou, & s'enfonçoient dans la terrasse. Les Turcs perdirent plusieurs jours à cette attaque; mais un transfuge né à Cavaillon en Provence, avertit le bacha qu'il devoit changer ses batteries de place. Ce malheureux s'étoit établi depuis long-tems à Tripoli; sa religion étoit en quelque maniere la caution de sa fidelité; mais ayant été séduit par un commerce criminel avec des femmes Maures, il avoit secretement renoncé à la foi, embrassé le Mahometisme: & aussi infidéle à l'Ordre qu'à Dieu, il n'étoit resté à Tripoli que pour y servir d'espion à l'aga Morat, ce seigneur de Tachiore dont nous venons de parler. Ce fut par son moyen qu'il eut accès auprès du bacha, & qu'il lui fit voir que s'il vouloit réüssir dans son entreprise, il falloit tourner les batteries contre le boulevart de sainte Barbe, dont la maçonnerie étoit sans liaisons, par le défaut de ciment, que le tems avoit consumé. L'avis du renégat ayant été suivi, on vit en peu de jours crouler la muraille; en vain le maréchal tâcha d'y suppléer par un retranchement qu'il traça en deça de la bréche, & au dedans de la pla-

ce ; le feu continuel de l'artillerie qui tiroit jour & nuit sans relâche, contre le même endroit, tuoit tous les esclaves qu'on employoit à cet ouvrage. Ceux qui restoient refuserent opiniâtrément de les remplacer : & quoiqu'on les maltraitât à coups de bâtons, ils se couchoient à terre, & s'y laissoient assommer plûtôt que de se relever, & de s'avancer vers un endroit où ils croyoient rencontrer une mort inévitable.

Cette frayeur par contagion passa des esclaves aux soldats Calabrois, qui ne valoient guéres mieux. On avoit mis la plûpart de ces paysans dans un petit fort situé à l'entrée du port, & qu'on appelloit le Châtelet : un Frere servant d'armes appellé *Desroches* y commandoit. Cet officier plein d'attention surtout ce qui se passoit dans sa place, démêla dans l'air & les paroles de ces soldats certain orgüeil brutal & farouche, qui lui fit soupçonner qu'il se tramoit quelque dangereux dessein. A force de perquisitions, il découvrit que ces Calabrois peu accoutumés au bruit de l'artillerie, & dans la crainte de se voir ensevelis sous les ruines de ce fort, étoient convenus de s'emparer d'un brigantin qui étoit dans le port, & de se sauver en Sicile. Pour empêcher le gou-

verneur de les arrêter ou de les poursuivre, ils avoient résolu, avant que de s'embarquer, de placer proche le magazin des poudres, une mêche compassée, qui après leur départ y mît le feu, & qui fît sauter ce petit château. L'officier considérant qu'il étoit également dangereux de laisser voir qu'il étoit instruit de leur conspiration, & de la dissimuler, prit le parti d'en donner secretement avis au maréchal, qui sous différens prétextes, les tira du fort les uns après les autres: & pour leur ôter toute communication, on les dispersa en différens endroits, parmi d'autres compagnies, qu'on croyoit plus fidéles. Mais ce changement de poste n'en apporta point dans les mauvais desseins de ces lâches, & ne fit, pour ainsi dire, qu'étendre la scéne de la conjuration. Chacun de ces malheureux infecta du poison de leur rebellion les autres soldats, & même les habitans, qui se trouvoient de garde avec eux. On prétend que cette sédition étoit encore fomentée secretement par quelques Chevaliers Espagnols, ennemis du gouverneur. Ce fut même une conspiration générale; ces Calabrois excités par la peur, abandonnerent leurs postes, & s'étant réünis, environnerent l'épée à

JEAN D'OMEDES.

la main leur commandant, & le menacerent de le tuer s'il ne déterminoit le maréchal par une prompte capitulation à assurer leurs vies & leur liberté.

Ce gouverneur qui n'ignoroit pas les périls où l'on est exposé pendant un siege, en bon chrétien & en veritable religieux, s'y préparoit actuellement par la réception des sacremens ; & il ne faisoit que de sortir de la sainte Table, lorsque le capitaine Calabrois, le trouble & la confusion sur le visage : *Seigneur*, lui dit-il en l'abordant, *vos ennemis ne sont pas tous dans le camp des Turcs; cette place en renferme qui sont encore plus dangereux; & ce n'est que la douleur dans le cœur que je viens vous apprendre que mes soldats contre leur serment, ont abandonné leur poste, & refusent de faire le service.* Il ajouta qu'avec des cris mêlés de menaces, ils demandoient qu'on capitulât, & que pour prévenir un plus grand malheur, il craignoit bien qu'on n'y fût contraint.

Le maréchal dissimulant sagement son indignation, sortit sur le champ de l'Eglise : il se vit en un instant environné de ces mutins ; & comme d'un air severe, il leur demandoit d'où vient qu'ils n'étoient pas chacun à leurs po-

stes, il reconnut aisément leur rébellion à leur défaut de respect. Tous comme de concert l'interrompirent par des cris insolens : pour ne pas se commettre avec ces furieux, il se contenta de leur dire qu'il alloit assembler le conseil de guerre. Il ne l'eut pas plûtôt indiqué, que tous les Chevaliers & tous les officiers se rendirent auprès de lui. Pourlors ne dissimulant plus sa douleur & sa colere, il s'écria qu'il avoit vécu un jour de trop, & qu'il étoit bien malheureux que le canon ennemi l'eût épargné pour le rendre le triste témoin de la rébellion & de la perfidie de ses soldats : il demanda ensuite aux Chevaliers leur sentiment sur l'état de la place. Le chevalier de Poissi ou de Poissieu, de la langue de France, déclara qu'il avoit visité exactement la bréche ; qu'elle n'étoit point si grande qu'on n'y pût suppléer par de bons retranchemens, & que pourvû que les soldats rentrassent dans leur devoir, & reprissent courage, on étoit encore assez fort pour repousser l'ennemi.

JEAN D'OMEDES.

N. Nicolaï c. 19.

Mais un Chevalier Espagnol appellé Herrera, & qui faisoit la fonction de Trésorier, lui adressant la parole : *Je ne suis pas surpris*, dit-il, *que vous opiniez pour une plus longue résistance dans une si*

Mémoires de Villegagnon.

mauvaise place, vous qui êtes François, & dont le Roy tient actuellement un ambassadeur dans le camp ennemi. Vous sçavez bien que quand nous aurons été emportez d'assaut, vous n'aurez rien à craindre pour votre vie & votre liberté; mais notre sort sera bien différent; sujets de l'Empereur ennemi irréconciliable des Infideles, nous ne devons attendre aucun quartier de ces barbares, si nous ne prévénons l'assaut & notre perte par une prompte capitulation : & c'est à quoi, ajouta-t'il, *je conclus pour le salut de mes compatriotes & de mes camarades.* D'autres officiers, avant qu'on prît un parti si décisif, proposerent qu'on envoyât un Chevalier des plus anciens, & plein d'expérience pour visiter la bréche, & en faire son rapport au conseil. Le maréchal dépêcha en même tems le commandeur Copier aux mutins pour leur faire part de cette délibération, & pour les exhorter, en attendant la décision du conseil, à retourner chacun à leurs postes.

Copier, pour les y déterminer, leur offrit de la part du maréchal de doubler leur paye. Il les assura qu'on alloit visiter la bréche; & que sur le rapport qui en seroit fait, le conseil prendroit un parti qui pourvoiroit à leur salut. Mais

il leur représenta en même-tems que par leur désertion ils s'exposoient, avant qu'on eût le tems de traiter, à être surpris, & forcés par les Turcs; & que pour en obtenir une capitulation avantageuse, il falloit qu'ils parussent tous chacun dans leur poste avec une contenance ferme, & en état de faire partager le péril aux Infideles.

Ces raisons du commandeur mêlées à propos de tendres prieres & de généreux reproches, faisoient impression sur l'esprit de ces mutins; mais Herrera leur ayant fait insinuer que par toutes ces promesses on ne cherchoit qu'à les amuser, & que le maréchal, homme entêté, se feroit plûtôt tuer sur la bréche, que d'entrer en négociation, ils rejetterent avec de grands cris toutes les propositions du Commandeur. Par un effet bien extraordinaire, le courage déterminé du maréchal, & leur propre lâcheté les affermirent également dans leur rebellion; & peut-être qu'ils eussent été plus aisés à gagner, s'ils eussent crû leur gouverneur moins capable de prendre un parti extrême. Ils protesterent qu'ils ne se sépareroient point qu'après la visite de la bréche, & qu'ils ne se fieroient même de ce rapport qu'à un Espagnol; en sorte

que pour les contenter, il fallut y envoyer un vieux ſoldat de leur cabale, appellé Guévare. Ce ſoldat, après avoir viſité la bréche, rapporta qu'elle étoit aiſée à forcer, & de difficile défenſe; que ſi les Turcs, comme on n'en devoit pas douter, continuoient leur batterie, ce qui reſtoit ſur pied des murailles de ce côté-là ne dureroit pas juſqu'à la nuit; que les retranchemens propoſés par le chevalier de Poiſſi, étoient d'une exécution preſque impoſſible, & ne ſerviroient qu'à y faire périr inutilement un grand nombre de gens de bien. Sur ſon rapport ajuſté à la prévention des mutins, ils entrerent dans une nouvelle fureur, & menacerent hautement, ſi on n'arboroit le drapeau blanc, de faire eux-mêmes la capitulation, & d'introduire les Infideles dans la place.

Le maréchal ſe trouvant ſans ſoldats & ſans autorité, remit la déciſion de cette affaire à la déliberation du conſeil. Quoique preſque tous les officiers déteſtaſſent l'infame déſertion de leurs ſoldats; cependant après de ſerieuſes réfléxions ſur la foibleſſe de la place, la révolte ouverte de la garniſon, & le défaut de ſecours du côté de Malthe, on convint qu'il falloit céder à la né-

ceſſité : & un ſervant d'armes eut ordre d'arborer le ſignal funeſte de la compoſition. A la vûë de ce drapeau, Sinam fit ceſſer la batterie ; deux officiers Turcs ſortirent de la tranchée, s'avancerent au pied de la bréche, & dirent que le gouverneur pouvoit envoyer des députés pour traiter. Les rebelles plus maîtres dans la place que le gouverneur, déclarerent qu'ils ne ſouffriroient point qu'on chargeât de cette négociation aucun Chevalier François, & ils nommerent eux-mêmes le commandeur Fuſter Majorquin, & Guévare, les protecteurs ſecrets de la rébellion.

Ces députés étant arrivés au camp des Turcs, & admis à l'audience du bacha, lui dirent qu'on étoit diſpoſé à lui remettre la ville & le château de Tripoli, à condition qu'il conſerveroit la vie & la liberté au gouverneur, aux Chevaliers, à la garniſon & à tous les habitans ; qu'il leur ſeroit permis d'emporter leurs effets, & qu'il leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malthe ou en Sicile. Sinam d'abord ne parut pas s'éloigner de cette propoſition ; mais après leur avoir reproché la témérité qu'ils avoient euë, diſoit-il, de tenir dans une place ſi foible contre une armée royale, il décla-

JEAN D'OMEDES.

ra qu'il n'entendroit à aucun traité, à moins qu'au préalable, & pour condition préliminaire, les Chevaliers qui étoient dans Tripoli ne s'engageassent à dédommager le Grand-seigneur des frais de cette guerre. Les députés lui ayant représenté que cet article passoit leurs pouvoirs, il les congedia brusquement, en les menaçant de les faire tous passer au fil de l'épée. Comme ils sortoient de sa tente, ils rencontrerent Dragut, qui s'étant informé du succès de la négociation, apprit avec surprise que le bacha l'eût rompuë. Ce corsaire feignant d'être fâché de la rigueur qu'il tenoit aux assiegés, les pria de différer leur départ jusqu'à ce qu'il eût entretenu un moment le Général. Il entra aussi-tôt dans sa tente, & il lui représenta qu'en prolongeant le siege, il hazarderoit le succès de son entreprise; qu'il pouvoit venir du secours aux assiegés; que le désespoir même d'obtenir une capitulation raisonnable, tiendroit lieu aux Chevaliers d'un nouveau secours; qu'ils en deviendroient plus intrépides; d'ailleurs que quelque confiance qu'il eût en son artillerie, il ne pouvoit ruiner ce qui restoit sur pied des murailles & des fortifications, sans laisser par les bréches qu'il feroit, autant

de portes ouvertes aux troupes de la Religion pour y entrer, avant qu'il eût le loisir de les réparer, sur tout dans une saison où il ne pourroit pas tenir la mer. Il ajoûta qu'en habile homme il devoit souscrire de bonne grace à la capitulation, & se réserver, quand il seroit maître de la place, de donner au traité des explications conformes à ses intérêts.

Le bacha gouta sans peine les conseils du corsaire : il fit rappeller les députés, & il leur dit qu'il accordoit à la priere de Dragut ce qu'il avoit refusé à toute autre considération. Le traité fut arrêté, & le bacha en jura l'observation par la tête de son Seigneur, serment qui passoit pour inviolable parmi les Turcs. Lorsque ces députés prirent congé de lui pour porter la capitulation au gouverneur, il leur dit qu'il étoit à propos qu'il pût conferer avec lui pour convenir du nombre des vaisseaux de transport, dont il auroit besoin, & aussi de la sureté qu'il donneroit pour leur retour, & qu'il envertoit pour cela en ôtage dans la ville un des principaux officiers de son armée.

A peine ces députés étoient rentrés dans la place, que cet officier se pré-

ſenta à la porte. Il fut auſſi-tôt introduit ; le maréchal avoit convoqué le conſeil de guerre à ce ſujet, & pour entendre la lecture de la capitulation. On y examina s'il convenoit à un gouverneur de ſortir ſeul de ſa place, & ſans être à la tête de ſa garniſon ; mais la mutinerie de la garniſon rendoit toute déliberation inutile ; & ceux qui fomentoient ſecretement la rébellion, & qui craignoient que le gouverneur ne reprît ſon autorité, ſoutinrent que le traité étant ſigné, le maréchal ne devoit pas faire difficulté de conférer avec le bacha : qu'il y auroit même de l'imprudence à laiſſer voir qu'on ſe défioit de ſa parole : d'autant plus que la garniſon & les habitans ne pouvant retourner à Malthe ou paſſer en Sicile que ſur les vaiſſeaux qu'il fourniroit, on étoit obligé de s'abandonner entierement à ſa foi. Tous conclurent que pour lui marquer une parfaite confiance, il falloit même que le maréchal lui remenât ſon ôtage ; & ces rebelles n'étoient pas fâchés d'éprouver par la conduite que le bacha tiendroit avec le maréchal, ce qu'ils en devoient attendre eux-mêmes.

Il n'étoit guéres dans les regles qu'une garniſon diſpoſât ainſi de la perſon-

ne de son gouverneur ; mais on a déja pû remarquer que depuis la révolte déclarée des soldats , & fomentée secretement par quelques Chevaliers Espagnols , le maréchal avoit vû disparoître la dignité du commandement , & le merite de l'obéissance. Ces mutins n'eurent pas plûtôt appris que le bacha demandoit à conférer avec le gouverneur, que dans la crainte que la capitulation ne se rompît , ils le forcerent par des cris insolens à sortir de la place. Ainsi il se rendit au camp suivi du seul Chevalier de Montfort son ami , qui ne le voulut jamais abandonner , & de cet officier Turc qu'on lui avoit envoyé pour ôtage. Comme ils étoient prêts du quartier général, cet officier , sous prétexte d'avertir Sinam de l'arrivée du gouverneur , prit les devants , & lui dit en peu de mots qu'il avoit trouvé les soldats & les habitants dans une extrême consternation ; qu'il croyoit même y avoir démêlé de la division , & qu'il pouvoit compter qu'il étoit maître d'imposer la loi au gouverneur.

Le bacha profita de cet avis ; & à l'abord du maréchal , prenant cet air de hauteur , & cet orgüeil si ordinaire à ces barbares dans les bons succès ; il lui demanda s'il apportoit l'argent qu'il

avoit éxigé pour le dédommagement des frais de la guerre. Le maréchal sans s'ébranler lui répondit froidement qu'il s'en tenoit à la capitulation, à sa parole, & aux sermens solemnels qu'il avoit faits de la garder inviolablement. *C'est bien à des chiens comme vous*, repartit le furieux bacha, *qu'on doit tenir sa parole; vous & vos perfides camarades, qui tenant la vie au siege de Rhodes de la clemence seule du Grand-seigneur, & qu'il ne vous avoit même accordée, contre l'avis de son conseil, que sur la parole que votre Grand-maître lui donna que l'Ordre s'abstiendroit à l'avenir de pirater dans ses mers, & de respecter par tout son pavillon: au préjudice de ce traité, & par une ingratitude odieuse, n'avez pas été plûtôt établis à Malthe, que vous avez repris votre ancien métier de corsaires.*

Le maréchal qui souffroit impatiemment un si injuste reproche, lui repartit que l'original de la capitulation signée de la main même de Soliman, étoit conservé à Malthe; qu'on n'y trouveroit rien de semblable, & que pour justifier ce qu'il avançoit, il étoit prêt de le faire venir de Malthe. Il ajouta que s'il se repentoit du traité qu'il avoit fait avec les députés de Tripoli, il n'y avoit qu'à

le déchirer, & que le sort des armes décideroit ensuite auquel des deux partis cette place resteroit. Le bacha irrité d'une réponse si courageuse, ordonna qu'on le désarmât; qu'il fût chargé de fers, & conduit sur sa galere. Le maréchal toujours ferme & constant, se tournant vers le chevalier de Monfort; *Mon frere*, lui dit-il, *si on vous permet de rentrer dans la place, dites de ma part à mon lieutenant, & au commandeur Copier, qu'ils ne me comptent plus au nombre des vivans, & que du surplus ils se comportent suivant leur devoir, & ce que l'honneur exige d'eux en cette occasion.* Après qu'il fut sorti de la tente du bacha, ce général congédia Montfort, & lui permit de rentrer dans la place, à la charge de dire aux Chevaliers qui y étoient restez, que si on ne lui envoyoit incessamment l'argent qu'il avoit demandé, il sçauroit bien en faire de leurs personnes, de la garnison & des habitans, & qu'il les feroit tous vendre pour esclaves. Montfort ayant rapporté dans la place de si tristes nouvelles, excita parmi les Chevaliers une indignation générale; tous jurerent au prix de leur sang de venger l'injure faite à leur commandant. On ne parla plus de capitulation; & après

JEAN D'OMEDES.

s'être embrassez, ils convinrent de se défendre jusqu'à l'extrêmité, de mourir tous ensemble, & de s'ensevelir sous les ruines de la place. Ils tâcherent d'inspirer les mêmes sentimens à la garnison; mais ils n'avoient pas à faire à des soldats : ce n'étoient pas même des hommes. Ces miserables insensibles à tout ce qu'on leur représenta pour exciter leur ressentiment, n'y répondoient comme des femmes, que par leurs larmes, ou par un morne silence. Prieres, remontrances, reproches, les coups même, rien ne les put résoudre à reprendre leurs armes. Dans une désertion si générale, le Conseil considérant qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'obstinât plus long-tems à une défense inutile pour conserver la liberté de ces rebelles, résolut de les abandonner à leur malheureux sort, & de les laisser en proye au bacha pour prix de la liberté des autres. On renvoya Montfort à ce général, pour lui dire qu'il étoit impossible aux Chevaliers de lui fournir la somme qu'il demandoit; qu'il ne trouveroit point cet argent dans toute la place; mais qu'on lui ouvriroit les portes, pourvû qu'il en laissât sortir seulement trois cens hommes en pleine liberté, & qui se-

JEAN D'OMEDES.

roient indiqués & choisis par le conseil. Avant que Montfort partît pour faire cette nouvelle proposition, le conseil qui étoit bien instruit que le bacha ne feroit aucun quartier aux Maures, qui quoique Mahometans, avoient servi la Religion avec beaucoup de courage & de fidelité; après les en avoir récompensez suivant que la conjoncture le permettoit, les exhorta à se retirer ou à Tunis, ou à la Goulette: & pour assurer leur retraite, & empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des Turcs, on leur donna tous les chevaux qui étoient dans la place, & ils sortirent par la porte de saint Georges.

Plusieurs de ces Maures qui depuis long-tems étoient à la solde des Chevaliers, ne purent se résoudre à les abandonner dans cette extrêmité, & protesterent qu'ils vouloient suivre leur fortune. Les autres prirent le parti qu'on leur offroit; mais il y en eut quelques-uns qui eurent le malheur, avant que Montfort fût revenu au camp, d'être surpris & arrêtez dans leur retraite. On les amena au bacha: il apprit que les Chevaliers étoient résolus de se défendre jusqu'à l'extrêmité, & quand ils ne pourroient plus tenir, de faire sauter toutes les fortifi-

JEAN D'OMEDES.

cations, & de faire périr avec eux leurs impitoyables ennemis.

Le bacha effrayé d'une résolution qui ne lui laisseroit pour tout fruit de sa conquête qu'un monceau de cendres, fut ravi de voir revenir Montfort : il le reçut bien ; & après l'avoir entendu, il lui laissa esperer qu'il laisseroit au moins la liberté à deux cens des assiegés. Il envoya ensuite querir le maréchal pour terminer avec lui cette affaire. Avant que de l'introduire dans sa tente, on en fit sortir Montfort ; & quand ce gouverneur fut en sa présence : *La nuit*, lui dit-il, *vous a-t-elle porté conseil, & êtes-vous disposé à me payer la somme que je vous demande si justement ? J'ai perdu*, lui répondit le maréchal, *mon autorité dans Tripoli avec la liberté que vous m'avez ravie : c'est à d'autres que vous devez à present vous adresser ; & supposé même que mes confreres eussent encore quelque déférence pour mon sentiment, je ne serai jamais d'avis qu'on traite à d'autres conditions qu'à celles dont vous êtes vous-même convenu : du surplus, voilà ma tête dont vous pouvez disposer, comme vous avez fait de ma liberté.*

Le bacha tira à l'écart Dragut, & l'aga Morat : & ayant conferé tout bas avec

eux, & apparemment dans la crainte de trouver la même fermeté dans les Chevaliers, que dans le maréchal, il se rapprocha du maréchal, & lui tendant la main en signe de paix : *Qu'il ne soit plus parlé entre nous*, lui dit-il, *de nouvelles conditions ; je ratifie les premieres, & je souscris à la liberté de tous les chrétiens qui se trouveront dans Tripoli. C'est de quoi vous pouvez vous-même aller assurer vos camarades, & les faire sortir avec la garnison de la place.*

Mais le maréchal qui se défioit de ce changement de conduite, & qui apréhendoit que cette facilité à revenir aux premieres conditions, ne cachât quelque nouvelle perfidie, se dispensa de porter cette parole sur ce que ses chaînes avoient fait cesser son emploi & son autorité ; & à son refus, le bacha y envoya cet officier Turc qui en qualité d'ôtage, étoit déja entré dans la place. Il y fut reçu par les mutins avec autant d'empressement que d'inquiétude : ils l'environnerent aussi-tôt ; & sans le conduire au conseil, ils le presserent de déclarer le sujet de sa commission. Cet officier leur dit que son Général l'avoit envoyé pour leur dire, qu'en exécution du traité, il accorderoit une entiere liberté à tous ceux qui

JEAN D'OMEDES.

ſortiroient promptement de la place ; qu'il leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malthe, & qu'il n'éxigeoit des ſoldats pour toute condition, ſinon qu'ils laiſſaſſent dans la place leurs enſeignes & leurs armes. Ce diſcours fut reçu par ces déſerteurs avec de grands cris de joye : & comme il y avoit déja quelques jours que ces lâches s'étoient défaits de leurs armes, comme d'un fardeau inutile, ſans attendre ni les ordres du conſeil ni le retour du chevalier de Montfort, & dans la crainte que le moindre retardement n'apportât quelque changement dans la volonté du bacha, trouvant les portes de la ville fermées, ils ſortirent en foule par les bréches ; & les femmes & les enfans à leur exemple, ſe précipitoient par les mêmes ouvertures. Les Chevaliers abandonnez de tout le monde, furent réduits à la fin à prendre la même route : les uns & les autres ſe rallierent au pied des murailles ; & comme ils prenoient le chemin du camp, Morat aga, à la tête de ſa cavalerie Maure les inveſtit : & ſans diſtinction de rang ou de condition, d'âge & de ſexe, après les avoir dépoüillez, on les chargea de fers & on les fit eſclaves.

De tous les Malthois, il n'y eut que Desroches, ce frere servant qui commandoit dans le châtelet, qui voulut faire son fort lui-même, & qui par sa fermeté & son courage, sçut conserver sa liberté. Il manquoit au bacha d'être maître de ce petit fort qui commandoit sur le port, & qui en étoit comme la clef. L'agent de ce général tenta Desroches par des promesses magnifiques, & tâcha de l'intimider en même tems par des menaces de la mort, ou d'un esclavage pepetuel. Le frere servant, quoiqu'il n'eût que trente hommes avec lui, fut également insensible aux unes & aux autres. Le Turc fut obligé de dresser une batterie contre cette tour: on l'eut bien-tôt foudroyée. Desroches ne pouvant plus y tenir, se prévalut des ténébres de la nuit, se jetta avec sa petite troupe dans une barque, sortit du port, & gagna la haute mer; d'autres disent qu'il se retira secretement sur les galeres de l'ambassadeur de France, qui lui servirent d'asyle.

Ce ministre ne vit qu'avec une sensible douleur la perte de Tripoli, & l'indigne traitement que ces barbares faisoient aux Chevaliers. Aux premieres nouvelles qu'il en eut, il courut à

JEAN D'OMEDES.

l'endroit où on les avoit arrêtez ; il les trouva chargez de chaînes, à demi nuds, couchés à terre & exposés aux insultes de cette milice insolente. Il les aborda en des termes convenables à leur courage & à leur vertu, & il les assura qu'il alloit travailler à leur liberté. Il se rendit aussi-tôt à la tente du bacha, & il lui représenta d'abord avec beaucoup de force que par une injustice si criante, il alloit se deshonorer à la face de l'univers, & que le Roy son maître, & les autres souverains de la chrétienté, intéressés dans le traitement indigne qu'il faisoit à des Chevaliers, la plûpart leurs sujets, ou s'en feroient faire justice par Soliman, ou à son refus, useroient de représailles sur tous les officiers Turcs qui tomberoient entre leurs mains. Le bacha lui répondit fierement qu'il ne devoit rendre compte de sa conduite qu'à son maître, & qu'il étoit bien assuré que ce Prince ne trouveroit pas mauvais qu'il eût manqué de parole à des corsaires, qui par une honteuse avidité du gain, avoient violé avec tant d'ingratitude la promesse qu'ils lui avoient faite à la prise de Rhodes, de ne plus troubler par leur pirateries le commerce de ses sujets ; qu'en vain le gou-

verneur

verneur de Tripoli avoit tâché d'échapper à de si justes reproches, sous prétexte que dans la capitulation, il n'étoit fait aucune mention de cette promesse : *Comme si*, dit-il à d'Aramon, *cent mille hommes qui étoient à ce siege, n'en eussent pas été témoins, & même que la démarche si humiliante pour le Grand-Seigneur, de s'être abaissé jusqu'à se plaindre en différentes occasions de leur manque de parole, ne fût pas au-dessus de toutes les preuves par écrit.*

L'habile ambassadeur ne lui contesta rien : se renfermant dans la voye d'insinuation, & à force de prieres & de présens, il en obtint peu à peu la liberté du Maréchal, & des plus anciens Chevaliers françois ; & pour faire voir qu'il prétendoit observer exactement le second traité, ou pour mieux dire, les promesses qu'il avoit faites à Montfort, il consentit que deux cens personnes parmi ceux qui étoient arrêtez, jouissent encore de la liberté. Mais par une nouvelle supercherie, il les choisit lui-même, comme il l'avoit fait au Goze, parmi les plus vieux & les plus pauvres des habitans. Il retint tout le reste dans les fers avec tous les Chevaliers Espagnols ou Italiens sujets

JEAN D'OMEDES.

de l'Empereur, & quelques jeunes Chevaliers François.

Cette exception donna beaucoup d'inquiétude à l'ambassadeur. Il prévit avec douleur que cette jeunesse aimable alloit être exposée à plus d'une sorte de périls, & d'autant plus dangereux, qu'ils seroient assaisonnez de molesse & de plaisirs. Pour les en préserver, il les racheta de son propre argent; & à l'égard des Chevaliers qui étoient sujets de l'Empereur, quoique ce Prince fût alors en guerre avec son maître, il s'engagea en échange de rendre au Bacha, & de conduire lui-même à Constantinople trente Turcs de bonne famille qui étoient actuellement esclaves à Malthe. Il en prit ensuite la route avec la confiance d'y être reçu par le Grand-maître, comme le liberateur de ses freres, & il y arriva le 23. d'Août sur le soir. Ce ministre en s'embarquant sur ses galeres, s'étoit fait préceder par une barque qui portoit de sa part une lettre au Grand-maître, où il lui donnoit avis de tout ce qui s'étoit passé dans la perte de Tripoli. D'Omedes fut consterné de cette nouvelle: & ce qui lui causoit encore plus d'inquiétude que de douleur,

c'eſt qu'il craignoit qu'on ne lui attribuât une perte ſi conſiderable. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit déja du tems qu'on s'étoit plaint dans le couvent, qu'au lieu de faire travailler aux fortifications de cette place, il détournoit au profit de ſes neveux les deniers qui y avoient été deſtinez. La perte de Tripoli pouvoit faire revivre ces plaintes, qui auroient pu produire un ſevere examen de ſa conduite, & peut-être ſa dépoſition. Pour ſe tirer d'une ſi fâcheuſe ſituation, il réſolut de rendre la conduite de l'ambaſſadeur de France ſuſpecte, & de rejetter ſur ce miniſtre & ſur le Maréchal la perte de cette place. Dans ce deſſein il fit appeller quelques Chevaliers qui lui étoient le plus étroitement attachez; & les ayant conduits dans ſon cabinet, il leur fit part de la lettre qu'il venoit de recevoir de d'Aramon. D'abord il ne leur laiſſa voir que la douleur que lui cauſoit une perte auſſi conſiderable: & comme s'il n'eût voulu en rejetter la faute que ſur lui-même, il leur avoüa avec une feinte confuſion, qu'il ne ſe pouvoit pardonner l'imprudence qu'il avoit eüe d'avoir engagé d'Aramon à paſſer en Afrique, & de s'être confié à un miniſtre étranger, dont il ne pouvoit pas igno-

JEAN D'OMEDES.

rer que le Maître avoit une étroite alliance avec le Grand-ſeigneur ; que cet ambaſſadeur , homme d'un genie ſouple & adroit , & de la même nation que le Maréchal , s'étoit emparé de toute ſa confiance , ſous prétexte de s'intéreſſer à la conſervation de Tripoli ; que vrai-ſemblablement il lui en avoit enſuite exagéré la foibleſſe , & les forces du Bacha , & que par ſes artifices il l'avoit inſenſiblement conduit dans un labirinthe de négociations , qui ne s'étoient à la fin terminées que par une honteuſe capitulation.

Les créatures du Grand-maître , en courtiſans ſerviles , & ſans éxaminer ce qu'il pouvoit y avoir de faux dans une relation qui ne rouloit que ſur des conjectures , déteſterent hautement la prétenduë perfidie de l'ambaſſadeur. Chacun à ſa maniére ſe fit un mérite de fortifier ces raiſonnemens vagues par de nouveaux préjugés auſſi mal fondez ; les uns diſoient que ce miniſtre n'auroit pas différé l'execution des ordres de ſon maître , & interrompu ſi volontiers le cours de ſon voyage à la Porte , s'il n'avoit crû lui être plus utile à Tripoli qu'à Conſtantinople ; d'autres ajoutoient que dans le beſoin preſſant que

le Roy de France avoit de la flotte & des forces du Bacha pour les opposer à celles de Charles-Quint, son ambassadeur pour les pouvoir faire passer plûtôt en Provence aux dépens de la Religion, avoit accéleré la capitulation de la place; que le Maréchal étoit inexcusable de l'avoir concluë sans la participation du Grand-maître & du Conseil: & on convint qu'il falloit lui faire incessamment son procès : mais pour se débarasser d'un témoin aussi incommode que l'ambassadeur, on résolut avant que de commencer la procedure, de le laisser partir. Cependant pour le rendre suspect ; & comme si on se fût défié de lui, à son abord devant le port, le Grand-maître, sous prétexte de l'heure indûë, défendit qu'on levât la chaîne, fit doubler la garde du château, & prit les mêmes précautions qu'en tems de guerre, & comme si l'ennemi fût revenu dans l'isle, & qu'il eût été aux portes de la place.

Le lendemain les confidens du Grand-maître, de concert avec lui, répandirent des bruits sourds, quoique sans nom d'auteur, que Tripoli n'étoit tombée si promptement en la puissance des Turcs que par l'intelligence secrete de l'ambassadeur avec le Bacha, & par la foi-

JEAN D'OMEDES.

blesse du Maréchal, qui s'étoit abandonné aux perfides conseils de d'Aramon. C'étoient de ces nouvelles qui ne se disent qu'à l'oreille, & qu'on ne confie qu'à ses amis intimes; mais qui à force d'être communiquées sous le secret, deviennent bientôt publiques. Ces bruits grossis par differentes conjectures que chacun y ajoutoit, suivant l'intention du Grand-maître, passèrent en peu de tems dans toutes les auberges, & des Chevaliers au peuple: par cet artifice d'Aramon sans s'en appercevoir devint tout d'un coup l'objet de l'exécration publique.

Le Grand-maître n'en demeura pas là: & pour le rendre aussi odieux dans toute la chrétienté, qu'il l'étoit à Malthe, il engagea ceux de sa cabale d'écrire secretement aux Chevaliers qui étoient en Europe, & dans leurs commanderies, que l'ambassadeur de France avoit trahi la Religion & livré Tripoli aux Infidéles; & que sans les sages précautions qu'avoit prises le Grand-maître, il auroit tenté de s'emparer du château Saint-Ange, & d y introduire les Turcs. Ces bruits se répandirent en peu de tems dans toute la chrétienté, & y firent beaucoup d'impression. Ceux qu'on publioit à Malthe

avec tant de malignité, parvinrent à la fin jusqu'à d'Aramon. On ne peut exprimer avec quelle surprise il les apprit : il demanda aussi-tôt audience ; elle lui fut assignée en plein conseil. Il y prit séance à côté du Grand-maître ; & trouvant indigne de son caractere de s'abaisser à réfuter tous ces faux bruits, il pria seulement d'Omedes, en lui adressant la parole, de se souvenir qu'il n'étoit passé en Afrique que sur les instances réiterées, qu'il lui en avoit faites, & dans lesquelles, pour l'y déterminer, il avoit fait entrer l'intérêt de la Religion chrétienne, & même l'affection dont le Roy son maître honoroit tout son Ordre. Il ajouta que depuis qu'il étoit arrivé au camp des Turcs, il n'avoit rien oublié, soit pour engager le Bacha à lever le siege, soit pour la délivrance des Chevaliers ; que Dieu lui avoit fait la grace de les ramener heureusement sur ses galeres, & que s'étant engagé de ramener en échange autant de Turcs esclaves de la Religion, il se flattoit que le Grand-maître les lui feroit remettre, pour qu'il pût dégager sa parole avec honneur.

Le Grand-maître lui répondit en peu de mots, & avec un air extrêmement froid, qu'on lui étoit bien obligé de

ses soins ; mais qu'à l'égard des esclaves Turcs qu'il demandoit, il n'en étoit pas le maître ; que c'étoit aux Chevaliers qui les avoient pris, à en disposer ; ou sur leur refus, au Maréchal à en dédommager le Bacha. D'Aramon auroit pû justement lui répliquer qu'il y avoit encore une voye plus courte, & même plus juste, qui étoit de lui remettre les Chevaliers Espagnols pour les rendre à Sinam ; mais il crut que dans la disposition présente des esprits, il étoit inutile de vouloir faire sentir au Grand-maître son injustice, ni de s'en plaindre : ainsi il sortit du port peu de jours après, & continua sa route vers Constantinople.

Son départ mit le Grand-maître en liberté de continuer l'exécution de son projet : il tint secretement plusieurs conseils avec ses créatures. La perte du Maréchal y fut résoluë. On convint que pour l'interêt du Grand-maître, il étoit tems de lui faire occuper sur la scene la place que d'Aramon venoit de quitter ; mais comme au sujet d'une résolution prise en plein conseil de guerre, on ne pouvoit pas sévir contre lui seul ; d'Omedes, & ceux qui de concert avec lui conduisoient ce noir complot, jugerent à propos de comprendre dans l'accusation les Cheva-

liers qui avoient eu le plus de part à la capitulation. Ses émissaires répandus dans les auberges, disoient qu'il étoit honteux à l'Ordre de souffrir une si grande lâcheté, & une pareille prévarication : lui-même représentoit au Conseil, quoique avec une douleur apparente, qu'on ne pouvoit pas, pour l'honneur de la Religion, se dispenser de faire rendre compte au Maréchal, & aux autres Chevaliers, des motifs qui les avoient déterminez à capituler : *Afin*, disoit d'Omedes avec une feinte modération, *de les absoudre, s'ils sont innocens ; ou aussi de les punir, si on avoit le chagrin de les trouver coupables.*

JEAN D'OMEDES.

Le Conseil ne trouvant rien que d'équitable dans cette proposition, opina qu'on instruiroit incessamment le procès des accusés : on convint qu'il falloit nommer trois Chevaliers de trois langues différentes pour faire les informations. Le Grand-maître n'eut pas de peine à faire tomber cette commission à ses créatures ; mais comme ces commissaires en qualité de Religieux ne pouvoient pas connoître d'un crime capital, & où il y alloit de la vie des accusés, il fut arrêté qu'on leur donneroit pour assesseur & pour chef de la commission un seculier, qui après

JEAN D'OMEDES.

l'examen & le rapport des commissaires, prononceroit sur la nature des peines que méritoit la faute des criminels. L'habile Grand-maître, sans paroître y prendre d'autre intérêt que celui de la justice, indiqua pour cet emploi un officier seculier de l'isle, appellé *Augustin de Combe*, dont il avoit fait la fortune, juge corrompu, & capable de tout faire pour de l'argent. Il fit encore choisir pour procureur de la commission, un autre seculier, Espagnol de naissance, qui n'avoit d'autre mérite que celui de lui être aveuglément dévoué. Par le choix de tous ces juges, d'Omedes se vit maître de faire prendre à cette affaire le tour qui lui conviendroit.

Sur la requête du procureur d'office, on commença par arrêter le Maréchal & les Chevaliers *Fuster*, *de Sousa* & *Errera*, qui avoient eu le plus de part, quoique d'une maniere différente, à la capitulation. Comme la perte de cette place intéressoit l'Empereur par rapport à sa suzeranité, & que d'ailleurs Tripoli couvroit en quelque maniere ses Etats d'Italie; les Chevaliers nés sujets de ce Prince, pour lui faire leur cour, n'eurent point de honte d'arrêter eux-mêmes leur Général, parce-

qu'il étoit François; on le jetta dans un cachot affreux, & où le soleil n'avoit jamais pénétré. Le Grand-maître croyant sa perte infaillible, & qu'il n'avoit plus de mesures à garder, pour le priver de tout secours, défendit sous de griéves peines, attendu l'énormité du crime, & qu'il s'agissoit de l'intérêt de l'Etat, qu'aucun Chevalier n'eût à solliciter en sa faveur. Par une autre ordonnance, il fut prescrit aux commissaires de rejetter les causes de récusation qu'il pourroit alleguer contre les témoins; que sans égard à la condition ou à la réputation des déposans, on admît indifféremment le témoignage de tous ceux qui se présenteroient, sans même les astreindre à subir la confrontation contre l'accusé. On ne pouvoit pas prendre de mesures plus sures pour perdre promptement un innocent.

A la faveur de cette nouvelle jurisprudence, on vit paroître parmi les témoins que le procureur d'office admettoit, des scélérats avérés, & des hommes noircis des plus grands crimes : tel étoit un certain Dominique Cabillan, Espagnol de naissance, dont on reçut le témoignage, quoiqu'il eût déja été repris de justice, & con-

JEAN D'OMEDES.

damné pour un crime de faux; tel Vanegas, autre Espagnol, qui après avoir renié Jesus-Christ, & embrassé la religion de Mahomet, par un nouveau crime, avoit vendu ses enfans aux Infidéles; & on fit revenir ce scelerat d'Afrique pour déposer contre le Maréchal; tel enfin un des canoniers de Tripoli, qui ayant été arrêté dans le moment qu'il désertoit parmi les Infidéles, n'avoit évité le supplice, que par la clémence du Maréchal. Tous les gens de bien voyoient avec douleur qu'à quel prix que ce fût, on vouloit perdre ce Seigneur; mais la cabale étoit si puissante, & on avoit même rendu sa cause si odieuse, que personne n'osoit ouvrir la bouche en sa faveur.

Le seul Chevalier de Villegagnon fut assez généreux pour entreprendre sa défense, & il s'en acquitta avec un courage invincible. Il publioit hautement qu'il étoit bien extraordinaire que la place n'ayant été perduë que par la négligence, & peut-être par l'avarice de ceux qui étoient chargez de la fortifier, & d'y jetter du secours; cependant on prétendît rendre le Maréchal responsable des fautes d'autrui. Les amis de ce Seigneur, & sur-tout

la plûpart des Chevaliers françois, sur ces plaintes qu'ils trouvoient justes, commencerent à ouvrir les yeux, & ils se reprochoient de s'être rendus les instrumens de la passion & de la haine d'Omedes. Ce Prince, pour prévenir leur témoignage, & ce qu'ils pourroient mander dans les différens Etats de la chrétienté, eut recours une seconde fois à la plume venale de ses confidens, & il les obligea d'écrire chacun dans leur pays, que le Grand-maître ayant voulu faire faire le procès au Maréchal pour avoir vendu Tripoli aux Infidéles, la plûpart des Chevaliers françois, craignant que par la conviction de ce crime, on n'attachât une marque d'infamie à leur Langue, avoient pris les armes, & tenoient actuellement le Grand-maître assiegé dans le château Saint-Ange. Ces nouvelles, toutes fausses qu'elles étoient, exciterent dans les pays étrangers une si grande indignation contre les Chevaliers françois, qu'on n'en parloit plus que comme de rebelles : & il sembloit que la qualité seule de François, étoit un crime qu'on ne pouvoit expier que par leur mort.

D'Omedes par ces lettres ayant pris les devants, & prévenu les François,

donna tous ses soins, avant que la verité eût pû être éclaircie, à terminer promptement cette grande affaire. Le procureur d'office, de concert avec lui, produisit de nouveaux témoins. Villegagnon découvrit aussi-tôt qu'ils avoient été subornez : il en porta ses plaintes aux commissaires, & après leur en avoir fait voir les preuves, il leur représenta, que si le Grand-maître, sous prétexte qu'il s'agissoit d'un crime d'Etat, avoit interdit au Maréchal toute voye de récusation, c'étoit à eux au moins à n'admettre que le témoignage de gens dont ils connussent la probité. Mais les Chevaliers dévoués au Grand-maître lui répondirent froidement, que cet examen regardoit le procureur d'office; qu'ils n'étoient préposez que pour recevoir simplement leur témoignage; qu'ils étoient également disposez à entendre à charge & à décharge ceux qu'il voudroit produire. Ils ajouterent qu'ils lui donnoient pour cela huit jours, quoiqu'ils eussent accordé deux mois au procureur fiscal pour trouver ses témoins. Plus de soixante personnes, gens d'une intégrité reconnuë, se présenterent dans un si petit espace de tems, & déposerent en faveur du Maréchal; & par leur témoignage firent tomber la

déposition des faux témoins. Enfin sur le rapport des commissaires, & ensuite par le jugement du Prévôt, il fut prononcé en plein conseil, que dans la perte de Tripoli, il n'y étoit intervenu de la part du Maréchal & des autres Chevaliers aucune sorte de trahison, ni d'intelligence avec les ennemis; que tout le malheur étoit provenu uniquement de la lâcheté des Calabrois; qu'à la verité il n'y avoit point de constitutions imperiales, ni de loix qui décernassent en pareil cas des supplices contre un gouverneur & des officiers; mais que par les statuts de l'Ordre, on en devoit chasser tout gouverneur, qui sans la permission expresse du Grand-maître & du conseil, auroit abandonné une place dont on lui auroit confié la garde: en consequence de quoi il concluoit par un seul & même jugement, à ce que l'habit de la Religion, & la Croix seroient ôtez au Maréchal, aux Chevaliers Sousa, d'Herrera & Fuster, comme complices de la perte de Tripoli.

Le Grand-maître témoigna par un geste chagrin qu'il n'approuvoit pas ce jugement. Il n'avoit fait comprendre dans l'accusation les Chevaliers Espagnols, que pour éloigner le soupçon

JEAN D'OMEDES.

qu'il agît contre le seul Maréchal par une haine de nation ; & il se flattoit qu'après l'avoir fait périr, il ne manqueroit pas d'occasion & de prétextes pour faire absoudre ses compatriotes. Ce jugement du Prévôt déconcertoit ses mesures ; pour y remedier, il représenta au Conseil avec une feinte moderation & une retenuë apparente, qu'il lui sembloit que le juge, pour finir une affaire aussi importante, avoit un peu trop précipité ses différentes sentences, & qu'il croyoit qu'il eût dû mettre une grande différence, tant entre la faute de chaque criminel, que dans les différentes peines dont on les devoit punir ; qu'il lui sembloit que pour le present on devoit s'en tenir au jugement rendu contre le Maréchal, & surseoir celui des officiers, pour les pouvoir juger chacun en particulier, & suivant la nature différente des crimes dont ils étoient convaincus.

Le juge qui comprit que par ce jugement commun qu'il avoit rendu contre tous les accusés, il avoit offensé le Grand-maître, malgré la sentence qu'il venoit de prononcer, sans pudeur & sans honte, changea d'avis : & pour appaiser le Grand-maître, opina de nouveau, & tira les officiers Espagnols

de la ſentence générale dans laquelle ils étoient compris ; & par une maniere d'explication il déclara que quoiqu'il les eût tous condamnez à la même peine, leurs fautes étoient bien différentes. Le bailli Schilling, adreſſant la parole à ce juge : *N'êtes-vous pas*, lui dit-il avec indignation, *le plus méchant homme du monde, de changer ſi legerement de ſentiment au moindre ſigne du mécontentement du Grand-maître ? Vous venez de prononcer juridiquement que les accuſés étant tous également coupables de la même faute, devoient ſubir la même peine ; & un inſtant après vous prétendez qu'on ſepare les fautes, & qu'on en differe le jugement ? Il a parlé comme un miſerable qu'il eſt*, ajouta le Chevalier Nuguez de la Langue de Caſtille ; & ſe tournant vers le Grand-maître : *Je ne ſouffrirai point*, lui dit-il, *qu'on execute la ſentence prononcée contre le Maréchal, ſi en même tems on ne fait ſubir la même peine aux autres accuſés.*

Toute l'aſſemblée s'étant réunie au même avis, le Grand-maître feignit de s'y rendre ; mais comme il étoit au déſeſpoir que ſa proye lui eût en quelque maniere échapée, & qu'il ne pût faire périr le Maréchal tout ſeul, com-

me il ſe l'étoit propoſé, il demanda un moment d'audience, où il repréſenta que quoiqu'on vînt de ſtatuer que tous les criminels ſeroient punis en même tems; cependant il étoit juſte de mettre quelque différence entre leurs fautes, & la peine qu'elles méritoient; que le Maréchal & le Chevalier Fuſter lui paroiſſoient bien plus coupables que les autres, l'un pour avoir négocié la capitulation, & l'autre pour avoir abandonné la place dont il étoit gouverneur, & que la punition de deux ſi grands crimes pouvant aller à la mort, il étoit d'avis, ſans que le conſeil s'en mêlat davantage, d'en renvoyer le jugement definitif au juge ſeculier, qui avoit déja pris connoiſſance de cette affaire. La corruption de ce juge, qui venoit de varier ſi honteuſement, le fit rejetter avec de grands cris: d'Omedes neanmoins s'obſtinoit à le faire nommer; mais comme ce juge ſe vit chargé d'injures par les plus emportés, de lui-même il ſe déſiſta de cette fonction, ſur le prétexte qu'ayant rendu ſa ſentence, il ne pouvoit pas prononcer deux fois ſur la même affaire. Le Grand-maître outré de n'avoir pû venir à bout de ſes deſſeins, remit l'affaire à une autre fois; ordonna au ſe-

cretaire du Conseil de faire mention dans son registre de tout ce qui venoit de se passer, & congédia l'assemblée.

Cependant les ennemis du Roy & de la France, sur les lettres que le Grand-maître avoit fait écrire dans leurs Etats, publioient que l'ambassadeur de la nation avoit livré Tripoli aux Infidèles, & qu'il étoit revenu ensuite à Malthe pour tâcher de les introduire dans cette isle; que sans la vigilance du Grand-maître tous les Chevaliers auroient été égorgés, & que la chrétienté auroit perdu une place qui servoit de boulevard à la Sicile & à toute l'Italie. Le Roy offensé de ces bruits qui donnoient atteinte à sa gloire & à l'honneur de la nation, dépêcha au Grand-maître un gentilhomme ordinaire de sa maison, appellé du Belloy, qui lui rendit une lettre de sa part, dattée du dernier jour de Septembre, & dans laquelle ce Prince, après s'être plaint amérement des bruits infames qu'on avoit répandus contre son ambassadeur, le prioit de lui faire sçavoir nettement & avec une exacte verité, si d'Aramon étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit: *Afin, s'il en étoit convaincu, de le faire punir selon la gran-*

JEAN D'OMEDES.

deur de son crime ; ou, s'il se trouvoit innocent, de le justifier par son témoignage parmi les nations étrangeres, où on l'avoit si cruellement diffamé.

L'arrivée de ce gentilhomme, & la lettre dont il étoit porteur, causerent de violentes inquiétudes au Grand-maître. Il n'étoit plus question de répandre furtivement des bruits sourds, ou d'envoyer des lettres anonymes ou signées de gens peu connus, avec un aussi grand roy que Henri II. & dans une affaire qui interessoit son honneur : il falloit s'expliquer clairement, & être en état de soutenir à la face de toute la chrétienté ce qu'on auroit avancé.

D'Omedes, pour ne se point compromettre, & pour se tirer d'embaras, porta la lettre du Roy au conseil ; on en fit la lecture, & il demanda aux seigneurs qui le composoient, leur avis sur la réponse qu'on y devoit faire. Toute l'assemblée d'un consentement unanime opina qu'il falloit récrire à ce Prince, que la Religion, bien loin d'avoir lieu de se plaindre de la conduite de son ambassadeur, n'avoit que des remercimens à rendre à Sa Majesté pour tous les bons offices qu'elle en avoit reçûs ; ce qui engageoit plus que

jamais tout l'Ordre à une éternelle reconnoissance. Le conseil ordonna en même tems à son secretaire de dresser cette lettre au plûtôt ; de la faire signer au Grand-maître, & de la remettre à l'envoié du Roy, ou au Chevalier de Villegagnon, qui devoit l'accompagner à son retour.

D'Omedes qui persistoit toujours dans le dessein secret de perdre l'ambassadeur & le Maréchal, se repentit bientôt d'avoir remis au Conseil la réponse d'une lettre qui lui étoit adressée à lui seul. Mais pour éluder les preuves qu'on en auroit pû tirer en faveur des accusés, il fit appeller le secretaire ; & sans s'ouvrir à lui de l'usage qu'il méditoit de faire de cette lettre, il lui dit seulement qu'étant adressée à un grand Roy, & sur une matiere aussi délicate, les termes n'en pouvoient être trop mesurés ; qu'il vouloit en conférer avec lui à loisir, & que si le gentilhomme François, ou Villegagnon la demandoient, il trouvât quelque prétexte pour s'en dispenser. Et il le congedia après lui avoir recommandé le secret.

Villegagnon ayant laissé passer quelques jours sans que ce secretaire se fût mis en état d'exécuter les ordres du

JEAN D'OMEDES.

Conseil, lui en demanda la raison. Le secretaire, suivant ce que lui avoit prescrit le Grand-maître, s'excusa sur la multitude de ses occupations : & pour l'amuser, lui promit de lui porter au premier jour cette lettre. Mais des semaines entieres s'écoulerent sans qu'on la pût tirer de ses mains. Ces délais affectés firent soupçonner à Villegagnon qu'il se tramoit de nouveau quelque mauvais dessein : pour s'en éclaircir il employa tous ses soins, & mit en mouvement les Chevaliers qui s'intéressoient comme lui à la défense du Maréchal. Enfin il découvrit, à ce qu'il rapporte lui-même, que le Grand-maître avoit eu des entretiens secrets avec le juge qui avoit fait le procès aux accusés ; qu'il lui avoit reproché qu'il eût été assez foible, sur les plaintes qui s'étoient élevées contre lui dans le Conseil, de se désister de sa commission ; que le Grand-maître avoit ajoûté qu'il étoit assez puissant, malgré la cabale opposée, pour lui faire renvoyer la révision du même procès ; mais qu'il ne lui pardonneroit jamais s'il varioit une seconde fois dans son jugement, & que pour s'assurer de sa parole il vouloit qu'il s'obligeât à lui payer cinq cens ducats d'or, s'il ne se conduisoit

pas dans toute la procedure de la maniere qu'il lui prescriroit.

Ceux dont Villegagnon tenoit cet avis, ajoutoient que le juge, dans la crainte de perdre sa charge avec la protection du Grand-maître, fit toutes les promesses, & passa toutes les obligations qu'on exigea de lui; que le Grand-maître saisi de ces gages lui avoit remis un mémoire contenant des faits & articles, sur lesquels il devoit interroger l'accusé, & qu'il lui ordonna ensuite, si le Maréchal les nioit, ou s'il n'y vouloit pas répondre, de lui faire donner la question; que par la violence des tourmens il en tirât cet aveu, Qu'il n'avoit remis Tripoli aux Turcs, qu'à la sollicitation de d'Aramon. On ajoutoit que le Grand-maître avoit avoué au juge que dans l'esperance de pouvoir envoyer cette confession au Roy, il avoit differé sa réponse à l'envoyé de ce Prince, & qu'il n'avoit trouvé que ce moyen de sortir avec honneur d'une affaire, où la perte des accusés assuroit sa gloire, & même sa dignité.

Villegagnon ne nous apprend point de qui il tenoit la découverte de ce complot, soit qu'on l'eût engagé au secret, soit peut-être que cela vint du

juge même, qui n'osant pas prendre sur lui, & sans la participation du Conseil, de faire donner la question à un des grands officiers de l'Ordre, ne fut pas fâché que le bruit de ce complot en empêchât l'exécution, & lui épargnât en même tems une somme aussi considérable qu'il s'étoit soumis imprudemment de payer au Grand-maître. Quoiqu'il en soit, Villegagnon instruit d'un si affreux complot, se rendit au Conseil, & demanda au nom de l'envoyé du Roy qu'on lui remît la lettre qu'il devoit porter à ce Prince: & il représenta que pour peu qu'il differât à partir, la mer par la rigueur de la saison ne seroit plus navigable. *Cependant*, ajouta Villegagnon, *si le Conseil avoit changé de sentiment, peut-être que pour faire connoitre au Roy l'innocence de son ambassadeur, il suffiroit de lui envoyer le resultat des commissaires avec une copie de la sentence du juge seculier; & que ce Prince par le simple énoncé de ces actes, verroit clairement que dans la capitulation de Tripoli, il n'y étoit intervenu ni trahison, ni intelligence de la part de d'Aramon & du Maréchal avec les Infidéles; mais que la perte de cette place venoit uniquement de la lâcheté des soldats Calabrois, & de leur rebellion.*

Un

Un Chevalier du prieuré d'Aquitaine, grand partisan de d'Omedes, prit la parole, & dit que le Roy ne demandoit qu'à être instruit de la conduite que son ambassadeur avoit tenuë en Afrique, & que c'étoit à cela seul qu'il falloit répondre. Le Grand-maître fut ravi que quelqu'un se fût opposé à la proposition de Villegagnon ; il sentit bien qu'un aussi habile homme que ce Chevalier françois, n'avoit demandé le procès des accusés, que pour porter au Roy des preuves sans réplique de l'innocence de d'Aramon ; & comme il trouvoit toujours Villegagnon à son chemin, il lui demanda fierement où il avoit appris que dans des procès criminels que l'Ordre faisoit faire à des Chevaliers, on fût obligé d'en rendre compte à des Princes seculiers. *Ce n'a jamais été mon intention*, répliqua le Chevalier, *d'avancer une pareille proposition; mais j'ai cru seulement qu'au défaut de la lettre que le Conseil avoit prescrite, & qu'on n'a jamais voulu expedier, le Roy se pourroit contenter, pour la justification de son ministre, du témoignage du juge même des accusez, qui par sa sentence, reconnoît que dans la capitulation, il n'y étoit intervenu de la part de cet ambassadeur aucun pacte illicite, ni aucune in-*

JEAN D'OMEDES.

telligence criminelle. Cependant, puisque vous m'ordonnez, continua Villegagnon en adressant la parole au Grand-maître, *de vous rendre compte des motifs particuliers que j'ai eus pour souhaiter qu'on envoyât ces actes en France, je vous le dirai avec toute la franchise dont je fais profession, & aussi avec tout le respect que je vous dois, & à l'auguste assemblée devant laquelle je parle.*

Pour lors élevant sa voix, & s'armant d'une noble fierté: *Il y a déja quelques jours,* Seigneur, continua-t'il en adressant la parole au Grand-maître, *qu'il court un bruit désavantageux à votre gloire; on publie que dans une conférence secrette que vous avez eüe avec la Combe, vous êtes convenu avec lui qu'il se chargeroit tout de nouveau du procès contre le maréchal; que ce juge inique s'est engagé d'en tirer par la violence de la torture, la confession des crimes qu'il n'a point commis; qu'il le condamnera ensuite à mort; & qu'après son exécution, on substituera sa confession à la lettre que le Conseil a ordonné qu'on écrivît au Roy. Tel est, à ce qu'on prétend, l'unique sujet du retardement affecté, que le secretaire apporte à remettre cette lettre à l'envoyé de ce Prince.*

Le Grand-maître ne put entendre ce

discours sans un vif ressentiment : le feu dans les yeux, & tout brûlant de colere, il lui commanda de dire tout haut de qui il tenoit ces bruits indignes. *Il n'est pas encore question du nom de l'auteur*, répondit modestement Villegagnon : *il s'agit seulement à présent que vous nous disiez si le fait est vrai ou faux. Très-faux*, s'écria le Grand-maître. *Déclarez donc, Seigneur, devant toute l'assemblée*, repartit Villegagnon, *que vous déchargez votre juge d'une somme de cinq cens ducats d'or à laquelle il s'est obligé envers vous, s'il ne condamnoit pas à mort le maréchal*. A ces terribles mots, la confusion parut d'abord sur le visage du Grand-maître; la tête lui tourna entierement; il ne se possedoit plus, & outré de se voir poussé si vivement par un de ses inférieurs, il le chargea d'un torrent d'injures. Mais celui-ci content d'avoir mis tout le Conseil sur les voyes de ses méchans desseins, se retira de l'assemblée. Les Seigneurs Grands-croix justement indignés de tous ces perfides complots, nommerent un autre juge, & commanderent sous de griéves peines au secretaire, que toute affaire cessante, & dans le jour même, il eût à délivrer à l'envoyé du Roy ou à Villegagnon la lettre pour

JEAN D'OMEDES.

ce Prince, dans la forme & les termes qui lui étoient prescrits.

Quelque précis que fussent ces ordres, le secretaire creature du Grand-maître, n'osa les exécuter sans sa participation : il se rendit secretement à son palais, écrivit la lettre sous ses yeux, la fabriqua avec un nouvel artifice ; & au lieu d'y marquer, comme le Conseil l'avoit ordonné, que bien loin que d'Aramon eût contribué à la perte de Tripoli, ce ministre au contraire n'avoit rien oublié pour détourner le bacha d'en former le siege ; il substitua à ces termes si positifs en faveur de l'innocence de d'Aramon, une clause relative seulement au tems auquel il écrivoit : & il faisoit dire au Grand-maître, que le Conseil n'avoit encore rien découvert, dont on pût accuser d'Aramon. Par cette clause, & sous prétexte qu'il pouvoit survenir de nouvelles charges, il se réservoit le pouvoir de recommencer dans une autre occasion les accusations intentées contre l'ambassadeur.

La lettre en cet état fut remise à Villegagnon, dattée du dix-sept de Novembre : mais il en eut bien-tôt reconnu l'artifice. Il la porta sur le champ au Conseil pour s'en plaindre ; & les

Seigneurs qui le composoient, honteux de tant de supercheries, dresserent eux-mêmes le projet de la lettre, que le Grand-maître, après ce qui s'étoit passé, n'osa refuser de signer.

JEAN D'OMEDES.

Ce Seigneur, après y avoir remercié le Roy des marques de bienveillance dont il lui avoit plû de l'honorer, ajoûta ces propres mots au rapport de M. de Thou, historien célébre & contemporain: *Quant à ce que Votre Majesté desire de moi, pour satisfaire à sa volonté, & à son commandement, je dis que d'Aramon étant arrivé ici le premier jour d'Août avec deux galeres & un brigantin, & ayant été reçû selon sa qualité, il nous a exposé l'ordre que vous lui aviez donné à son départ pour Constantinople, de nous voir en passant, & de nous assûrer de votre bienveillance: sur quoi nous le priâmes de passer en Afrique, & de tâcher de détourner le bacha de l'entreprise du siege de Tripoli, s'il ne l'avoit pas encore commencé; ou en cas qu'il trouvât la place déja assiegée, d'employer le nom si respectacle de Votre Majesté, & son propre crédit, pour l'engager à lever le siege; que d'Aramon avoit embrassé avec joye cette occasion de rendre service à l'Ordre; mais que le général Turc ayant été inexorable à toutes ses prieres, il re-*

vint ici sans en avoir pû rien obtenir : & en témoignant dans le Conseil public de notre Religion l'extrême regret qu'il avoit de la perte de Tripoli, il nous assura qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous donner la satisfaction que nous désirions de lui, comme en ayant eu un commandement exprès de Votre Majesté. Outre cela ; afin que chacun sçût la vraye cause de ce malheur, nous avons fait faire de tous côtés des informations : & après toute la diligence que nous avons pû y employer, nous n'avons rien trouvé qui puisse donner sujet de croire que d'Aramon y ait contribué, ni qu'il ait en quelque sorte que ce soit sollicité la reddition de cette place. Au contraire nos Chevaliers prisonniers à leur retour, nous ont appris que non seulement il est exempt de tout blâme ; mais qu'il a obligé notre Ordre par une infinité de bons offices. C'est pourquoi le bruit qui a couru au contraire, a été répandu injustement, & contre toute sorte de raison, &c.

Cette lettre dont j'ai une copie, ajoute M. de Thou à la fin de son septiéme livre, *fut depuis envoyé par le Roy à ses ambassadeurs, pour la publier dans les cours des Princes, où ils résidoient : ce qui fit cesser les mauvais bruits que les*

Imperiaux avoient répandus contre l'honneur & la réputation des François.

Toute la nation en fut redevable au zele & à l'habileté de Villegagnon ; & comme ce Chevalier se servoit aussi-bien de sa plume que de son épée, il publia dans Malthe & dans toute l'Europe un excellent mémoire latin, qui nous est resté, & où il fait voir que le Grand-maître par son avarice & son invincible opiniâtreté, avoit diverti les secours qui auroient pû sauver Tripoli. Ce mémoire fut adressé à l'empereur Charles-Quint.

Il est imprimé en entier dans le 3. Tome de l'édition in 4. p. 501.

Pour nous, sans prendre de parti dans une affaire si délicate, nous croyons que la trahison de ce renegat de Provence, qui découvrit aux Turcs les endroits foibles de la place ; que la rebellion des soldats ; l'extrême peur des deux chevaliers Espagnols, & leur intelligence avec les mutins ; enfin que la trop facile créance du gouverneur, & l'entêtement du Grand-maître à ne pas jetter du secours dans cette place, furent cause qu'on en précipita la capitulation, & que les assiegés, avant que de faire une pareille démarche, n'attendirent pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, une plus grande extrêmité. Le maréchal expia depuis par une longue prison l'imprudence qu'il y avoit eu

JEAN D'OMEDES.

à sortir de la place ; mais le Grand-maître, qui, comme nous le venons de voir, n'avoit fait arrêter les autres accusés que pour n'avoir pû séparer leur cause de la sienne, obtint leur pardon, si-tôt qu'il le pût : & comme dans quelque forme de gouvernement que ce soit, celui qui dispose des graces & des dignités, dispose presque toujours des suffrages, d'Omedes par son crédit, engagea la plupart des Grands-croix qui composoient le Conseil, à consentir qu'il les mît en liberté.

Dans le tems que la Religion à Malthe étoit le plus agitée par ces dissentions & ces troubles domestiques, Leon Strozzi prieur de Capouë, mécontent du premier ministre de France, ayant quitté la charge de Général des galeres de cette nation, s'étoit présenté devant le port de Malthe, & en avoit fait demander l'entrée au Grand-maître. Mais ce Prince, à qui tout ce qui venoit de France étoit suspect, la lui refusa avec beaucoup de dureté : & soit qu'il craignît que le Prieur ne favorisât le parti du Maréchal ; soit par attachement aux intérêts de l'Empereur, & par ressentiment de ce que Strozzi peu de tems auparavant avoit enlevé de la rade de Barcelone deux galeres

& plusieurs vaisseaux marchands, il lui fit dire que s'il ne se retiroit, il feroit tirer sur lui. Par des menaces si violentes, & si peu ordinaires dans une République, le Prieur se trouva sans aucun asyle dans toute la chrétienté, & sans d'autre retraite que la mer & deux galeres. Ainsi en cas qu'il fût poursuivi par des corsaires mieux armés que lui, ou qu'il fût surpris par quelque tempête, il ne pouvoit aborder dans les ports de l'Empereur sans s'exposer à être arrêté: il n'y avoit pas plus de sûreté pour lui dans ceux du duc de Florence, ennemi mortel de tous les Strozzi. Il n'auroit pas été mieux reçu dans le port de Genes, où Doria amiral de l'Empereur commandoit: Général sur lequel le Prieur, pendant qu'il commandoit les galeres de France, avoit remporté plusieurs fois différens avantages; espece d'outrage qu'on voudroit se pouvoir cacher à soi-même, mais qu'on n'oublie guéres, & qu'on ne pardonne jamais. Il ne restoit au Prieur pour asyle que les ports de France, qu'il avoit servie avec autant de fidélité que de succès; mais c'étoit l'endroit de l'Europe où il auroit été le moins en sureté. L'envie, inséparable de la gloire, lui avoit suscité pour ennemis toute la

JEAN D'OMEDES.

maiſon de Montmorency ; le connétable premier miniſtre, & favori de Henri II. avoit ſçu le rendre ſuſpect à ce Prince: & à ſon retour à Marſeille après l'expédition de Barcelone, il fut averti ſecretement qu'on le devoit arrêter, & que François de Montmorency fils aîné du connétable, étoit attendu pour lui ſuccéder dans le Généralat des galeres.

Pour prévenir cette injure, le Prieur s'étoit embarqué ſur ſa galere : & ſuivi de celle de ſon frere, ayant à force de rames paſſé par deſſus la chaîne du port, il gagna la haute mer, d'où ſe voyant en ſureté il renvoya au Roy ſon étendart de Général : & par une lettre que M. de Thou nous a conſervée, il lui marquoit que n'étant pas né ſon ſujet, le ſeul deſir d'acquerir de l'honneur l'avoit engagé au ſervice d'un ſi grand Prince ; mais que pour le conſerver, & même ſa vie qu'on menaçoit, il avoit été contraint d'abandonner la France, & de ſe ſouſtraire aux mauvais deſſeins de ſes ennemis, qui n'avoient point trouvé de moyen plus ſûr pour l'empêcher de faire éclater ſon innocence ; & pour prévenir ſa juſtification, que de chercher à le faire aſſaſſiner. *Je conjure donc Votre Majeſté par ſa bonté naturelle,*

ajoutoit-il, *de me pardonner si j'ai quitté ses Etats sans son agrément : & j'ose esperer que peut être un jour vous me regretterez, Sire, quand les évenemens de la guerre vous donneront sujet de comparer mes services avec les exploits de ceux qui vont remplir ma place.*

Mémoires de Brantome Tome 2.

Il écrivit après dans le même sens aux seigneurs Strozzi ses freres : il leur marquoit qu'il étoit prêt de rendre compte au Roy de sa conduite ; que même pour ne pas préjudicier à leur fortune, il ne prendroit jamais de parti contre la France : *Ma déliberation étant*, dit-il, *de faire la guerre aux Infideles pour le service de ma Religion.* C'étoit le sujet qui l'avoit conduit à Malthe, d'où étant obligé de s'éloigner par les ordres injustes du Grand-maître, quoique presque sans vivres & sans munitions, qu'environ vingt quintaux de biscuit, qu'un Chevalier Grand-croix, son ami particulier lui fournit secretement, & à l'insçû d'Omedes, il prit le large & la route du Levant avec le commandeur de Martines, chevalier Navarrois, qui ne le voulut jamais abandonner. Le Prieur le débarqua depuis dans un port de Sicile : & comme ce Commandeur étoit sujet de l'Empereur, & connu de ce Prince, il

JEAN D'OMEDES.

l'envoya à sa cour pour lui représenter qu'il avoit quitté le service de France, & que partant actuellement pour faire la guerre aux Turcs & aux Infidéles ennemis de sa Majesté, il lui plût lui accorder la permission de pouvoir relâcher dans ses ports, & y conduire les prises qu'il feroit. Il continua ensuite sa route, sans en tenir aucune certaine; & les vivres lui manquant dans la suite, il en prit indifféremment par force sur les vaisseaux chrétiens qu'il rencontra, même sur ceux de son Ordre: mais avec la protestation que la necessité seule l'y réduisoit. Il faisoit faire un état exact de tout ce qu'il prenoit, avec la promesse d'en dédommager un jour les proprietaires; &, *ami de Dieu seulement*, comme il le disoit, pendant toute la campagne il courût la Méditerranée, & fit des prises si considérables sur les Infideles, qu'à son retour il se trouva en fonds de plus de cent mille écus. Passant le long des côtes de la Calabre, il rencontra le commandeur de Martines qui lui avoit procuré un sauf conduit fort ample de l'Empereur; & ce Prince si excellent juge du mérite, & si habile même à débaucher les Généraux de ses ennemis, avoit chargé ce Commandeur

d'offrir à ſon ami une penſion de douze mille écus avec le commandement de douze galeres, & l'aſſurance de la dignité d'amiral après la mort de Doria. Le Prieur qui ne ſe pouvoit paſſer de la protection de ce Prince, ſoit pour trouver un aſyle dans ſes ports, ſoit pour rentrer dans Malthe, ne refuſa point abſolument ce parti; mais comme il s'étoit engagé envers ſes freres toujours attachés aux intérêts de la France, de ne porter jamais les armes contre cette nation, il fit traîner la négociation de Martines. Sur les nouvelles que le viceroi de Sicile eut que ſon maître ſouhaitoit d'attirer le Prieur à ſon ſervice, il ordonna qu'il fût reçû avec ſes galeres dans tous les ports de l'iſle; & lui-même n'oublia à ſon égard ni préſens, ni aucune de ces careſſes que les courtiſans ſçavent ſi bien faire valoir, quand il s'agit de faire réüſſir les deſſeins de leur maître. Le Prieur y répondit avec une politeſſe réciproque; *mais ſans*, dit-il, *pouvoir prendre aucun engagement juſqu'à ce qu'il en eût conféré avec le Grand-maître & le Conſeil de l'Ordre*. Sous prétexte de preſſentir leur diſpoſition, il y envoya un de ſes officiers, qu'il avoit chargé de faire part à ſes meilleurs amis de ſon

heureux retour : par le même officier il fit porter à l'autel de Notre-dame de Philerme un ornement magnifique qu'il avoit fait faire à Messine, & sur lequel, par un reproche indirect qu'il faisoit au Grand-maître de sa dureté, il avoit fait broder ces mots de l'Evangile de saint Jean : *Il est venu parmi les siens, & ils n'ont point voulu le reconnoître.*

Après avoir donné des marques de sa devotion, il en donna d'autres de sa probité : comme il n'y avoit eu qu'une extrême nécessité qui l'eût forcé à prendre des vivres sur les vaisseaux chrétiens, il fit publier à son de trompe dans toutes les villes maritimes des royaumes de Naples & de Sicile, qu'il avoit déposé à Messine un fond considérable pour payer ceux ausquels en faisant la course il avoit été contraint d'enlever des munitions. Il voulut qu'on leur tînt compte des intérêts comme du principal : ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'il en remporta la réputation de n'être pas moins équitable & desintéressé, que grand capitaine : deux vertus qui concourent à former un grand homme, mais qui se trouvent rarement réünies dans la même personne.

JEAN D'OMEDES.

Le Grand-maître ayant appris le retour du Prieur, & instruit des vûës de l'Empereur; pour les faire réüssir, & pour obliger le Prieur à s'engager à son service, témoigna publiquement qu'il n'étoit pas plus disposé que la premiere fois à le recevoir dans Malthe. Mais les amis de Strozzi qui étoient des plus considérables de l'Ordre, lui manderent que d'Omedes ne seroit pas maître de lui refuser une seconde fois l'entrée du port. Sur leurs lettres il s'embarque aussi-tôt, arrive à Malthe, se met dans un esquif: & sans prévenir le Grand-maître sur son retour, saute à terre, & escorté d'un gros de Chevaliers que l'admiration de sa valeur avoit attirez à sa rencontre, il monte au palais, aborde le Grand-maître avec cette noble confiance que donne la vertu, quoique toujours avec le respect qui étoit dû à sa dignité, & lui dit qu'ayant appris que les Turcs menaçoient l'isle d'une nouvelle invasion, il étoit venu lui offrir ses services, & selon le devoir de sa profession, se joindre à ses confreres pour la défense commune de l'Ordre. Le Grand-maître dissimula sa surprise, & le chagrin secret que lui causoit son arrivée. D'Omedes étoit actuellement broüillé avec

tout le Conſeil, qui ſe plaignoit que par une avidité honteuſe, & ſous différens prétextes, il s'emparoit de tous les biens de la Religion. La préſence d'un Chevalier d'une auſſi grande conſidération que le prieur de Capouë, pouvoit fortifier le parti des mécontens ; mais comme l'eſprit & la conduite de la cour imperiale regloit celle du Grand-maître, & qu'il n'ignoroit pas que l'Empereur vouloit attirer le Prieur à ſon ſervice, il le reçût bien, lui fit même beaucoup de careſſes. Il le pria enſuite, quand il ſeroit repoſé, de viſiter toute l'iſle, d'examiner avec ſoin les endroits qui auroient beſoin d'être fortifiez : & on lui donna pour aſſociés Bompoſt Grand-bailli d'Allemagne, le commandeur Loüis de Laſtic, lieutenant du maréchal, & Pedre Pardo, ingenieur eſpagnol.

Ces trois commiſſaires, après avoir parcouru toute l'iſle, & en avoir obſervé exactement les différentes ſituations, firent leur rapport au Conſeil, & ils repréſenterent que le bourg réſidence du couvent, quoique fortifié par le château ſaint Ange, étoit vû & commandé par le mont ſaint Julien, eſpece de langue de terre, qui s'avançoit dans la mer ; qu'il falloit de ce cô-

té-là fortifier le bourg par de nouveaux ouvrages, & construire sur ce mont un fort qui en défendît les approches aux ennemis ; que le port Marza Musciet étoit ouvert & sans défense, & que pour empêcher les flottes ennemies d'y entrer, on ne pouvoit se dispenser de bâtir une nouvelle ville sur le mont Sceberras, l'endroit de toute l'isle du plus difficile accès ; qu'il faudroit même un jour y transferer le couvent, & qu'en attendant, & pour la fureté du port Musciet, on ne pouvoit trop-tôt élever sur la pointe de ce rocher un fort qui en défendît l'entrée : il conclut par exhorter le Grand-maître & le Conseil à fortifier toutes ces langues de terre plus longues que larges, qui par leurs intervalles formoient autant de ports, & que la figure des doigts de la main représente au naturel.

Le Conseil, après avoir examiné avec beaucoup d'attention le rapport des commissaires, & le projet des ouvrages qu'ils proposoient, résolut d'y faire travailler incessamment. Mais comme la Religion n'avoit pas assez de fonds pour entreprendre en même tems tant de travaux différens, & que la construction seule d'une nouvelle ville auroit épuisé le trésor, on

JEAN D'OMEDES.

se réduisit à fortifier par de nouveaux bastions le bourg du côté qu'il étoit vû ; d'y ajouter des flancs & des cazemates ; d'en creuser & d'en élargir les fossés pour y faire entrer l'eau de la mer : & en attendant qu'on pût édifier une nouvelle ville sur le mont Sceberras, on convint par rapport à l'importance de ce poste, de commencer par y bâtir un château avec quatre petits bastions ou boulevards, & de les placer en sorte qu'ils pussent servir en même tems à la défense de la ville, qu'on avoit dessein de construire un jour au même endroit.

Après que le Conseil se fut fixé à ces différens ouvrages, les trois commissaires s'en partagerent le soin. Le Grand-bailli se chargea des fortifications qu'on vouloit ajouter au bourg ; le prieur de Capouë entreprit la conduite du château qu'on devoit bâtir à la pointe du mont ou du rocher Sceberras : & le commandeur de Lastic fut choisi pour avoir la direction de l'autre fort, qu'on projettoit de construire sur le mont saint Julien.

Ces trois commissaires par une loüable émulation, après avoir fait venir de Sicile des maçons & des ouvriers, faisoient travailler sans relâche chacun

à leur entreprise. Les paysans de l'isle servoient à remuer la terre, ou à charier & à conduire les matériaux. Tous les Chevaliers, pour presser le travail, se rendoient assidûëment aux atteliers, & se relevoient tour à tour : & tous les différens ordres de l'Etat, Chevaliers, bourgeois & paysans s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'en moins de six mois le bourg fut en état de ne pas craindre un siége, & qu'on vit élevé, & garni même d'artillerie le château du mont Sceberras, appellé le *fort saint-Elme*, en mémoire d'une des tours qui défendoit l'entrée du port de Rhodes, qui portoit le même nom : à l'égard du fort qu'on àvoit construit sur le mont saint Julien, il fut appellé le *fort saint Michel.*

Nous ne pouvons nous dispenser, au sujet de la diligence qui fut apportée à la construction de ces ouvrages, de rendre ici la justice qui est dûë au noble désinteressement de tous les Chevaliers de ce tems-là, tant de ceux qui étoient actuellement à Malthe & au couvent, que des commandeurs éloignez : tous par une entiere désapropriation, & conforme à leurs vœux, porterent au trésor leur argent monnoyé & leur vaisselle ; & les simples

JEAN D'OMEDES.

Chevaliers qui n'avoient pour tout bien qu'une chaîne d'or, eſpece d'ornement dont les guerriers ſe paroient alors, s'en dépoüillerent avec joye pour contribuer au payement des ouvriers. Nous avons vû renaître cet exemple de nos jours, où ſur le bruit d'un puiſſant armement que le Turc deſtinoit contre Malthe, des Chevaliers, ſans attendre la citation, y ont porté auſſitôt leurs perſonnes & leurs biens; & des vieillards infirmes, fait paſſer d'avance tous leurs effets & leur argenterie changée en eſpeces d'or & d'argent.

On ne peut exprimer la ſatisfaction & la joye que tous les Chevaliers & les habitans de Malthe firent éclater à la vûë de ces forts, qui par la diligence des conducteurs de l'ouvrage, ſembloient être ſortis comme par miracle de deſſous terre, & mettoient toute l'iſle à l'abri des incurſions des Infidéles. Le Grand-maître & le Conſeil en reçurent de grandes loüanges; mais les plus ſinceres, & la meilleure partie tournerent à l'honneur des trois commiſſaires, & ſur-tout du Prieur de Capouë, qui par ſa capacité dans l'art des fortifications, par ſon zele & ſon application continuelle, avoit conſtruit un fort qui

défendoit le port Musciet, qu'on pouvoit regarder comme la principale clef de Malthe. Dans la vivacité des sentimens d'estime & de reconnoissance que tout le Couvent faisoit éclater pour cet illustre Prieur, plusieurs Chevaliers des principaux de l'Ordre publioient hautement qu'il ne manquoit plus à la sureté de l'Ordre, que de l'en voir Grand-maître ; & comme d'Omedes étoit très-âgé, tous les vœux & tous les suffrages se déclaroient d'avance en sa faveur.

Le Grand maître n'apprit ces bruits qu'avec un chagrin secret : & comme si la vûë de son successeur eût dû avancer la fin de ses jours, sous prétexte de s'intéresser à la fortune du Prieur, il employa toutes sortes d'artifices pour l'éloigner de Malthe & de sa présence. Il lui fit de vives instances pour le déterminer à passer au service de l'Empereur ; mais le Prieur, qui après les Medicis, ne haïssoit personne autant que Charles-Quint leur protecteur, déclara nettement au Grand-maître, qu'il étoit incapable de tourner ses armes contre la France, & contre un Roy auquel il avoit autrefois engagé sa foi ; que l'espérance d'augmenter sa fortune ne lui feroit jamais entreprendre

JEAN D'OMEDES.

ce qu'il n'avoit pas crû devoir faire, quoique pressé par le juste ressentiment qu'il conservoit contre les ministres de la France.

D'Omédes le voyant déterminé à ne pas quitter Malthe, & ne pouvant l'y souffrir, pour l'éloigner & s'en défaire sous un autre prétexte, lui proposa de passer sur les côtes d'Afrique, & de conduire une entreprise qu'il avoit formée sur la place de Zoare. Cette ville autrefois connuë sous le nom de Possidone, & faisant partie de la province de Tripoli, est située du côté du Levant, à treize milles de l'isle de Gelves. La bonté de son port y attiroit en ce tems-là une grande quantité de marchands de differentes nations; & ce grand commerce avoit enrichi ses habitans. Des Maures esclaves à Malthe, pour recouvrer leur liberté, avoient déclaré au Grand-maître, que du côté des terres, la place n'étoit point fortifiée; qu'à la faveur d'une espece de forêt de palmiers, qui s'étendoit presques jusques sur le bord du fossé, on pourroit en approcher sans être découvert, & que les habitans ne faisant point de garde de ce côté-là, ils seroient aisément surpris, & la ville emportée avant qu'ils eussent pû se reconnoître.

Le Grand-maître offrit au Prieur pour cette entreprise un nombre suffisant de Chevaliers & de soldats, & des esclaves pour guides. Strozzi, qui ne perdoit pas de vûe l'espérance de parvenir à la Grand-maîtrise, accepta avec joye un emploi qui lui procuroit l'occasion de se signaler à la vûë de ses confreres. Il fit aussi-tôt armer ses galeres, & quelques brigantins qui lui appartenoient; il y fit entrer douze cens hommes de guerre, parmi lesquels on comptoit plus de trois cens Chevaliers des plus braves du Couvent, & qui tous avoient souhaité avec empressement de pouvoir combattre sous les yeux d'un Général si bon juge de la valeur.

Cette petite flotte partit du port de Malthe le six d'Août, & arriva sur la côte d'Afrique le quatorze au soir. Par la faute des pilotes on débarqua beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit projetté, & dans un endroit éloigné au moins de douze milles de la Zoare. Il fallut marcher pendant la nuit à travers les sables, & des bosquets de palmiers dont en cet endroit le pays étoit couvert. Le Général avant que de se mettre en chemin, partagea ses troupes en trois bataillons. Le commandeur de Guimegan, ancien Chevalier dont nous avons

JEAN D'OMEDES.

déja parlé, conduisoit le premier, & il étoit précédé par le Chevalier de Strozzi neveu du Prieur, que son oncle avoit mis à la tête de quelques jeunes Chevaliers, qui dans cette expédition tenoient lieu d'enfans perdus. Le corps entier des Chevaliers suivoit à quelque distance, & il étoit commandé par le chevalier Parisot de la Valette, lieutenant général. La marche étoit fermée par les compagnies d'infanterie que les chevaliers de Rangif, de Bisbale & de la Benante avoient levées en Italie pour le service de la Religion : le Prieur s'en étoit réservé le principal commandement comme du corps le plus nombreux, & dont par cette raison il pourroit faire des détachemens, & les envoyer au secours des deux premiers corps, s'ils en avoient besoin. L'armée marchoit en cet ordre : quelques Malthois habillez en Maures, & qui en parloient la langue, la précedoient l'espace d'un mille ou deux, & s'avançoient dans le pays pour en reconnoître la disposition, & si l'entreprise n'étoit point découverte. Tout leur parut tranquille; mais en approchant de la Zoare, ils apperçurent sur la gauche des feux dans un espece de camp rempli de tentes & de pavillons, & dont

dont les troupes sans sentinelles paroissoient ensevelies dans le sommeil. On proposa aussi-tôt au Général de les aller reconnoître & de les charger; mais on crut, comme il étoit assez vrai-semblable, que ce n'étoient que de ces Arabes qui campent presque toujours, la plûpart nuds & mal armez, & avec lesquels il n'y avoit rien à gagner. D'ailleurs on considera qu'on ne pouvoit les attaquer si près de Zoare sans porter l'alarme dans cette ville, & en éveiller tous les habitans. Ainsi d'un commun avis on remit l'attaque de ces troupes après la prise de Zoare. Pour réussir dans cette derniere entreprise, le Général ordonna à ses officiers & aux principaux chefs, après qu'ils seroient entrez dans la ville, de pousser droit jusqu'à la grande place, où toutes les rues aboutissoient; de s'y fortifier, & sur-tout de ne point souffrir que le soldat se débandât pour piller, qu'on ne fût maître de tous les postes, où les habitans pourroient se retrancher; mais pour le dédommager en quelque sorte de cette retenuë forcée, il promit deux écus pour chaque tête de Maure qu'on lui apporteroit.

Après ces différentes dispositions, l'armée, malgré les ténébres de la nuit qui duroit encore, s'avança en bon

JEAN D'OMEDES.

ordre & avec un grand silence, que les Chrétiens trouvérent encore plus profond du côté de la ville ; point de sentinelle, encore moins de corps de garde, & les portes de la ville même ouvertes. Les Chrétiens y entrent sans obstacle, & après avoir laissé au dehors quelques compagnies pour en défendre l'entrée, ou pour en faciliter la sortie, ils pénetrent jusques dans la grande place, se mettent en bataille, & par le bruit des tambours & des trompettes éveillent les habitans. Pour lors les soldats se répandent dans les rues, enfoncent les portes des maisons, tuent tout ce qui se met en défense, font prisonniers ceux qu'ils trouvent sans armes ; & le sabre à la main forcent le timide bourgeois à livrer son or & son argent. Ces impitoyables guerriers, pour en tirer de ceux mêmes qui n'en avoient point, les garotent pour les vendre comme esclaves, & sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, on contraint à force de coups les vieillards, des femmes & des enfans de s'avancer vers le bord de la mer pour être embarquez sur les galeres de la Religion ; tristes représailles, mais nécessaires pour réprimer la cruauté des Infidéles, & leur apprendre en

cas pareil à mieux traiter les Chrétiens.

On avoit déja assemblé dans la grande place environ quinze cens de ces personnes, qui gémissoient & déploroient leur malheur, lorsque heureusement pour eux il leur vint du secours qui rompit leurs fers, avant qu'ils en eussent senti toute la pesanteur. Le Commandeur de la Valette étoit chargé de leur embarquement; un Maure de la ville appellé Aly Benjiora, ayant entendu prononcer son nom, l'aborde avec empressement, & après s'en être fait reconnoître pour avoir servi sous lui dans Tripoli: *Sçavez-vous, Seigneur*, lui dit-il tout bas, *que vous allez être tous investis & taillez en pieces*? Et pour lui faire connoître le péril où il étoit exposé, il lui apprit que ce que le Général chrétien avoit pris pour un camp volant, ou une cazale d'Arabes, en venant à la Zoare, étoit un corps de quatre mille Cavaliers Turcs, tous vieux soldats & excellens arquebusiers, commandez par Morat Aga gouverneur de Tripoli; que cet officier allant à l'isle de Gelves sur des ordres de la Porte, avoit campé dans l'endroit où ils l'avoient découvert, & où la nuit l'avoit surpris; que des habitans

JEAN D'OMEDES.

qui avoient échapé aux chrétiens, étoient allez implorer son secours ; qu'il leur avoit promis d'être à la pointe du jour aux portes de Zoare, & que c'étoit à son général, ajouta-t-il, à prendre ses mesures pour n'être pas surpris.

Le Commandeur ayant recompensé le Maure de son avis, courut en faire part au Prieur. Ce Général, pour rappeller les soldats auprès de lui, fit aussitôt sonner la retraite; mais le bruit que causoit le tumulte d'une ville exposée au pillage, les cris des femmes, & des filles qu'on arrachoit toutes tremblantes des mains de leurs maris ou du sein de leurs meres, tout cela empêchoit qu'on n'entendît le signal de la retraite: peut-être même que le soldat avide du butin, pour ne pas quitter une si douce occupation, feignoit de ne la pas entendre.

Cependant Morat se doutant bien qu'il trouveroit les chrétiens dispersez dans les differens quartiers de la place, arrive aux portes, que les Malthois avoient abandonnées, afin d'avoir part au pillage. Il y entre avec la même facilité que les chrétiens y avoient trouvée; charge ceux qu'il rencontre à son passage, en tue plusieurs, & répand une terreur générale parmi les Chré-

tiens ; sans qu'il fût possible au Général de l'Ordre d'en trouver un nombre suffisant pour les opposer aux Infidéles. Enfin le jour paroît, & fait connoître distinctement aux Chevaliers l'ennemi & le péril. Pour lors on abandonne le pillage ; chacun cherche à se rendre sous les enseignes de la Religion ; tout se rallie, mais par pelotons & selon le quartier où ils se trouvoient. Le simple Chevalier, sans avoir reçû les ordres du Général, ne le prend que de son courage ; tout combat, tout le monde est aux mains. Les Maures se joignent aux Turcs & à leurs liberateurs ; & dans ce désordre & ce tumulte la plûpart des prisonniers brisent leurs fers : la Valette qui en étoit chargé, n'en put conduire sur les galeres qu'environ deux cens.

Les Chevaliers quoique séparez les uns des autres, & pressez par le nombre superieur des ennemis, ne laissent pas de leur résister dans les différens endroits où ils se rencontrent. Les uns fortifiez par la situation des postes qu'ils occupoient, prétendent encore se maintenir dans leur conquête ; d'autres ne songent qu'à gagner la mer & leurs galeres. Le Chevalier Sforce entre autres, le jeune Strozzi, & plusieurs autres Chevaliers d'un grand merite, plûtôt

JEAN D'OMEDES.

que de se rendre, combattirent jusqu'à la derniere goute de leur sang : & les Infidéles n'auroient pas eu l'avantage de voir des Chevaliers dans leurs fers, si après le combat ils n'eussent trouvé sur le champ de bataille & parmi les morts les Chevaliers de Chabrillan, Marsilly & Bracamont, qui n'étoient qu'évanouis, & qui furent depuis rachetez.

Pendant que le combat se maintenoit encore, le Prieur qui avec une autre troupe s'avançoit vers le bord de la mer, averti du péril que couroit son neveu, revient sur ses pas & avance à son secours : mais il trouva en arrivant que le sort des armes en avoit décidé. Le désir si naturel de venger sa mort ; & de l'autre côté l'espérance que les Turcs avoient de défaire cette seconde troupe, & de remporter une victoire complette, les remettent aux mains. La partie s'engage avec une nouvelle fureur ; il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Chrétiens & les Turcs acharnez les uns contre les autres ne donnent, ni ne reçoivent de quartier ; tout combat, tout se mêle, chacun s'attache à l'ennemi qu'il a en tête, & d'un combat général il se fait autant de combats particuliers qu'il y a de sol-

dats dans chaque parti. Mais les Turcs à la fin se trouvant trop pressez par les Chevaliers, à la faveur de leurs chevaux, s'éloignent d'un bataillon si redoutable, rechargent leurs mousquets, & reviennent en bon ordre à bout portant : dans une de ces décharges, le Prieur qui étoit à la tête de sa troupe, reçoit un coup de mousquet dans la cuisse qui le met hors de combat. Comme les Turcs s'avançoient pour l'achever, ce qui restoit de Chevaliers & de soldats lui font comme un rempart de leurs corps. Le Commandeur Copier, Tolon de Sainte Jaille, & Soto-major, sont tuez en repoussant les Infidéles. Il y a bien de l'apparence que dans cet état on auroit bien eu de la peine à garantir le Prieur de la fureur de ces barbares, s'il ne s'étoit trouvé parmi les Chevaliers un Majorquin appellé Toreillas, d'une taille extraordinaire, & d'une force de corps surprenante, qui prenant son Général dans ses bras, le retire d'abord de la tête du bataillon dans le centre ; & de-là avec autant de peine que de péril, & malgré une grêle de coups de mousquets qu'il falut encore essuyer, il gagna le bord de la mer.

Le Majorquin chargé d'un fardeau

JEAN D'OMEDES.

encore plus honorable qu'embarrassant, y trouva de nouveaux périls. La mer en cet endroit étoit basse, & des bancs de sable fort communs le long de cette côte, empêchoient les plus petites chaloupes de venir à bord. Toreillas ne laisse pas d'entrer dans la mer, & l'eau presque toujours jusqu'à la ceinture, & avec des peines infinies, il passe d'écueil en écueil, de banc en banc, & gagne enfin un endroit plus profond où l'esquif de la capitane vint le prendre avec le Prieur.

Dans tout autre corps que celui de Malthe, la blessure & la retraite d'un Général auroit peut-être ralenti le courage des soldats; mais parmi des Chevaliers tous nés Généraux, s'il est permis de parler ainsi, & tous animés du même courage, on ne les vit sensibles qu'à la joye de sçavoir leur Général en sureté: indifférens sur leur propre perte, il ne leur restoit d'inquiétude que pour l'étendart de la Religion, & pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Infidéles.

Le Chevalier de la Cassiere en étoit chargé; après la retraite du Prieur, on délibera sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on convint qu'il falloit se tenir toujours serrez, & tâcher en com-

battant, de gagner le bord de la mer. Dans ce dessein on se remit en marche, toujours poursuivis par les Turcs, qui sçachant que les chaloupes ne pouvoient approcher du bord de la mer, s'attendoient bien de tuer les moins diligens, & même tous ceux qui quoique dans l'eau, se trouveroient à portée de leurs armes à feu.

Pendant cette marche souvent interrompuë, les Chrétiens approchant de la mer, rencontrent un rocher qui étoit à la tête d'un défilé, & dont pour prendre haleine, ils s'emparerent aussitôt. De cet endroit on voyoit à découvert les galeres, & même les chaloupes qui les attendoient. Il étoit question de les pouvoir joindre : la Cassiere qui auroit sacrifié mille vies plûtôt que de hazarder l'étendart de la Religion, représenta aux plus anciens Chevaliers, que s'ils se portoient tous ensemble & en corps au bord de la mer, les Infidéles qu'ils avoient sur leurs talons, les chargeroient avec plus de fureur que jamais ; que pendant que les uns tâcheroient de se sauver dans l'eau, d'autre seroient aux prises avec l'ennemi, & que dans ce désordre & cette confusion, on couroit risque de perdre l'étendart de S. Jean ; mais que pour

JEAN D'OMEDES.

prévenir un aussi grand malheur, il falloit que les Chevaliers seuls restassent à sa garde, & fissent ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs; pendant que les blessez & les soldats défileroient insensiblement, & gagneroient les uns après les autres les galeres & les vaisseaux de la Religion; & que quand ils seroient débarrassez de cette multitude incommode, il n'étoit pas impossible qu'un petit nombre de Chevaliers, & dont la plûpart sçavoient nager, en se dispersant, n'échapassent les uns après les autres à l'opiniâtre poursuite des Infidéles.

Ce projet fut agréé sur-tout par les soldats, qui les premiers en devoient profiter: & la Cassiere leur montrant les esquifs & les chaloupes qui n'étoient pas éloignées: *Sauvez-vous*, leur dit-il, *mes amis, & mettez-vous en sureté pendant que mes camarades & moi arrêterons ici nos ennemis : peut-être serons-nous assez heureux pour vous suivre de près: mais si nous perissons, la Religion à notre défaut ne laissera pas sans recompense vos services & le courage dont vous venez de donner de si bonnes preuves.* Ces soldats partirent, & en défilant les uns après les autres, arriverent au bord de la mer, entrerent dans l'eau, & ga-

gnerent les vaisseaux qui les attendoient.

Les Turcs ne virent qu'avec une nouvelle fureur qu'une partie de leur proye leur échappoit : ils renouvellerent leur attaque, & tâcherent de forcer l'entrée du défilé. Mais les Chevaliers toujours intrépides, & l'épée ou la pique à la main, leur présentoient un front redoutable. L'Aga à la tête de sa cavalerie ne pouvant les faire reculer, fait mettre pied à terre à ses cavaliers, & le sabre à la main s'avance & se jette dans le défilé. Les Turcs avec leurs larges cimeteres coupent le long bois des piques, brisent les épées, & se flattent de venir bien-tôt à bout de ce reste de Chevaliers, qu'ils croyent n'être plus animez que par leur désespoir. Mais ces intrépides guerriers, quoique la plûpart n'eussent plus pour toute arme que leurs poignards, se prennent corps à corps avec les Turcs, tuent ou blessent ceux qu'ils peuvent joindre, & se font craindre & même admirer par ces barbares.

L'Aga persuadé qu'il n'en viendroit à bout que par le feu de la mousqueterie, fait remonter sa cavalerie à cheval. Pendant ce mouvement Verdalle adressant la parole à la Cassiere : *Que*

JEAN D'OMEDES.

faisons-nous ici, lui dit-il, *attendons-nous que ces Infidéles nous tuent les uns après les autres, & qu'à notre honte éternelle, l'enseigne de la Religion tombe entre les mains de ces chiens ? Croyez-moi, mon cher frere, nous touchons presque au bord de la mer; tâchons en suivant les traces que notre illustre Général nous a marquées avec son sang, de gagner à son exemple nos galeres. L'eau, comme vous sçavez, est basse : nous pouvons tous ensemble, & en faisant quelque effort, arriver au bord : nous jetter dedans; & s'il se trouve, comme on le dit, entre les bancs de sable quelques canaux plus profonds, tout ce que nous sommes de Chevaliers, nous vous porterons tour à tour avec l'enseigne de notre sainte Religion : & si un seul de nous la peut sauver, que la mort arrive après, quand il plaira à Dieu.*

Le commandeur de la Cassiere ne voyant point d'autre parti à prendre, suivit ce conseil : il se met en chemin avec sa petite troupe, marche serré à l'ordinaire & à grands pas. A l'approche du bord de la mer, les Chevaliers se séparent, se dispersent tout d'un côté, & se jettent en différens endroits dans l'eau. La Cassiere soutenu par Verdalle, & par d'autres Chevaliers, y entre : & avec un courage invincible, &

au travers des mousquetades, il tient toujours sa banniere élevée, gagne les chaloupes, y est reçu avec des cris de joye & des acclamations : mais quelques Chevaliers, qui pour faciliter sa retraite, avoient fait ferme au bord de la mer, périrent, & furent tuez par le feu continuel des ennemis.

L'Ordre perdit la plûpart des Chevaliers, & des Freres servans d'armes qui se trouverent dans cette malheureuse expédition : & parmi les plus distingués, l'histoire a conservé les noms de Dupuy Monbrun, S. Marcel, d'Avanson, de Brianson, de Bonne, la Rochette, la Roche-Montmort, de la Motte, tous des premiers maisons de la Province de Dauphiné : S. Sulpice, Puipatron, Gilbert, Brichanteau, Bauvais, Nangis, Harancourt, le Plessis-Richelieu, de Gordes, chevaliers de la Langue de France, y furent tués : celle d'Italie y perdit les deux Valperges, Sforce, le jeune Strozzi, Grimaldi & Justiniani : & l'Espagne, Berenger, Sotto-major, Perez Pachieco, Montroy, Touar, & Barientos, qui eurent le même sort. Nous ne devons pas oublier le Chevalier Poplieze de la Langue d'Italie, & qui en soutenant d'une main l'étendart de la Religion, que

JEAN D'OMEDES.

portoit la Caſſiere, fut tué au bord de la mer d'un coup de mouſquet : Chevalier d'une rare pieté, & qui par ſon exemple & par toute la conduite de ſa vie, fit voir que la pratique fidelle & conſtante des plus auſteres vertus, n'eſt pas incompatible avec la plus rare valeur.

Fin de l'onziéme Livre.



LIVRE DOUZIE'ME.

Pozani Vicent. vie de L. Strozzi.

LE Prieur de Capoue ayant rassemblé ses vaisseaux, mit à la voile, & avec les débris de ses troupes rentra dans le port de Malthe. Ses blessures obligerent de le porter sur une planche jusqu'en son hôtel ; il étoit suivi de la plûpart de ses officiers qui n'étoient guéres en meilleur état que leur Général. Mais quoique dans cette malheureuse expédition, & par les hazards inévitables à la guerre, il eût perdu un grand nombre de Chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avoit acquise en 1552. d'autres occasions, ni la réputation d'un sage & vaillant capitaine : & le soldat comme l'officier lui rendirent cette justice, que dans le désespoir de pouvoir vaincre cette foule d'ennemis dont il avoit été surpris & environné, on ne l'avoit jamais vû donner ses ordres avec plus de sang froid, & combattre en même-tems avec un courage plus déterminé. Des témoignages si honorables, & scellez, pour ainsi dire, de son sang, lui firent déferer pour la seconde fois le généralat des galeres. Comme la mer étoit son élement, il

Jean d'Omedes.

n'eut pas la patience d'attendre que ses playes fussent entierement fermées; il se rembarqua, & pendant tout l'été courut la Mediterranée, & jusqu'aux bouches du Nil. Il étoit la terreur de toutes ces mers; aucun vaisseau n'osoit tenir devant son pavillon; les corsaires les plus braves l'évitoient avec soin. Il ne laissa pas d'en prendre plusieurs qu'il mit à la chaîne; & des flottes entieres de marchands, malgré leur escorte, tomberent en sa puissance; il les conduisit dans les ports de la Religion, & avec ces prises il y ramena l'abondance, le luxe & les plaisirs.

Pendant qu'on celebroit à Malthe son retour avec cette joye inséparable des heureux succès, il y arriva une nouvelle toute autrement importante pour l'Ordre, & sur-tout pour les Chevaliers Anglois. Un vaisseau de cette nation commandé par le capitaine Hosmadan entra dans le port : cet officier avoit le caractére d'envoyé de la Reine d'Angleterre; il eut en cette qualité audience du Grand-maître auquel il présenta une lettre de la part de cette Princesse, qui lui marquoit que Dieu l'ayant placée sur le thrône de ses ancêtres, elle avoit résolu, pour la déchar-

ge de sa conscience, de rendre à son Ordre toutes les commanderies & tous les biens dont les rois Henri VIII. son pere, & Edouard VI. son frere, s'étoient injustement emparez. Elle finissoit sa lettre par l'exhorter, & le Conseil de la Religion, à envoyer incessamment à Londres quelques Chevaliers munis de pouvoirs suffisans pour les rétablir dans la possession des commanderies, & dans tous les endroits de leur Ordre.

Une nouvelle aussi surprenante causa bien de la joye à Malthe, & surtout parmi les Chevaliers Anglois, qui regardoient cette heureuse révolution comme des prémices du rétablissement de la véritable religion dans leur patrie. Mais parmi une nation aussi jalouse de sa liberté, cette restitution des biens de l'Eglise ne se termina pas sans de grandes difficultés. Pour l'intelligence d'une affaire de cette importance, il faut se souvenir de ce que nous avons déja dit dans le livre dixiéme des motifs injustes qui avoient engagé Henri VIII. à usurper dans ses Etats les biens des commanderies & des monasteres. Et peut-être que pour mettre ce point d'histoire dans tout son jour, il ne sera pas inutile de rappor-

L. X p. 45.

JEAN D'OMEDES.

ter ici sommairement les dernieres actions de ce Prince, & ce qui se passa en Angleterre à sa mort pendant le court regne du jeune Edouard son fils, & le commencement de celui de la reine Marie sa fille aînée. Henri sentant approcher sa fin, regla décisivement l'ordre de sa succession, qui par l'inconstance de ses mariages avoit souvent varié. Depuis sa séparation d'avec Catherine d'Arragon sa premiere femme, il en avoit épousé cinq autres, dont la plûpart n'étoient sorties de son lit & du thrône que par une mort violente ou un divorce forcé.

Cette polygamie successive pouvoit troubler l'Etat après sa mort, & faire naître des guerres civiles entre ses enfans. Le Parlement, la loi vivante & suprême de cette nation, lui laissa la liberté de regler le rang de ses héritiers. En vertu de cet acte, & quelque tems avant sa mort il avoit reconnu pour son successeur le Prince Edouard à peine âgé de neuf ans & demi, issu de Jeanne de Seïmours sa troisiéme femme: & pour soutenir toujours aux yeux du public la répudiation de Catherine d'Arragon, il avoit déclaré bâtarde la princesse Marie sa fille aînée, quoiqu'avant son divorce il l'eût

reconnuë pour Princesse de Galles; titre affecté aux héritiers présomptifs de la couronne. La princesse Elisabeth, fille d'Anne de Boulein la seconde de ses femmes, succeda à sa sœur dans ce grand titre, qu'elle perdit à son tour après le supplice de sa mere. Le Roy leur pere, pour gratifier sa troisiéme femme, avoit fait passer dans le Parlement un acte solemnel qui les privoit l'une & l'autre de la succession à la couronne: peu de jours avant sa mort il les rétablit dans leurs droits, & il les reconnut pour ses héritieres, si le prince Edouard mouroit sans posterité.

Ces deux Princesses étoient aussi opposées par leur caractere, que par les intérêts differens de leur naissance. L'aînée élevée par une mere Espagnole, & sortie de son côté des rois d'Arragon & de Castille, étoit naturellement fiere & hautaine, zelée catholique par son éducation, dévote par temperament, & d'ailleurs attachée par son intérêt au saint Siege, dont l'autorité avoit légitimé le mariage de la Reine sa mere.

Comme les prétentions d'Elizabeth tomboient par la validité de cette dispense, des Protestans cachés, créatu-

res de sa mere, l'avoient élevée dans un grand éloignement, & une espece de mépris pour la puissance des clefs. C'étoit la partie la plus essentielle de sa religion ; d'ailleurs assez indifférente sur les dogmes ; d'un génie souple & aisé, qui prenoit facilement toute sorte de forme, fiere ou caressante selon qu'il convenoit à ses intérêts ; à peine âgée de treize ans, on voyoit déja comme une ombre de cette habileté qui fut depuis l'admiration de toute l'Europe. Le Roy son pere finit malheureusement ses jours dans le schisme, dont il étoit auteur, également ennemi du saint Siege & des Protestans ; & ce Prince, qui par une entreprise témeraire avoit voulu se mêler de réformer la religion, mourut dans une cruelle incertitude de la véritable.

Sa mort excita de nouveaux trouble dans l'Angleterre : les véritables Catholiques soupiroient après l'extinction du schisme ; mais ce n'étoit pas le parti le plus puissant. Une foule de Protestans qui jusqu'alors avoient été retenus par la crainte des supplices, leverent le masque, & inonderent la cour, la capitale & les provinces. Plusieurs Evêques même se déclarerent ouvertement en faveur de l'héresie ; &

afin que son établissement fût durable, on élevoit le jeune Roy dans les principes des Sacramentaires. Le regent, ses précepteurs, & les officiers de sa maison ne lui parloient des plus saints de nos mysteres, que comme d'une idolâtrie.

Ce Prince ne respiroit, pour ainsi dire, qu'un air empoisonné : on prévint & on séduisit sa raison dans un âge auquel il ne pouvoit encore faire un juste discernement. Il embrassa la doctrine des Protestans, qu'on lui representoit continuellement comme plus conforme à l'Evangile; & il eut le malheur d'errer avec cette confiance, que la verité seule devroit inspirer.

Le Parlement par de nouvelles loix autorisa ce changement : la messe fut abolie, les images enlevées des Temples, les livres saints traduits d'une maniere infidéle, & qui favorisoit les opinions dominantes. Le Service divin fut célébré en langue vulgaire, le mariage permis au clergé ; & ce qui étoit de plus important pour l'avide courtisan, ce qui restoit de biens dans l'Eglise devint la proye de gens qui faisoient consister toute leur religion à ruiner la Religion même.

C'est ainsi que l'Angleterre se pré-

JEAN D'OMEDES.

cipita du schisme dans l'heresie.

Ce qui restoit d'Evêques orthodoxes dans le royaume, firent des efforts impuissans pour inspirer au peuple de leurs Dioceses une juste horreur de ces nouveautés. Le clergé étoit méprisé ; le schisme avoit rompu cette union si nécessaire avec le saint Siege, le centre de la religion. Ce n'est pas qu'en ce tems-là l'Angleterre ne comptât parmi ses Evêques des hommes sçavans, & de mœurs irréprochables. Mais quoique opposés à l'heresie, soit pour parvenir à l'episcopat, soit pour obtenir d'autres benefices, ils avoient eu la foiblesse de souscrire à la prétenduë primauté de Henri VIII. Quelques-uns même, contre leurs propres lumieres, avoient été assez lâches pour écrire en faveur du schisme de ce Prince. Ce fut en vain qu'après sa mort ils tenterent de s'opposer au progrès que faisoit l'heresie : on leur fit un crime de leur zele ; ils se virent exposés à la rigueur des ordonnances du Parlement. Ce fut même un prétexte pour les dépoüiller de leurs riches benefices : les uns furent déposés ; on en emprisonna d'autres, & tous expierent par une longue persécution la faute de s'être séparés par complaisance pour la cour, de l'unité de l'Eglise.

La mort du jeune Roy arrivée le six de Juillet, produisit en Angleterre de nouvelles révolutions. Ce royaume étoit alors gouverné par le duc de Nort-Humberland, regent ou premier ministre, seigneur plein d'ambition; & qui pour faire regner son fils en la place de son maître, lui avoit fait épouser Jeanne Gray, fille du duc de Suffolc, & issuë de Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Pour approcher cette jeune Dame du thrône, peu de jours avant la mort du roy Edouard, sous prétexte que les deux Princesses étoient nées de mariages équivoques, il lui avoit suggeré un testament qui faisoit revivre leur exheredation. Ce testament, à leur préjudice, appelloit Jeanne Gray à la couronne. En vertu de cet acte auquel on avoit mis le grand sceau, cette jeune Dame avoit été proclamée Reine d'Angleterre. Mais quoique Marie fût reconnuë pour catholique très-zelée, les provinces & la capitale ensuite, détestant cette usurpation, se déclarerent en faveur de cette Princesse avec tant d'ardeur & de zele, que sans combattre & sans répandre de sang, elle se vit en peu de jours maîtresse du royaume, & même de la personne de ses ennemis.

JEAN D'OMEDES.

La providence divine l'ayant conduite comme par la main ſur le thrône, ſes premiers ſoins furent de lui en marquer ſa reconnoiſſance par le rétabliſſement de la veritable religion, & par la réunion de ſes Etats dans le ſein de l'Egliſe. Pour l'execution d'un auſſi grand deſſein, il falloit faire caſſer tous les actes des Parlemens précedens, qui avoient autoriſé le divorce de Henri VIII. ſon ſchiſme, &, depuis ſa mort, l'établiſſement de l'hereſie. L'entrepriſe n'étoit pas ſans de grandes difficultés; les Evêques nouveaux, ſi on peut donner ce nom à des intrûs, les milords & les grands de l'Etat faiſoient la plûpart une profeſſion ouverte des opinions nouvelles: & ceux qui n'étoient pas infectés de l'hereſie, adheroient au ſchiſme, & ne vouloient pas entendre parler de ſe remettre ſous l'autorité du ſaint Siege. Les miniſtres de la Reine lui firent enviſager que pour faire réüſſir d'auſſi grands projets, elle avoit beſoin d'être ſoutenuë par un mari puiſſant & autoriſé, & ſur-tout qui fût zelé catholique.

On comptoit parmi les prétendans pluſieurs princes ou ſeigneurs Anglois & étrangers. Philippe d'Autriche, jeune Prince, fils unique de l'Empereur Charles-

Charles-Quint, étoit sur les rangs, & l'argent de l'Empereur son pere avoit mis dans ses intérêts, les principaux ministres de la Reine. La plûpart des Catholiques Anglois souhaitoient que le choix de la Reine tombât sur le cardinal Polus ou de la Poole, qui n'étoit que Diacre ; ou sur le jeune Courtenay son cousin. Polus descendoit par sa mere du duc de Clarence, frere d'Edoüard IV, & l'ayeule de Courtenay étoit fille du même Edoüard, & sœur de la mere de Henri VIII.

On révéroit la sagesse du cardinal Anglois, une vie sans reproche, sa science, sa capacité & sa prudence, Courtenay se distinguoit par les agrémens de sa personne ; la Reine se sentoit entraîner par un penchant secret que ce jeune Seigneur inspiroit sans art & sans dessein, aux personnes les plus indifférentes. Il avoit un air si noble, & tant de graces dans ses manieres, que cette Princesse toute austére qu'elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de le regarder avec un plaisir secret. Sa présence seule effaçoit en un instant tous les raisonnemens politiques de ses ministres, qui s'étoient déclarez en faveur du fils de l'Empereur. Et il est certain que dans les premiers mouve-

JEAN D'OMEDES.

mens d'une inclination naissante, cette Princesse auroit préféré Courtenay au sage Polus, & même à Philippe d'Autriche, si ce jeune Seigneur par sa dissipation & l'irrégularité de sa conduite, n'eut pas lui-même ruiné de si favorables dispositions. Il s'apperçut du foible que la Reine avoit pour lui, & il fut assez hardi pour laisser voir qu'il l'appercevoit sans y répondre: & au lieu de faire sa cour assiduëment à cette Princesse, il passoit des jours entiers avec des femmes perduës, & dans des plaisirs faciles & honteux.

A une vie si dissipée, succéda son attachement pour la princesse Elizabeth: il en devint éperduëment amoureux, & il l'aimoit avec toute l'ardeur & la bonne foi d'un jeune homme qui aime pour la premiere fois. Plusieurs ont crû qu'il en étoit aimé; quoique la suite ait fait voir que les sentimens de cette habile Princesse n'étoient pas tant l'amour, qu'un intérêt d'ambition qu'elle conduisoit avec art, & pour se faire des partisans & des créatures. Peut-être même qu'un motif de vanité si ordinaire dans les personnes de son âge, & le plaisir secret d'enlever jusques sur le thrône un amant à sa sœur, lui fit recevoir avec plus de complaisance les

vœux d'un jeune Seigneur, auquel il sembloit que par émulation toutes les femmes de la cour cherchassent à plaire. Quoiqu'il en soit, la liaison de Courtenay avec la Princesse, devint bien-tôt publique : il sacrifia la Reine avec autant d'imprudence que d'amour. Cette Princesse fut assez foible pour sentir cette préférence avec une jalousie indigne de son âge & de son rang; & quoique sans agrément, & même plus âgée de dix-neuf ans qu'Elisabeth, elle regarda comme une injustice la préférence que lui donnoit Courtenay.

Antoine, seigneur de Noailles, résidoit alors auprès de la Reine en qualité d'Ambassadeur de Henri II. & il avoit succedé dans cet emploi à Claude de Laval de Bois-Dausin de la maison de Montmorency son cousin. Ce ministre pénétra la disgrace de Courtenay avant même qu'il s'en apperçût. Il n'oublia rien pour l'éclairer sur ses veritables intérêts : mais il avoit à faire à un jeune homme qui n'en connoissoit point d'autres que ceux de son amour. Le feu & l'emportement de sa passion lui cachoit l'éclat d'une couronne ; & tant qu'il fut agité de cette phrénesie, il auroit préféré la possession d'Elisabeth à tous les thrônes de la chrétienté.

Il étoit assez indifférent pour la France, que la Reine l'épousât ou Polus ; l'intérêt de Henri II. consistoit uniquement à traverser le mariage de cette Princesse avec le fils de l'Empereur. Son ambassadeur représentoit continuellement aux principaux Seigneurs Anglois, que par cette alliance, ils s'exposoient à voir leur royaume devenir province d'Espagne, l'Inquisition s'y établir ensuite, & les assemblées du Parlement abolies ou du moins suspenduës, & dégénerer à la fin en pure cérémonie. Les Anglois, & sur tout les Protestans, sentoient bien tout ce qu'ils avoient à craindre de cette alliance. La Reine reçut à ce sujet plusieurs adresses & différentes requêtes: il y eut même quelque soulevement dans les provinces ; mais l'argent de l'Empereur, & l'habileté des ministres de la Reine surmonterent tous ces obstacles. Cette Princesse épousa Philippe d'Autriche: un point important manquoit à la satisfaction de l'Empereur. Ce n'étoit pas assez que le Prince son fils eût épousé la Reine ; il falloit encore en faire un roy d'Angleterre, & qu'il fût couronné en cette qualité. Cette cérémonie si essentielle pour l'autorité souveraine dépendoit du Parle-

ment : mais il n'étoit pas aisé de disposer de ces grandes assemblées où la liberté & l'intérêt de la nation triomphent souvent de la majesté du Souverain. Ceux qui avoient fait paroître le plus d'éloignement pour le mariage de la Reine, & ceux-même qui par complaisance l'avoient favorisé, jaloux de la liberté de la nation, se réünirent en cette occasion. L'ambassadeur de France, du fond de son palais conduisoit tous les mouvemens de ce parti. Pendant que toute la cour étoit Espagnole, il avoit sçu rendre le Parlement François. Et par ses soins & son habileté, Philippe, sans pouvoir parvenir au titre de Roy d'Angleterre, fut réduit à la seule qualité de mari d'une Reine bien plus âgée que lui, & sans aucun agrément. Cette Princesse ne laissa pas de tirer des avantages considerables de cette alliance. La part qu'un Prince aussi puissant & aussi redoutable que l'Empereur prit dans les affaires du gouvernement, facilita l'exécution de tous les desseins de la Reine; du consentement du Parlement l'heresie fut proscrite, & le culte de la veritable religion rétabli. Polus revêtu de la dignité & des pouvoirs de legat du pape Jules III. éteignit depuis le schis-

JEAN D'OMEDES.

me, mais sans oser exiger ni pénitence, ni restitution des biens Ecclesiastiques : il fallut d'abord pardonner sans condition, des fautes qu'il eût été dangereux de vouloir punir. On se contenta des fieres satisfactions des Anglois, qui reçurent les graces du saint Siege avec une indifférence, qui faisoit bien voir que le corps de la nation ne les avoit pas recherchées.

On remit à des conjonctures plus favorables le projet d'arracher des mains des Protestans tous ces grands biens de l'Eglise dont ils s'étoient emparez. La Reine par le conseil de Polus, & pour donner l'exemple à ses sujets d'une pareille restitution, déclara que sa conscience ne lui permettoit pas de retenir plus long-tems les biens de l'Eglise que le feu Roy son pere avoit réünis à son domaine ; elle s'en dépoüilla sur le champ, & les remit à leurs titulaires.

Ce fut le sujet du voyage que fit à Malthe le capitaine Hofmadan. On jugera aisément combien tout l'Ordre, & sur-tous les chevaliers Anglois furent sensibles à une nouvelle aussi agréable. Le Grand-maître & le Conseil écrivirent à la Reine pour la remercier de la justice qu'elle rendoit à leur Religion ; & le commandeur de Mont-

ferrat fut envoyé en Angleterre pour travailler à cette grande affaire de concert avec les ministres. L'Ordre à l'arrivée du Commandeur rentra sans peine dans ses biens, & ce Chevalier autorisé par le Grand-maître & le Conseil, pour marquer leur reconnoissance à la Reine, confera le Prieuré de saint Jean, avec le titre de Grand-croix, au chevalier Richard Seeley, un des seigneurs Anglois qui étoit le mieux dans l'esprit de cette Princesse, & qui avoit eu beaucoup de part dans cette négociation. Jacques Seeley son frere, à sa considération, obtint une autre commanderie. On donna celle de Munigton au chevalier Olivier Starqueï, pour honorer en sa personne les sciences & les belles lettres où il avoit fait de grands progrès ; & à la recommandation de l'Empereur, dont l'autorité depuis le mariage de son fils influoit beaucoup dans les conseils, on confera le titre de bailli de l'Aigle, au commandeur Fulster, ce Majorquin de la langue d'Arragon, dont nous avons parlé dans le livre précédent au sujet de la perte de Tripoli, & du procès qui fut intenté au commandeur Vallier Grand-maréchal de l'Ordre.

Le Grand-maître d'Omedes ne vit

JEAN D'OMEDES.

point l'entiere consommation de cette grande affaire. Il étoit mort dès le commencement de Septembre de l'année précedente: Seigneur qui au siege de Rhodes avoit fait preuve de sa valeur; d'ailleurs pieux, & qui affectoit un grand air de réforme & de dévotion; mais imperieux, vindicatif, avare, & qui pour enrichir sa famille, ruina la Religion par la dispósition qu'il avoit faite de son vivant en fraude de la loi, & contre les statuts de l'Ordre. Sa dépoüille fut réduite à si peu de chose, que plusieurs Chevaliers indignés de voir qu'il eût détourné les principaux effets de sa succession en faveur de ses neveux, proposerent de leur laisser le soin de ses funerailles; mais les Seigneurs du Conseil rejetterent cette proposition comme indigne de la générosité & de la grandeur de l'Ordre. Ses obseques se firent à l'ordinaire aux dépens de la Religion, & avec une magnificence plus convenable à sa dignité, qu'au merite de sa personne.

6 Septemb. 1553.

Peu de jours après son decès on assembla le Chapitre pour lui donner un successeur. Le Prieur de Capouë paroissoit avoir des prétentions bien fondées pour cette élection. C'étoit depuis long-tems l'objet de ses desirs; & pour y parvenir il avoit gagné plusieurs des électeurs.

Ses partiſans étant renfermez dans le Conclave, firent valoir ſon courage, ſa valeur & ſon experience dans le commandement des armes. Mais Gagion ou Gagnon Grand-conſervateur, & un des principaux électeurs prenant la parole: *Si dans le choix que nous ſommes obligés de faire*, dit-il aux commiſſaires, *il n'étoit queſtion que d'élire un grand capitaine, je ne crois pas que nous puſſions avec juſtice refuſer nos ſuffrages au prieur de Capouë; mais il s'agit aujourd'hui de donner à tout l'Ordre non ſeulement un chef plein de valeur; mais encore un pere commun, ſans eſprit de parti, également attentif à conſerver à la Religion la bienveillance de tous les Princes chrétiens, & qui évite ſur-tout avec grand ſoin d'embaraſſer l'Ordre dans leurs différends; & c'eſt ce que je n'oſe eſperer du prieur de Capouë. Vous ſçavez*, ajoûta-t'il, *ſa paſſion pour la liberté de ſa patrie, & dont Philippe Strozzi ſon pere a été la premiere victime; ſi nous le mettons à notre tête, & qu'il ſe voye maître de nos vaiſſeaux & de nos galeres; qui doute, quoique ſous d'autres prétextes, qu'il ne tourne toutes les forces de la Religion contre les Medicis, & que pour venger la mort de ſon pere, il n'attaque leurs*

JEAN D'OMEDES.

flottes, & qu'il ne porte même le fer & le feu le long des côtes de la Toscane. Et pour lors l'Empereur qui regarde la fortune & l'élevation des Medicis comme son ouvrage, ne manquera pas de nous rendre responsables des entreprises du Grand-maître. Cosme lui-même le chef de cette maison, Prince si habile, pour se venger & pour faire diversion, sçaura bien nous susciter des ennemis parmi les Potentats d'Italie ses alliez; & qui sçait si ce nouveau Souverain, qui passe pour le plus grand politique de son siecle, & qui a des relations & des intelligences jusqu'à Constantinople, n'attirera pas les armes du Grand-seigneur contre Malthe? & si une fois nous nous rendons suspects & odieux à l'Empereur maître des royaumes de Naples & de Sicile, d'où pourrions-nous, si nous sommes assiegez, esperer du secours contre les Infideles?

Ce discours que l'amour seul & un sincere attachement pour le bien de l'Ordre avoit inspiré à cet électeur, fit beaucoup d'impression sur l'esprit des autres commissaires. Les commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille appuyerent fortement ces réfléxions; ceux même qui avoient pris des engagemens secrets avec le prieur de Ca-

pouë, & qui s'étoient déclarez d'abord en sa faveur, revinrent à l'avis du conservateur : tous s'exhorterent mutuellement, & convinrent dans le choix qu'ils alloient faire, de n'avoir égard *qu'au bien seul de la Religion.* Après s'être affermis dans une résolution si loüable, ils élurent d'une commune voix pour Grand-maître frere CLAUDE DE LA SANGLE, Chevalier de la langue de France, & Grand-hospitalier. CLAUDE DE LA SANGLE.

Ils firent ce choix pendant qu'il résidoit actuellement à Rome auprès du Pape en qualité d'ambassadeur de l'Ordre: preuve que dans cette élection il n'y entra ni cabale, ni esprit de parti, & que les commissaires n'y furent déterminez que par des principes de justice, & par les mouvemens de leur conscience. La nouvelle de son élection ne fut pas plûtôt sçûë à Rome, que le gouverneur du château saint Ange par ordre exprès du Pape l'annonça par une décharge de toute son artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette capitale de la chrétienté : la plûpart des cardinaux, les ambassadeurs, les principaux prélats de la cour, & les barons de Rome visiterent en cérémonie le nouveau Grand-maître. Le Pape l'en- 1554.

voya féliciter ſur ſa dignité par ſon maître de chambre ; & quand il fut au palais pour lui prêter le ſerment ordinaire d'obéïſſance, ce Pontife le fit dîner à ſa table & en public, & n'oublia aucun des honneurs qui étoient dus à ſon mérite & à ſa dignité.

Le Grand-maître ne fut pas plûtôt débaraſſé du cérémonial, & des viſites qu'il avoit été obligé de rendre, qu'il ſongea à partir pour Malthe. Les galeres de la Religion commandées par le prieur de Capouë le vinrent prendre juſqu'à Terracine, le conduiſirent en Sicile, & il entra dans le Fare de Meſſine le douze de Decembre. Dom Juan de Vega, viceroi de l'iſle, l'attendoit avec impatience dans cette grande ville. Depuis le ſiege & la priſe de Mehedia où ils s'étoient trouvez l'un & l'autre, comme nous l'avons rapporté dans le livre onzieme, il s'étoit formé entre eux une liaiſon, ou pour mieux dire, une eſpece de correſpondance, mais où il entroit plus de politeſſe que de ſincere confiance. L'Eſpagnol faſtueux dans ſes démonſtrations, pour lui faire connoître la joye qu'il avoit de ſon élection, fit deſſein de lui en donner des marques publiques à ſon entrée, & pendant ſon ſéjour dans Meſſine. Ce-

pendant dans les honneurs qu'il méditoit de lui rendre, pour ne rien faire au préjudice de sa propre dignité, il fit examiner par les plus habiles jurisconsultes les droits, les privileges des Grand-maîtres, & les rangs qu'on devoit leur déférer. Oliveti, avocat fiscal de Messine, lui porta à ce sujet un passage de Chassané, * fameux jurisconsulte, qui dans son traité de la gloire du monde, & en parlant des dignités ecclesiastiques, préfere celle des Grands-maîtres au cardinalat même. Le Viceroi muni de cette autorité, & avant l'arrivée du Grand-maître, l'avoit envoyée par un courier exprès à l'Empereur, & il lui avoit demandé ses ordres sur la conduite qu'il devoit tenir. Ce Prince lui fit sçavoir par un Seigneur de sa cour, appellé d'Acugna, qu'il ne devoit point craindre d'exceder dans les honneurs qu'il rendroit au chef d'un Ordre qui servoit de boulevart à ses Etats d'Italie. Mais comme

* Crederem quòd iste magnus Magister Rhodi post Papam præcedere deberet omnes patriarchas, cardinales & alios pontifices ecclesiasticos, & cùm videatur tantæ esse dignitatis cujus est Patriarcha, quòd post Imperatorem & alios Principes habentes jura imperii, ut sunt reges Franciæ & Hispaniæ, quòd præcederet omnes Principes recognoscentes superiorem, & non habentes jura imperii, putà reges subditos imperio, & quoscumque duces; habet enim sub se magnos Principes, & est maximè honoratus.

CLAUDE DE LA SANGLE.

ce Prince ne faisoit jamais rien sans des vûës secrettes d'interêt, il avoit chargé son envoyé de faire de sa part au Grand-maître des propositions dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le viceroi instruit des intentions de l'Empereur, alla à la tête du conseil, de tout le corps de la noblesse, & des magistrats de la ville, prendre le Grand-maître dans la capitane de la Religion, & jusqu'à la poupe de son vaisseau; & pour lui faire plus d'honneur, quand il fut question d'en sortir, il voulut marcher seul immédiatement devant le Grand-maître, comme il auroit fait devant son souverain. Ce Prince entra ensuite dans Messine au bruit de l'artillerie; il trouva la garnison & les bourgeois sous les armes: on le logea dans le plus magnifique palais de la ville, & il y fut reçu & servi, soit à la chapelle ou à table, avec les mêmes honneurs qu'on rendoit autrefois aux anciens Rois de Sicile.

L'envoyé de l'Empereur, & qui étoit chargé de ses ordres, le félicita de sa part sur sa nouvelle dignité; & dans une audience particuliere qu'il en eut peu de jours après, il lui fit part de ses instructions, & des propositions qu'il

étoit chargé de lui faire de la part de son maître. Les Généraux de ce Prince, comme nous l'avons dit, avec le secours des chevaliers de Malthe, avoient assiegé & conquis la ville de Mehedia ou Africa, dont ils avoient chassé le corsaire Dragut. Mais une conquête si éloignée des autres Etats de l'Empereur, l'obligeant à de grands frais, & à y tenir une garnison nombreuse, son dessein étoit d'engager le Grand-maître à y transporter le Couvent entier & son domicile. Par ce nouvel établissement, il se flattoit que tout l'Ordre seroit interessé à veiller à la défense du fort de la Goulette, & qu'il feroit encore respecter son autorité dans le royaume de Tunis, alors feudataire de la couronne de Castille.

Son envoyé, pour faire réüssir ses vûës, dans l'audience qu'il eut du Grand-maître, lui témoigna que l'Empereur étoit sensiblement touché de la perte que l'Ordre avoit faite de la ville de Tripoli; que pour la remplacer, il offroit de lui ceder en pure proprieté celle de Mehedia; place, dit-il, fortifiée régulierement, & d'où les Chevaliers pourroient étendre leur domination dans le continent de l'Afrique; que la conquête de cette place étant

dûë à leur valeur, & que lui-même y ayant eu tant de part, si la Religion y transportoit son domicile, il seroit justement regardé comme le fondateur de cette seconde Rhodes; que pour contribuer aux frais nécessaires à la défense de la place, l'Empereur qui ne distinguoit point les intérêts de l'Ordre des siens propres, lui assigneroit à perpetuité sur les revenus de la Sicile, une pension annuelle de soixante & douze mille livres.

Le Grand-maître lui répondit avec beaucoup de politesse, qu'il éprouvoit dans cette occasion une suite constante des bontés & de la bienveillance dont l'Empereur honoroit son Ordre. Mais pour ne pas s'engager mal-à-propos, il lui dit qu'il ne lui étoit pas permis sans la participation du Conseil, d'accepter une proposition de cette consequence; & que s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Malthe, l'affaire s'y traiteroit en sa présence, & qu'il seroit témoin du desir sincere qu'il avoit de complaire en toutes choses à l'Empereur. Le Grand-maître suivi de cet ambassadeur, & accompagné d'une escorte nombreuse de Chevaliers Italiens, s'embarqua sur les galeres de l'Ordre; & après avoir doublé le cap Passaro, il entra dans le

canal de Malthe, & débarqua heureusement à la cale de saint Paul. Comme il se trouva proche de la Cité notable, alors capitale de l'isle, on lui proposa d'y passer: mais son élection à la Grande-maîtrise ne lui donnant encore d'autorité que sur les Chevaliers, pour pouvoir l'étendre jusques sur les habitans & sur les sujets de l'Ordre, il avoit besoin d'une concession particuliere émanée du Conseil complet. Ce fut la raison qui lui fit differer son entrée dans cette ville. Il obtint bien-tôt du Conseil les titres nécessaires pour établir sa puissance dans toute l'isle; & après quelques jours, il fut proclamé solemnellement Prince de Malthe & du Goze.

Ses premiers soins, après avoir pris possession de sa dignité, furent de donner audience à l'ambassadeur de l'Empereur: cette cérémonie se passa en plein Conseil. Le Grand-maître, pour honorer l'Empereur dans la personne de son ministre, s'avança quelques pas au devant de lui; & après l'avoir fait asseoir à côté de son fauteüil, il le pria d'exposer à la compagnie le sujet de sa commission. D'acugna, après avoir présenté sa lettre de créance, & qu'on en eut fait la lecture, représenta à toute

CLAUDE DE LA SANGLE.

l'assemblée l'affection dont l'Empereur son maître honoroit tout l'Ordre ; qu'après la prise de Rhodes, l'ayant vû abandonné de la plûpart des Princes chrétiens, & errant en différentes contrées d'Italie, il s'étoit généreusement dépoüillé des isles de Malthe & du Goze pour en gratifier les Chevaliers ; présent magnifique, dit-il, & si digne de la pieté d'un si grand Prince ; que touché depuis de la perte de Tripoli, & pour les en dédommager, il l'avoit envoyé exprès pour leur offrir la ville d'Africa ou Mehedia, place située sur les côtes d'Afrique, hors d'insulte par ses fortifications, & d'où ils pourroient étendre leurs conquêtes dans tout le continent. L'habile ambassadeur ajouta que le terroir de Malthe étant sterile & incapable de produire du bled, l'Ordre pour pouvoir subsister & s'y maintenir, étoit obligé d'en tirer des contrées éloignées & separées par la mer ; au lieu que la Religion trouveroit dans le territoire dépendant d'Africa, des cantons fertiles & abondans en grains. Il finit son discours en priant les Chevaliers de considerer que l'isle de Malthe étoit sans places fortifiées, & que si les flottes & les armées du Grand-seigneur y

faisoient une descente, & s'attachoient au siege de la principale place, comme l'Ordre en étoit menacé, ils n'éviteroient jamais, malgré toute leur valeur, le triste sort qu'ils avoient essuyé à Rhodes.

Le Grand-maître, après avoir remercié l'Empereur de la continuation de ses bontés, prit les avis de l'assemblée. D'un commun consentement, & avant que de se déterminer décisivement sur cette proposition, on résolut d'envoyer huit anciens Commandeurs à Africa, pour en reconnoître la situation, les forces & l'étenduë du territoire. Ces commissaires partirent aussi-tôt ; & à leur retour, ils rapporterent au Conseil que cette place bâtie sur une pointe de terre qui avançoit dans la mer, & dont elle étoit environnée de trois côtés, étoit considérable par l'étenduë de son circuit, par la quantité de maisons dont elle paroissoit remplie, & par ses fortifications; que la ville & le château étoient entourez de murailles fort élevées, d'une épaisseur extraordinaire, & flanquées de tours garnies d'artillerie; qu'ils y avoient trouvé un arsenal garni d'un grand nombre d'artillerie; qu'il n'y manquoit qu'un port d'un abri assez sûr pour les grands vaisseaux;

CLAUDE DE LA SANGLE.

que les dehors de la place & les collines voisines étoient ornez de maisons de plaisance, de vergers & de vignobles; que ce qu'il y avoit de terres labourables aboutissoient à une montagne qui traverse de l'orient au couchant, & que derriere cette hauteur on découvroit de vastes campagnes & des pâturages, dont les Arabes du pays étoient les maîtres, & où ils faisoient ordinairement paître leurs troupeaux.

Ces commissaires déclarerent ensuite qu'une place aussi vaste ne se pouvoit conserver sans une nombreuse garnison entretenuë en tout tems pour la défendre contre les princes & les peuples d'Afrique, qui ne souffriroient pas volontiers que la Religion s'établît impunément si près de leurs Etats; qu'il falloit s'attendre à être tous les jours aux mains avec les Arabes, qui étendroient leurs courses jusqu'aux portes de la place; qu'en cas d'un siege, l'éloignement de l'Europe ne permettoit pas d'en esperer un prompt secours; que contre l'esprit de l'Ordre, & au préjudice de toute la chrétienté, il faudroit, pour ainsi dire, abandonner la mer & la défense de tous les vaisseaux chrétiens, pour porter leurs armes dans le fond des terres, & resser-

rer les frontieres de leurs voisins ; mais que leurs ancêtres bien plus puissans qu'ils ne l'étoient, n'avoient jamais entrepris d'étendre leurs Etats par des conquêtes presque toûjours injustes, & que depuis celle de Rhodes dont ils avoient chassé des corsaires, l'Ordre n'avoit jamais employé ses forces que pour le secours des Princes chrétiens, ou pour la sureté & la défense des particuliers qui navigeoient dans la Mediterranée. Ce rapport fait par d'anciens guerriers & des Chevaliers pleins de zele pour la discipline de leur Ordre, détermina le Conseil à rester à Malthe; & il y fut engagé sur-tout par la considération de l'éloignement, de la difficulté du passage, & de la répugnance que pourroient avoir les Princes & les Seigneurs de la chrétienté de voir leurs enfans, en prenant la croix de l'Ordre, confinez, pour ainsi dire, dans les deserts de l'Afrique. L'Ordre par deux députés qu'ils envoyerent à l'Empereur, lui fit agréer cette disposition ; & pour appaiser le viceroi de Sicile, qui pour s'en venger refusoit la traite ordinaire des grains que le Couvent tiroit de cette isle, le Grand-maître & le Conseil ayant appris qu'un grand nombre de

CLAUDE DE LA SANGLE.

corsaires en infestoient les côtes, & avoient paru devant Palerme, y envoya cinq galeres bien armées, commandées par le Prieur de Capouë. Ce Seigneur se disposa à partir incessamment. Outre qu'il se regardoit en mer comme dans son élement, il s'étoit apperçû qu'il étoit moins agréablement à Malthe, depuis qu'on soupçonna qu'un de ses principaux domestiques, en qui il avoit le plus de confiance, pour le venger de l'exclusion que lui avoient donnée dans la derniere élection, le conservateur Gagnon, & les commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille, les avoit tous trois empoisonnés : ce qui précipita son départ.

A peine étoit-il arrivé à Palerme, qu'il y reçut par une voye détournée des lettres du seigneur Pierre Strozzi son frere aîné, qui lui donnoit avis que le roy de France lui avoit confié le commandement de son armée de terre en Italie ; que ce Prince l'avoit chargé de l'exhorter à reprendre en même tems le généralat de ses galeres. Il ajoutoit qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'un & l'autre d'occasion plus favorable pour venger la mort de leur pere ; qu'ils agiroient de concert par terre & par mer, & qu'il le con-

juroit de ſacrifier ſes reſſentimens particuliers contre les miniſtres de la France à l'amour & à la liberté de leur patrie. Le mécontentement que le Prieur avoit de la cour de France, ceda aux preſſantes inſtances de ſon frere, & à la haine violente qu'il conſervoit dans le cœur contre Coſme de Medicis; pour toute réponſe, il fit ſçavoir à ſon frere qu'il le joindroit bientôt. Il étoit queſtion de ſortir du port de Palerme, ſans donner de l'ombrage au Viceroi, & ſans que ce miniſtre pût pénetrer ſes deſſeins.

Soit que le roy d'Eſpagne eût été averti par ſes eſpions, que le commandement des galeres de France étoit deſtiné au Prieur; ſoit qu'en voyant que ſon frere alloit commander en Italie, il ſe doutât ſeulement qu'il ne manqueroit pas de faire tous ſes efforts pour attirer le Prieur dans le même parti; ce Prince avoit envoyé des ordres ſecrets au viceroi de Sicile, en cas que ce Prieur entrât dans quelque port de l'iſle, de l'obſerver avec ſoin, & au moindre indice qu'il découvriroit de quelque intelligence entre les deux freres, de faire arrêter le cadet. Il ne faiſoit alors que d'arriver à Palerme; au travers des feintes careſſes, dont le

CLAUDE DE LA SANGLE

viceroi le combloit, il y démêla un air d'inquiétude qui lui fit voir qu'il étoit suspect & observé. Pour se tirer de ses mains il envoya de grand matin un de ses officiers, qui avoit toute sa confiance, sur un leger brigantin, sous prétexte d'aller à la découverte le long des côtes de l'isle, avec ordre, après avoir passé quelques heures à la mer, de revenir, sans faire entrer son brigantin dans le port, de se rendre chez le viceroi, & de lui dire en sa présence, & en quelque état qu'il le trouvât, qu'il avoit apperçû dans une cale qui n'étoit pas éloignée trois galiotes de Barbarie. Le Prieur ayant congedié cet officier, se rendit chez le viceroi, où il devoit dîner. Mais avant qu'on se mît à table, il ne l'entretint que des mauvais offices qu'il avoit reçûs du connétable de Montmorency, des pernicieux desseins que ce Seigneur François avoit, dit-il, formez contre sa vie, & de la passion qu'il avoit de s'en venger, s'il en trouvoit jamais l'occasion. Pour justifier son ressentiment, il lui fit voir plusieurs lettres qu'il avoit reçûës de France, où quelques-uns de ses amis, qui n'étoient pas instruits des intentions du Roy, lui mandoient d'éviter d'entrer

d'entrer dans les ports de ce royaume, s'il ne vouloit s'exposer à être arrêté. CLAUDE DE LA SANGLE.

Le Viceroi détrompé par cette feinte confidence, & dans le dessein de l'attirer au service de l'Empereur son maître, exagera l'ingratitude des François, & il l'assura que quand il quitteroit le généralat des galeres de sa Religion, il trouveroit à la cour d'Espagne des emplois dignes de sa naissance & de sa valeur. On se mit ensuite à table, & pendant le repas on vit arriver dans la salle cet officier que le Prieur avoit envoyé à la mer, qui avec un air empressé lui dit qu'il avoit découvert dans une anse quelques galiotes de corsaires; & qu'il seroit aisé avec un peu de diligence de les surprendre. Le Prieur avec une joye apparente se leva brusquement, & adressant la parole au viceroi: *Je vous en rendrai bon compte* lui dit-il, *& j'espere de vous les amener avant que vous soyez sorti de table.*

Les galeres dont il avoit le commandement étant toutes armées, il sortit du port, se mit en mer; & après avoir pris le large, il tourna tout court du côté de Malthe, où il aborda sans obstacle. Soit que depuis la mort du Conservateur & des deux Commandeurs il fût suspect & odieux à leurs parens & à leurs amis; soit qu'il crût que dans les circonstances pré-

CLAUDE DE LA SANGLE.

sentes, le service de la France étoit incompatible avec celui de la Religion, il se démit du généralat des galeres, & le commandeur Parisot de la Valette fut son successeur. Le Prieur déchargé de cet emploi, déclara qu'ayant deux galeres à lui, & une troisiéme qui appartenoit à son frere, il étoit résolu d'aller de son chef en course, & de faire la guerre pour son compte à tous les corsaires qu'il rencontreroit. Plusieurs jeunes Chevaliers de toutes nations attirez par sa réputation, se présenterent pour le suivre : toute la jeunesse vouloit apprendre sous un si grand capitaine l'art de la guerre & de la navigation. Il reçut sur ses galeres ceux qui se présenterent, & sortit du port; mais il ne fut pas plûtôt à la hauteur du Goze, qu'il leur déclara son dessein; il leur dit qu'il alloit commander l'armée de France, & qu'il étoit prêt de donner des barques pour reporter à Malthe ceux qui par de justes considerations ne jugeroient pas à propos de l'accompagner dans cette expédition. Quelques Chevaliers Espagnols & Italiens sujets du roy d'Espagne se retirerent; d'autres qui n'étoient pas retenus par cette consideration s'attacherent à sa fortune, & il trouva des soldats par tout où il y avoit des hommes sensibles à la gloi-

re qui s'acquiert par les armes.

Il prit ensuite la route des côtes de la Toscane, & débarqua à Portercole. Les François en étoient maîtres, & le Duc de Somme qui commandoit pour eux dans Grossato le vint joindre avec un corps d'infanterie. Les galeres de Provence devoient se rendre au même endroit pour agir sous ses ordres. Le Prieur en attendant leur arrivée, & pour ne pas laisser ce qu'il avoit de troupes, inutile, fit dessein de s'emparer d'un petite place voisine appellée *Scarlin*, & qui étoit des dépendances de Piombino. Il voulut suivant son ordinaire l'aller reconnoître lui-même, & il s'en approcha de si près qu'un paysan caché dans des joncs le reconnut à sa haute taille, & encore plus à la hardiesse avec laquelle il s'avançoit : il lui tira un coup de mousquet dont il fut frappé au côté : on le porta aussitôt sur ses galeres, & le lendemain à Castillon de Piscaye, où peu de jours après il expira : Seigneur, qu'on doit compter justement entre les plus grands capitaines de son Ordre. Ses ennemis même publioient que pour l'élever à un rang digne de sa rare valeur, il ne lui avoit manqué qu'un peu moins de fierté ; mais son grand courage ne lui

CLAUDE DE LA SANGLE.

CLAUDE DE LA SANGLE.

avoit point permis de plier sous l'autorité de gens qu'il regardoit comme de purs ouvrages de la fortune & de la faveur. Son corps fut inhumé dans la principale Eglise de Portercole ; & le Duc de Florence ayant repris cette place l'année suivante, celui qui commandoit son armée eut l'inhumanité, après avoir fait déterrer ce Prieur, de le faire jetter dans la mer : vengeance bien indigne, mais qui tournoit également à la gloire du Prieur, & à la honte d'un si lâche ennemi.

La Valette nouveau Général des galeres de Malthe, n'avoit pas été plûtôt revêtu de cet emploi, qu'il s'étoit mis en mer. Par la terreur de ses armes, il écarta des côtes de Sicile & de Naples tous les corsaires de Barbarie. Il en prit plusieurs & rentra dans les ports de l'isle, traînant à sa suite les prises qu'il avoit faites. Les Commandeurs les plus riches, à son exemple, armoient chacun de leur côté, & les simples Chevaliers prenoient parti dans ces armemens particuliers, suivant leur interêt & leur inclination.

La guerre continuelle que l'Ordre faisoit aux Infidéles, leurs côtes ravagées, des vaisseaux corsaires ou mar-

chands enlevés, le commerce des chrétiens fortifié par ce secours, attirerent le ressentiment du Grand-seigneur, & il se répandit un bruit, que ce Prince faisoit dessein de les venir attaquer jusques dans Malthe, & qu'il s'étoit vanté de les en chasser, comme il l'avoit fait plus de quarante ans auparavant de l'isle de Rhodes. Des voyages qu'il fit en Asie, & des guerres civiles qui de son vivant s'éleverent entre ses enfans, tournerent ses armes d'un autre côté. Cependant le Grand-maître, pour n'être pas surpris, ordonna au nouveau Général des galeres de se remettre en mer; de tirer des côtes d'Italie & des ports de Sicile le plus grand nombre de grains & de provisions de guerre qu'il pourroit recouvrer; il en remplit les magasins publics, sans qu'il en coûtât rien à la Religion. On prétend qu'il étendit ses courses jusqu'aux bouches du Nil, d'où il enleva trois vaisseaux chargés de bled pour Constantinople & l'Egypte.

Pendant que par des prises ce Général & d'autres armateurs faisoient entrer continuellement des provisions dans l'isle de Malthe, le Grand-maître étoit occupé par de nouvelles fortifications qu'il fit ajouter au fort de saint

CLAUDE DE LA SANGLE.

Elme, à l'isle de saint Michel, & au Bourg, résidence ordinaire du Couvent. Il fit creuser & élargir les fossés; par son ordre on construisit un grand éperon au fort de saint Elme: mais la plus grande dépense qu'il fit, & qui paroissoit la plus nécessaire, fut à l'isle de saint Michel. Cette langue de terre qui s'avance dans la mer étoit ouverte de tous côtés, & n'avoit qu'un petit château pour défense. Le Grand-maître fit enfermer & clore d'épaisses murailles l'endroit de ce château opposé au rocher du Corradin. On fortifia ces murailles de boulevards & de bastions ausquels on ajouta en différens endroits des flancs nécessaires; & on fit entrer l'eau de la mer dans les fossés. Toutes ces fortifications se firent des deniers du Grand-maître, qui ne connoissoit point d'autre dépense que celle qui avoit pour objet la sureté & la défense de sa place. Ce fut par reconnoissance de ce noble désintéressement & de ses bienfaits, que les Chevaliers donnerent son nom à cette presqu'isle, qui s'appelloit auparavant l'isle de saint Michel, & qu'on a toujours nommée depuis son magistere l'isle de la Sangle.

Malthe par ses généreux soins, &

par la valeur des Chevaliers, devenoit tous les jours plus florissante, lorsque le vingt-trois de Septembre cette prosperité générale fut troublée tout à coup par un accident imprévû. Il s'éleva dans le port sur les sept heures du soir un ouragan furieux que les mariniers appellent *tourbillon*, *grain de vent*, & les Grecs modernes *Syphon*. Cette tempête causée par la violence & la contrarieté de plusieurs vents opposés, souleva les flots, abisma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, & jusques sur le rivage, mit en pieces les brigantins & les galiotes ; & ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galeres, les carennes en haut & exposées à l'air, en sorte que la plûpart des officiers, des soldats, & la chiourme furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtimens. Les maisons voisines du port avec leurs habitans se trouverent en un instant abisimées ; le château saint-Ange en fut même ébranlé ; l'arbre qui soutenoit le grand étendart de la Religion, & qui y étoit attaché, en fut arraché & porté à un demi mille plus loin. La violence du vent, des torrens de pluye qui tomboient du ciel, & les flots irrités de la mer, &

qui ne présentoient que des montagnes d'eau ou des abiſmes, ſembloient menacer Malthe de ſon entiere deſtruction, lorſqu'en moins d'une demie heure cette horrible tempête ceſſa auſſi promptement qu'elle s'étoit élevée ; le calme & la bonace parurent tout d'un coup ; & ſans les horribles débris des maiſons abbatuës, & des vaiſſeaux démâtés & mis en pieces, on auroit eu peine à croire qu'un moment auparavant le port alors ſi tranquille, auroit été le théatre d'une ſi funeſte révolution.

Le Grand-maître, aux premieres nouvelles qu'il en avoit euës, y étoit accouru avec la plûpart des Chevaliers du couvent ; & quoique la tempête durât encore, il donna tous ſes ſoins pour ſecourir ceux qui ne ſçavoient pas nager, ou pour tirer de la mer les corps de ceux qui avoient péri ; mais on fut obligé, à cauſe de la nuit qui ſurvint, d'attendre au lendemain pour relever les galeres. Le retour de la lumiere fit voir ce triſte ſpectacle dans toute ſon horreur : plus de ſix cens perſonnes, Chevaliers, officiers, ſoldats, eſclaves & forçats avoient été noyés ou écraſés par le renverſement des galeres, & on trouva encore ſur

les soldats la paye & leurs montres qu'ils avoient reçûs la veille. Le Grand-maître entendant du bruit, qui partoit d'une galere renversée, la fit percer & lever quelques planches : un singe en sortit le premier, & on en tira le Chevalier de l'Escur, si connu depuis sous le nom de Romegas, & plusieurs autres Chevaliers qui pendant toute la nuit, & ayant tout le corps dans l'eau jusqu'au menton, s'étoient attachez avec les mains au fond de la carene, où à peine ils avoient assez d'air pour respirer. Ils sortirent d'un endroit si funeste, pâles & transis de froid; & à peine furent-ils exposez au grand air, que la plûpart s'évanouirent. On n'oublia rien pour les secourir; & sitôt qu'ils eurent repris leurs esprits, ils allerent droit à l'Eglise la plus voisine pour remercier Dieu de les avoir conservez. Le Grand-maître fit travailler incessamment à relever les galeres; on en trouva la plus grande entierement détruite, & hors d'état de pouvoir être mise en mer; les autres avec une grande dépense furent rétablies. Le trésor fournit ce qu'il avoit d'esclaves pour la chiourme; & plusieurs paysans de l'isle s'offrirent pour servir en qualité de bonnes vogles; quelques Princes chré-

tiens, & ce qu'il y avoit dans l'Ordre de Commandeurs riches & puiſſans, s'intereſſerent comme ils devoient dans une ſi grande perte. Le Grand-maître pour leur en donner l'exemple, fit conſtruire à ſes frais une galere dans le port de Meſſine, dont le Pape, touché d'un ſi grand déſaſtre, fournit liberalement les forçats qu'on prit dans ſes priſons, & des criminels condamnez par la Juſtice.

Philippe II. roy d'Eſpagne qui regardoit Malthe comme le boulevard de la Sicile & de ſes Etats d'Italie, fit préſent à l'Ordre de deux galeres bien armées. Philippe du Broc ancien Chevalier de la Langue de Provence, & Prieur de S. Gilles, donna à la Religion un grand gallion que le commandeur Paſchal du Broc ſon neveu conduiſit à Malthe, chargé de proviſions de guerre & de bouche, armé de bons ſoldats, & en état de tenir la mer. Preſque en même-tems on vit arriver dans le port avec deux galeres, François de Lorraine, Grand-prieur de France, qui par des ſentimens de zele pour ſon Ordre, vint offrir ſes ſervices au Grand-maitre. Ce jeune Prince ſoutint depuis en différentes occaſions la réputation de valeur, hereditaire dans ſon

CLAUDE DE LA SANGLE.

illustre maison. L'Ordre, après une aussi grande perte que celle qu'il venoit de faire, avoit bien besoin de ces différens secours, d'autant plus que les corsaires de Barbarie, dans l'esperance de se prévaloir de ce désastre, infestoient les côtes de l'isle, & en tenoient souvent le port comme bloqué. Dragut sur-tout, ce redoutable ennemi de la Religion, croyant en trouver les forces en désordre, y aborda avec sept galeres chargées de troupes de débarquement; & après les avoir mises à terre, il ravagea la campagne, & fit un grand nombre d'esclaves; mais avant qu'il eût pû se rembarquer, le commandeur Louis de Lastic, de la Langue d'Auvergne, & Grand-maréchal de l'Ordre, à la tête de trois cens Chevaliers tomba sur ces corsaires, en tailla en pieces une partie, reprit les prisonniers & le butin, & força Dragut de regagner ses vaisseaux. Pour se venger de cette insulte, le Prince de Lorraine se mit aussi-tôt en mer avec ses galeres & deux autres de la Religion, courut à son tour toutes les côtes de Barbarie, prit entre Malthe & Tripoli un brigantin d'Assanbaly, fameux corsaire, donna la chasse à Ulucchialy auquel il enleva une galere & une galiote; & avant que de

rentrer dans le port de Malthe, il prit encore deux vaisseaux chargés de sel & de différentes marchandises.

La Religion par la valeur de ce Prince & des autres armateurs, reprenoit dans ces mers la superiorité dont elle étoit en possession avant que d'avoir essuyé la fureur de l'ouragan, lorsqu'il survint un nouvel accident qui causa dans l'Ordre de grands troubles & de fâcheuses dissensions. Pour l'intelligence de ce différend auquel le Pape & les plus grands Princes de l'Europe prirent part, il faut sçavoir qu'après la mort du Prieur de Capouë dont nous venons de parler, le Seigneur Strozzi son frere s'étoit approprié ses galeres, dont à la verité il y en avoit une qui lui appartenoit; & comme ayant le commandement d'une armée de terre, il ne pouvoit pas lui-même conduire ses galeres, il les avoit jointes à quelques galeres de France, qui étoient dans le port de Civita-Vecchia, sous le commandement du Chevalier Sforce, Prieur de Lombardie, & frere du Cardinal de ce nom, Camerlingue de la sainte Eglise. Le Roy & Strozzi y croyoient leurs galeres en sureté; mais le Prieur de Lombardie quitta en ce tems-là le service de France pour s'ar-

tacher à celui d'Espagne ; & de concert avec le Camerlingue, qui par sa dignité avoit beaucoup d'autorité dans les places de l'Eglise, & pour se rendre plus considerable dans le nouveau parti qu'il embrassoit, il enleva deux galeres du Roy qu'il conduisit dans le port de Naples ; & par son conseil & une pareille trahison, un Piedmontois appellé Moret de Niffard s'étoit emparé d'une des galeres de Strozzi, & s'étoit retiré dans le port de Ville-Franche, où le Duc de Savoye lui donna un asyle, & permission d'arborer son pavillon.

CLAUDE DE LASANGLE.

Un pareil brigandage contre la foi du serment, fit beaucoup de deshonneur au Prieur de Lombardie, & excita la colere & le ressentiment du Pape. Paul IV. gouvernoit alors l'Eglise en cette qualité, & il étoit gouverné lui-même par un de ses neveux, Chevalier de Malthe, que ce Pape à son avenement au souverain Pontificat, avoit revêtu de la Pourpre Romaine sous le nom du cardinal Caraffe. L'oncle & le neveu faisoient négocier en ce tems-là une ligue avec la France contre l'Espagne. Outre la souveraineté de l'Eglise qui étoit violée par cet attentat, il étoit de leur interêt de per-

CLAUDE DE LA SANGLE.

ſuader au Roy qu'ils n'y avoient point eu de part. Dans cette vûë, on arrêta le cardinal Camerlingue ; il fut jetté dans une affreuſe priſon : on le menaça même de la mort, ſi les galeres du Roy de France n'étoient ramenées inceſſamment dans le port d'où on les avoit tirées furtivement. Le Prieur qui connoiſſoit l'humeur violente du Cardinal Patron, les renvoya auſſi-tôt ; & pour rendre la liberté au Camerlingue, il fallut encore qu'il donnât pour deux cens mille écus de cautions, qu'il ne ſortiroit point de Rome ſans la participation du Pape & de ſon neveu. Il ne fut pas ſi aiſé de retirer la galere de Strozzi que Moret avoit conduite dans le port de Ville-Franche. Pour éluder les plaintes & les inſtances du Pape, le Duc de Savoye envoya cette galere dans le Levant avec ſon pavillon, & une commiſſion particuliere autoriſée de ſon ſceau. Le Cardinal Patron & Strozzi ayant appris qu'elle étoit en mer, pour ſe venger de cette perfidie, envoyerent à ſa pourſuite avec une autre galere un capitaine François appellé le Fouroux, bon officier de mer, attaché à la maiſon de Strozzi, auquel on recommanda d'employer également ſon adreſſe &

ſa valeur pour retirer la galere des mains de Moret. Le Fouroux pour ne point laiſſer pénétrer le ſujet de ſon voyage, ſe rendit d'abord à Malthe, demanda au Grand-maître, & en obtint la permiſſion d'aller en courſe de concert avec ſes galeres, & ſous le pavillon de la Religion. Il ſortit du port avec la capitane, & il n'eut pas été longtems en mer, qu'il rencontra la galere qu'il cherchoit : le Piedmontois qui la commandoit ayant pris le vaiſſeau monté par le Fouroux pour la capitane de la Religion, le ſalua, ſe mit dans ſa chaloupe ; & pour entretenir le Général, aborda la galere & entra dedans ; mais il fût bien ſurpris de ſe voir au pouvoir d'un officier de Strozzi. On l'arrêta auſſi-tôt ; il fût mis aux fers, & le Fouroux joignit enſuite ſa galere, comme s'il en eut ramené à bord la capitane. Les officiers & les ſoldats ſans aucune défiance, le laiſſerent approcher : il entra dans la galere, & il s'en étoit rendu maître avant qu'ils ſe fuſſent apperçu qu'ils y avoient reçu leur ennemi.

Le Général des galeres de la Religion, indigné qu'on ſe fût ſervi du pavillon de l'Ordre pour ſurprendre la galere d'un Prince chretien, menaça le

CLAUDE DE LA SANGLE.

Fouroux de le combattre, s'il ne la relâchoit, & s'il ne remettoit Moret en liberté ; mais ce capitaine lui ayant fait voir des ordres précis du Roy, & une commission expresse du Pape, le premier superieur de l'Ordre, il ne jugea pas à propos de prendre sur lui la décision d'une affaire aussi délicate ; & ayant fait convenir le Fouroux de le suivre à Malthe avec sa prise, ils se présenterent peu de jours après devant le port. Le capitaine François envoya aussi-tôt au Grand-Prieur de France ses commissions, & l'instruisit par un memoire particulier de la supercherie que Moret avoit fait au Seigneur Strozzi. Le Prince de Lorraine en fit part au Grand-maître, & en obtint pratique pour la galere de Fouroux & pour sa prise. Ces deux galeres étant entrées dans le port, le capitaine Moret s'adressa aux Chevaliers Savoyards & Piedmontois, & se plaignit amérement qu'on se fût servi du pavillon de la Religion pour surprendre une galere qui appartenoit à leur souverain, & en haine de l'étroite alliance que ce Prince avoit avec l'Espagne : ces Chevaliers présenterent aussi-tôt en son nom une requête au Conseil, que le Viceroi de Sicile appuya depuis de toute son autorité. On

fit intervenir des marchands de Raguse & de l'isle de Scio, qui reclamoient les marchandises qui s'étoient trouvées dans la galere de Moret ; & d'ailleurs les officiers du trésor prétendoient que cette galere, comme faisant partie de la dépouille & de la succession du Prieur de Capouë, lui appartenoit. Tant d'interêts differens exciterent de fâcheuses divisions dans le Couvent, & chacun prenoit parti suivant sa langue & sa nation. Le Conseil qui alloit toujours au bien de l'Ordre, ne put s'empêcher de blâmer le Grand-maître d'avoir sans sa participation admis dans le port les deux galeres en question, & s'être attiré par cette conduite une affaire fâcheuse, & dont il eût été à souhaiter qu'il eût renvoyé la discussion aux Princes interessés ; mais comme le passé ne se pouvoit rappeller, & que ces deux capitaines avoient chacun un puissant parti dans Malthe, le Conseil nomma des commissaires pour informer des prétentions de l'un & de l'autre. Moret se plaignoit toujours que se croyant en sureté à la vûë des galeres de l'Ordre, on lui avoit pris par trahison & par surprise celle que le Prince son maître lui avoit confiée ; & il en demandoit avec de grandes in-

CLAUDE DE LASANGLE.

CLAUDE DE LA SANGLE.

ſtances la reſtitution. Mais le Fouroux ſans vouloir reconnoître l'autorité du Conſeil, pour toute défenſe produiſit ſes commiſſions, & dit qu'en exécution les ordres du Pape, il avoit repris une galere qui appartenoit à ce Pontife, que le Moret à la vûë de toute l'Italie, lui avoit méchamment enlevée; & que ſi la Religion ne puniſſoit pas ce voleur, le Pape ſçauroit bien s'en faire juſtice ſur ceux même qui par des conſiderations poliriques, & au préjudice de l'obéiſſance qu'ils lui devoient, auroient diſſimulé un pareil brigandage.

Le Conſeil ayant averé que la galere en queſtion avoit été enlevée des ports du Pape, fit arrêter le Moret qui avoit conduit cette intrigue; & on ſe contenta de laiſſer le Fouroux en la garde du Grand-prieur; & ce Prince ayant pris ſa parole, s'en chargea volontiers. Le Grand-maître dépêcha auſſi-tôt un ambaſſadeur au Pape pour recevoir ſes ordres ſur ce différend; & il écrivit en même tems au Roy d'Eſpagne & à ſes miniſtres en Italie pour leur en faire part: le Pape & le Roy de France de concert demanderent hautement qu'on leur envoyât le Fouroux avec ſa priſe, & qu'on leur

remît sur-tout le voleur pour le punir suivant les loix de la discipline militaire. On ne put se dispenser d'obéir au Pape : la galere volée fut remise dans le port de Civita-Vecchia ; & les marchandises restituées à ceux ausquels elles appartenoient. Pour le Moret, par consideration pour le Roy d'Espagne, après avoir été retenu quelque tems en prison, on facilita son évasion, dont le Conseil voulut bien ne pas s'appercevoir ; & le Duc de Medina-Celi alors viceroi de Sicile l'envoya prendre sur la côte par un brigantin. Le Conseil fit dresser un procès verbal de sa fuite qu'on envoya au Pape, qui après la restitution de la galere, parut satisfait.

Quoique cette affaire eût été conduite & terminée avec une grande prudence, la division qu'elle excita dans le Couvent, & les reproches même que le Grand-maître essuya à ce sujet de la part du Conseil, le toucherent si sensiblement, qu'il en tomba malade. Il ne fit depuis ce tems-là que traîner une vie languissante, & qui fut terminée par une mort très-chrétienne. Il ne voulut disposer d'aucun de ses effets, quoiqu'il en eût eu la permission d'un Chapitre général ; & après

CLAUDE DE LA SANGLE.

avoir employé des sommes considerables à fortifier l'isle de Malthe, il laissa encore plus de soixante mille écus dans sa dépouille. Le Conseil édifié d'un si noble désinteressement, envoya en France douze mille francs pour contribuer à la dot de la Demoiselle de Mont-Chanar sa niece. On fonda à l'intention du défunt une messe à perpetuité dans la chapelle du château S. Ange; & d'une partie de cet argent, on fit faire pour l'Eglise conventuelle des ornemens de velours cramoisi brodés en or; & on y mit les armes de la Sangle, comme un monument de sa pieté & de la gratitude de la Religion.

Le choix de son successeur ne causa pas beaucoup de difficulté. A la verité le bailli de Lion, neveu du maréchal Vallier, quoique absent, eut d'abord quelques voix; mais un des Electeurs n'eut pas plutôt proposé le Commandeur DE LA VALETTE, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Ce Seigneur n'étoit point sorti de Malthe depuis qu'il avoit pris l'habit & la croix de l'Ordre; il avoit rempli successivement toutes les charges; soldat, capitaine, général, sage politique, plein de fermeté, & aussi esti-

JEAN DE LA VALETTE.

21. Août. 1557.

mé parmi ſes confreres, que redoutable aux Infidéles. Sous ſon gouvernement la Religion reprit ſon ancienne autorité qui étoit fort diminuée dans quelques provinces d'Allemagne, & dans les Etats de la République de Veniſe.

JEAN DE LA VALETTE.

Depuis que les Huſſites avoient ruiné la plupart des commanderies de Bohême, le tréſor commun de l'Ordre n'avoit pû rien tirer de ce royaume & des provinces voiſines. Des guerres continuelles qu'il avoit fallu depuis ſoutenir en Hongrie, & dans les pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, avoient ſuccedé aux guerres civiles excitées par les Huſſites, & interrompu le payement des reſponſions que les Chevaliers de cette nation devoient envoyer, ſoit à Rhodes ou à Malthe; & les Prieurs de ces grandes provinces s'étoient mis en poſſeſſion de nommer de leur chef aux commanderies vacantes dans leurs Prieurés. Le Grand-maître incapable de ſouffrir des abus, qui par la preſcription pouvoient devenir des titres & des coutumes, en écrivit fortement dans toutes ces provinces: il s'adreſſa même pour les faire ceſſer, à l'Empereur & à Ferdinand roy des Romains ſon frere. Ces Prin-

JEAN DE LA VALETTE.

ces qui connoissoient le digne usage que la Religion faisoit de ses biens, firent dire aux Prieurs & aux Commandeurs qui avoient des commanderies dans leurs Etats, que leur intention étoit qu'ils donnassent une entiere satisfaction an Grand-maître. La Langue d'Allemagne assemblée en Chapitre, dépêcha aussi-tôt à Malthe Vvenceslas de Hesse-Assembourg, prieur de Bohême, Sigismond Romer, commandeur de Mielperg, & Henri de Rietchenau, commandeur d'Estugne, qui après avoir prêté au nom des Chevaliers de leur Langue, le serment d'obéissance qu'ils devoient au Grand-maître, se soumirent à payer les responsions & les taxes que les Chapitres généraux imposeroient sur leurs provinces; & par un acte solemnel, ils se désisterent au nom de tous les Prieurs d'Allemagne, de conférer les commanderies de leurs prieurés, à l'exception d'une seule, à laquelle, suivant l'usage général de tout l'Ordre, ils avoient droit de nommer une seule fois en cinq ans.

Les Commandeurs Venitiens, à la faveur de la protection qu'ils tiroient du Senat, & sous prétexte du service qu'ils rendoient à leur patrie contre

les Turcs, tâchoient à l'exemple des Allemands, d'éloigner le payement de leurs responsions. Comme ces sortes de contributions étoient uniquement employées aux armemens contre les Infidéles, le Grand-maître sçut si bien leur représenter leur devoir & leurs premieres obligations ; & il parla si haut & avec tant de fermeté, que tout plia sous ses ordres, & on vit en peu de tems arriver à Malthe leurs responsions & celles des Allemands, qui furent depuis acquittées fort exactement.

De ces soins qui regardoient les provinces, &, pour ainsi dire, les dehors du couvent, le Grand-maître passa à une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit à Malthe, & même dans toute l'Europe, & dont suivant le sort des plus grands évenemens, à force de vieillir, on ne parloit plus. Le maréchal de Vallier, ce gouverneur de Tripoli, que le Grand-maître d'Omedes avoit persecuté si opiniâtrément, vivoit encore ; & cet ancien commandeur auquel avant cette malheureuse affaire, la plûpart des Chevaliers destinoient la Grande-maîtrise, languissoit alors dans une vie obscure, & conforme à ses malheurs. A la verité

JEAN DE LA VALETTE.

le Grand-maître de la Sangle avoit rompu ses fers, & lui avoit rendu sa liberté; mais différentes considerations, & des égards qu'il crut devoir conserver pour la mémoire & les amis d'Omedes, ne lui permirent pas de rétablir le Maréchal dans tous ses honneurs.

Le Grand-maître de la Valette plus intrépide, & persuadé du merite & de la bonne conduite du Maréchal, se fit un devoir de lui rendre justice; & après une exacte révision de son procès, il le déchargea des injustes accusations dont ses ennemis avoient tâché de le noircir; & il lui confera en même tems le titre de Grand-bailli de Lango, comme la preuve & le sceau de son innocence. Il fit plus, & pour le venger & tout l'Ordre des insultes, & des mauvais traitemens qu'il avoit reçus des Infidéles à la prise de Tripoli, il entra dans le dessein que lui proposa Jean de Lacerda, duc de Medina-Celi, viceroi de Sicile, de tenter la conquête de cette place.

Dragut en étoit alors maître; ce fameux corsaire n'ayant pû obtenir du Sultan le titre de Bacha, & la charge de Grand-amiral de son empire, dignité que Barberousse avoit possedée, lui

lui avoit remis le Sangiacat de sainte Maure ; & sous prétexte de zele pour les intérêts de son maître, & de défendre les côtes d'Afrique contre les incursions des Chevaliers de Malthe, il s'étoit borné à la qualité de gouverneur de Tripoli, mais dont par l'éloignement où cette place étoit de la Porte, il s'étoit fait comme un petit Etat qu'il gouvernoit avec une autorité presque absoluë; quoique pour se conserver la protection du Grand-seigneur, il affectât une entiere dépendance de ses ordres.

Depuis qu'il s'étoit établi dans Tripoli dont il vouloit faire sa place d'armes, & le siege de sa domination, il avoit fait relever & terrasser les murailles de cette place. On y avoit ajouté par son ordre des bastions, & tous les ouvrages que le terrein avoit pû permettre, & que l'art avoit inventés en ce tems-là. Le château n'étoit pas moins fortifié ; & malgré la situation qui n'étoit pas avantageuse, par ses soins continuels & par une dépense prodigieuse, il en avoit fait une des plus fortes places de l'Afrique. De grosses tours garnies d'une nombreuse artillerie défendoient l'entrée du port, & ce port servoit de retraite aux vaif-

JEAN DE LA VALETTE.

seaux de Dragut, & à ceux des corsaires qui navigeoient sous le pavillon du Grand-seigneur; c'étoit de-là que partoient tous les vaisseaux des Infideles, qui infestoient les côtes de Sicile, de Naples, & même celles d'Espagne.

Le nouveau viceroi de Sicile, pour signaler son avenement à cette dignité, forma le projet d'assieger Tripoli; & pour y réüssir, il tâcha d'y associer le Grand-maître: il n'eut pas de peine à le faire entrer dans un dessein qui avoit pour objet de ruiner cette retraite de pirates. Ils en écrivirent de concert à Philippe II. roy d'Espagne. Ce Prince n'étoit pas guerrier; mais comme il s'agissoit de la sureté de ses côtes & du repos de ses sujets, & qu'il craignoit même que Dragut n'entreprît de se rendre maître de la Goulette, il approuva un projet autorisé de l'avis du Grand-maître, dont il connoissoit la valeur & la capacité, & dont ses Chevaliers devoient partager les frais & les périls.

Ce Prince envoya des ordres précis au duc de Sesse gouverneur du Milanois, au duc d'Alcala qui commandoit dans le royaume de Naples, & à Jean André Doria alors Général de ses galeres, de joindre leurs forces pour les faire passer

en Sicile, & il en déféra le commandement général au duc de Medina-Celi, qu'il chargea expressément de se conduire dans cette entreprise par les conseils du Grand-maître. Mais ces trois Seigneurs dont nous venons de parler, qui par l'éloignement où ils étoient de la cour, s'étoient rendus comme arbitres de leur devoir, & jaloux de l'autorité que le Roy leur maître déferoit au viceroi de Sicile, sous différens prétextes retarderent l'exécution des ordres de Philippe: il fallut que ce Prince envoyât en Italie le commandeur de Guimeran, ancien Chevalier qui étoit alors à sa cour, pour faire marcher & pour conduire ces différentes troupes en Sicile.

Le Grand-maître voyant l'année fort avancée, étoit d'avis qu'on remît l'entreprise au printems suivant, & il en écrivit son sentiment au viceroi; mais ce Seigneur craignant que le Roy ne changeât de dessein, ou que par quelque intrigue de cour, on ne lui enlevât une commission où il se flattoit d'acquerir beaucoup de gloire, se pressa de partir. Après avoir assigné le rendez-vous général des vaisseaux & des galeres dans l'isle de Malthe, malgré la rigueur de la saison, il s'y rendit

JEAN DE LA VALETTE.

vers le milieu du mois de Decembre. Il y fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité, & au puissant Roy qu'il représentoit: les troupes qu'il avoit amenées furent logées commodément. La Valette fit devant ce Général la revûë de celles qu'il avoit destinées pour cette expedition; elles étoient composées de quatre cens Chevaliers, & de quinze cens hommes à la solde de la Religion, sans compter les volontaires. Le chevalier d'Urre de Tessieres, Grand-commandeur, & alors Général des galeres, en avoit le principal commandement : le Grand-maître & le Conseil qui avoient une entiere confiance dans sa valeur & dans son expérience, lui avoient même laissé le choix de son lieutenant, & de l'officier qu'il substituëroit en sa place; soit pour commander les troupes de débarquement, s'il jugeoit à propos de tenir toujours la mer; soit pour rester sur les galeres, s'il prenoit le parti de commander lui-même les troupes qui devoient faire le siege.

Le viceroi remercia le Grand-maître d'un si puissant secours : il fut surtout charmé de voir ce corps de quatre cens Chevaliers prêts à s'embarquer, tous anciens guerriers, qui

avoient vieilli dans le ſervice. Ce Général ne fut pas moins édifié des ſoins pleins de charité, que les autres Chevaliers prirent depuis des officiers & des ſoldats de ce viceroi, qui étoient tombez malades : & pendant deux mois que ces troupes étrangeres reſterent dans l'iſle, leurs malades furent ſecourus & ſervis avec un zele, qui depuis la fondation de l'Ordre n'y a point dégénéré.

Enfin les troupes du Milanois & du royaume de Naples étant arrivées à Malthe au commencement de Février, on tint pluſieurs conſeils de guerre ſur les opérations de la campagne. Le ſiege de Tripoli, comme nous venons de le dire, étoit le principal objet de cet armement; mais le viceroi informé des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette place, & ſur-tout que Dragut, capitaine redoutable, s'y étoit enfermé, & qu'il y avoit fait entrer ce qu'il avoit de meilleures troupes, avec un amas prodigieux de proviſions de guerre & de bouche, craignoit les périls de cette entrepriſe, & l'incertitude du ſuccès; & plus habile courtiſan que grand capitaine, il propoſa la conquête de l'iſle de Gelves, où il eſpéroit trouver de la gloire ſans péril.

JEAN DE LA VALETTE.

Le Grand-maître convint qu'à la vérité il ne rencontreroit pas de grandes difficultés à se rendre maître de cette petite isle, ouverte de tous côtés, & sans autres forteresses qu'un simple château, & de peu de défense; mais que ce qui en faisoit la foiblesse, & la facilité de la conquête, empêcheroit de s'y maintenir, & feroit naître aux Infideles, quand la flotte seroit retirée, le dessein de la reprendre; d'ailleurs que la campagne étoit peuplée de Maures ou d'Arabes, qui à la faveur des forêts de palmiers, dresseroient des embuscades, & empêcheroient dans un lieu si aride d'aller puiser de l'eau dans quelques puits qui avoient été creusez dans cette isle; qu'on avoit même à craindre que pendant qu'on seroit attaché à cette entreprise, la flotte du Grand-seigneur dont on étoit menacé, ne survînt, & ne coulât à fonds les galeres: au lieu que s'ils pouvoient se rendre maîtres de Tripoli, elles trouveroient un asyle & un abri dans le port; & même que les bancs de sable & les basses qui étoient le long des côtes de Tripoli, leur en serviroient contre les grands vaisseaux du Sultan.

Le viceroi jaloux de l'honneur de son sentiment, ne voulut point se ren-

dre à ces raisons : il soutint toujours qu'il seroit en possession de l'isle avant que le Grand-seigneur eût pû armer, & mettre sa flotte en mer ; & que pour assurer sa conquête, il feroit fortifier le château de quatre bastions, qui le mettroient & toute l'isle hors de surprise & d'insulte. Des avis si opposés partagerent ceux qui composoient le conseil de guerre ; mais comme la plûpart des officiers dépendoient du viceroi, il y en eut peu qui osassent se déclarer contre son sentiment. En vain le Grand-maître lui représenta qu'en changeant le projet & le plan de la campagne, il alloit directement contre les intentions du Roy son maître, & les instructions dont il étoit chargé ; Lacerda demeura obstinément attaché à son sentiment. La Valette qui prévoyoit tout ce qu'on avoit à craindre de cette entreprise, lui dit qu'il étoit maître de porter les armes du Roy son maître du côté qu'il jugeroit à propos ; mais que s'il abandonnoit le premier projet que le roy d'Espagne avoit approuvé, & qui avoit été communiqué au conseil de l'Ordre, il ne laisseroit sortir aucun Chevalier des ports de l'isle. Le viceroi chagrin de trouver tant de fermeté

JEAN DE LA VALETTE.

dans le Grand-maître, & qui ne se pouvoit passer de son secours, parut se rendre à son avis; il reprit en apparence le premier projet; on ne parla plus que du siege de Tripoli: mais comme la Valette laissoit toujours voir quelque défiance de la sincerité de ses intentions, le viceroi pour l'ébloüir jura solemnellement par la vie du Roy son seigneur, & par la tête de Gaston de Lacerda son fils, jeune seigneur qu'il avoit amené avec lui, que sans s'écarter il se rendroit incessamment devant cette place. Cependant ce n'étoit pas son dessein; mais il réservoit de le faire éclater quand il seroit en mer, & seul maître des mouvemens & de la route qu'il feroit faire à l'armée qu'il commandoit.

L'embarquement se fit le dix de Février; le Grand-maître ajouta aux troupes de l'Ordre deux cens pionniers Malthois pour servir au siege de Tripoli. Les chevaliers Flotte & de la Roche eurent la conduite de l'artillerie qu'on devoit débarquer, & le commandeur Garcie de Contreras fut chargé avec plusieurs Chevaliers du soin de l'hôpital des malades, & des officiers & des soldats qui seroient bles-

JEAN DE LA VALETTE.

sez. La flotte chrétienne tint la route de la côte d'Afrique, & arriva aux Seches de Querquenes. L'isle de Gelves avoit toujours eu ses Seigneurs particuliers; mais depuis que Dragut, sous l'autorité du Grand-seigneur, s'étoit établi dans Tripoli, il avoit rendu ces petits souverains tributaires de la Porte. Ce corsaire n'eut pas plûtôt appris que le viceroi étoit avec sa flotte à la hauteur de cette isle, qu'il s'y rendit avec deux galeres, qui entrerent dans le canal de Cantara, dont nous avons parlé dans l'onziéme livre de cet ouvrage. Le général chrétien ayant découvert ces deux galeres, en détacha un plus grand nombre pour s'en emparer; mais l'officier qui commandoit les galeres chrétiennes, ayant apperçû deux vaisseaux marchands qui venoient d'Alexandrie; l'avidité du butin lui fit négliger la poursuite des deux-galeres de Dragut: il fut droit aux vaisseaux marchands, & s'en rendit maître. Pendant qu'il étoit attaché au pillage, Dragut avec ses deux galeres sortit du canal. Il en envoya une commandée par le corsaire Uluchiali pour donner avis à la Porte qu'une puissante flotte composée des différentes escadres du roy d'Espagne

JEAN DE LA VALETTE.

& des Chevaliers de Malthe, ravageoit les côtes d'Afrique, & menaçoit Tripoli d'un siege. Par le même courier il demandoit un prompt secours : en l'attendant, & après avoir laissé ses ordres dans l'isle de Gelves pour sa défense, il retourna avec la même diligence qu'il étoit venu, se renfermer dans Tripoli. Soliman n'eut pas plûtôt reçû ces nouvelles, qu'il envoya des ordres très-pressans dans tous les ports de l'Archipel pour armer incessamment autant de vaisseaux & de galeres qu'on en pourroit mettre en mer : Cara Mustapha son Grand-amiral, & qui devoit commander la flotte, prit le même soin dans le port de Constantinople.

Cependant le viceroi fut obligé en différentes fois de débarquer pour faire de l'eau. Les Gelvains, quoique ennemis secrets des Turcs, dont ils souffroient impatiemment la domination ; mais irrités du pillage des deux vaisseaux marchands qui leur appartenoient, s'opposerent à ces descentes, & chargerent les Chrétiens. Alvare de Sande, un des principaux chefs de l'armée, fut blessé dans ces escarmouches ; & les Chrétiens, après avoir perdu près de deux cens hommes, & cinq capitai-

nes d'infanterie, furent obligez de se rembarquer. La flotte remit à la voile, tint la route de Tripoli, & s'arrêta aux Seches de Palo, ainsi appellées à cause de différens courans qui laissent quelquefois cet endroit de la mer à sec. Le viceroi en attendant une partie de ses troupes qui n'avoient pû partir de Malthe avec le corps de l'armée, s'arrêta proche de ces courans, & il débarqua sur la côte voisine quelques compagnies, qui creuserent des puits en differents endroits. L'eau en parut claire & douce; on en transporta une grande quantité sur la flotte; l'officier comme le soldat en but avec avidité. Mais l'expérience la fit trouver d'un dangereux usage; la plûpart de ceux qui en burent, tomberent malades: il en mourut même un grand nombre, & parmi eux, plusieurs chevaliers des premiers de l'Ordre. La flotte chrétienne eut en même tems à essuyer une violente tempête: & la capitane de Sicile ayant heurté contre le gallion de Malthe, se brisa, & coula bas. Ces accidents si ordinaires en mer, ne furent que les préludes d'une perte plus déplorable.

Après que le calme fut revenu, le viceroi proposa dans le conseil de quit-

JEAN DE LA VALETTE.

ter cet endroit. Le commandeur de Teſſieres, ſuivant ſes inſtructions, lui propoſa d'aller d'abord à Langir, lieu ſain, & d'une bonne tenure; que de-là on ſe rendroit aiſément à Tripoli; que par la priſe de cette place, & ſurtout du port, on mettroit en ſureté la flotte contre les tempêtes, & même contre l'armée qu'on diſoit qui venoit de Conſtantinople; d'ailleurs que les Maures & les habitans du pays voyant les Chrétiens maîtres de cette place, ſe déclareroient avec plus de confiance contre les Turcs; & qu'après la conquête de Tripoli, celle de Gelves ne coûteroit que d'en faire le voyage.

Mais le viceroi qui n'aimoit pas les entrepriſes difficiles, ſous prétexte que les vents étoient contraires, rejetta cette propoſition. Les officiers qui compoſoient le Conſeil, & qui dépendoient de lui, n'oſerent être d'un avis différent. On revint à Gelves le ſept Mars, d'où le général des galeres de l'Ordre dépêcha une fregate au Grand-maître pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit: il lui marquoit par ſa lettre que le viceroi n'avoit pas eu le courage d'aller juſqu'à Tripoli.

Les Chrétiens débarquerent dans cette iſle ſans obſtacle, & ſans qu'il pa-

rût aucun Maure qui leur en disputât l'entrée. Ils avancerent dans les terres près d'un endroit où il y avoit des puits d'eau douce; mais il les trouverent comblés. Après qu'on les eût débouchés avec beaucoup de peine, l'eau en parut très-amere par la quantité de feüilles d'aloës que les Gelvains y avoient jettées. Pendant que l'armée chrétienne campoit en cet endroit, il y vint des députés, ou pour mieux dire, des espions du cheque ou seigneur de l'isle, qui sous prétexte de se plaindre de la guerre qu'on lui faisoit sans aucun sujet, & sans la lui avoir déclarée, demandoit une entrevûë avec le viceroi. Ils proposerent de sa part que l'armée sortît de l'isle, & que la conférence se pût faire à la Rochette, où ils dirent que les chrétiens trouveroient de bonnes eaux en abondance. Le viceroi sans accepter ni rejetter tout à fait cette proposition, leur dit qu'il confereroit volontiers avec leur maître; mais que ce ne pouvoit être qu'au pied du château, où il alloit s'acheminer incessamment. Ces députés, après avoir reconnu ses forces, en firent le rapport au cheque, qui ne se trouvant pas en état de tenir dans une si mauvaise place contre des troupes

nombreuses & aguerries, étoit disposé à capituler. Mais ses principaux officiers, & la jeunesse sur-tout demanderent le combat avec de grands cris : & soit que ce seigneur fût bien aise avant que de traiter, de tenter le sort des armes, ou peut-être que n'étant pas tout à fait maître des habitans, il ne fût pas fâché qu'un peu de disgrace les rendît plus dociles, il leur permit ce qu'il ne pouvoit empêcher : ces barbares pleins de fureur, & avec plus d'impétuosité que d'ordre, croyant surprendre les Chrétiens, s'achemineront vers le camp.

Le viceroi avoit été averti par deux esclaves chrétiens qui s'étoient échapez, qu'il seroit attaqué le lendemain. Il ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis ; & après avoir reglé le rang & la marche de ses troupes, il s'avança au devant d'eux. Les Chevaliers de Malthe avec deux compagnies d'Allemands étoient à l'avant-garde ; il y avoit dans le corps de bataille trois mille Italiens & Siciliens, & l'arriere-garde étoit composée de trois mille Espagnols. Telle étoit l'ordonnance de cette petite armée, lorsque les Gelvains au nombre d'environ deux mille, sortant de derriere une colline qui

les couvroit, & pouſſant à leur ordinaire des cris horribles, ſe jetterent l'épée à la main ſur l'avant-garde. Mais comme ils n'avoient ni cavalerie, ni arquebuſiers, les Chevaliers avec le feu ſeul de la mouſqueterie, en tuerent un grand nombre, & eurent bien-tôt diſperſé & mis en fuite cette multitude de payſans. Le Cheque pour prévenir ſa perte, & le ravage de l'iſle, traita avec le viceroi, lui livra les clefs du château, reconnut le roy d'Eſpagne pour ſon ſouverain, & s'engagea de lui payer tribut. Lacerda charmé de cette conquête, ſe laiſſa aller à des tranſports extraordinaires de joye : il ſe vantoit d'être le premier capitaine de ſa nation, qui depuis l'avenement du Roy ſon maître à la couronne d'Eſpagne, en eût étendu la domination ; & pour conſerver ce monument de ſa valeur, il entreprit d'y conſtruire un fort dans la vûë de tenir en bride l'humeur mutine & inconſtante des Maures. Suivant le plan qu'il en fit dreſſer, cette fortereſſe devoit être compoſée de quatre baſtions : André Gonzague ſe chargea de la conſtruction de celui qui regardoit l'Orient; les Chevaliers de Malthe entreprirent celui qui lui étoit oppoſé, &

JEAN DE LA VALETTE.

qui se trouvoit à l'occident. Le viceroi fit travailler ses troupes de Sicile à celui qui regardoit le midi, & Jean André Doria, général des galeres, employa sa chiourme à travailler au dernier, qui fut placé entre celui des Chevaliers de Malthe & celui du viceroi. L'endroit qui s'étend de l'occident au septentrion, étoit défendu par la mer; & une épaisse muraille bien terrassée devoit enfermer le côté qui va du septentrion à l'orient.

Les Chevaliers qui avoient amené à leur suite deux cens pionniers, avancerent considérablement leur ouvrage; mais dans les autres endroits le travail alloit lentement par l'avidité du soldat, qui au lieu de charier de la terre & des materiaux, se déroboit à un ouvrage pénible, pour transporter secretement dans les vaisseaux de la laine, & de l'huile dont il trouvoit une grande abondance dans cette isle. D'ailleurs les maladies se renouvellerent sur la flotte & dans l'armée de terre par les chaleurs excessives du pays, par l'intemperie de l'air, l'amertume des eaux, & sur-tout par la nourriture de la chair des moutons à longue queuë, qui se trouva mal saine. Jean André Doria en tomba malade: Quirico Spinola en

mourut, & outre plusieurs Chevaliers qui eurent le même sort, un si grand nombre fut affligé de différentes maladies, que le commandeur de Tessieres, général des galeres de la Religion, fut obligé d'en donner avis au Grand-maître, & de lui demander ses ordres.

La Valette fut sensiblement touché de ces nouvelles : & comme par une longue experience il connoissoit le pays & les mers qui l'environnent, il prévit avec douleur que si le viceroi restoit plus long-tems dans cette isle, il pourroit être surpris par la flotte des Turcs. Il manda à Tessieres qu'il ne pouvoit approuver la construction d'un fort dans un endroit stérile, éloigné de tout secours, sans eau, & sur-tout sans port où les vaisseaux pussent aborder. Il dépêcha en même tems un Chevalier au roi d'Espagne, pour lui donner avis du péril où par un trop long séjour dans l'isle, le viceroi exposoit son armée. Il fit sçavoir la même chose à Lacerda, & par le même courier qu'il envoya en Afrique, il ordonna au commandeur de Tessieres, si le viceroi s'obstinoit, pour continuer son ouvrage, à rester dans un lieu si dangereux, de demander son congé, & de revenir

JEAN DE LA VALETTE.

inceſſamment à Malthe, où ſon ſecours ſeroit plus utile, en cas que les Turcs pour faire diverſion attaquaſſent les iſles de la Religion. Peu de jours après il renvoya un ſecond courier pour donner avis qu'il venoit d'être averti que le Grand-ſeigneur avoit fait partir quarante galeres pour venir au ſecours de Tripoli, que ce Prince croyoit aſſiegée; que vingt vaiſſeaux corſaires devoient ſe joindre à cette flotte, qui étoit attenduë ſur les côtes d'Afrique par vingt-deux autres, commandés par Dragut, & que cette flotte chargée de troupes fraîches, & ſuperieure à celle des Chrétiens, dont la plûpart des ſoldats étoient languiſſans, n'auroit pas de peine à en triompher.

Le commandeur de Teſſieres, & Jean André Doria ſollicitoient vivement le viceroi d'abandonner pour un tems ſon entrepriſe du nouveau fort: l'un & l'autre lui conſeilloient d'embarquer toutes ſes troupes, d'aller au-devant de la flotte de Conſtantinople juſques dans l'Archipel, & de la combattre avant ſa jonction avec les galeres des corſaires. Ils lui repréſentoient qu'après avoir écarté les vaiſſeaux du Grand-ſeigneur, ils pour-

roient revenir en Afrique former le siege de Tripoli, dont la conquête assureroit celle de l'isle de Gelves. Mais le viceroi étoit si préoccupé par la passion qu'il avoit d'achever son ouvrage, & de laisser en Afrique une forteresse qui portât son nom, qu'il n'écoutoit les avis qu'on lui donnoit, que comme excitez par une secrete jalousie de sa gloire : rien ne put vaincre son opiniâtreté. Le commandeur de Tessieres prévoyant sa perte infaillible ; & la plûpart des Chevaliers, des soldats & des matelots étant mourans, lui demanda son congé, & partit. Il perdit dans la traverse encore neuf Chevaliers qui moururent de maladie : & peu de jours après son arrivée il en mourut lui-même avec la plûpart de ses soldats, des esclaves & des forçats ; en sorte que ces galeres ne furent de long-tems en état de retourner en mer.

Pour les remplacer, le Grand-maître toûjours inquiet du salut de la flotte chrétienne, renvoya en Afrique trois autres galeres armées de nouveaux soldats, & d'une nouvelle chiourme. Le chevalier de Maldonat devoit les commander en mer, & le commandeur de Guimeran avoit ordre de se mettre à la tête des troupes de dé-

barquement. Ce petit ſecours arriva à Gelves le vingt-ſept d'Avril, dans le même tems que le lieutenant du viceroi de Naples, qui craignoit une deſcente des Turcs dans ce royaume, avoit envoyé en Afrique deux brigantins pour en ramener les vieux ſoldats Eſpagnols, qu'il croyoit néceſſaires pour la défenſe du pays. Le dix de Mai il arriva de Malthe un nouveau brigantin, dans lequel étoit le chevalier Hugues de Copones, que le Grand-maître envoyoit à Doria, pour lui donner avis qu'enfin l'armée navale des Turcs, compoſée de quatre-vingt cinq galeres, avoit paru ſur les côtes du Goze le ſept de Mai. Doria qui étoit malade envoya ces lettres au viceroi, & il lui manda que s'il ne faiſoit rembarquer promptement ſes troupes pendant la nuit, & avant que le jour parût, il ne devoit pas s'attendre d'échapper à la puiſſance formidable des Turcs. Mais rien ne pouvoit diſſiper l'aveuglement du viceroi : & quoiqu'il ne pût plus douter de l'arrivée de la flotte ottomane, il ſe flatta que le commandant iroit d'abord à Tripoli pour conferer avec Dragut, & que dans l'intervalle il auroit tout le tems néceſſaire de rembarquer ſes troupes & ſon artillerie.

Un funeste succès fut la suite malheureuse de son entêtement : la flotte ennemie parut à la pointe du jour : Cara Mustapha en avoit la conduite, & le bacha Piali favori du Grand-seigneur avoit le souverain commandement des troupes de débarquement. Doria voyant cette flotte s'avancer en bonne ordonnance, s'écria : *Enfin l'opiniâtreté d'un seul homme nous a tous perdus ; mais au moins nous ne serons pas vaincus sans avoir prévû notre défaite.*

JEAN DE LA VALETTE.

A la vûë de l'armée des Turcs, la consternation & le désordre se mirent dans la flotte chrétienne. Par les maladies, les galeres étoient sans un nombre suffisant de forçats & de soldats ; chacun dans ce désordre & cette confusion ne prenoit l'ordre que de sa peur : & sans rendre de combat, chaque capitaine ne cherchoit qu'à échaper à la furie de l'artillerie des ennemis. Les Turcs prirent vingt galeres & quatorze gros navires avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient ; & leurs barques armées de soldats s'emparerent sans résistance de plusieurs galeres chrétiennes, qui faute d'eau se trouverent alors arrêtées dans ces bancs de sable qu'on appelloit *les Seches* ou *les Basses*. Le commandeur de Maldonat

JEAN DE LA VALETTE

voyant toute la flotte en déroute & dispersée, & ses trois galeres poursuivies par celles des ennemis, ne perdit ni le courage ni le jugemenr : & comme il n'étoit pas moins habile pilote que capitaine plein de valeur, à force de faire des fausse routes, & comme s'il eût voulu échouer à terre, il gagna le cap de Sphax : de-là prenant à droite, il se jetta en pleine mer, d'où il se rendit heureusement à Malthe.

Les Turcs ne voyant plus d'ennemis qui pussent leur disputer la victoire, la célebrerent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjoüissance publique : le lendemain ils résolurent de débarquer leurs troupes pour s'emparer de l'isle, & faire esclaves ce qui y restoit de chrétiens. Pendant que rout retentissoit de cris de joye sur leur flotte, le viceroi désesperé de sa défaite, confus & honteux de n'avoir pas suivi les conseils de Doria, ne laissa pas d'y avoir encore recours. Il le vint trouver dans son lit où il étoit malade, & en approchant; *Doria*, lui dit-il, *qui avez eu seul de la sagesse & du bon sens en cette occasion, que me conseillez-vous de faire?* *Seigneur*, lui répondit Doria, *comme vous commandez les troupes de*

terre, c'eſt à vous à prendre le parti qui vous paroîtra le plus avantageux. A l'égard de notre malheureuſe flotte, j'ai réſolu de me faire porter cette nuit ſur un leger brigantin : je tâcherai à la faveur des tenebres, de percer au travers de cette forêt de vaiſſeaux dont nous ſommes environnez : & ſi je puis m'échaper, je courrai la mer pour rallier les triſtes débris de notre défaite, & gagner enſuite le port de Meſſine, où j'attendrai les ordres de la cour.

Le viceroi lui dit qu'il vouloit le ſuivre, & qu'il s'abandonnoit à ſa conduite : & quoiqu'il lui reſtât encore dans l'iſle & dans le fort près de cinq mille hommes, il aima mieux s'enfuir, & ſurvivre à ſa défaite, que de s'enſevelir généreuſement ſous les ruines de cette fortereſſe. Il en laiſſa le commandement à Alvare de Sande capitaine fameux, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de Piedmont. Il s'embarqua enſuite avec pluſieurs officiers généraux, & par l'habileté & l'adreſſe de Doria il ſe démêla des vaiſſeaux Turcs, gagna l'iſle de Malthe, & de-là ſe rendit en Sicile, où il alla cacher ſa diſgrace & ſes malheurs.

Ceux des chrétiens qui étoient reſtez dans l'iſle, ne finirent pas par la dé-

route de la flotte. Les Turcs ayant débarqué leurs troupes & leur artillerie, assiegerent le fort, & le battoient avec dix-huit canons. Ce n'étoient pas les seuls ennemis ausquels de Sande eût à résister : pendant trois mois de tems qu'il soutint ce siege avec un courage invincible, il eut à combattre non seulement contre des hommes, mais encore contre la faim, la soif, & pour ainsi dire, contre tous les élemens. L'eau manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la forteresse pour cuire les alimens. La plûpart des soldats, plûtôt que de mourir de soif, désertoient par bandes, & alloient se rendre à l'ennemi. De Sande voyant son canon démonté, les ouvrages de la place ruinez par celui des Turcs ; se trouvant sans eau, sans bois, & voyant le reste de ses soldats malades, extenuez & languissans, résolut de s'ouvrir un passage par une vigoureuse sortie, & de mourir honorablement l'épée à la main. Après avoir représenté à ses soldats que leur salut dépendoit de leur courage, il se mit à leur tête, & sortit dans une heure où il croyoit surprendre les Infideles ; mais les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il sor-

ti,

ti, qu'il se vit environné & accablé par différens corps de troupes qui tomberent sur lui. Il n'eut pas même la consolation de mourir les armes à la main: il fut pris & mis à la chaîne parces barbares avec ce qui lui restoit d'officiers & de soldats. Le bacha entra ensuite dans la place, dont il fit razer les fortifications, de peur qu'après son départ les Chrétiens n'y rentrassent: & ce Général reprit le chemin de Constantinople, couvert de gloire, & traînant à sa suite les galeres chrétiennes, avec un nombre infini de prisonniers. Près de quatorze mille hommes périrent dans cette malheureuse expédition, soit par le fer ennemi, soit par les maladies, ou dans l'esclavage. L'Espagne seule y perdit vingt-huit galeres, & quatorze vaisseaux de charge, sans compter celles du Pape, & deux qui appartenoient à Cosme duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit, en sauva d'abord deux autres; mais peu de tems après, treize galeres d'Alger les ayant rencontrées près de l'isle de Giglio, elles furent contraintes d'échoüer contre des écüeils qui se trouvent le long des côtes de l'isle de Corse. Les officiers & les soldats se sauverent à terre

JEAN DE LA VALETTE.

après avoir abandonné le corps des galeres, & la chiourme composée de Mahometans, que ces infideles mirent en liberté.

Ce fut à peu près en ce tems-là que Cosme, duc de Florence, voulant se précautionner à l'avenir contre les incursions, forma un corps de marine; & pour en attacher les officiers à sa fortune, il en fit un Ordre de Chevaliers qui furent depuis les éleves des chevaliers de Malthe. Ce nouvel Ordre fut institué sous l'invocation de saint Etienne Pape, dont on célébroit la Fête le deuxiéme d'Août, jour heureux pour ce Prince, & auquel peu auparavant ses généraux avoient gagné contre les bannis de Florence, la bataille de Marciano. Cosme établit à Pise la maison chef-d'Ordre: il y attacha de grands revenus; lui-même en dressa les loix & les statuts: & pour ne pas laisser ce corps de noblesse sous une autre autorité que la sienne, il s'en fit le chef & le Grand-maître: & les princes ses enfans en furent les premiers Chevaliers. Il en avoit trois, *François* qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il envoya depuis à la cour d'Espagne; *Jean*; qui quoique à peine âgé de seize ans, étoit déja revêtu de

la pourpre Romaine ; *Garsie* le dernier des trois, étoit un Prince d'une humeur féroce. Ces deux derniers, par une jalousie & une émulation réciproque, dès leur plus tendre enfance avoient conçû l'un contre l'autre une haine dont on n'avoit jamais pû les faire revenir, & qui éclata en ce tems-là d'une maniere funeste. Pendant que Cosme suivi de toute sa famille, pour donner une forme constante à son Ordre militaire, visitoit les ports & les places maritimes de ses Etats, ces deux jeunes princes, dans une partie de chasse qu'ils firent dans des bois proche de Grosseto, s'étant querellés, de concert s'éloignerent de la suite des chasseurs, s'enfoncerent dans le bois, se battirent, & Garsie tua d'un coup de poignard le cardinal. Il rejoignit ensuite la chasse sans faire paroître le moindre trouble ; & comme s'il se fût seulement égaré, il demanda ce qu'étoit devenu son frere. Mais comme ce jeune Prince ne paroissoit point, & que la nuit approchoit, ses officiers se partagerent pour le chercher. Celui qui étoit chargé particulierement de sa conduite, après avoir couru tout le bois, le trouva enfin étendu par terre, mort & noyé dans son sang. Il courut aussi-

Jean de la Valette.

tôt porter une si triste nouvelle à Cosme. Ce Prince soupçonna sans peine la main d'où un si cruel coup étoit parti : & quoique pénétré de la plus vive douleur, il eut assez de force pour la dissimuler : il ordonna même à cet officier de tenir la chose secrete, & qu'à la faveur des ténébres, il lui apportât dans son cabinet le corps de son fils enveloppé dans un tapis, sans qu'il pût être apperçû.

On ne lui eut pas plutôt obéï, qu'il fit appeller Garsie ; & après s'être enfermé avec lui, il lui demanda ce qu'étoit devenu son frere. Ce jeune prince avec une assurance qui n'étoit pas de son âge, lui répondit froidement qu'il l'avoit perdu de vûë à la chasse, & dans la poursuite du cerf. Cosme lui commanda alors de lever le tapis qui couvroit le corps du cardinal, dont les playes jettoient encore du sang. A ce spectacle, le Duc ne pouvant plus retenir sa douleur & sa colere : *Malheureux*, lui dit-il, *voilà le sang de ton frere qui crie vengeance au ciel contre toi : faut-il que j'aye mis au monde un parricide, qui par la perte de son frere s'est fait un chemin pour assassiner son pere même* ? Garsie intimidé, se jetta à ses pieds, confessa son crime : & pour en di-

minuer l'horreur, il allégua que son frere l'avoit attaqué le premier, & qu'il n'avoit pû sauver sa vie que par sa mort. Mais Cosme rejettant de si foibles excuses, & le regardant avec des yeux pleins de fureur : *Il faut*, lui dit-il, *que je venge moi-même la mort de l'innocent par la perte du coupable, & que tu rendes la vie à celui de qui tu la tiens.* En disant ces paroles, il lui atracha le poignard dont il avoit tué son frere, & le lui enfonça dans le sein. On les enterra ensuite l'un & l'autre secretement. Pour cacher un si grand malheur, on publia qu'ils étoient morts dans une maison de campagne d'une maladie contagieuse, dont la Toscane étoit alors infectée. On leur fit depuis de magnifiques funérailles dans la principale église de Florence, ausquelles on ajouta leur oraison funebre. Dans ce discours, l'Orateur, par ordre de Cosme, affecta exprès, pour diminuer le soupçon de ce meurtre, de s'étendre principalement sur les loüanges de Garsie. C'est ainsi que Monsieur de Thou rapporte un évenement si tragique, dans le trente-deuxiéme livre de son histoire ; quoiqu'on prétende que ce fait ne se trouve point dans sa premiere édition, & qu'il a été inseré depuis par les

JEAN DE LA VALETTE

éditeurs des éditions posterieures. Eleonore de Tolede mere de ces deux jeunes princes, & à laquelle on ne put cacher les circonstances de leur perte, en mourut de douleur. Cosme sans se laisser abattre par tant de disgraces, cherchoit sa consolation dans les soins qu'il prenoit du gouvernement. Sa principale occupation étoit alors de faire fleurir son nouvel Ordre. Ce Prince habile, & grand politique, pour attacher par cette marque de distinction les principales familles de Florence aux intérêts de sa maison, avec permission du pape Pie IV. dispensa les nouveaux Chevaliers des loix du célibat qui s'observoit dans l'Ordre de Malthe, & il étendit cette grace jusqu'à ceux qui avoient été mariés deux fois. Il y ajouta le privilege, au défaut d'enfans légitimes, de pouvoir tester de leurs biens en faveur de leurs bâtards, à condition en ce cas d'en laisser à leur Ordre la quatriéme partie. Son intérêt ne lui permit point de se conformer sur tous ces articles à la rigueur & à la sévérité des statuts qui s'observoient par les Chevaliers de Malthe, & il se contenta d'exhorter ceux de saint Etienne à les imiter au moins dans la valeur & dans le zele qu'ils faisoient

paroître depuis tant de ſiecles contre les Turcs & les Infideles.

Ce fut dans cette vûë, & pour les former dans la discipline militaire, qu'il ordonna aux commandans de ſes galeres, quand ils rencontreroient celles de Malthe, de s'y joindre, de voguer enſemble, & d'attaquer de concert tous les corſaires qu'ils rencontreroient. En exécution de ces ordres, Baccio Martelli, chevalier de ſaint Etienne, & qui commandoit quatre galeres de Florence, ayant trouvé à la hauteur du Cap Lupo, Vincent de Gonzague prieur de Barlette, général des galeres de la Religion, & qui en avoit ſept ſous ſes ordres, le ſalua le premier, l'aborda enſuite, lui demanda & obtint la permiſſion de le ſuivre: dans leur courſe, il prit toujours l'ordre du prieur, qu'il donnoit enſuite à ſes officiers ſubalternes. Le Général avec ces quatres galeres ſe trouvant commander à onze bien armées, courut toutes les mers du Levant; ſauva pluſieurs vaiſſeaux Chrétiens pourſuivis par les Infideles; prit pluſieurs corſaires, & à la fin de la campagne il ſe ſépara des Florentins à la hauteur de Corfou. Il entra enſuite dans le port de Malthe, où ſuivant l'eſprit de l'Ordre, il reçût plus de témoignages de

JEAN DE LA VALETTE.

congratulation pour les vaisseaux chrétiens qu'il avoit défendus & sauvez, que pour ceux qu'il avoit pris sur les Infideles.

C'étoit dans cette vûë que les galeres de la Religion étoient presque toûjours en mer. Le Grand-maître en fit même construire deux nouvelles à ses dépens : les plus riches Commandeurs à son exemple faisoient tous les jours & suivant leurs forces, différens armemens : j'amais l'Ordre n'avoit été si puissant sur mer ; & ce qui le rendoit sur-tout redoutable aux Infidéles, c'est que ces différentes escadres étoient commandées par des Chevaliers qui avoient vieilli dans le service, & dont la plûpart auroient été capables de commander des flottes entieres : tels étoient alors le commandeur Gozon de Melac, général des galeres de la Religion, le commandeur de Guimeran, que le roy d'Espagne avoit demandé au Grand-maître pour commander celles de Sicile, les commandeurs de Giou & d'Elbeines, & les chevaliers de Thiange & de la Motte, tous excellens hommes de mer, & célebres par leur valeur & leur expérience. Mais parmi ces capitaines, aucun n'avoit fait tant de prises & si considérables que le comman-

deur de Romegas, Chevalier qui depuis ſa jeuneſſe avoit fait la courſe. Perſonne ne connoiſſoit auſſi-bien que lui les côtes, les ports & juſqu'aux moindres cales qui ſe trouvent le long de la mer Méditerranée: d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avoit jamais connu de péril, & qui ne ſouffroit dans ſon bord que des officiers & des ſoldats d'une valeur déterminée. La vie qu'il paſſoit preſque entiere à la mer, lui avoit donné un air farouche: on l'accuſoit même de traiter cruellement ſes priſonniers; mais il prétendoit qu'il ne tenoit cette conduite à leur égard que par repréſaille, & pour réduire les corſaires à en agir avec plus d'humanité envers les eſclaves chrétiens. On ne laiſſoit pas de ſoupçonner que dans ces repréſailles il ne ſe faiſoit pas beaucoup de violence, & que ſon humeur naturellement dure & violente y avoit peut-être autant de part que la politique.

Ce fut en ce tems-là qu'il rencontra le long des côtes de Sicile une groſſe galiotte commandée par un fameux corſaire appellé Yſuf Conciny, renégat Calabrois, & le tyran ou plûtôt le boureau des eſclaves chrétiens. Il en avoit dans ſa chiourme & ſur

JEAN DE LA VALETTE.

son vaisseau deux cens, & deux cens cinquante soldats. La partie étant assez égale, le corsaire n'évita point le combat ; les deux galeres s'approcherent, & après avoir essuyé le feu l'une de l'autre, on en vint aux coups de main. Le combat se maintint long-tems avec un avantage égal, & sans qu'on eût discerné quel en seroit le succès. Romegas irrité d'une si longue résistance, se mit à la tête de ses plus braves officiers ; se jetta dans la galiote l'épée à la main, & franchit la rambade. Le corsaire le reçût avec le même courage, & tua deux Chevaliers de sa main: mais étant tombé sur un banc de sa chiourme d'un coup que lui porta Romegas, ces esclaves, pour se venger des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçûs, ne virent pas plûtôt le Malthois maître du vaisseau, que sans qu'il s'y opposât, ils firent passer le corsaire de main en main. Chacun lui donnoit un coup ; plusieurs même pour assouvir leur vengeance, le déchiroient avec les dents : il n'y en avoit point qui ne voulût en avoir quelque membre ; & avant qu'il fût parvenu au dernier banc, à peine en resta-t'il la moindre partie.

Un renégat de Melasso en Sicile ne fut pas mieux traité. Sous sa conduite, des

corsaires avoient surpris cette petite place, l'avoient pillée, enlevé plusieurs habitans de différent sexe : pour ajouter la lubricité au brigandage, un infame Marabout avoit violé de jeunes filles chrétiennes. Les galeres de Malthe jointes à celle de Sicile, en ayant été averties, poursuivirent les pirates; mais elles ne les purent joindre. Après cette expédition elles s'étoient séparées. Les galeres de Malthe plus legeres que celles de Sicile, & dont la chiourme étoit plus fraîche, joignirent la principale galere des corsaires, qui portoit le butin & les esclaves qu'ils avoient faits. Comme la résistance d'une seule galere contre toute une escadre n'auroit servi peut-être qu'à la faire couler à fond, les Infideles se rendirent. Le prieur de Barlette qui commandoit dans cette occasion, délivra la chiourme qui étoit composée de chrétiens, mit en leur place quatre-vingts Turcs, & ramena heureusement à Melasso les hommes & les femmes qui en avoient été enlevez. Le peuple, après lui avoir témoigné sa reconnoissance à sa maniere, & par des acclamations & des cris tumultueux de joye, lui demanda ce renégat leur compatriote, qui avoit conduit les corsaires, & l'info-

JEAN DE LA VALETTE.

lent Marabout qui avoit traité si indignement leurs filles. Le Prieur ne leur eut pas plûtôt abandonné ces deux scelerats, que la populace en furie s'en fit justice par ses mains, les déchira & les mit en pieces.

Romegas qui en ce tems-là étoit à la mer, traita plus favorablement un gallion qu'il rencontra proche de l'isle de Scarpento, & entre celles de Candie & de Rhodes. Ce gallion venoit de Satalie, & il étoit commandé par le Rais Ugly, capitaine qui ne manquoit pas de valeur, & qui avoit même sur son bord grand nombre de braves soldats, & accoutumés au feu. Romegas n'avoit alors que les deux galeres qui appartenoient au Grand-maître, & dont le Chevalier de la Motte commandoit la moindre. Ce Chevalier dont la galere étoit plus legere, commença le combat: Romegas étant survenu, s'approcha du gallion : après l'avoir examiné, & vû son tillac couvert de mousquetaires, & l'artillerie bien servie, il jugea sans peine que deux galeres comme celles qu'il commandoit, s'il ne changeoit l'ordre de son attaque, n'emporteroient pas ce superbe vaisseau, qui par sa hauteur, & en comparaison des galeres, paroissoit un château flot-

tant. Mais comme les Chevaliers ne comptoient jamais le nombre & les forces de leurs ennemis, & que de son caractere sur-tout il auroit mieux aimé périr que d'abandonner son entreprise, il prit le parti de battre de loin cette grosse caraque. Heureusement un calme étant survenu, qui l'arrêta, les deux galeres à la faveur des rames s'en approchoient; faisoient leur décharge & s'éloignoient: & après avoir rechargé revenoient ensuite avec la même legereté. Romegas profitant de la bonace, continua cette manœuvre si long-tems, que le gallion, après avoir perdu beaucoup de monde par les coups de coursier, fut obligé de se rendre. Les Chevaliers entrerent dedans, & le trouverent chargé de riches marchandises: mais à peine commençoient-ils à s'en rendre les maîtres, qu'il coula bas des coups qu'il avoit reçûs dans ses œuvres mortes. Tout ce qu'on put faire fut de sauver l'équipage, parmi lequel on trouva un vénerable vieillard âgé de soixante & dix-huit ans, sangiac du grand Caire, & près de six cens hommes Turcs, Maures & Négres, qui tenoient comme lui la route de Constantinople.

Pendant que les Chevaliers de Mal-

JEAN DE LA VALETTE.

the exposoient tous les jours leurs vies contre les infideles, l'Eglise Catholique assemblée à Trente dans un Concile œcumenique, opposoit le zéle & la science de ses prélats aux nouveautés des Protestans. Le Grand-maître y avoit été invité comme les autres Souverains de la chrétienté. Ce prince & le conseil de l'Ordre y députerent en qualité d'ambassadeurs les chevaliers de Villegagnon, & Royas de Portalrouge ; mais le premier retenu par son âge avancé & par une grande maladie, ne s'y put rendre. Royas s'y trouva seul : avant que d'y être admis, il eut à essuyer de grandes oppositions de la part du corps des évêques, lesquels représenterent qu'il n'étoit pas juste qu'un simple religieux, & le député d'une societé de Freres, prît sa place parmi les ambassadeurs, & eût en cette qualité la préséance sur les évêques. L'affaire s'accommoda, on convint que l'ambassadeur de Malthe se placeroit parmi les autres ambassadeurs des princes chrétiens, sans préjudice des protestations de l'Ordre

1563. épiscopal ; ainsi Royas fut admis dans la Congrégation qui se tint le 7. de Septembre de l'année 1563. Ce ministre commença sa harangue par excuser le

Grand-maître & le Conſeil, s'ils n'avoient pas envoyé plûtôt au ſaint Concile des ambaſſadeurs ; & il allégua pour raiſon que l'iſle & le canal de Malthe étoient infeſtez continuellement par des eſcadres de corſaires, & qui ſembloient attendre la flotte du Grand-ſeigneur, deſtinée pour entreprendre la conquête de l'iſle entiere de Malthe. Il paſſa à l'origine de ſon Ordre, fondé, dit-il, 40. ans avant la premiere Croiſade. Il parla enſuite magnifiquement des exploits heroïques faits par leurs ancêtres ; & il ajouta que s'ils ne pouvoient à préſent les égaler, c'eſt que les Proteſtans s'étoient emparez d'une partie de leurs commanderies, & même que des prélats & des princes catholiques, contre l'uſage & les privileges de l'Ordre, ſe faiſoient ſouvent pourvoir par les Papes des prieurés & des plus riches commanderies. Il pria les peres au nom de tout l'Ordre, d'avoir égard à ſon ancienneté, à ſa nobleſſe, & aux ſervices que depuis tant de ſiecles il rendoit à toute la chrétienté ; d'ordonner que les commanderies qu'on avoit uſurpées, lui fuſſent renduës, & qu'il fût fait un decret qu'elles ne puſſent être poſſedées à l'avenir que par des Che-

valiers, ſelon leur ancienneté de religion; & que le decret fût ſuivi d'une confirmation ſolemnelle de tous les privileges accordés à l'Ordre depuis ſa fondation.

Le Promoteur lui répondit en termes généraux, & au nom du Concile, que les Peres admettoient ſon excuſe ſur le retardement que l'Ordre avoit apporté à faire partir ſes ambaſſadeurs, & qu'ils auroient égard à la conſervation des commanderies & des privileges d'un Ordre ſi utile à l'Egliſe.

L'ambaſſadeur donna des mémoires aux légats du Concile, concernant la confirmation des immunités de l'Ordre, & ſur-tout pour en obtenir un décret qui interdît la poſſeſſion des prieurés & des commanderies à toutes perſonnes, de quelque dignité qu'elles fuſſent, qui n'auroient pas fait les trois vœux ſolemnels de la Religion dans l'Ordre de ſaint Jean de Jeruſalem. Les légats n'oſerent propoſer ce decret dans les congrégations, avant que d'être inſtruits des intentions du pape. Ils lui en écrivirent. Pie IV. qui étoit alors ſur la chaire de ſaint Pierre, & très-attentif à ce qu'il ne paſſât rien dans le Concile qui pût donner des bornes à ſon autorité, n'ignoroit pas que

plusieurs papes s'étoient crû en droit de nommer aux prieurés & aux commanderies vacantes dans l'étenduë de leurs Etats, & en cour de Rome; quoique plusieurs autres souverains pontifes eussent passé des déclarations contraires en faveur de l'Ordre. Cependant il récrivit à ses legats que le décret que sollicitoit le Grand-maître ne regardoit point le Concile, & que c'étoit à lui seul à faire un pareil reglement quand il le jugeroit à propos. Après la conclusion du Concile, qui lui avoit toujours donné un peu d'inquiétude, il oublia les Chevaliers de Malthe, & les services continuels qu'ils rendoient à tous les chrétiens, & surtout aux peuples qui habitoient les côtes de Sicile, de Naples, de l'Italie entiere, & d'Espagne, dont depuis la conclusion du Concile, ils assurerent le repos par la part qu'ils eurent à la prise de Gomere de Velez, située sur la côte d'Afrique, & qui n'étoit au plus éloignée de l'Espagne que de quarante lieuës.

Quoique le port de cette place ne pût pas contenir de grands vaisseaux, il en partoit tous les jours des fustes & des galiotes: & quand leurs armemens étoient plus considerables, le roy de

Fez leur voiſin leur fourniſſoit des ſoldats, la plûpart tirez des montagnes voiſines, tous courageux, & qui pour gagner quelque choſe ne connoiſſoient aucun péril. A mille pas de cette ville eſt le Pignon de Velez, bâti dans une petite iſle, ou pour mieux dire, ſur un rocher où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le rocher même, qui n'eſt ſéparé du continent que par un canal fort étroit, qui lui ſert de port, & qui ne peut contenir au plus que dix ou douze petits bâtimens. Ce fort ſervoit d'aſyle aux corſaires; & quand ils étoient pourſuivis, le canon de la place empêchoit leurs ennemis d'en approcher. Le roy d'Eſpagne avoit tenté inutilement l'année précédente de ſe rendre maître de cette place: il reprit le même deſſein cette année, & après avoir raſſemblé toutes ſes forces maritimes, il en écrivit dans les termes les plus preſſans au Grand-maître & à différens princes d'Italie ſes alliés, pour demander le ſecours & la jonction de leurs galeres. De ces différentes eſcadres il ſe forma une puiſſante flotte, dont ce prince donna le commandement, avec la conduite de toute l'entrepriſe à Garſie de Tolede, viceroi de Catalogne. Ce Général partit du port de

Malaga le dixiéme d'Août : ayant eu le vent favorable, il arriva en deux jours sur les côtes d'Afrique. Il débarqua sans obstacle ses troupes & son artillerie ; l'avant-garde étoit composée de troupes Espagnoles, & des Chevaliers de Malthe ; il y avoit des Portugais & des Italiens dans le corps de bataille, & les Allemands fermoient la marche. L'armée chrétienne marchant en bonne ordonnance, arriva devant la ville de Gomere, éloignée seulement de six milles de l'endroit où l'on avoit débarqué. Le Général chrétien, pour couper toute communication avec cette place, à la garnison du Pignon, & pour l'empêcher d'en tirer du secours, avoit résolu de commencer son entreprise par en former le siege. Elle étoit située entre deux montagnes, & même sans aucunes fortifications, comme la plûpart des places d'Afrique, qui étoient dans les terres. Les habitans, à l'approche des chrétiens, l'avoient abandonnée, & s'étoient réfugiez avec ce qu'ils avoient pû emporter, dans les endroits les plus reculés des montagnes. Garsie profitant de leur consternation s'empara de la ville : après avoir fortifié son camp par des lignes & de bonnes redoutes, il fit dresser

JEAN DE LA VALETTE.

une batterie de six gros canons, qui d'une colline voisine tirerent un jour entier contre le fort, en même tems que du côté de la mer les galeres de Malthe & un grand gallion le canonerent si furieusement, qu'un grand pan de muraille, & une partie du donjon furent renversés. Le commandant épouvanté, & ne voyant point paroître de secours, résolut d'abandonner sa place, & de s'enfuir avec sa famille & ses principaux effets. Mais comme il n'avoit qu'un petit esquif caché au pied du rocher ; pour empêcher que sa garnison ne le retînt, ou ne le voulût suivre, il leur dit qu'il alloit rassembler les montagnards ; qu'il se mettroit à leur tête, & qu'il périroit ou qu'il forceroit les Chrétiens à lever le siege. Mais cette garnison qui n'étoit que de trente hommes, ne voyant aucun effet de ses promesses, & sans s'interesser davantage à la défense d'une place abandonnée par son gouverneur, ne songea plus qu'à sa propre sureté. Les soldats qui sçavoient nager, gagnerent la terre dans des endroits éloignés du camp des chrétiens : ceux qui étoient privez de ce secours se rendirent, & ouvrirent les portes du fort. C'est ainsi qu'une place qui passoit pour

imprénable, & contre laquelle toutes les forces de l'Espagne avoient échoüé l'année précédente, fut prise en peu de jours, autant par la lâcheté du gouverneur, que par la valeur & la capacité du général chrétien.

Le bruit de cette conquête allarma extrêmement tous les corsaires de Barbarie : ils en porterent les nouvelles & leurs plaintes jusqu'à Constantinople, & ils firent représenter à Soliman que les Espagnols étant maîtres de la Goulette, du Pignon de Velez, & même de Thunis, ils tenoient, pour ainsi dire, toute la côte d'Afrique dans leurs fers. Soliman leur fit dire que dans peu il briseroit ces chaînes ; & comme on lui eût rapporté que les galeres de Malthe avoient beaucoup contribué à cette conquête, il forma le dessein de commencer à assurer la liberté de l'Afrique par la conquête de l'isle de Malthe ; & dès ce tems-là, sans s'en ouvrir qu'à ses ministres, il fit travailler secretement à un puissant armement naval, dont nous verrons les effets l'année suivante. 1564.

Une nouvelle prise faite peu après par les Chevaliers, acheva d'irriter le Grand-seigneur, & hâta son armement. Après la conquête du Pignon de Ve-

JEAN DE LA VALETTE.

lez, les cinq galeres de la Religion commandées par le général de Giou, & les deux galeres du Grand-maître qui étoient aux ordres de Romegas, s'étant jointes, & voguant de concert, rencontrerent entre les isles de Zante & de Cephalonie un puissant gallion chargé des plus riches marchandises de l'Orient, & qui pour sa défense avoit vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons officiers d'artillerie, & plus de deux cens Janissaires, tous excellens arquebusiers. Ce vaisseau étoit commandé par le Raïs ou capitaine Bairan-Ogli, & il appartenoit au Kuslir-Aga, chef des eunuques noirs du serrail, le ministre des plaisirs de son maître, & le gardien des jeunes filles & des beautés qui y sont destinées: plusieurs même de ces dames étoient intéressées dans ce gallion. Le général de Giou qui se voyoit à la tête d'une escadre de sept galeres, fit d'abord tirer un coup de canon sans balle, afin que le capitaine de ce vaisseau amenât: mais les Turcs lui répondirent d'un autre coup portant balle, & ils arborerent aussi-tôt leur pavillon & toutes leurs enseignes, comme une déclaration de guerre & une marque qu'ils étoient résolus de se battre,

Le général de Giou, & le commandeur de Romegas voyant bien qu'ils ne se rendroient maîtres de ce vaisseau que par la force des armes, convinrent qu'ils l'attaqueroient les premiers; qu'après avoir fait leurs décharges le plus près qu'ils pourroient, les deux capitanes seroient relevées par les deux patrones, & ces deux galeres par les trois dernieres, en sorte que le feu fût continuel & sans relâche. Mais cet ordre du combat fut mal observé par la jalousie & l'émulation des deux généraux, qui sans agir de concert, comme ils en étoient d'abord convenus, se flattoient d'emporter seuls, & à l'envi l'un de l'autre, tout l'honneur de la victoire. La capitane du général Giou s'étant poussée jusques sous la poupe de ce grand vaisseau, se vit en un instant couverte de feux d'artifices, & les Chevaliers & les soldats accablés de coups de pierres & de mousquets: le canon même chargé à cartouche, en tua un grand nombre, en sorte que le Général fut obligé de s'élargir en mer. Romegas de son côté attaqua le gallion avec son intrépidité ordinaire; mais un coup de canon parti du vaisseau renversant la rambade, tua vingt-deux soldats; & un autre coup en fit sauter

JEAN DE LA VALETTE.

vingt autres dans la mer. Romegas craignant d'être coulé à fond par un gros canon qu'il voyoit braqué à fleur d'eau, prit, quoiqu'à regret, le parti de s'éloigner : pour lors les deux patrones s'avancerent à leur tour, & chacune d'un côté & de concert s'attacherent au gallion, & firent un feu si terrible, qu'elles tuerent ou mirent hors de combat plusieurs Janissaires. Mais cette courageuse milice, dont le corps entier fait la principale force de l'Empire Turc, se battit toujours avec la même intrépidité. Il falut que les deux patrones appellassent à leur secours les trois dernieres galeres ; les deux commandans rétablirent & remirent en ordre leurs galeres, & le combat recommença avec une nouvelle fureur. Il dura cinq heures entieres sans qu'on pût démêler quel en seroit l'évenement : & quelque valeur que fissent paroître les Chevaliers, peut-être auroient-ils été obligez de se retirer sur leur perte, si les Turcs avoient pû se servir de toute leur artillerie. Mais par malheur pour eux, leurs meilleures pieces, par l'avarice des marchands, s'étant trouvées embarassées dans des balots de marchandises, leurs canoniers n'en purent tirer de service, & le feu

des

JEAN DE LA VALETTE.

des galeres devenant superieur, les Chevaliers à la fin entrerent dans le vaisseau & s'en rendirent les maîtres. Cette victoire fut ensanglantée par la mort de plus de six-vingt chrétiens, Chevaliers ou soldats. Parmi les Chevaliers, on regretta principalement la Fonde, Provençal; Berzet, Italien; Parceco, Espagnol; Antoine Fernandès Posselin. Diego, & Dinestrosa blessés mortellement, moururent peu de jours après: Fernand Ruis de Correal, Ernard de Zuniga, Jerôme Caraffe, Napolitain, & un grand nombre d'autres ne sortirent qu'avec des blessures considérables, d'un combat si long & si opiniâtré. Les Turcs, sans les blessés, y perdirent de leur côté quatre-vingt Janissaires, plusieurs officiers, & entre autres un ingenieur, qui par son courage & son habileté à pointer le canon, avoit eu plus de part à une si courageuse défense, que le capitaine même du vaisseau.

Cette prise fit plus de bruit à Constantinople, & sur-tout dans le serrail, que n'auroit fait la perte d'une place importante. Le Kuslir Aga, & les Odaliques, ou favorites du Grand-seigneur qui y étoient interessées, se jetterent aux pieds du Sultan, & lui de-

JEAN DE LA VALETTE.

manderent vengeance des Chevaliers. Ce prince qui regardoit cette prise comme une insulte faite à sa maison même, jura par sa tête qu'il extermineroit tout l'Ordre ; & pour consoler ces Dames & le chef des eunuques de leur perte, il les en dédommagea magnifiquement des deniers de son trésor. La plûpart de ses officiers, & les ministres de la religion, entrerent dans son ressentiment : le Mufti qui en étoit le chef, dans une audience particuliere lui représenta que les Musulmans & tous les fidéles étant obligez au moins une fois en leur vie de visiter le tombeau de leur prophete, ses sujets de l'Europe ne pouvoient plus s'acquitter de ce devoir sans s'exposer à devenir la proye des corsaires chrétiens ; que Malthe étoit remplie d'esclaves Turcs, & qu'un grand prince aussi religieux qu'il étoit, & dans ce haut degré de puissance où Dieu l'avoit élevé, devoit se faire un juste scrupule de laisser dans les fers & au péril de changer de religion un si grand nombre de fideles. Le Kuslir Aga, qui étoit le plus animé, & qui conduisoit toute cette intrigue, pour déterminer le Grand-Seigneur, par préference à ses autres entreprises, à porter ses armes dans

l'isle de Malthe, engagea l'Iman ou prédicateur de la principale mosquée, à en faire entrer adroitement le discours dans son sermon. Le Grand-seigneur, prince religieux, s'y étant trouvé le vendredy suivant, qui parmi les Turcs est leur jour de fête, cet orateur, sous prétexte de traiter de la charité qu'on devoit exercer envers les pauvres & les misérables, ne manqua pas de déplorer d'abord en termes généraux, la disgrace & le malheur des vrais croyans qui gémissoient dans les chaînes des chrétiens: adressant ensuite la parole au Grand-seigneur, après lui avoir donné les louanges que méritoient justement sa valeur, ses conquêtes, & même la douceur de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquoit à sa gloire que d'être le libérateur de tant de malheureux Musulmans, ausquels les Malthois avoient ravi les biens & la liberté. Il entra ensuite dans un détail exact de toutes leurs prises, dont apparemment on lui avoit fourni des memoires, & il fit voir que depuis cinq ans, ces armateurs s'étoient rendus maîtres de plus de cinquante vaisseaux chargés des plus riches marchandises de l'Orient, sans compter les felouques, les brigantins, les galeres &

JEAN DE LA VALETTE.

les galiotes armées en course. *Ces vaisseaux*, lui dit-il, *leurs charges, ceux qui les montoient, tout a été envahi par ces impitoyables corsaires; & il n'y a, Seigneur, que ton épée invincible qui puisse rompre les fers de tant de malheureux: le fils te redemande son pere, la femme son mari ou ses enfans, & tous attendent de ta justice & de ta puissance, la vengeance de leurs cruels ennemis.*

Un discours si hardi, & en même tems si pathétique, excita dans l'assemblée des murmures confus, qui éclaterent même en plaintes, contre ce qui se pratiquoit ordinairement dans les mosquées, où l'on observoit toujours un silence religieux. Soliman en parut surpris & même inquiet; mais en ayant appris la cause, pour calmer l'assemblée, il lui fit dire par son Grand-visir, que dans peu de tems ils seroient tous vengez & satisfaits; & il sortit de la mosquée dans la résolution, s'il n'en étoit pas empêché par la guerre de Hongrie, de faire tomber tout l'effort de ses armes sur l'isle de Malthe.

D'ailleurs depuis long-tems il en étoit vivement sollicité par Hascen, bacha ou viceroi d'Alger, fils & successeur du fameux Barberousse; & par Dragut alors gouverneur de Tripoli. Ces deux

• De Thou, l. 37.

ministres, lui avoient mandé plusieurs fois, & sur-tout depuis la prise du Pignon de Velez, que les chrétiens, si on n'y donnoit ordre, alloient se rendre infailliblement maîtres de toutes les côtes d'Afrique; que tant que Malthe seroit au pouvoir des Chevaliers, on ne pourroit sans s'exposer à être pris, ni leur faire passer du secours, ni en tirer de leurs gouvernemens; que ce rocher étoit comme une barriere opposée à sa puissance, & qui par ses escadres & ses armateurs, interrompoit continuellement la communication de l'Afrique avec l'Asie, & les isles de l'Archipel.

Soliman n'ignoroit pas l'importance de cette conquête; mais en Prince sage & prudent, il ne voulut point s'y engager qu'il n'eût pris l'avis de ses principaux capitaines. Dans cette vûë, & suivant la coutume des Turcs, il tint en pleine campagne & à cheval un grand conseil de guerre. On agita dans cette assemblée la nécessité de chasser les Chevaliers d'une isle d'où ils troubloient tout le commerce des sujets du Grand-seigneur, & interrompoient même les pelerinages de Medine & de la Mecque. On convint que la Religion & l'Etat étoient également inte-

ressez à les exterminer, & on examina ensuite les moyens d'éxécuter ce projet.

La plûpart des bachas qui avoient pressenti l'inclination du Sultan, en bons courtisans lui dirent que la conquête de l'isle de Rhodes devoit faire connoître ce qu'on devoit attendre de l'entreprise sur celle de Malthe ; que ces Chevaliers, qu'ils traitoient d'infâmes corsaires, ne tiendroient jamais contre la moindre partie des forces de son empire, & qu'il suffisoit d'y faire passer sur les galeres d'Alger & de Tripoli un corps de troupes qui s'emparât de quelques forts que ces armateurs avoient fait construire pour la défense des ports & des côtes de cette isle.

Un lieutenant de Dragut appellé Aly, qu'il avoit envoyé exprès à Constantinople, & qui se trouva à ce conseil, représenta de la part de son général, que si on commençoit cette entreprise par le siege de Malthe, on ne devoit pas douter que les Chevaliers ne tirassent de grands secours du fort de la Goulette, du Pignon de Velez, & même des Maures de Tunis, feudataires de la couronne de Castille, & ennemis de la domination des Turcs ; que

Dragut étoit d'avis d'ouvrir la campagne par le siege de la Goulette & celui du Pignon de Velez ; qu'après avoir chassé les chrétiens des côtes d'Afrique, & soumis les habitans du pays, on pourroit l'année suivante porter les armes du Grand-seigneur dans l'isle de Malthe. Mahomet, le plus ancien des bachas, qui avoit vieilli dans le commandement des armées du Grand-seigneur, & qui fut depuis élevé à la dignité de Grand-visir, s'opposa hautement à l'entreprise de Malthe ; & outre les raisons que l'agent de Dragut avoit alléguées, il ajouta qu'on devoit faire une grande différence entre l'isle de Rhodes, & celle de Malthe ; que la premiere étoit située au milieu de tous ses Etats, très-éloignée de l'Europe & du secours des chrétiens, & dont le terroir abondant en grains & en pâturages, avoit fourni de quoi subsister à son armée ; que Malthe au contraire voisine de la Sicile, en pouvoit recevoir du secours à tous momens ; que le Roy d'Espagne qui regardoit cette petite isle comme le boulevard des Etats qu'il possedoit en Italie, employeroit pour sa défense toutes ses forces ; que la plûpart des princes chrétiens, par des motifs de religion,

JEAN DE LA VALETTE.

s'intéresseroient dans cette guerre ; qu'on ne trouveroit dans Malthe qu'un rocher escarpé, sans grains & sans pâturages, & pour défenseurs, des guerriers courageux & déterminez à se faire tous tuer plûtôt que de se rendre ; que supposé même qu'on s'en rendît maître, il falloit être assuré d'y pouvoir faire subsister l'armée pendant qu'on travailleroit à en rétablir les fortifications, & à en ajoûter de nouvelles ; qu'on avoit encore à craindre qu'une ligue & une nouvelle croisade des princes chrétiens n'amenât au printems une flotte nombreuse, & chargée de troupes fraîches, qui bloquassent les vaisseaux des Turcs dans l'isle de Malthe ; qu'il seroit bien plus glorieux au Grand-seigneur, & plus utile à son empire, d'employer ses forces en Hongrie, ou de tenter la conquête de l'Italie, & surtout de la Sicile, qui par sa prise, feroit tomber nécessairement Malthe sous sa puissance ; qu'après tout, sans s'engager dans une entreprise aussi difficile que celle qu'on proposoit contre les Chevaliers de saint Jean, il étoit aisé par de bonnes escortes, de pourvoir à la sureté des marchands sujets du Sultan, & des pélerins que la dévotion conduiroit au tombeau de Mahomet.

Quelque ſolides que fuſſent ces raiſons, Soliman qu'on avoit ſçû prendre par des motifs de conſcience; & touché d'ailleurs des plaintes & des larmes de ſes favorites, ſe déclara pour l'entrepriſe de Malthe : peut-être même que l'eſpérance d'augmenter ſa gloire l'y détermina, & qu'après avoir enlevé aux Chevaliers l'iſle de Rhodes, les autres iſles ſituées dans l'Archipel, & qui en dépendoient, avec les châteaux & les terres dont ils jouiſſoient dans le continent de l'Aſie mineure, il ſe flatta que la conquête de Malthe rendroit ſon nom célébre, & formidable dans l'Europe & dans l'Afrique. Quoi qu'il en ſoit de ces différens motifs, on arma par ſon ordre dans toute l'étenduë de ſon empire, le plus grand nombre de vaiſſeaux & de galeres qu'on pût trouver dans ſes ports en état de tenir la mer. Ulucchialy, renégat Calabrois lui en amena pluſieurs d'Alexandrie; le gouverneur de Rhodes fournit ſes galeres; Haſcen & Dragut, vicerois ou bachas d'Alger & de Tripoli eurent ordre de ſe rendre à la tête de tous les corſaires de Barbarie devant le port de Malthe, & d'y venir joindre la flotte Ottomane, ſitôt qu'ils auroient appris qu'elle y ſeroit arrivée. Soliman

JEAN DE LA VALETTE.

JEAN DE LA VALETTE.

ajouta à tous ces préparatifs la précaution d'envoyer jusqu'à Malthe d'habiles ingénieurs, qui s'étant déguisés en pêcheurs, sous prétexte de jetter leurs lignes dans les fossés, & de vendre ensuite leur poisson dans la ville, en reconnurent les fortifications, & la hauteur des murailles, & leverent le plan entier de la place, que le Grand-seigneur remit depuis à ses généraux.

Il en choisit deux pour cette expédition, Pialy & Mustapha. Pialy, quoique d'une naissance inconnuë, avoit beaucoup de part dans la faveur du Prince, qui lui avoit même fait épouser une de ses petites filles. Soliman au retour de sa premiere campagne en Hongrie, & après la prise de Bellegrade, le trouva au maillot exposé sur le soc d'une charuë, où apparemment sa mere effrayée par la marche de l'armée, l'avoit abandonné. Le Grand-seigneur qui prenoit en chemin le plaisir de la chasse, se le fit apporter, & trouvant dans les traits de sa physionomie, quoique informe, quelque chose qui lui plût, il le fit élever avec soin : après l'avoir fait passer par tous les grades de la milice, il lui avoit fait épouser une de ses petites filles. Il le nomma bacha de la mer; & dans cette occasion, il lui

donna en cette qualité le commandement général de sa flotte.

Plusieurs victoires considérables que Mustapha avoit remportées, lui avoient attiré l'estime & la confiance de Soliman, qui le nomma Général des troupes de débarquement. C'étoit un vieux officier, âgé de soixante & cinq ans, dur & sévere dans le commandement, cruel & sanguinaire à l'égard des ennemis qui tomboient entre ses mains, & qui se faisoit sur-tout un mérite de violer la foi & la parole qu'il donnoit à des chrétiens. Soliman qui avoit une égale confiance en l'un & l'autre, leur recommanda de vivre en bonne intelligence, d'agir en toutes choses de concert, & sur-tout de n'entreprendre rien sans la participation de Dragut, qu'il regardoit comme l'ennemi déclaré des Chevaliers, & en même tems le plus grand homme de mer qu'il y eût alors dans tout son empire.

L'armement des vaisseaux & des galeres, la marche des troupes qui se rendoient de tous côtés dans les ports de la Morée, & les mouvemens différens qui se faisoient dans tout l'empire Ottoman inquiétoient extrêmement les princes chrétiens, voisins des Etats du Grand-seigneur, sans cependant qu'on



pût pénétrer où tomberoit l'orage. Les uns prétendoient que cet armement regardoit le fort de la Goulette, la clef du royaume, & particulierement de la ville de Tunis, ou le Pignon de Velez, qui ouvroit pareillement l'entrée dans la province d'Alger : d'autres soupçonnoient que Malthe étoit l'unique objet de cette entreprise : ce dernier sentiment étoit même confirmé par différentes lettres qui venoient du Levant.

Dans cette incertitude, comme le Roy d'Espagne avoit un intérêt particulier à la conservation & à la défense de Malthe, le boulevard de la Sicile, dom Garcie de Tolede son viceroi, en allant à la Goulette, passa par son ordre à Malthe pour en conferer avec le Grand-maître. Ils se communiquerent réciproquement les differens avis qu'ils avoient reçûs : ils convinrent, s'ils étoient attaqués, de s'assister réciproquement de toutes leurs forces ; & comme le Grand-maître lui fit voir qu'il avoit besoin de grains & même de soldats, s'il étoit obligé de soutenir un siege, le viceroi s'engagea à son retour en Sicile de lui en envoyer une traite avec deux compagnies de soldats Espagnols : & pour gage de sa parole, il lui laissa comme en ôtage un

de ses enfans, qui prit depuis l'habit de la Religion.

JEAN DE LA VALETTE.

A peine étoit-il parti de Malthe, qu'il y arriva de nouveaux avis de Constantinople, que des espions sûrs & fidéles envoyoient au Grand-maître : il apprit par leurs lettres, que les Turcs ouvriroient infailliblement la campagne par le siege de Malthe, & qu'après la conquête de l'isle entiere, dont Soliman se flattoit, il avoit donné ordre à ses Généraux de passer en Afrique, & d'employer toutes ses forces pour en chasser les Espagnols.

Le Grand-maître ne s'épouvanta point de ces nouvelles : après en avoir fait part au Conseil de l'Ordre, avec sa participation & de son consentement, il ordonna une citation générale pour appeller à Malthe tous les Chevaliers qui étoient en différentes provinces de la chrétienté. Les agents que la Religion tenoit en Italie, y leverent jusqu'à deux mille hommes d'infanterie, & le viceroi de Sicile lui envoya les deux compagnies d'Espagnols qu'il lui avoit promises. Les galeres & les vaisseaux de la Religion ne furent occupez jusqu'au commencement du siege, qu'à transporter à Malthe, des armes, de la poudre & des provisions de guerre & de bou-

JEAN DE LA VALETTE.

che; & on voyoit arriver tous les jours par la même voye un grand nombre de Chevaliers, qui dans l'empressement de signaler leur zele & leur courage contre les infideles, accouroient au secours de la Religion.

La Valette fit de la plûpart de ces Chevaliers des capitaines & des officiers, qui par son ordre formerent des habitans des villes & de la campagne, des compagnies de nouveaux soldats, la plûpart bons arquebusiers, & dont il y en avoit peu qui n'eussent fait la course & servi sur les galeres de la Religion. Ces compagnies composoient un corps de quatre mille hommes d'infanterie, que la Valette distribua dans les différens postes qui en avoient besoin; mais pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à sa défense, il envoya au Pape & à la plûpart des Princes chrétiens le double des lettres qu'il avoit reçûës de Constantinople. Après leur avoir fait voir le péril où tout son Ordre alloit être exposé, il leur demandoit du secours en faveur des Chevaliers, qui n'en avoient besoin que pour résister à l'ennemi redoutable de tous les chrétiens. Pie IV. qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre, fit remettre au comman-

deur de Cambian, ambaſſadeur de l'Ordre à Rome, une ſomme de dix mille écus. On ne put rien tirer de la France, alors affoiblie par ſes diviſions & par ſes guerres civiles; mais le Roy d'Eſpagne, dans la crainte de voir les Turcs s'approcher ſi près de la Sicile, réſolut d'employer toutes ſes forces pour les en éloigner. Il écrivit aux miniſtres qu'il avoit en Italie, & même à différens ſouverains de cette nation, ſes alliés, de former inceſſamment un corps de vingt mille hommes d'infanterie, & qui fût en état de s'embarquer aux premieres nouvelles qu'on auroit des deſſeins des infidéles: par le même courier il chargea le viceroi de Sicile de veiller à la défenſe de l'iſle de Malthe avec le même ſoin qu'il apporteroit à la conſervation de la Sicile même.

Le viceroi perſuadé que dans l'inquiétude où il croyoit que devoit être le Grand-maître, c'étoit lui avancer en quelque maniere ce ſecours, que de lui en donner des aſſurances, lui fit part des ordres qu'il avoit reçûs de la cour de Madrid. Le Grand-maître n'y fut pas inſenſible; mais il ne ſe repoſa pas tellement ſur ces promeſſes magnifiques, qu'il ne ſe preparât à ſou-

JEAN DE LA VALETTE.

tenir avec les seules forces de la Religion tous les efforts d'une puissance aussi redoutable que celle des Turcs. Les périls inévitables qu'il prévit, ne firent qu'exciter son courage. C'étoit un homme d'une fermeté superieure aux évenemens ; une valeur naturelle lui avoit inspiré sans effort une noble indifférence pour la vie ; il avoit passé par toutes les charges de la Religion, & ce passage successif à de nouvelles dignités avoit toujours été le témoignage & la récompense d'autant d'actions mémorables, qui l'avoient à la fin élevé à la dignité de Grand-maître.

Tel étoit frere Jean de la Valette, que le siege de Malthe va mieux faire connoître, que tout ce que nous pourrions dire d'avance de cette grandeur d'ame & de cette hauteur de courage, qu'il fit éclater au milieu des plus grands dangers. Sur ses ordres, & en vertu de la citation, il étoit déja arrivé à Malthe plus de six cens Chevaliers, la plûpart suivis de domestiques courageux, & dont on fit de bons soldats dans la suite. Les commandeurs qu'un âge avancé, ou des infirmités retenoient dans leurs provinces, au défaut de leurs personnes, se dépoüillerent de la meilleure partie de leurs biens, & les fi-

rent paſſer à Malthe. Pluſieurs anciens Prieurs, par ordre du Grand-maître, reſterent en Italie dans le royaume de Naples, & auprès du viceroi de Sicile, pour hâter le ſecours qu'il avoit promis, ou pour faciliter l'embarquement de quelques Chevaliers François, Eſpagnols & Allemands, qui n'étoient pas encore partis de leurs provinces. Le Grand-maître les recevoit tous comme un bon pere, qui revoit ſes enfans avec plaiſir : il avoit pourvû d'avance à leur logement & à leur ſubſiſtance. Dans la multitude & l'importance des différens ſoins dont il étoit chargé, rien ne l'embaraſſoit; il vouloit être inſtruit de tout, il entroit dans les plus petits détails; ſoldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingenieur, de la même main dont il avoit tracé une nouvelle fortification, il remuoit lui-même la terre, & on le trouvoit preſqu'en même tems en differens endroits, tantôt à la viſite des magaſins, & ſouvent même à l'infirmerie, occupé à pourvoir au ſoulagement des malades.

De nouvelles lettres lui étant arrivées de différens endroits, & qui confirmoient ce qu'on lui avoit mandé des deſſeins du Turc contre Malthe, il aſ-

sembla ce qu'il y avoit alors de Chevaliers au couvent, pour leur en faire part; il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du secours dont on le flattoit. *Une armée formidable*, leur dit-il avec une noble audace, *& une nuée de barbares va fondre sur cette isle; ce sont, mes Freres, les ennemis de Jesus-Christ : il s'agit aujourd'hui de la Foi; & si l'Evangile doit ceder à l'Alcoran, Dieu dans cette occasion nous redemande la vie que nous lui avons déja engagée par notre profession. Heureux ceux qui pour une si bonne cause consommeront les premiers leur sacrifice; mais pour nous en rendre dignes, allons, mes chers Freres, renouveller nos vœux aux pieds des autels, & que chacun puise dans le sang même du Sauveur des hommes, & dans la pratique fidéle des Sacremens, ce généreux mépris de la mort, qui peut seul nous rendre invincibles.*

Il prit en même tems le chemin de l'église, suivi de tous les Chevaliers : le saint Sacrement y étoit exposé. A l'exemple du Grand-maître il n'y eut point de Chevalier ce jour-là & les suivans, qui aprés s'être confessé, n'approchât de la sainte Table; ils en sortirent tous comme des hommes renouvellés. Après avoir pris le Pain des

forts, il ne parut plus parmi eux aucune foiblesse; plus de division, plus de haine particuliere : & ce qui étoit encore plus difficile, on rompit de tendres engagemens, si chers au cœur humain. Depuis ce jour-là nulle liaison avec les personnes de l'autre sexe, quelqu'innocente qu'elle pût être ; aucune vûë d'interêt ou d'ambition : un péril certain, & la consideration d'une mort presqu'inévitable avoit fait revivre le détachement du monde, & toutes les vertus de leurs prédécesseurs : tous ces Chevaliers s'embrasserent avec cette tendre effusion de cœur que produit la charité, & tous protesterent hautement de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense de la religion & des autels. Le Grand-maître les voyant dans cette heureuse disposition; & dans la crainte d'être prévenu & surpris par les ennemis, il résolut d'assigner à chaque Langue les postes qu'elle devoit défendre.

Pour l'intelligence de cette distribution d'emplois, & des actions qui se passerent en différens endroits de l'isle; quoique nous ayions déja parlé de sa situation dans le livre neuviéme de cette Histoire, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans un plus grand détail,

Malthe eſt une iſle ſituée entre la Sicile & l'Afrique ſous le trente-neuviéme dégré de longitude, & le trente-quatriéme de latitude. Cette iſle la plus meridionale de l'Europe eſt éloignée de ſoixante mille du cap Paſſaro, & de deux cens ſoixante & dix milles de Tripoli en Afrique. Son circuit eſt de ſoixante milles, ſa longeur de vingt milles, & ſa largeur environ de douze milles. Elle a au levant la mer qui regarde l'iſle de Candie; au couchant les petites iſles ou rochers de Pantalarée, de Linoſe & Lampedouſe; la Sicile au ſeptentrion, & au midi le royaume de Tunis. Du côté du midi & de Tripoli, on ne trouve que de grands écueils & des rochers ſans cales ni ports; mais en tirant vers le levant, on rencontre d'abord le cale de *Marſa-Scala*, & en tournant à droite vers le ſud-oueſt, une autre cale ou anſe appellée *Marſa-Siroc*, qui eſt capable de contenir pluſieurs vaiſſeaux. En continuant ſa route vers le Lebeſche, & entre le midi & le couchant, on trouve deux grands golfes, l'un appellé *Antiféga*, & l'autre *Muſiarro*, & à l'extrêmité de l'iſle vers le Ponent, il y a une anſe fort commode pour ſe mettre à la rade, appellée *Méléca*,

qui n'eſt ſéparée de l'iſle du Goze, que par un canal d environ quatre milles de trajet. C'eſt au milieu de ce canal qu'eſt ſituée la petite iſle de Cuming.

Si on continuë de ranger la côte, & en approchant de l'endroit de l'iſle qui eſt oppoſé à la Sicile, on trouve la cale *de ſain Paul*, ainſi nommée, parce que le vaiſſeau qui portoit à Rome ſaint Paul priſonnier, y fut jetté par la tempête. Le cale *de ſaint George*, tournée du côté du nord, n'eſt pas éloignée de celle de ſaint Paul. Enfin en avançant vers l'endroit de l'iſle qui regarde directement le cap Paſſaro, on rencontre deux grands ports, dont l'un qui eſt à main gauche s'appelle *Marſa Muſciet*, ou *le port Muſſet*: au milieu de ce port on voit une petite iſle proche de laquelle les vaiſſeaux qui viennent du levant ou d'endroits ſuſpects, font la quarantaine; l'autre eſt appellé ſimplement *Marſa*, ou *le grand port*, qui eſt au levant.

Ces deux ports ſont ſéparez par une langue de terre ſur laquelle le prieur de Capouë, comme nous l'avons rapporté, avoit fait conſtruire un fort appellé *le fort ſaint Elme*, qui défendoit l'entrée de ces deux ports. Il y a dans

JEAN DE LA VALETTE.

le grand port deux langues de terre paralleles, qui s'avancent dans la mer en forme de deux doigts, & qui ont beaucoup plus de longueur que de largeur. Le château *Saint-Ange* a été construit sur celle de ces pointes qui approche le plus près de l'embouchure du port : c'étoit l'unique fort qu'il y eût dans l'isle, quand les Chevaliers en prirent possession. Le Grand-maître l'Isle-Adam y avoit ajoûté des remparts, des bastions & des fossés ; on y avoit construit des citernes, un arsenal & des magasins. Ce château avoit servi depuis de résidence à tous les Grands-maîtres ; mais dans cette conjoncture, la Valette pour être plus à portée d'envoyer du secours de tous côtés, s'étoit logé dans le bourg. Ce qu'on appelloit *il borgo*, étoit une petite ville située au nord du château Saint-Ange, où le corps entier du couvent s'étoit établi.

Nous avons déja dit que sur l'autre pointe de terre ou de rocher qui avance dans le grand port, & qui se trouve à main gauche, on y avoit aussi construit un fort avec un bourg, & que cet endroit, quoique ce ne fût qu'une presqu'isle, portoit le nom de *l'isle de la Sangle*, du nom du Grand-maître

qui l'avoit fait fortifier. Entre ce bourg & le château Saint-Ange, on trouvoit un port où toutes les galeres se retiroient, & qu'on fermoit tous les soirs d'une grosse chaîne de fer, qui étoit tenduë depuis la platte forme qui est au pied du château Saint-Ange, jusqu'à la pointe de l'isle de la Sangle où elle étoit attachée avec une grosse ancre ; & elle étoit soutenuë & portée à travers l'eau, & en différentes distances par des tonneaux vuides & des poutres croisées. Enfin derriere ce fort de la Sangle, on rencontroit un autre port destiné à recevoir les vaisseaux étrangers, que leur commerce, ou la crainte des corsaires obligeoient de relâcher dans l'isle. Je ne parle point ici de la *Cité notable*, capitale de l'isle, & dont j'ai fait mention dans le livre précédent ; je remarquerai seulement ici qu'elle est éloignée de près de six à sept milles des deux grands ports dont nous venons de parler : ce qui fut cause apparemment qu'elle ne fut pas d'abord attaquée, comme les autres places, & les autres forts de cette isle.

Telle est sa situation, que nous n'avons décrite, que pour mettre le lecteur au fait de ce qui se passa pendant le siege. Le Grand-maître, ayant que

JEAN DE LA VALETTE.

les ennemis paruſſent, voulut reconnoître ce qu'il avoit de troupes à opposer aux Infidéles, pour les diſtribuer enſuite dans les places & dans les forts qui ſeroient attaquez. Après une revûë exacte, il trouva qu'il y avoit dans l'iſle environ ſept cens Chevaliers, ſans compter les Freres ſervans, & huit mille cinq cens hommes de guerre, tant ſoldats des galeres, troupes étrangeres à la ſolde de l'Ordre, que citadins & payſans dont on avoit fait des compagnies. Toutes les langues ſe chargerent de défendre les poſtes qui leur ſeroient aſſignez, & on partagea entre elles, les ſoldats & les milices dont nous venons de parler. Les trois langues de France ſe chargerent du bourg, la place la plus importante de l'iſle; & comme cet endroit avoit beaucoup d'étenduë, on y ajouta une partie de la langue de Caſtille.

L'Amiral de Monté, avec tous les Chevaliers de la langue d'Italie, entreprit de défendre l'iſle de la Sangle. La langue d'Arragon qui comprenoit les Chevaliers de ce royaume, ceux de la province de Catalogne avec les Navarrois, occuperent tout le côté de la porte de Bormole avec le terreplein qui y étoit attaché. On plaça la

langue

langue d'Angleterre, partie de celle de Castille, les Chevaliers Portugais & les Allemands, sur le mole du côté du bourg, & ils s'étendoient jusqu'au fossé du château saint-Ange. Le commandeur Garzeranros, Catalan, avec cinquante Chevaliers, & cinq cens hommes des plus aguerris, commandoit dans ce château; & le chevalier Mesquita, Portugais, dans la Cité notable: comme ce dernier poste étoit de consequence, on ajoûta à la garnison ordinaire cinq compagnies des milices du pays, sous les ordres du commandeur Vagnon. Le commandeur Romegas si fameux par ses prises, & si redoutable dans la Méditerranée, se chargea avec les soldats des galeres de défendre l'entrée du grand port: & le commandeur Guiral, Castillan, excellent officier d'artillerie fit dresser une batterie de neuf canons pour écarter les ennemis qui tenteroient de rompre la chaîne qui fermoit le port particulier des galeres. Il n'y avoit ordinairement dans le fort de saint Elme que soixante soldats sous le commandement du chevalier Broglio, ancien officier Piedmontois; mais avant que les ennemis parussent, le commandeur Deguarras, bailli de Negrepont,

JEAN DE LA VALETTE.

s'y enferma avec ſoixante Chevaliers; & le Grand-maître qui connoiſſoit l'importance de ce poſte, y fit entrer encore une compagnie d'infanterie Eſpagnole, commandée par le chevalier Jean de Lacerda. Les cruautés & les ravages que les Turcs, avant que d'entreprendre le ſiege de Tripoli, avoient exercés dans l'iſle du Goze, engagerent pluſieurs Chevaliers du conſeil, pour empêcher que ces infideles ne s'en rendiſſent maîtres une ſeconde fois, de propoſer d'en raſer le château. Mais la Valette s'y oppoſa; il fut d'avis au contraire qu'on en augmentât la garniſon; il ſoutint qu'il étoit à ſouhaiter que les ennemis, avant que d'attaquer le bourg, & le château ſaint-Ange, où réſidoit le Couvent & la force de l'Ordre, s'attachaſſent à des forts ſéparés, & que le tems qu'ils y employeroient, en donneroit autant pour attendre le ſecours qu'on faiſoit eſperer; & même que ſi on pouvoit prolonger la défenſe des poſtes éloignés juſqu'à la fin de Septembre, les Turcs dans cette ſaiſon ſujette aux tempêtes, auroient de la peine à tenir la mer. Il ajouta pour fortifier ſon ſentiment, que le château du Goze, la Cité notable, & le château ſaint-Ange

étant situez sur des collines à peu près de la même hauteur, & peu éloignées les unes des autres, il ne seroit pas difficile, en cas que la flotte des Turcs tînt l'entrée des deux ports bloquée, comme on n'en devoit pas douter, d'envoyer de ces châteaux des signaux pour avertir la Religion de ce qui se passeroit à la mer, sur-tout quand le secours approcheroit. Il conclut à ce qu'on envoyât incessamment au Goze un commandant plein de courage, capable, s'il étoit assiegé, d'arrêter par une défense opiniâtre les ennemis le plus long-tems qu'il pourroit, & qui plûtôt que de capituler, se sacrifiât même généreusement pour le salut de son Ordre. Tout le conseil revint à l'avis du Grand-maître; & quelque perilleux que fût cet emploi, il y avoit une si noble émulation entre les Chevaliers, qu'il n'y eut point d'anciens officiers qui ne fissent de grandes instances pour l'obtenir, ou du moins pour servir sous celui qui en seroit pourvû. Le choix du Grand-maître & du conseil tomba sur le chevalier Torreglias Majorquin, d'une valeur éprouvée, & qui n'avoit jamais connu de péril.

Outre ces différentes dispositions, le commandeur Copier, de la langue

JEAN DE LA VALETTE.

d'Auvergne, & Grand-maréchal de l'Ordre, ancien capitaine, devoit observer la flotte ennemie, s'oppoſer à ſes deſcentes autant qu'il pourroit, la ſuivre dans ſes différens mouvemens: & quand les ennemis ſeroient débarqués, tomber ſur ceux qui s'écarteroient du gros de leur armée. Pour l'éxécution de ces deſſeins, il prit avec lui un bon nombre de Chevaliers, deux cens inſulaires à cheval, & un corps de ſix cens hommes d'infanterie, à la tête deſquels il côtoyoit le bord de la mer dans les endroits où la deſcente paroiſſoit plus aiſée.

De ſi ſages précautions étoient bien néceſſaires contre la puiſſance redoutable des Turcs; mais la principale reſſource de l'iſle conſiſtoit dans la préſence du Grand-maître, dont l'air tranquile & la contenance ferme & intrépide inſpiroit une confiance ſans bornes aux Chevaliers & aux ſoldats. Il parcouroit continuellement les différens poſtes; il faiſoit fortifier les endroits qui lui paroiſſoient les plus foibles, marquoit à chaque commandant, s'il étoit attaqué, les mouvemens qu'il devoit faire, les endroits de la place où il devoit ſe retirer pied à pied & ſucceſſivement: & par tout où il paſſoit,

il laissoit une impression de son courage, qui rendit depuis les Chevaliers & les soldats invincibles. JEAN DE LA VALETTE.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malthe le 18. de Mai. Elle étoit composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galeres que galiottes, & chargée de trente mille hommes de débarquement, janissaires & spahis, les plus braves soldats de cette nation. Un nombre considérable de vaisseaux de charge suivoient la flotte, & portoient la grosse artillerie, les chevaux des spahis avec les munitions de guerre & de bouche. Le premier pilote, qui pour reconnoître la côte, & un endroit dont l'abri fût sûr, voguoit un demi mille devant la flotte, tenta de la faire entrer dans une anse ou calle appellée *Marsa Siroc*, qui se trouve à l'orient. Mais un vent grec & levantin, qui soufloit alors, l'empêcha d'y entrer : & pour faire connoître qu'il ne falloit pas s'y arrêter, il fit tirer deux coups de canon; puis continuant sa route, il passa avec toute la flotte entre l'isle de Malthe & le rocher de Forfola. Sur la fin du jour, les Turcs jetterent l'ancre à l'entrée de l'anse ou golfe de Mugiarro, où les galeres & les vaisseaux s'arrêterent. 1565.

JEAN DE LA VALETTE.

Le maréchal Copier à la tête de deux cens Chevaliers & de mille arquebusiers, pour s'oppoſer à leur deſcente, ſe porta avec toute la diligence qu'il put au même endroit; mais l'amiral Turc à la faveur des ténébres, tira adroitement de ſon arriere-garde trente-cinq galeres chargées de trois mille hommes, qui débarquerent ſans obſtacle à la cale de *Saint Thomas*, que d'autres appellent le *port de l'échelle*: ſur quoi il eſt bon de remarquer que quoique la plûpart des hiſtoriens donnent le nom de port aux golfes & aux anſes qui ſe trouvent dans cette iſle, ce ne ſont la plûpart, ſi on en excepte le grand port, & le port Muſciet, que des cales, qui ne ſont au plus à l'abri que des vents de terre.

Pendant que les Turcs étoient dans le golfe de Mugiarro, le chevalier de la Riviere avec douze Chevaliers ſe mit en embuſcade derriere de vieilles mazures pour ſurprendre quelque ennemi qui auroit été tenté de mettre pied à terre. Mais un Chevalier Portugais, qu'on avoit envoyé du même côté à la découverte, ayant reconnu la Riviere, & le voulant joindre, reçut un coup de mouſquet tiré par un parti des Turcs qui étoient cachez dans

des rochers voisins, & dont il mourut sur le champ. La Riviere qui ne le croyoit que blessé, accourut aussi-tôt à son secours; mais les Turcs firent une nouvelle décharge, écarterent sa petite escorte, tuerent son cheval, l'envelopperent & le firent prisonnier. On le conduisit aussi-tôt au Général, qui l'interrogea sur la disposition du Grand-maître & des Chevaliers, & sur les forces que la Religion avoit dans l'isle. La Riviere lui répondit qu'il n'y avoit point de Chevaliers qui ne fussent résolus de répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang pour la défense d'une isle, qu'ils regardoient comme leur patrie; que tous les forts étoient remplis d'une nombreuse garnison, & fournis abondamment de munitions de guerre & de bouche, & qu'on attendoit de l'Europe & de toute la chrétienté une puissante flotte qui venoit pour lui livrer bataille, ou pour le forcer à reprendre la route du levant. Le général Turc regardant ce discours de son prisonnier comme une espece de bravade, & pour en tirer une connoissance exacte de l'état de l'isle, lui fit donner une violente torture. Le Chevalier la soutint long-tems avec la constance d'un héros; à la fin comme s'il

eût cedé à la rigueur des tourmens, il avoüa à ce barbare avec une feinte ingénuité que si Malthe avoit à être prise, ce ne seroit que par le poste de Castille, l'endroit du bourg & de toute l'isle le moins fortifié, à ce qu'il lui dit.

Le bacha se reposant de la sincerité de son aveu sur la violence de la question, résolut de commencer le siege du bourg par cet endroit; mais comme avant que de s'y engager il le vouloit reconnoître lui-même, il envoya en attendant, le chevalier de la Riviere chargé de fers sur une galere destinée pour les prisonniers. Le vent ayant changé, la nuit suivante toute la flotte leva l'ancre, & à la faveur des fanaux reprit la route de Marsa-Syroc, où l'armée de grand matin débarqua en bonne ordonnance. Les premiers soins du général furent de faire construire à l'entrée de cette grande cale & de chaque côté, deux redoutes où il mit un bon nombre de soldats, & qu'il garnit d'artillerie pour la sureté de ses vaisseaux, & pour empêcher la flotte chrétienne, si elle paroissoit, d'en approcher. L'armée Turque s'avança ensuite dans les terres, & campa proche d'un village appellé sainte Catherine. Mustapha pour reconnoître par lui-

même la ſituation du bourg, du château ſaint-Ange, & des autres forts de l'iſle, ſe détacha avec quelques ingenieurs, & gagna une hauteur appellée le *Mont-Calcara*, d'où il découvroit preſque l'iſle entiere. Il s'étoit fait ſuivre par le chevalier de la Riviere ſon priſonnier: il voulut qu'il lui montrât le fort ſaint-Elme, celui de la Sangle, le château ſaint-Ange, & le bourg, & qu'il lui rendît en même tems un compte exact des fortifications qu'il y avoit en chaque endroit, & du nombre de troupes qu'on y avoit mis. Sur quoi l'adroit Chevalier ne manquoit pas de le doubler; mais le bacha lui ayant demandé où étoit le poſte de Caſtille qu'il lui avoit répréſenté comme le plus foible de toute l'iſle, le Chevalier ne le lui eût pas plûtôt montré, que ce Général l'ayant vû fortifié d'un large boulevard avec un ravelin & des caſemates au pied & dans le foſſé, perſuadé que la Riviere ne lui avoit indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entrepriſe, plein de fureur, il lui déchargea un coup de canne ſur la tête, & le fit achever à coups de bâton par les ſoldats de ſon eſcorte.

Pendant qu'une ſcene auſſi cruelle

JEAN DE LA VALETTE.

se passoit sur le mont Calcara, l'armée Turque répanduë dans la campagne mettoit le feu dans les villages, massacroit les paysans, & enlevoit les bestiaux qu'ils n'avoient pas eu la précaution de retirer de bonne heure dans les places fortes. Le maréchal Copier qui ne perdoit point de vûë les ennemis, tomboit sur ceux qui pour piller, s'écartoient de leur gros, les tailloit en pieces, ou les faisoit prisonniers; & dans deux ou trois occasions & en différentes escarmouches, il leur tua plus de quinze cens hommes sans y en avoir perdu plus de quatre-vingt; parmi lesquels on regretta sur-tout le chevalier d'Elbene, d'une illustre maison de Florence, qui après s'être signalé dans ces combats particuliers, fut tué d'un coup de mousquet.

Le Grand-maître, pour accoutumer ses soldats à la vûë & aux cris des Turcs, & pour les mettre, pour ainsi dire, en curée, souffrit d'abord ces escarmouches: mais comme elles n'avoient rien de décisif, & que la moindre perte qu'il y pouvoit faire, lui auroit été plus préjudiciable dans la suite, qu'il n'auroit tiré d'avantage d'un plus grand nombre de Turcs, qui y auroient péri, il rappella toutes ses troupes, les

renvoya dans leurs postes, & les réserva judicieusement pour la défense des forts qui seroient attaquez.

Dès le lendemain les Turcs tinrent un grand conseil de guerre pour déliberer de l'endroit où l'armée s'attacheroit. L'amiral Piali, suivant les ordres du Grand-seigneur, vouloit qu'on sursît toute entreprise jusqu'à l'arrivée de Dragut, qu'on attendoit de jour en jour ; mais le bacha auquel la crainte du secours dont lui avoit parlé le chevalier de la Riviere, causoit une secrete inquiétude, soutint qu'avant que de songer à vaincre, il falloit sans perdre un moment de tems, prendre de si justes mesures, qu'ils ne pussent être ni surpris ni vaincus. Il ajoûta que si l'armée chrétienne survenoit à l'improviste, la flotte du Grand-seigneur se verroit bloquée dans l'anse où elle s'étoit retirée, & qu'indépendemment de ce qu'on avoit à craindre de ce côté-là, elle n'étoit pas même à l'abri des vents orientaux ; ainsi il opina que sans différer, il falloit faire le siege du fort saint Elme, qui selon ce qu'il exposa, ne devoit pas durer plus de cinq à six jours. Il ajoûta que par sa prise ils seroient maîtres du port de Marsa Musciet, où ils feroient entrer toute

JEAN DE LA VALETTE.

leur flotte; & qu'après l'avoir mise en sureté, ils attaqueroient avec plus de confiance les autres forts, & les différentes places de l'isle. Cet avis passa à la pluralité des voix, & le siege du fort saint-Elme fut résolu.

Ce fort, comme nous l'avons dit, étoit situé sur la pointe d'un rocher, à l'extrêmité d'une langue de terre qui sépare les deux ports : c'étoit l'ouvrage du prieur de Capouë; mais il l'avoit fait trop petit : & soit que la Religion en ce tems-là ne fût pas en état de fournir à la dépense nécessaire pour le rendre plus grand & plus régulier ; soit que le Prieur en le plaçant à la pointe du rocher, n'eût eu en vûë que le côté de la mer, & de se servir de ses batteries pour défendre l'entrée des ports, la suite fit voir qu'il n'avoit pas fait assez d'attention à la défense même du fort du côté de la terre, & qu'il l'avoit placé dans un endroit dont le terrein étoit si étroit & si resserré, qu'on n'avoit pû ajoûter au-dehors les ouvrages & les fortifications nécessaires. Cependant comme tout le fond de l'isle n'est qu'un roc recouvert seulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les ingenieurs Turcs prévirent que ce ne seroit pas sans un

travail long & pénible qu'on pourroit ouvrir & conduire la tranchée ; d'autant plus que ce fort étoit garni d'une nombreuſe artillerie ; qu'ils ne pourroient même empêcher que le Grand-maître à la faveur de legeres barques, n'y fît paſſer du ſecours par le port Muſciet, & qu'il ne rafraîchit & ne changeât de tems en tems la garniſon. Ce qui augmentoit encore leur inquiétude, c'eſt que le viceroi de Sicile répandoit des bruits, quoique avec plus d'oſtentation que de diligence, qu'il viendroit au premier jour à la tête de la flotte du roi ſon maître, livrer bataille, & combattre celle du Sultan.

Mais le général Turc, grand capitaine, ſe roidiſſant contre toutes ces difficultés, réſolut de pourſuivre ſon deſſein. Après avoir été lui-même reconnoître la place, il fit avancer ſes troupes, l'inveſtit du côté de la terre, marqua la place de ſon camp, & les différens endroits où il vouloit faire dreſſer des batteries. Ses troupes travaillerent enſuite à faire leurs approches par des tranchées; & quelque dure que fût le terrein & le roc ſur lequel le fort étoit placé, à force de pionniers dont le bacha prodiguoit la vie ; & malgré le feu continuel de la place, ils ne laiſſerent

JEAN DE LA VALETTE.

pas en plusieurs endroits de se mettre à couvert : & dans ceux dont on ne pouvoit entamer le roc, il fit construire des parapets qui tenoient lieu de tranchées, & qui étoient formés avec des poutres & d'épaisses planches, garnies par derriere de terre qu'on alloit querir bien loin, & qu'on détrempoit ensuite pour la liaison : on la mêloit avec des joncs & de la paille ; ce qui formoit une espece de muraille qui couvroit le soldat.

Les Turcs avec les secours des bœufs qu'ils avoient pris dans l'isle, conduisirent ensuite leur canon jusqu'au mont saint-Elme ; & après avoir dressé leurs plattes-formes, leurs gabions & leurs mantelets, le bacha commença à faire tirer le 24. de Mai avec dix canons qui portoient quatre-vingts livres de balle. Il avoit outre ces canons deux coulevrines de soixante, & un basilic d'une énorme grandeur, qu'on prétend qui tiroit des boulets de pierre de cent soixante livres de pesanteur. Cette artillerie faisoit un feu terrible : & quoique celle de la place y répondît, comme ce fort étoit petit & étroit, il n'y avoit point de coup qui ne portât, & qui ne ruinât quelque partie des dehors & des défenses. Les Infideles ayant augmen-

té leurs batteries, le bailli de Negrepont qui commandoit dans la place, & qui ne pouvoit résister à un feu continuel, vit bien qu'au défaut des fortifications, il ne conserveroit sa place que par le nombre & le courage de la garnison.

Dans cette vûë il envoya le chevalier Lacerda au Grand-maître pour lui demander du secours: & pour l'obtenir, cet officier que la peur rendoit éloquent, exagera le péril où il dit qu'étoit la place. Le Grand-maître en parut surpris, & encore plus indigné contre cet envoyé de ce qu'en présence d'un grand nombre de Chevaliers, il avoit été assez imprudent pour lui dire qu'il ne falloit pas qu'il s'attendît qu'on pût tenir dans une aussi méchante place plus de huit jours. *Quelle perte avez-vous donc faite*, repartit le Grand-maître, *pour crier au secours*? *Seigneur*, lui répondit Lacerda, *le château doit être consideré comme un malade extenué, & sans forces, qui ne peut se soutenir que par des remedes & des secours continuels. J'en serai moi-même le medecin*, lui dit le Grand-maître avec un dépit secret; *& j'y en conduirai d'autres avec moi : s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien*

JEAN DE LA VALETTE.

au moins par leur valeur, que les infideles ne s'emparent du château.

Ce n'eſt pas que ce prince ſe flatât de pouvoir conſerver long-tems une place ſi foible, contre les attaques continuelles des Turcs : & il déploroit même dans le fond de ſon cœur, le ſort des Chevaliers qui étoient dans un poſte ſi dangereux ; mais le ſalut de l'iſle entiére dépendant de la durée de ce ſiege ; & comme il falloit par une courageuſe réſiſtance donner le tems au viceroi de Sicile d'avancer à ſon ſecours, il réſolut de ſe jetter lui-même dans la place, & de s'y enſevelir plûtôt que de ſouffrir que par une foible défenſe & une compoſition précipitée, on mît les infideles en état de s'attacher au bourg, & au château ſaint-Ange, la derniere reſſource des Chevaliers & de la Religion. La Valette ſe diſpoſoit à conduire ce ſecours dans le fort ; mais le conſeil & tout le couvent s'y oppoſerent, & il ſe préſenta en même tems un ſi grand nombre de Chevaliers qui demandoient avec empreſſement cette commiſſion, qu'il n'y eut d'embarras que dans le choix qu'il en fallut faire. Le Grand-maître mit à la tête de ce ſecours les chevaliers Gonzales, de Medran & de

la Motte, avec les compagnies d'infanterie qu'ils commandoient : plusieurs Chevaliers obtinrent la permission de se joindre à eux, & l'histoire a conservé le nom d'un Jean de Sola Navarrois servant d'armes, & brave soldat, qui en conduisit plusieurs autres, ausquels il avoit inspiré sa fermeté & sa résolution, & qui à son exemple, se firent tous tuer en différentes occasions. Ils furent depuis remplacez par plusieurs Chevaliers de différentes nations, Anglois, François, Flamans, & Allemans, qui par l'éloignement de leurs provinces, n'arriverent en Sicile que depuis le débarquement des Turcs à Malthe, & le siege du château saint-Elme. La plûpart, sans attendre une escorte, & dans l'impatience de partager les périls de la guerre avec leurs freres, se jettoient dans de legeres barques; & suivant les occasions qu'ils en trouvoient, passoient à la file, les uns après les autres. Après avoir abordé au bourg, & obtenu la permission du Grand-maître, à la faveur des barques sans mats & sans voiles, de peur d'être découverts, ils traversoient le port Musciet, & se jettoient dans la place assiegée. Le Grand-maître, pour favoriser leur passage, du château saint Ange qui

JEAN DE LA VALETTE.

étoit sur une hauteur, battoit continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon parti de cet endroit, qui tomba dans la tranchée, & sur une pierre, la mit en pieces : un éclat alla frapper l'amiral Piali qui visitoit les travaux, & le blessa dangereusement. On le crut mort ; & pendant que dans tout le camp, & principalement sur la flotte, on n'étoit occupé que de cet accident, le Grand-maître pour avancer le secours de Sicile, & pour empêcher la perte du fort, dépêcha la nuit le chevalier de la Valette Cornusson son neveu, & le commandeur Salvago Genois, pour conjurer le viceroi de Sicile de hâter le secours que le Roi son maître lui avoit fait esperer ; & il le prioit de lui renvoyer en même-tems deux galeres de la Religion qui étoient revenuës de course, avec tous les Chevaliers assemblés à Messine, qui à la faveur de la flotte d'Espagne, esperoient rentrer dans le port. Le commandeur de la Valette lui remit en même tems un memoire exact de la route que devoit tenir la flotte chrétienne, avec le double des signaux qu'il faudroit faire de part & d'autre, soit au Goze, ou aux cales voisines où l'on pourroit débarquer. Le viceroi lui ren-

voya aussi-tôt un courier avec assurance d'un prompt secours, qu'il feroit partir au plus tard dans le quinze de Juin : & il l'exhortoit jusqu'en ce temslà de faire filer de nouvelles troupes dans le fort saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre les maîtres. La Valette, pour encourager la garnison, lui fit part des nouvelles qu'il avoit reçûës du viceroi. Le Chevalier de Medran qui y avoit conduit le dernier secours, fit une sortie, se jetta dans la tranchée, surprit les Turcs ; & favorisé de l'artillerie du château qui faisoit un feu continuel, tailla d'abord en pieces tout ce qui se présenta devant lui. Mais les Turcs revenus de la surprise qu'il leur avoit d'abord causée, s'étant ralliez, retournerent en foule à la charge ; & après un combat fort opiniâtré, regagnerent la tranchée, & forcerent les chrétiens à se retirer dans la place. Malheureusement pour les assiegés, il faisoit un vent violent, qui repoussoit la fumée de l'artillerie ; cette fumée comme un nuage épais se rassembla sur la contre-escarpe. Les Turcs à la faveur de cette obscurité, s'en emparerent, y firent un logement avec des arbres, des poutres & des sacs de laine & de terre,

JEAN DE LA VALETTE.

dont ils avoient fait provision ; & ils y dresserent en même-tems une batterie.

Ces ténébres passageres étant dissipées, on vit du fort avec beaucoup de surprise les enseignes des Turcs arborées sur cet endroit, d'où ces infideles commencerent à battre le ravelin. Cette piece n'étant pas assez élevée, se trouva même exposée au feu de leur mousqueterie ; en sorte qu'il ne paroissoit aucun des assiegés qui ne fût tué aussi-tôt par les Janissaires, qui tiroient avec beaucoup de justesse ; ce qui donna occasion au capitaine de Lacerda, sous prétexte qu'il craignoit, disoit-il, que les Infideles ne se logeassent dans cet ouvrage avancé, de proposer de le miner & de le faire sauter. Mais on rejetta ce conseil, qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur, & qu'on soupçonna venir d'un homme qui pâtissoit dans le péril, & qui eût souhaité, quel que fût le succès de ce siege, d'en voir au plûtôt la fin.

Pendant que les chrétiens & les infideles étoient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la flotte des Turcs le renégat Uluccialy, fameux corsaire, avec six galeres qu'il avoit amenées d'Alexandrie, & neuf cens hom-

mes de débarquement : & peu de jours après, Dragut viceroi de Tripoli, y en amena ſeize cens ſur treize galeres & deux galiotes. Nous avons dit que le Grand-ſeigneur prévenu d'eſtime pour ſa valeur & ſa capacité, avoit expreſſément défendu à ſes Généraux de terre & de mer, de rien entreprendre ſans ſa participation. Son merite, & le crédit ſur-tout qu'il avoit à la Porte, le fit recevoir par toute l'armée au bruit de l'artillerie, & avec toutes ſortes de marques de déférence & de diſtinction : il ne fut pas plûtôt débarqué, qu'il voulut viſiter le camp, & les principaux endroits de l'iſle.

Quelques meſures d'honnêteté qu'il gardât avec les Généraux, il témoigna qu'il ne pouvoit approuver qu'on eût commencé cette entrepriſe par le ſiege du fort ſaint-Elme : il prétendit qu'on auroit dû d'abord s'attacher au château du Goze, & enſuite à la Cité notable, qui fourniſſoient des vivres au bourg & au château ſaint-Ange. Il ajoûta que par la priſe de ces deux places, non ſeulement on auroit coupé, diſoit-il, les mammelles qui nourriſſoient le reſte de l'iſle, mais ce qui étoit bien plus important, qu'on auroit fermé aux chrétiens le chemin du ſecours qu'ils

JEAN DE LA VALETTE.

prétendoient faire entrer dans l'isle. Le bacha, quoique revêtu de la dignité de Général, mais qui redoutoit le crédit du corsaire, lui représenta que pour mettre la flotte du Grand-seigneur à l'abri des vents, & même à couvert de l'armée des chrétiens, il n'avoit pû se dispenser d'attaquer d'abord le fort, dont la prise lui ouvroit une libre entrée dans le port Musciet; qu'après tout, ce siege n'étoit pas encore si avancé qu'on ne le pût lever, s'il le jugeoit à propos, & transporter l'armée au Goze & devant la cité. *Ce ne seroit pas le parti le moins prudent*, repartit Dragut, *si l'affaire n'étoit pas trop engagée; mais après l'ouverture de la tranchée, & plusieurs jours d'attaque, on ne pourroit lever le siege sans commettre la gloire de Sa Hautesse, & peut-être même sans décourager le soldat.* Ainsi il conclut à employer toutes les forces de l'armée pour sortir avec honneur de cette entreprise, & pour faire voir qu'une basse envie, & cette malignité si ordinaire parmi les courtisans, n'avoit eu aucune part à la liberté qu'il avoit prise de dire son sentiment. Depuis qu'on eût résolu de continuer le siege, il s'y employa avec autant de courage & d'assiduité, que s'il eût été res-

ponſable du ſuccès. On n'avoit guéres vû d'officier général plus intrépide ; il étoit les jours entiers dans la tranchée ou aux batteries. Parmi ſes différens talens, perſonne n'entendoit mieux que lui la direction & la conduite de l'artillerie : c'étoit ſon premier métier, comme nous l'avons dit dans le livre précédent. Par ſon ordre, le premier de Juin, on dreſſa une ſeconde batterie parallele à la premiere, mais plus proche du fort : & pour entretenir un feu continuel, elles tiroient l'une après l'autre contre un cavalier qui couvroit le fort. Il plaça quatre canons du côté du port Muſciet, qui battoient du même côté, & on mit ſur la contre-eſcarpe deux autres canons qui plongeoient dans le foſſé, & battoient la caſemate : & ſur la pointe de l'entrée du port Muſciet, qui a retenu depuis ce tems-là le nom de *Cap* ou *pointe de Dragut*, il y fit amener de ſes galeres quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin, du cavalier, & tout le côté du fort qui regardoit l'occident.

Les ingénieurs Turcs, à la faveur de leurs mouſquetaires qui tiroient continuellement contre le ravelin, ſortirent de la tranchée. Pour reconnoître

JEAN DE LA VALETTE.

l'effet de leurs batteries, ils s'avancerent hardiment, & tout à découvert jusqu'au pied de ce ravelin, sans que personne leur en défendît les approches ; soit que la sentinelle eût été tuée, ou qu'elle fût endormie ; soit aussi par la faute des officiers, qui laissoient aux simples soldats le soin de faire les rondes. Ces ingénieurs, à la faveur de ce profond silence, reconnurent tout à leur aise cet ouvrage détaché du fort, & qu'on ne pouvoit y aller du cavalier que par une espece de pont composé de quelques planches. Ils découvrirent en même tems une canoniere placée dans un endroit si bas, qu'un de ces ingénieurs étant monté sur les épaules d'un autre, apperçût les soldats chrétiens couchés négligemment, & ensevelis dans un profond sommeil. Les Turcs firent aussi-tôt venir des troupes, qui ayant posé des échelles, entrerent par la canoniere dans le ravelin, s'en rendirent les maîtres, & couperent la gorge à la plûpart des chrétiens. Ceux qui s'éveillerent les premiers, voyant cette foule d'ennemis, s'enfuirent; & plusieurs pour éviter le sabre des Turcs, se précipiterent du pont dans le fond du fossé. Les Turcs profitant de leur

avantage,

avantage, ſe jetterent ſur le pont pour paſſer dans le cavalier ; mais ils furent arrêtez par Guerare ſergent-major, qui au bruit qu'ils faiſoient, y étoit accouru avec quelques ſoldats. Il fut bien-tôt ſecondé par les Chevaliers de Vercoyran & de Medran, qui s'y rendirent à la tête de leurs compagnies ; on vit enſuite arriver le bailli de Négrepont avec pluſieurs autres Chevaliers. Le combat devint alors plus égal : & même les chrétiens repouſſerent les Infidéles. Comme le ravelin n'avoit point de défenſe du côté du cavalier & du fort, à la faveur de deux canons qu'on braqua contre cet ouvrage, & dont les coups écartoient les Turcs, on eſperoit de le reprendre, & de les en chaſſer. Mais leur Général de ſon côté fit avancer différens corps d'infanterie, qui ſans crainte du feu, ſe jetterent dans le ravelin : & ayant fait venir des pionniers, des ſacs de laine & des ſacs à terre avec des bariques & des planches, ils s'y logerent ; en ſorte que tout l'effort des chrétiens ne les en put chaſſer.

Ils pouſſerent encore plus loin leur entrepriſe ; & voyant que le bailli & les Chevaliers, pour ſe retirer dans le cavalier, avoient pris leur chemin par

JEAN DE LA VALETTE.

le bas du fossé ; avec une audace que l'espérance d'une entiere victoire leur inspiroit, ils s'y jetterent l'épée à la main, les poursuivirent opiniâtrément, & ne furent arrêtez que par l'artillerie du fort, & par une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mousquets, & de canonades qui tuerent les plus hardis, & qui en mirent un si grand nombre hors de combat, qu'ils furent obligez d'abandonner leur poursuite, & de se retirer même hors du fossé. Après s'être ralliés, & avoir reçu un nouveau renfort, ils y revinrent par une bréche qui étoit à la contre-escarpe; & par le moyen des échelles qu'ils placerent au pied du fort, ils y monterent en foule, avec un courage si déterminé, qu'on ne sçait pas quel auroit été le succès de cette derniere attaque, si heureusement les échelles ne s'étoient pas trouvées trop courtes. Ils furent obligez d'en descendre, & de les abandonner ; ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. On prétend que cette action qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, leur coûta près de trois mille hommes des plus braves de leur armée. La Religion de son côté, outre la perte du ravelin, eut vingt Chevaliers de tués, & près de cent soldats.

Le bailli de Negrepont, le sergent-major Guérare, le Chevalier Adorne, & la Roche-Pereyra, jeune Chevalier Castillan, furent bleſſez.

On rapporte que le Chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe, ayant reçû un coup de mouſquet dans le corps, & voyant que quelques-uns de ſes confreres ſe préſentoient pour le relever, & le conduire dans un endroit où il pût être panſé, après les avoir remerciez affectueuſement de leur bon office: *Ne me comptez plus*, leur dit-il, *au nombre des vivans; vos ſoins ſeront mieux employez à défendre nos autres freres.* Il ſe traîna enſuite juſqu'à la chapelle du château; & après s'être recommandé à Dieu, il expira au pied de l'autel, où on le trouva mort. A la faveur de la nuit, & avec la permiſſion du Grand-maître, on tranſporta les bleſſés dans le bourg, pour les y faire panſer: en leur place, & par la même voye, on ramena cent hommes commandés par le Chevalier Vagnon. L'artillerie du fort, les batteries du château Saint-Ange & de l'iſle de la Sangle, favoriſoient ce paſſage: & quoique les Turcs euſſent deux canons ſur le haut de la grotte d'Alicata, qui battoient l'endroit par où l'on pouvoit entrer dans le château, & que les

JEAN DE LA VALETTE.

Janissaires, excellens arquebusiers, & qui ne se servoient que de mousquets d'un gros calibre, & qui portoient fort loin, tirassent continuellement sur le rivage le plus voisin du fort, ils n'avoient pû encore empêcher cette communication, & le passage de ces petits secours que le Grand-maître y envoyoit.

Ce fut par le retour de ces blessés qu'il apprit avec douleur le détail de la perte du ravelin, & tout ce qui s'étoit passé dans cette derniere action : mais ce qui ne lui causa pas moins d'indignation, c'est qu'il découvrit que Lacerda, sous prétexte d'une legere blessure, dont à peine on voyoit la marque, s'étoit mêlé parmi les blessés. Cette lâcheté dont jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple dans la Religion, affligea sensiblement la Valette; & quoiqu'il eût pitié de sa foiblesse, il ne laissa pas de le faire arrêter, & de l'envoyer en prison; châtiment encore trop doux pour un homme, qui pendant tout le siege, n'avoit fait paroître d'habileté & d'adresse que pour s'éloigner du péril.

Le bailli de Négrepont, le commandeur Broglio, quoique blessés, & tous deux fort âgés, refuserent avec beaucoup de courage la permission que le Grand-maître leur avoit envoyée

de revenir au couvent : pour toute réponſe, ils lui manderent qu'ils vouloient mourir dans leur poſte & au lit d'honneur. Ces Chevaliers ſi reſpectables, toujours ſous les armes, les viſages brûlés & défigurés par l'ardeur du ſoleil, ne partoient point des endroits où il y avoit le plus de péril : & quoique d'une vieilleſſe preſque caduque, ils portoient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il falloit fortifier, ou ſecouroient les autres Chevaliers qui dans une place ſi étroite, étoient à tous momens bleſſés. On ne voyoit que des boiteux, des bras en écharpes, & même des membres ſeparés du corps, épars confuſément, & qu'on n'avoit pas le tems de couvrir de terre; & ces hommes dont la plûpart n'étoient plus que la moitié d'eux-mêmes, conſervoient un courage entier, ſervoient l'artillerie, ſe traînoient juſque ſur les bréches, & préſentoient par tout un front redoutable.

JEAN DE LA VALETTE.

Le Grand-maître leur faiſoit paſſer ſucceſſivement tous les ſecours que la place pouvoit contenir ; mais comme par le feu continuel des ennemis il n'y avoit preſque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de Chevaliers & de ſoldats, il fit partir la nuit une

JEAN DE LA VALETTE.

barque pour la Sicile, qui porta de sa part des lettres au viceroi, par lesquelles il lui faisoit part de l'extrêmité où le fort étoit réduit. Il lui marquoit expressément, qu'il étoit surpris qu'il n'eût pas encore tenté de faire repasser à Malthe sur les deux galeres de la Religion, les Chevaliers qui n'attendoient que cette occasion pour se rendre à leur devoir ; & il lui demandoit en même tems un secours particulier de mille soldats pour remplacer ceux qui périssoient journellement dans le fort. Comme par la conduite que tenoit ce viceroi, & par le peu d'empressement qu'il avoit à rassembler les différentes escadres du Roy d'Espagne, il craignoit qu'il ne se déterminât jamais à tenter le fort d'un combat naval, il lui marquoit à la fin de sa lettre, que pourvû qu'il voulût seulement débarquer huit mille hommes dans l'Isle, il se flattoit, avec ce qui lui restoit de troupes, de faire lever le siege, & de forcer les ennemis à se rembarquer. Le viceroi lui renvoya sur le champ Salvago, qui par ordre du Grand-maître étoit resté auprès de lui pour hâter le secours : & il le fit accompagner par un autre Chevalier appellé Mirande, des premiers de l'Ordre, & des plus

zélés. Il les chargea d'aſſurer le Grand-maître qu'il ne perdroit pas un moment de tems pour raſſembler tous les vaiſſeaux & les galeres néceſſaires pour lui porter le ſecours qu'il attendoit ; mais qu'il n'en avoit pas encore un aſſez grand nombre pour hazarder une bataille contre la flotte des Turcs ; qu'il avoit beſoin de celles de la Religion ; & que pour accelerer l'embarquement des troupes, il ne pouvoit les envoyer trop-tôt.

JEAN DE LA VALETTE.

Les deux Chevaliers ſe jetterent dans un leger brigantin : eſcortés des deux galeres de la Religion que le viceroi avoit retenues dans le port de Saragoſſe, * ils doublerent le cap de Paſſaro, d'où après avoir renvoyé les galeres qui ne pouvoient pas avancer plus près du port ſans êtres découvertes, ils entrerent dans celui de Muſciet, à la faveur de la nuit, & gagnerent le rivage le plus proche du fort ſaint-Elme. Ils s'y retirerent pendant le jour ; & la nuit ſuivante, après avoir viſité exactement les différens poſtes de cette place, & en avoir reconnu le mauvais état, ils ſe rembarquerent, & ſe rendirent au bourg auprès du Grand-maître. Il fut fort ſurpris qu'ils arrivaſſent ſans aucun ſecours, ſur-tout ſans les

* C'eſt l'ancienne Syracuſe, appellée aujourd'hui dans la langue du pays, Saragoça.

JEAN DE LA VALETTE.

deux galeres de la Religion, & que le viceroi non content de les retenir, demandât encore les cinq autres, dont les ſoldats & la chiourme travailloient continuellement à fortifier différens poſtes du bourg & de l'iſle de la Sangle. Cette conduite le confirma dans le ſoupçon qu'il avoit que le viceroi malgré ſes promeſſes, & l'oſtentation d'un puiſſant ſecours, n'oſoit hazarder une bataille, & que par ces délais affectés, & la demande hors de ſaiſon qu'il faiſoit des galeres, il ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe diſpenſer de venir attaquer la flotte des Turcs. Il lui renvoya Salvago, Chevalier plein de zéle, & qui au péril d'être pris par les infidéles, paſſa & repaſſa pluſieurs fois pendant le ſiege au travers de l'armée ennemie. Le Grand-maître le chargea de repréſenter au viceroi, qu'il ne pouvoit lui envoyer les galeres de la Religion ſans une eſcorte ſur chacune au moins de cinquante ſoldats, & un bon nombre d'officiers pour contenir la chiourme & les eſclaves, qui pourroient ſe révolter; & que bien loin de ſe défaire des uns & des autres, il ne croyoit pas pouvoir conſerver l'Iſle, ſi en attendant le grand ſecours qu'il lui faiſoit eſperer, il ne lui

fournissoit de nouvelles récrues pour résister aux attaques continuelles des Infideles. Avant qu'il partît, il lui remit d'amples pouvoirs de sa part, & de celle du conseil, pour le prieur Gatinare, par lesquels cet ancien commandeur, des premiers de l'Ordre, étoit autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques, ramasser & recevoir les responsions; acheter des munitions de guerre, & envoyer le tout incessamment à Malthe avec les deux galeres, & tous les Chevaliers qui, pour y passer, s'étoient rendus à Messine, & attendoient avec impatience le départ de la grande flotte.

Salvago partit seul pour la Sicile; Lamirande plein de zéle demanda au Grand-maître, & en obtint la permission de se renfermer dans le fort assiegé; il y fut reçû avec la consideration qui étoit dûë à sa valeur: c'étoit un ancien Chevalier également révéré par sa pieté & pat son courage, & qui s'étoit signalé en plusieurs occasions. Tous les Chevaliers de la place de concert lui déférerent la charge de Major; il s'en acquitta avec sa valeur & sa capacité ordinaire; son expérience, sa présence dans tous les endroits où il en étoit besoin, & sur-tout son exem-

JEAN DE LA VALETTE.

ple augmenterent le courage du ſoldat ; il leur apprit la maniere de ſe mettre à couvert des coups du canon ennemi, & en même tems de pouvoir, ſans ſe découvrir, y répondre par le feu de la place. Par ſes ſoins il fit entrer une grande proviſion de vin, de vivres, & de remedes pour les bleſſés & pour les malades ; c'étoit le pere des ſoldats ; rien n'échappoit à ſon attention, que le ſoin particulier de ſa perſonne, & de ſa propre conſervation.

Dragut, pour empêcher ces ſecours continuels, & la communication du bourg avec le fort, propoſa dans le conſeil de dreſſer une nouvelle batterie ſur la pointe du grand port, ſituée à l'Orient, & à l'endroit où on avoit élevé des fourches patibulaires. Mais Muſtapha lui repréſenta que cet endroit étoit trop éloigné du camp, & trop voiſin du bourg ; que les Chevaliers enleveroient le canon, ou du moins l'encloueroient ; qu'on ne pourroit conſerver cette batterie, ſi on n'établiſſoit dans le même endroit une eſpece de camp, & un corps conſiderable de troupes pour s'oppoſer au ſorties & aux attaques des aſſiegés ; que ſon armée étoit trop affoiblie par les pertes & les fatigues du ſiege, pour pouvoir la par-

tager ; mais qu'il falloit remettre ce dessein à l'arrivée du viceroi d'Alger qu'on attendoit tous les jours avec toutes les forces de son gouvernement, & qui seroit ravi qu'on le chargeât de cette entreprise. Le conseil s'arrêta à cet avis ; cependant les Turcs continuerent jour & nuit leurs batteries du côté du port Musciet ; & en même tems avec des fascines, de la terre, & des sacs de laine, ils éleverent le ravelin au-dessus du parapet de la place, d'où ils découvroient tout ce qui se passoit : après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousqueterie, ils empêchoient les soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un sousterrein qui y aboutissoit. Le bacha voulant ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau, & de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvoient passer de front ; & de peur que les chrétiens ne jettassent dessus des feux d'artifices pour le brûler, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrerent

se retirerent brusquement, en même tems que leur artillerie chargée à cartouche, fit un feu si terrible, que la Religion y perdit plus de Chevaliers qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, & dans les attaques les plus vives.

JEAN DE LA VALETTE.

Ceux qui restoient, voyant le ravelin pris, qui découvroit tout le fort, la plûpart de l'artillerie démontée, les défenses ruinées, de grandes bréches, & peu de soldats pour les défendre, députerent au Grand-maître pour lui représenter l'état déplorable de la place, & demander que pour empêcher qu'on ne les emportât d'assaut, il leur envoyât des barques pour les repasser dans le bourg. Les assiegés choisirent pour une si fâcheuse commission le Chevalier Medran, estimé du Grand-maître par sa valeur, & dont le rapport ne pouvoit être suspect de foiblesse, ni de lâcheté. Il déclara franchement à ce Prince que la place n'étoit plus tenable, & que quand on s'opiniâtreroit à y rester encore quelques jours, une défense aussi inutile ne serviroit qu'à faire périr le reste de la garnison; qu'il ne pouvoit même arriver rien de plus avantageux pour les Turcs, que de faire passer de nouveaux secours dans une place si ruinée, qui

JEAN DE LA VALETTE.

consumeroit insensiblement les troupes nécessaires pour la défense des autres forteresses de l'Isle. Il ajoûta qu'il étoit chargé cependant, quelque parti qu'il prît, de l'assurer de l'obéïssance aveugle des Chevaliers, & de la garnison.

Le Grand-maître fit part au conseil du sujet qui avoit fait venir au bourg le Chevalier de Medran, & de l'état où se trouvoit le fort & la garnison. La plûpart des Grands-croix qui composoient le conseil, opinerent à abandonner une si mauvaise place, qui dévoroit, pour ainsi dire, ses défenseurs, & qui peu à peu, sous prétexte de secours, laisseroit les autres forteresses sans ressource. Le Grand-maître, malgré de si justes motifs, fut d'un avis contraire; il convint qu'à la vérité il ne croyoit pas la place tenable, & il avoua même qu'il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le sort des Chevaliers qui étoient exposez dans un poste si dangereux, à périr tous les jours; mais il soutint qu'il y avoit des occasions où il falloit hazarder les membres particuliers pour sauver tout le corps; qu'il étoit bien averti que si le fort étoit pris ou abandonné, le viceroi avoit déclaré qu'il ne hazarderoit point pour la défense du reste

de l'isle, la flotte & les troupes du Roy son maître ; qu'ainsi le salut entier de Malthe dépendoit absolument de la durée de ce siege, & que quoiqu'il en coûtât à la Religion, il falloit le prolonger aussi long-tems qu'on pourroit. Tout le conseil revint à son avis ; & de concert avec eux il chargea Medran de représenter de sa part aux Chevaliers qui s'étoient enfermez dans le fort, que la conservation ou la perte entiere de l'isle, & peut-être de l'Ordre, dépendoit du plus ou du moins de tems qu'ils tiendroient dans cette place ; qu'ils se souvinssent des vœux qu'ils avoient faits à leur profession, & qu'ils étoient obligez de sacrifier leurs vies pour la défense de la Religion ; qu'on ne laisseroit pas de leur faire passer du secours autant que la petitesse du fort en pourroit contenir, & qu'il étoit résolu, quand il en seroit besoin, de se jetter lui-même dans la place, & d'y mourir avec eux.

Medran ayant rapporté cette réponse, plusieurs Chevaliers, & surtout les plus anciens, protesterent de s'ensevelir sous les ruines du fort, plûtôt que de l'abandonner ; mais le plus grand nombre, & des officiers de la garnison, trouverent cette réponse du-

JEAN DE LA VALETTE.

re, & même cruelle : ils se plaignirent que le conseil, & des gens qui ne partageoient pas le péril, les exposoient sans aucune apparence d'utilité à la boucherie, & à une mort inévitable. Une mine que les Turcs tâchoient de pousser sous le premier parapet, augmenta leurs murmures ; ils écrivirent au Grand-maître pour lui demander la permission de se retirer dans le bourg, & par leur lettre signée de cinquante-trois Chevaliers, ils lui déclarerent, que si la nuit suivante il ne leur envoyoit pas des barques pour les tirer d'un endroit où ils alloient tous périr, ils ne prendroient alors conseil que de leur désespoir ; qu'ils feroient une sortie l'épée à la main, & qu'ils se feroient plûtôt tous tuer que d'être étouffés sous des ruines, ou de se voir égorgés comme des bêtes, & exposés aux tourmens que la cruauté ingénieuse des barbares sçauroit bien inventer, dès que le fort seroit emporté d'assaut.

Le commandeur du Cornet fut porteur de cette lettre, que le Grand-maître ne vit qu'avec beaucoup de trouble & d'indignation ; mais comme il avoit un courage superieur aux plus fâcheux évenemens, il leur récrivit

que pour mourir avec honneur, comme ils prétendoient, il ne suffisoit pas de périr les armes à la main; mais que ce devoit être encore sous le mérite de l'obéissance qu'ils lui devoient, & dans les occasions qu'il leur prescriroit; que s'ils abandonnoient le fort, & qu'il les envoyât reprendre avec des chaloupes, on ne pouvoit plus esperer de secours du viceroi; que les Turcs ne manqueroient pas aussi-tôt d'investir & d'assieger le bourg, & qu'ils y trouveroient également la fin de leur vie, & la mort qu'ils se flattoient d'éviter par une honteuse désertion du poste dont la Religion leur avoit confié la défense; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre des mines dans un fort construit par tout sur le roc. Pour tâcher de les rassurer, ou pour mieux dire, dans la vûë de gagner du tems, il y envoya trois commissaires, pour lui faire un rapport fidéle de l'état de la place, & combien de jours elle pouvoit encore tenir.

Le Commandeur de Medine, Espagnol, le Chevalier de la Roche, François, le Chevalier Castriot, Italien.

Ces commissaires étant arrivez, parlerent avec beaucoup de politesse & de douceur à tous les Chevaliers qui s'étoient assemblez pour les recevoir: ils donnerent même beaucoup de louanges au courage & à la fermeté qu'ils

JEAN DE LA VALETTE.

avoient fait paroître jusqu'alors, & ils les exhorterent à ne pas ternir leur gloire & leur réputation par une retraite précipitée. Ceux des Chevaliers qui avoient écrit au Grand-maître exigerent, avant que de leur répondre, qu'ils visitassent les différens postes de la place. Ils leur firent voir qu'elle étoit absolument commandée par l'exhaussement que les Turcs, depuis qu'ils étoient maîtres du ravelin, y avoient ajoûté; que ce fort étant serré & étroit, il ne se passoit point de jour qu'on ne leur tuât beaucoup de monde; & que pour en mieux juger, il falloit avoir éprouvé toute la furie de leur canon & de leur mousqueterie; qu'après tout, plus on y enverroit de monde, & plus on en perdroit, n'y ayant plus même de terre dont ils pussent se couvrir.

Deux des commissaires, gens sages & habiles, & qui par leur complaisance, vouloient amener les Chevaliers mécontens à leur sentiment, avouerent qu'ils ne comprenoient pas de quelle maniere on avoit pû tenir si long-tems dans ce petit fort, & si ruiné, qu'il ne paroissoit plus que le cadavre défiguré d'une place de guerre; mais ils ajoûterent qu'ils ne désespéroient pas que de si braves Chevaliers ne

trouvassent dans leur valeur des ressources pour s'y maintenir encore quelques jours, & pour donner au viceroi le tems de les venir dégager, & de faire lever le siege. Le troisiéme de ces commissaires s'appelloit Constantin Castriot, prince grec, & descendu à ce qu'on prétendoit de la même maison que le fameux Scanderberg, le héros de l'Albanie, & de toute la chrétienté. Castriot tout brûlant de zéle, & d'un caractere impétueux, sans avoir recours aux ménagemens de ses confreres, soutint hautement que la place n'étoit point réduite à une si grande extrêmité, qu'il ne fût posible de s'y maintenir encore quelque tems; qu'il y avoit différens moyens de mettre le fort à couvert de l'artillerie du ravelin; qu'en de-çà des bréches on pouvoit faire des coupures bordées de palissades & de bons retranchemens; d'ailleurs que personne n'ignoroit qu'une place bâtie sur le roc ne pouvoit être minée.

Les Chevaliers ausquels ce discours s'adressoit, le prirent pour une injure, comme s'il leur eût voulu reprocher, ou qu'il ne sçavoient pas leur métier, ou qu'ils n'avoient pas assez de courage pour recourir aux remedes périlleux de l'art militaire. Ce fut assez pour

JEAN DE LA VALETTE.

exciter de fâcheuſes conteſtations : chacun ſoutenoit ſon ſentiment avec ardeur ; la diſpute s'échauffa ; quelques-uns des plus vifs s'écrierent qu'il falloit retenir un ſi habile homme dans la place, & l'obliger de mettre lui-même en pratique ſes leçons : quelques autres coururent à la porte du fort pour s'en rendre les maîtres, & pour la fermer. Un tumulte pernicieux, & dont les Turcs pouvoient ſe prévaloir, commença à s'élever : pour l'appaiſer, le bailli de Négrepont & Lamirande firent ſonner l'allarme : ce qui fit courir tous les Chevaliers chacun à leur poſte.

Les commiſſaires de retour au bourg rendirent compte au Grand-maître du mauvais état où ils avoient trouvé la place, & lui déclarérent franchement qu'ils ne croyoient pas que la garniſon pût ſoutenir un aſſaut. Caſtriot au contraire, ſoit par attachement pour ſon premier avis, & peut-être auſſi par reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé entre lui & les Chevaliers, prétendit que la place n'étoit pas hors de défenſe ; & il offrit au Grand-maître, s'il vouloit lui permettre de lever quelques troupes dans l'iſle, de s'enfermer dans le fort, & de s'y maintenir juſqu'à l'arrivée du ſecours, contre tous les efforts des infidéles.

Il y avoit peut-être dans ces promesses plus de courage & de résolution, que de connoissance du véritable état de la place, & le Grand-maître lui-même sçavoit bien à quoi s'en tenir ; mais comme il avoit un interêt essentiel à prolonger le siege à quelque prix que ce fût, il accepta les offres de Castriot, dont il prétendoit faire plus d'un usage : il lui donna même en public de grandes louanges ; & l'évêque de Malthe, de concert avec lui, & plein d'un zéle si convenable à sa dignité, avança de son argent les sommes nécessaires pour faire les nouvelles levées, qui devoient relever les Chevaliers. On battit aussi-tôt le tambour dans le bourg, & dans toutes les places. Un grand nombre d'habitans de la campagne, & même des principaux de la ville, prirent parti ; chacun à l'envi vouloit se faire enrôler. Les Chevaliers qui étoient dans le fort, n'en apprirent la nouvelle qu'avec une surprise mêlée de chagrin : & ce qui l'augmenta encore, c'est ce qu le Grand-maître leur écrivit depuis d'un stile dur & sec, & plein de hauteur, qu'il leur donnoit volontiers leur congé ; que pour un Chevalier qui leur paroissoit rebuté de soutenir plus long-

JEAN DE LA VALETTE.

tems le siege, il se présentoit dix braves soldats, pleins de courage & d'ardeur, & qui demandoient avec empressement la permission de se jetter dans le fort. Il ajoûtoit qu'il feroit partir incessamment sur des barques cette nouvelle garnison; qu'ils pouvoient remettre leur poste aux officiers, qui la conduiroient, & que pour eux ils se servissent de la même voye pour se rendre au bourg. *Revenez au couvent, mes freres*, leur disoit-il; *vous y serez plus en sûreté; & de notre côté nous serons plus tranquilles sur la conservation d'une place importante, & d'où dépend le salut entier de l'Isle & de tout notre Ordre.*

Les Chevaliers mécontens, sentirent vivement l'indifférence, & même le mépris que ce peu de mots renfermoit. En remettant la place à des recrues & à de nouveaux soldats, ils se représentoient avec douleur la confusion dont ils alloient se couvrir à la face de tout l'Ordre. *Comment*, se disoient-ils les uns aux autres, *soutiendrons-nous la vûe du Grand-maître, & les reproches de nos confreres? & s'il faut que cette nouvelle garnison soit assez heureuse pour se maintenir dans la place jusqu'à l'arrivée du secours, quel en-*

droit de la terre pourrons-nous trouver, assez éloigné du commerce des hommes, pour y aller cacher notre honte & notre douleur? Pleins de ces tristes réfléxions, ils résolurent de se faire tous tuer plûtôt que de ceder leur poste à cette milice, ou d'abandonner la place aux Turcs; & ils prierent le bailli de Négrepont & le commandeur Broglio, de faire connoître au Grand-maître leur repentir, & la disposition où ils étoient de répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang pour la défense de la place. Comme il étoit encore jour, & qu'on vouloit prévenir l'arrivée des barques, le gouverneur lui dépêcha aussitôt un habile nageur. Il lui marquoit par sa lettre l'heureux changement qui s'étoit fait dans les esprits, & il lui demandoit de la part des mécontens, le pardon de leur faute, & la permission de l'effacer par une fermeté & un courage à l'épreuve des plus grands périls.

C'étoit à ce repentir que le Grand-maître attendoit les mécontens: & quoiqu'il l'eût prévû, & même préparé, par l'émulation & la jalousie qu'il avoit excitée dans les esprits, il ne laissa pas d'abord de rejetter la priere du gouverneur: il lui marquoit par sa lettre,

JEAN DE LA VALETTE

qu'il préfereroit toujours une nouvelle milice bien difciplinée, à de vieux guerriers, qui prétendoient fe rendre arbitres de leur devoir. Les Chevaliers consternés de fa fermeté, lui demanderent grace dans les termes les plus foumis. Comme il eût été dangereux de les réduire au défefpoir, il fe laiffa fléchir, & il voulut bien être appaifé: les nouvelles levées furent congediées, & on renvoya chaque habitant au pofte qui lui avoit été affigné avant le projet & l'entreprife du Seigneur Caftriot.

Pendant ces mouvemens, le commandeur Salvago étoit repaffé en Sicile, & avoit débarqué à Sarragoffe: au défaut du fecours dont le viceroi differoit le départ fous différens prétextes, il ordonna de la part du Grand-maître au commandeur de Cornuffon neveu de ce prince, & au commandeur de S. Aubin, tous deux capitaines des galeres de la Religion, qui étoient dans le port de cette ville, de s'embarquer inceffamment, & de conduire à Malthe tous les Chevaliers & les avanturiers, qui s'étoient rendus dans ce port, avec une compagnie d'infanterie, levée des deniers de la Religion, & commandée par le Chevalier Auguftin Ricca. Les deux galeres chargées.

gées de ce petit ſecours, après avoir fait différentes manœuvres, gagnerent l'iſle du Goze. Leur deſſein étoit de débarquer dans l'anſe ou cale de Malthe, qui leur paroîtroit la plus ſûre. Mais elles furent prévenuës par Dragut, qui ayant été averti de leur départ, par des eſpions qu'il entretenoit en Sicile, avoit mis différentes eſcadres le long des côtes, pour empêcher les vaiſſeaux chrétiens d'en approcher.

Les Chevaliers, capitaines des deux galeres, ne croyant pas devoir hazarder contre celles de Dragut, & contre des forces ſi ſupérieures, le ſecours qu'ils pottoient à Malthe, prirent le parti de retourner à Sarragoſſe. Le Grand-maître, qui pour réparer les pertes continuelles qu'il faiſoit à la défenſe du fort, comptoit ſur ce ſecours particulier, fut ſenſiblement touché de leur départ. Il en fit par ſes lettres de ſévéres réprimandes à ſon neveu. Il lui marquoit avec une eſpece de mépris, qu'il étoit rare qu'avec tant de circonſpection, un capitaine pût acquérir beaucoup de gloire : & il ajoutoit qu'un Chevalier de Malthe ſur-tout devoit plus oſer que tout autre guerrier.

Par le même courier il écrivit au commandeur de Salvago, qui pour hâter le grand ſecours & le départ de la flotte

JEAN DE LA VALETTE.

résidoit auprès du viceroi, de représenter de sa part à ce seigneur l'extrêmité où le fort de saint-Elme se trouvoit réduit, & de le conjurer, s'il n'avoit pas encore rassemblé toutes ses forces, de lui envoyer au moins les deux galeres de la Religion; d'y en vouloir bien joindre deux autres de l'escadre de Sicile, & d'embarquer sur ces quatre galeres ce qu'il y avoit à sa cour & dans les ports de l'isle, de Chevaliers & d'avanturiers, & d'y ajoûter un regiment d'infanterie pour remplacer les soldats de la Religion, morts, ou hors de combat par leurs blessures.

Le viceroi toujours magnifique en promesses, & qui, pout intimider les Turcs, ne parloit que de la grandeur des préparatifs qu'il faisoit pour le secours de Malthe, se seroit en quelque maniere démenti, s'il en eût refusé un si petit: ainsi pour soutenir toujours aux yeux du public les bruits avantageux qu'il répandoit de ses forces, il désigna les deux galeres, qui de conserve avec les deux de la Religion, devoient préceder le grand secours: & il ordonna en même tems à Melchior Robles, mestre de camp du terze de Sicile, de s'embarquer sur ces galeres avec son regiment. Mais sous differens prétex-

textes, & par la lenteur affectée des officiers de terre & de mer, cet embarquement se différoit de jour en jour: & le viceroi qui eût bien voulu ne point partager ses forces, ne laissoit pas de se faire un merite de ce secours particulier, dont cependant par des ordres secrets, il empêchoit l'exécution.

JEAN DE LA VALETTE.

Quoique tout semblât s'opposer au secours du fort, le Grand-maître ne relâchoit rien de ses soins & de son activité ordinaire : par ses ordres & à la faveur de la nuit, on faisoit continuellement passer aux assiegés des recruës, des vivres, des munitions de guerre, & des feux d'artifice. Il en avoit même inventé pour un assaut, d'une nouvelle espece. C'étoient des cercles d'un bois très leger, qu'on trempoit d'abord dans l'eau de vie, ou qu'on frottoit avec de l'huile boüillante. On les couvroit ensuite de laine ou de coton, qu'on imbiboit dans d'autres liqueurs combustibles, mêlées avec du salpêtre & de la poudre à canon : après que cette préparation étoit refroidie, on recommençoit jusqu'à trois fois la même opération, & dans un assaut, quand ces cercles étoient enflammés, on les prenoit avec des pincettes, & on les jettoit au milieu des plus épais batail-

lons. Souvent deux ou trois ſoldats ennemis ſe trouvoient embarraſſés dans ces cercles brûlans ; & ils étoient expoſés eux-mêmes à brûler tout vifs, à moins qu'ils ne ſe précipitaſſent promptement dans l'eau, & qu'ils n'y reſtaſſent juſqu'à l'extinction du feu. Les Chevaliers qui défendoient le fort, avoient bien beſoin de ces différens ſecours contre leurs redoutables ennemis.

Depuis le dix-ſept de Juin juſqu'au quatorze de Juillet, on en vint tous les jours aux mains ; comme ce fort n'étoit guéres bien flanqué, il n'y eut point de jour que les aſſiegeans ne tentáſſent de l'emporter par eſcalade ; mais ayant toujours été repouſſés avec une grande perte de leurs plus braves ſoldats, le Bacha honteux d'être arrêté ſi longtems devant une ſi mauvaiſe place, réſolut d'y revenir le ſeize avec toutes ſes troupes, & d'y donner un aſſaut général. Pour faciliter cette attaque, le quinze fut employé à battre en bréche, & ſon artillerie n'ayant point ceſſé de tirer, raſa la muraille juſqu'au roc ſur lequel elle avoit été conſtruite.

Le ſeize de Juin, jour deſtiné pour l'aſſaut, les galeres des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis

JEAN DE LA VALETTE.

de ce château, du côté de la mer, & le battirent avec toute l'artillerie des vaiſſeaux ; pendant que celle de terre composée de trente-ſix gros canons, foudroyoit & reduiſoit en poudre ce qui reſtoit ſur pied de fortifications. Les Turcs au ſon des tambours, de leurs nacaires & d'autres inſtrumens barbares, entrerent dans le foſſé qu'ils avoient preſque comblé : & le ſignal de l'aſſaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favoriſés par quatre mille archers ou arquebuſiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroiſſoient ſur la bréche. Elle étoit bordée par pluſieurs rangs de ſoldats chrétiens ; mais pour les ſoutenir & les encourager on avoit placé dans ces rangs, & entre trois ſoldats un Chevalier. C'étoit l'unique force & toute la reſſource du château ; ces généreux guerriers, armés de piques & d'eſpontons, compoſoient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis ; on en vint bien-tôt aux mains. Depuis le commencement du ſiege il ne s'étoit point fait encore d'attaque ſi vive ; ſouvent le Chrétien & le Turc, après avoir eſſuyé le feu l'un de l'autre, briſé leurs épées,

JEAN DE LA VALETTE.

& rompu leurs piques, se prenoient corps à corps, & alors le poignard décidoit du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie & celui de la mousqueterie continuoient des deux côtés; & de part & d'autre on lançoit des feux d'artifice. Ce fut en cette occasion que les Chevaliers se servirent utilement de ces cercles enflammés, dont nous venons de parler: ils les jettoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris, brûloient tout vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattans, les plaintes des blessés & des mourans, le tonnerre & le bruit du canon & de la mousqueterie, tout cela répandoit de part & d'autre une espece de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent; & aussi sans que les Chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrein.

Du château saint Ange, & même du bourg, qui n'étoit éloigné du fort saint-Elme que de la largeur du port, on découvroit distinctement tout ce qui se passoit dans une action si terrible & si meurtriere. Les Chevaliers & le peuple spectateurs de ce furieux combat, inquiets & agités pour le succès, se passionnoient comme s'ils eussent euxmêmes soutenu l'assaut: & on voyoit

tour à tour dans leurs cris, & dans les différens mouvemens de leurs visages, une image naturelle des avantages ou des pertes de l'un & l'autre parti. Le Grand-maître sur-tout, auquel la grandeur de son courage & son habileté ne permettoient pas d'être spectateur inutile ; des batteries du fort saint Ange, du bourg & de l'isle de la Sangle faisoit tirer continuellement contre les assiegeans.

Pendant que l'isle entiere étoit, pour ainsi dire, en feu, trente Rais Turcs ou officiers de galeres, voyant que toutes les forces des assiegés s'étoient portées dans l'endroit où se donnoit l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard, qui étoit moins défendu. Ils poserent des échelles au pied, & gagnerent sans obstacle la pointe de ce bastion. Mais le Grand-maître s'en étant apperçû, fit aussi-tôt braquer deux canons de ce côté-là ; & de la premiere décharge en tua vingt. Les dix autres épouvantés, se jetterent bien vîte dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus favorable au grand cavalier qui couvroit la tête du fort ; ils l'avoient battu longtems avec toute leur artillerie, sans avoir pû ébranler cette masse énorme de

JEAN DE LA VALETTE.

terre, qui se soutenoit par son propre poids. Ils présenterent ensuite l'escalade, & y montoient l'épée à la main avec beaucoup de courage; mais le chevalier Jean-Antoine Giugnio, Italien, qui commandoit dans ce poste, secondé par plusieurs autres Chevaliers, & surtout par un frere servant de la ville de Marseille, appellé Chanault, jettoient avec tant d'adresse ces cercles de feu dont nous avons parlé, que les Turcs épouvantés de ces machines, abandonnerent l'attaque. Le janissaire le plus intrépide, & qui le sabre à la main attaquoit hardiment le plus brave Chevalier, à l'aspect de ces cercles brûlans, abandonnoit son poste, & s'enfuyoit avec précipitation, sans que les prieres, les menaces, & même les coups qu'il recevoit de ses officiers pussent l'arrêter. Enfin les Chevaliers, après avoir soutenu un assaut pendant six heures entieres, quoique couverts de blessures, brûlés par l'ardeur du soleil, & épuisés par une si longue résistance, eurent la consolation de voir les Turcs abandonner les premiers l'attaque. Le bacha, après y avoir perdu plus de deux mille hommes, fut contraint à la fin de faire sonner la retraite. Les chrétiens du fort en pousserent mille cris de joye, auf-

quels le peuple du bourg servit d'écho, & répondit par de vives acclamations. Un si heureux succès, dont on n'eût osé se flatter dans une si mauvaise place, fut dû uniquement au généreux désespoir de la plûpart des Chevaliers, qui s'étoient en quelque maniere dévoüés à la mort; & ils vainquirent, parce que pendant le combat ils cherchoient moins à vaincre qu'à venger leur mort par celle de quelque ennemi.

La Religion dans cet assaut perdit dix-sept Chevaliers, qui furent tous tués sur la bréche. On regretta particulierement le chevalier de Medran, qui après avoir arraché à un officier Turc son enseigne, fut tué d'un coup de mousquet. Le Grand-maître pour honorer sa memoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les Grands-croix : dignité qui étoit bien dûë à sa rare valeur, & qu'il auroit obtenuë avec justice, s'il n'eût pas peri dans cette occasion. On perdit encore le chevalier de Vagnon, celui de la Mothe, qui mourut de ses blessures deux jours après l'assaut, & le commandeur de Morgut, qui pour se faire panser, passant du fort au bourg, eut la tête emportée d'un coup de canon. On comptoit outre tous ces Chevaliers, plus de trois cens soldats tués, ou mis

JEAN DE LA VALETTE.

hors de combat. Le Grand-maitre, pour les remplacer, y en envoya cent cinquante, la petiteſſe du fort ne comportant pas qu'il y en fît paſſer un plus grand nombre; & il ne choiſit même pour défendre un poſte ſi dangereux & ſi meurtrier, que les officiers & les ſoldats qui s'y offrirent volontairement.

Le bacha jugeant que ces recruës qui filoient continuellement du bourg au fort, pourroient faire durer le ſiege autant de tems qu'il y auroit des Chevaliers dans les autres endroits de l'iſle, réſolut de tout tenter pour interrompre & pour couper cette communication. Dans cette vûë, il tint dans la tranchée une eſpece de conſeil de guerre avec Dragut, un ſangiac, & ſon principal ingénieur.

Dragut, ſoit par ſon intrépidité naturelle, ſoit que comme les vieux ſoldats, à force de ſe trouver dans les plus grands périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au dehors de la tranchée & à découvert, pour reconnoître la diſpoſition du terrein, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château ſaint Ange, avoit briſée; du même coup le ſangiac fut tué ſur le champ. Dragut n'étoit guéres en meilleur état: il en per-

dit connoiſſance, tomba évanoüi, & jettant des ruiſſeaux de ſang par la bouche, par le nez & par les oreilles, le bacha, pour ne point épouvanter le ſoldat, fit jetter ſur lui une couverture; & après l'avoir fait porter dans ſa tente, d'un air tranquille & intrépide, il s'avança en ſa place, & au même endroit, fit ſes obſervations, & convint avec l'ingenieur, que pour empêcher le ſecours qu'on envoyoit dans le fort, il falloit dreſſer une batterie ſur le mont Calcara, & étendre en même tems les lignes qui étoient au pied du château, & les pouſſer, ſi on pouvoit, juſqu'au rivage de la mer.

Ce poſte, comme nous l'avons dit avoit été reſervé pour le viceroi d'Alger & pour ſes troupes; mais comme il n'étoit point encore arrivé, Muſtapha le fit occuper par un bataillon de janiſſaires, qui s'étendirent ſur-tout du côté de la mer, depuis la pointe des fourches, & le long de la Renelle, juſqu'à la pointe du Salvador. On dreſſa ſur la colline du Calcara, qui étoit compriſe dans cette étenduë, une nouvelle batterie; & les janiſſaires y joignant le feu continuel de leurs longues carabines, tuoient tout ce qui ſe préſentoit au paſſage. Mais ils ne reſterent pas long-tems dans ce poſte, &

JEAN DE LA VALETTE.

avant qu'ils y euſſent pû faire des logemens & s'y retrancher, le Grand-maître, qui en prévoyoit les ſuites, fit ſortir du bourg le maréchal Copier, à la tête d'un bon nombre de Chevaliers, & de ſoldats les plus braves de l'iſle: & le maréchal chargea ſi rudement ces Infideles, qu'après en avoir tué une partie, il contraignit les autres à s'enfuir & à chercher leur ſalut derriere les retranchemens de leur camp.

Le bacha qui n'avoit alors pour objet, que d'empêcher ceux du fort de recevoir le ſecours du bourg; par le conſeil de ſon ingénieur, fit faire une eſpece de chemin convert derriere la tranchée, qui étoit au-deſſous de la contreeſcarpe, & qu'on pouſſa enſuite juſqu'au rivage & au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebuſiers; enſorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillerent jour & nuit, le fort ſe trouva à la fin inveſti & enfermé de tous côtés, ſans qu'il en pût approcher aucune barque, qui ne fût auſſi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Le Grand-maître jugea bien qu'à moins d'un puiſſant ſecours, & capable de faire lever le ſiege, le fort ne pourroit plus tenir long-tems. Il en écrivit

aussi-tôt au commandeur Salvago, son résident auprès du viceroi de Sicile : avec ordre de renouveller ses instances auprès de ce Seigneur, pour le départ du secours. Quoique ce Chevalier lui représentât l'extrêmité où le fort étoit réduit, qu'il le fît souvenir des promesses tant de fois réiterées qu'il avoit faites au Grand-maître, & que pour le touher, il reclamât la parole expresse & si respectable du Roi catholique, Garsie inquiet & incertain, eût bieu voulu differer encore. Mais se voyant pressé par le seigneur Gatinare, prieur de Messine, & par plus de quatre-vingts Chevaliers, qui étoient abordés de différentes contrées à Messine, & qui demandoient avec de grands cris, que si la flotte entiere n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il leur fournît seulement quelques vaisseaux pour les passer à Malthe ; ce Seigneur pour se débarasser de ces Chevaliers, qui le tenoient comme assiegé dans son palais, & vaincu par la honte plûtôt que par leurs prieres, consentit à la fin qu'ils pussent s'embarquer sur les deux galeres que le chevalier de Cornusson neveu du Grand-maître avoit ramenées de Sarragosse. Il y en joignit deux autres, sur lesquelles il fit embarquer un regiment d'infanterie Espagno-

le; il donna le commandement de cette petite escadre à Jean de Cardone sa créature: & par des ordres secrets, il lui commanda, s'il apprenoit que le fort de saint-Elme fût pris, de revenir sur le champ sans mettre à terre & sans débarquer les troupes qu'il lui confioit. Cardone se mit aussi-tôt en mer, & s'avança dans le canal de Malthe. Mais sous prétexte des vents contraires, ou de vouloir éviter les escadres des Turcs répanduës le long des côtes, au lieu de débarquer en quelque cale, il consumoit le tems par différens mouvemens, la plûpart inutiles; & il sembloit qu'il fût plûtôt parti de la Sicile pour montrer de loin le secours, que pour le débarquer.

A ne considerer que la conduite du viceroi, on auroit crû qu'il manquoit ou de courage ou de fidelité pour ses promesses; & sa lenteur affectée à secourir Malthe, l'avoit même rendu suspect & odieux à la plûpart des Chevaliers. Mais on ne faisoit pas réflexion qu'avant toutes choses, ce Seigneur devoit répondre sur sa tête de la conservation & de la défense de la Sicile; qu'il étoit à craindre, si les Turcs se rendoient maîtres de Malthe, qu'ils ne vinssent ensuite l'attaquer dans son gouvernement, & qu'il avoit des ordres du roy d'Espagne, en

voulant secourir le Grand-maître, de ne pas hazarder temerairement sa flotte & son armée, en quoi consistoit la défense des royaumes de Naples & de Sicile, & même des côtes d'Espagne.

Les Turcs profiterent de cet excès de précaution ; le vingt & un ils revinrent en foule à l'assaut : toute leur armée étoit dans les tranchées ou au pied des murailles. Le bacha esperant enfin d'emporter la place, ne ménagea point ses soldats ; ils trouverent dans toutes les attaques le même courage & la même résistance de la part des assiegés. Les infideles quitterent & reprirent jusqu'à trois fois ce terrible assaut ; un grand nombre de Chevaliers périrent dans ces combats continuels ; & si la nuit qui survint ne les eût fait cesser, ils n'étoient plus en état de soutenir les efforts de cette foule d'ennemis, dont ils étoient pressés. Cette nuit qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même-tems la grandeur de leur perte : ils la passerent parmi les gémissemens de ceux qui se mouroient, & à panser les playes les uns des autres. Le bailli de Negrepont, Lamirande, le chevalier du Mas, & les principaux chefs, par les secours charitables qu'ils donnoient aux pauvres soldats, s'acquitterent digne-

ment, & en veritables Hospitaliers, des devoirs de leur profession. Dans cette extrêmité, pour ne manquer encore à rien de ce qui pouvoit contribuer à leur salut, ou du moins différer leur perte, ils se servirent d'un excellent nageur qui traversa le port, & qui représenta au Grand-maître l'état déplorable de la place, & qui étoit perduë, lui dit-il, avec ce qui y restoit de chrétiens, si on ne trouvoit moyen d'y faire entrer un puissant secours.

Le Grand-maître fut moins surpris d'une si triste nouvelle qu'il avoit bien prévûë, qu'il fut touché de compassion pour la perte que l'Ordre alloit faire de si braves guerriers. Il chercha encore tous les moyens de leur faire passer quelques secours; on ne laissa pas par son ordre d'armer promptement cinq grandes barques, où un grand nombre de Chevaliers, tous brûlans de zele & de courage, se jetterent en foule. Mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent pénétrer jusqu'au fort. Mustapha avoit bordé le rivage de son artillerie, & d'un corps de mousquetaires; & l'amiral Turc, de concert avec lui, avoit fait avancer à l'embouchure du port Musciet quatre-vingt galeres: & pour plus grande sûreté, il avoit encore jetté au-

devant de sa flotte quinze barques, de legeres fregates, & des brigantins chargés d'excellens arquebusiers, qui par un feu continuel, forcerent les Chevaliers à se retirer.

Ceux qui défendoient le fort ayant perdu toute espérance de secours, ne songerent plus qu'à finir leur vie en bons chrétiens, & en veritables religieux. Pendant la nuit, tous s'y preparerent par la participation aux sacremens de l'Eglise; après s'être tendrement embrassés, & n'ayant plus qu'à rendre leurs ames à Dieu, chacun se retira à son poste pour mourir au lit d'honneur, & les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, se firent porter dans des chaises jusques sur le bord de la bréche; & armés d'une épée qu'ils tenoient à deux mains, ils attendirent avec une fermeté héroïque, que des ennemis qu'ils ne pouvoient aller chercher, les vinssent attaquer.

Le lendemain vingt-trois de Juin, les Turcs dès la pointe du jour, monterent à l'assaut avec de grands cris, & comme allant à une victoire qu'on ne pouvoit plus leur disputer. Mais le soldat chrétien se défendit avec un courage invincible; il sembloit même que la certitude qu'il avoit d'une mort prochaine &

JEAN DE LA VALETTE.

commune avec les Chevaliers, les eût rendus égaux en courage & en valeur; les uns jettoient des pierres & des feux d'artifices; d'autres s'avançoient fierement audevant des ennemis, & avec la même audace que s'ils en eussent été victorieux. Ceux qui ne pouvoient marcher, se battoient à coups de mousquet, & après avoir par un feu continuel consumé toute leur poudre, ils en cherchoient encore jusques dans les fournimens de ceux de leurs camarades, qui avoient été tués à leurs côtés. Enfin après un assaut soutenu pendant quatre heures entieres, ils se virent réduits pour défendre la bréche, à soixante personnes. Mais c'étoient plus que des hommes, qui par un généreux mépris de la mort, faisoient encore trembler leurs ennemis. Le commandeur de Lamirande, de la langue de Castille, grand capitaine, qui s'étoit signalé pendant tout le siege, se voyant prêt d'être forcé par les Turcs, rappella quelques soldats chrétiens, qui s'étoient maintenus jusqu'alors sur le cavalier qu'on avoit construit audevant du fort. Le bacha voyant la bréche fortifiée de ce petit secours, fit cesser tout d'un coup l'assaut, comme s'il eût été encore une fois rebuté par une résistance si opiniâtre, & il feignit

de se retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des janissaires, non-seulement le cavalier qu'on venoit d'abandonner, mais encore tous les postes supérieurs à la bréche, & qui voyoient le dedans du fort à découvert.

Les assiegés employerent ce moment de relâche à bander leurs playes, moins pour conserver un reste languissant de vie, que pour pouvoir combattre encore quelques momens avec plus de force. A onze heures du matin, ils virent revenir les Turcs à l'assaut avec une nouvelle fureur; & les janissaires du haut du cavalier & des autres postes, avec leurs mousquets choisissoient ceux qu'ils vouloient tuer. La plûpart périrent par le feu ennemi; le bailli de Negrepont, le chevalier Paul Avograde, Lamirande, & la plûpart des Chevaliers, avec ce qu'il leur restoit de soldats, accablés par la multitude, se firent tous tuer sur la bréche; & ce terrible assaut ne finit que faute de combattans, & par la mort du dernier Chevalier.

La flotte des Turcs entra ensuite dans le port de Marza-Musciet comme en trionphe, & au bruit du canon, des trompettes & des autres instrumens militaires: tout retentissoit des cris de joye des infideles. Quelques officiers de Dra-

gut étant courus à ſa tente lui annoncer la priſe du fort, le trouverent à l'extrêmité ; mais quoiqu'il eût perdu la parole, il ne laiſſa pas d'en témoigner ſa joye par quelques ſignes extérieurs ; & levant les yeux au ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après : capitaine d'une rare valeur, & même plus humain que ne le ſont ordinairement les corſaires.

Le bacha entrant dans le fort, & jugeant par la petiteſſe de cette place, combien le bourg lui donneroit de peine, s'écria : *Que ne fera pas le pere, puiſque le fils qui eſt ſi petit nous coûte nos plus braves ſoldats !* On convient en effet que les Turcs, dans le ſiege particulier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes : ce qui affoiblit conſidérablement leur armée. Muſtapha naturellement cruel & ſanguinaire, pour s'en venger, & pour intimider en même-tems les Chevaliers qui étoient dans le bourg, & dans les autres forteresſes de l'iſle, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui reſpiroient encore. Par ſon ordre on leur ouvrit l'eſtomach ; & après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie & une cruauté qui n'avoit point d'exemple, & pour inſulter à l'inſtrument de notre ſalut

dont ils portoient la marque, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs subrevestes; & après les avoir attachés sur des planches, il les fit jetter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porteroit au pied du château saint Ange, & du côté du bourg. JEAN DE LA VALETTE.

Un spectacle si triste & si touchant tira des larmes des yeux du Grand-maître: la colere & une juste indignation succederent à sa douleur: par représailles, & pour apprendre au bacha à ne pas faire la guerre en boureau, il fit égorger sur le champ tous les prisonniers Turcs: & par le moyen du canon, il en fit jetter les têtes toutes sanglantes jusques dans leur camp.

Fin du quatrieme Tome.



TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans le quatriéme Volume.

A

de

H

J

Fin du quatriéme Volume.





